

EARL of KINTORE

N O U V E A U

R E C U E I L

D E

PIECES CHOISIES

Des Meilleurs AUTEURS FRANÇOIS,

Tant en VERS qu'en PROSE.

A L'USAGE DES ECOLES.

PAR ARTHUR MASSON,
Maître ès-Arts, et de Langues, à EDINBOURG.

A EDINBOURG:

Se vend chez KINCAID et BELL, et BALFOUR;
à LONDRES, chez BECKET et DE HONDT dans le
Strand; et chez NICOL, *Cimetiere St Paul*; et
à PARIS, chez PRAULT, Quai de Conti, à la de-
scente du Pont-neuf.

M D C C L X V I.

NOV 18 1874

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

SCOTLAND
NOV 18 1874
TOYR

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

A

MONSIEUR DIDÉROT,

Membre de l'ACADEMIE ROYALE
de PRUSSE,

Auteur de l'ENCYCLOPE'DIE, &c.

MONSIEUR,

JE me flatte que vous ne me fçaurez mauvais gré de la liberté qui je prens de vous présenter ce RECUEIL, que j'ai fait à l'usage de mon ECOLE FRANCOISE. Présent peu digne, à la vérité ! Il m'est toûjours bien doux d'embrasser cette première occasion de vous témoigner en public ma vive reconnoissance de toutes les bontés que vous aviez bien voulu avoir à mon égard pendant mon séjour à PARIS; sur tout en m'adressant à Messieurs D'ALEMBERT et DUCLOS, qui me firent l'honneur de se joindre à vous à donner de si favorables attestations de ma connoissance de la Langue Françoisé. Les recommandations d'Académiciens si celebres n'ont pas manqué de m'être très utiles. Je ne puis

puis mieux répondre à des marques d'approbation si distingués, qu'en exerçant mes foibles efforts à seconder les intentions, de l'ACADEMIE FRANÇOISE, et à faire connoître votre Langue jusqu'aux extrémités de ce pays septentrional.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la plus parfaite considération et estime,

Votre très humble, et très

A Edinbourg, ce 8me

d'Août 1766.

obeissant Serviteur,

A. R. MASSON.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

Leçons tirées du Catéchisme Historique, contenant
en Abregé l'Histoire Sainte. Par M. FLEURY.

<i>Leçon</i>	1. <i>De la Création</i>	1
—	2. <i>Du péché du premier homme</i>	2
—	3. <i>Du deluge, et de la loi de nature</i>	ibid.
—	4. <i>D'Abraham et des autres patriarches</i>	3
—	5. <i>De la servitude d'Egypte, et de la Pâque</i>	4
—	6. <i>Du voyage dans le desert, et de la loi écrite</i>	5
—	7. <i>De l'alliance de Dieu avec les Israélites</i>	ib.
—	8. <i>De l'idolatrie</i>	6
—	9. <i>Du David et du Messie</i>	7
—	10. <i>Du schisme de Samarie</i>	8
—	11. <i>Des prophètes</i>	9
—	12. <i>De la captivité de Babylone</i>	10
—	13. <i>De l'état des Juifs après la captivité</i>	ib.
—	14. <i>Des Juifs spirituels, et des Juifs charnels</i>	11
—	15. <i>De la naissance de Jesus Christ</i>	12
—	16. <i>De Saint Jean Baptiste</i>	13
—	17. <i>De la vocation des apôtres</i>	ib.
—	18. <i>Prédication de Jesus Christ</i>	14
—	19. <i>Des ennemis de Jesus Christ</i>	15
—	20. <i>De la mort et de la passion de Jesus Christ</i>	16
—	21. <i>De la mort de Jesus Christ</i>	ib.
—	22. <i>De la résurrection de Jesus Christ</i>	17
—	23. <i>De la descente du Saint Esprit sur les apôtres.</i>	18
—	24. <i>De la vocation des Gentils</i>	ib.
—	25. <i>De la ruine de Jerusalem.</i>	19

FABLES CHOISIES.

<i>Fable</i>	1. <i>Du Chien et son image</i>	20
—	2. <i>Du Lion allant à la chasse avec d'autres bêtes</i>	ib.

Fable

<i>Fable</i> 3. <i>Du loup et de la grue</i>	21
— 4. <i>Le laboureur et le serpent</i>	ib.
— 5. <i>Du sanglier et de l'âne</i>	22
— 6. <i>D'un rat de ville, et d'un rat de village</i>	ib.
— 7. <i>De l'aigle et de la corneille</i>	ib.
— 8. <i>De l'aigle et du renard</i>	23
— 9. <i>Du corbeau et du renard</i>	24
— 10. <i>Le lion cassé de vieilleffe</i>	ib.
— 11. <i>De l'âne et du chien</i>	ib.
— 12. <i>Du lion et du rat</i>	25
— 13. <i>Du milan malade</i>	26
— 14. <i>De l'hirondelle et des autres oiseaux</i>	ib.
— 15. <i>Des grenouilles et de leur roi</i>	ib.
— 16. <i>Des colombes et du faucon leur roi</i>	27
— 17. <i>D'un chien et d'un voleur</i>	28
— 18. <i>Du loup et de la truie</i>	ib.
— 19. <i>De l'accouchement d'une montagne</i>	29
— 20. <i>D'un vieux chien et de son maître</i>	ib.
— 21. <i>Le bruit des arbres battus d'un vent impétueux</i>	30
— 22. <i>Du ventre et des autres membres</i>	ib.
<i>Effet de la curiosité, conte oriental</i>	31
Contes moraux et Fables, par Monf. FENELON,	
Archevêque de CAMBRAI.	
1. <i>Les aventures de Melesichton</i>	32
2. <i>Aristée et Virgile</i>	37
3. <i>Histoire d'Alibég, Persan</i>	39
4. <i>Histoire de Rosimond et de Braminte</i>	43
5. <i>Histoire de Florise</i>	50
6. <i>Histoire du Roi Alfaroute et de Clarifile</i>	54
7. <i>Histoire d'une vieille Reine, et d'une jeune païsanne</i>	57
8. <i>Lycon</i>	60
9. <i>D'un jeune prince</i>	61
10. <i>Le jeune Bacchus et le faune</i>	63
11. <i>Le rossignol et la fauvette</i>	ib.
12. <i>Le Fantasque</i>	65
13. <i>Du dragon et du renard</i>	68
14. <i>Les deux renards</i>	69
15. <i>Le loup et le jeune mouton</i>	ib.
16. <i>Le chat et les lapins</i>	70
17. <i>Les</i>	

17. <i>Les deux souris</i>	71
18. <i>L'assemblée des animaux pour choisir un roi</i>	72
19. <i>Le singe</i>	74
20. <i>Des deux lionceaux</i>	75
21. <i>Les abeilles</i>	77
22. <i>L'abeille et la mouche</i>	78
23. <i>Les abeilles et les vers à soye</i>	ib.
24. <i>Le hibou qui se veut marier</i>	80
25. <i>Le Berger Cléobule, et la Bergere Philide</i>	81
26. <i>Chronis et Mnafile</i>	83
27. <i>Les aventures d'Aristonouïs</i>	84
<i>Histoire de Philoctete. Episode des aventures de Telamaque, livre 15.</i>	94
<i>D'Aristée et Camille. Extrait du temple de Gnide, par M. de Montésquieu</i>	109
<i>De l'Amour et de Céphise, par le même</i>	113
<i>La force de l'amitié. Tirée du Diable Boiteux, par M. Le Sage</i>	114
<i>Le mariage de Vengeance. Tirée des aventures de Gil Blas, par le même Auteur</i>	166
<i>Sara Th———. Nouvelle Angloise</i>	191
<i>La Bergere des Alpes, Conte Moral, par M. de Marmontel</i>	211
<i>Laurette. Par le même</i>	232
<i>Idylle VI. Lycas et Milon. Par M. Gesner</i>	263
<i>———XI. Daphnis et Chloé, Par le même</i>	266
<i>———XIV. Mirtille et Thyrsis. Par le même</i>	269
<i>Extraits de l'amusement philosophique sur le lan- gage des bêtes. Par le Pere Bougeant</i>	271
<i>Desordres causés par l'amour. Extrait des Ser- mons de Monsieur Massilon</i>	280
<i>Réflexions morales sur l'amour-propre. Par M. de la Rochefoucauld</i>	285
<i>Perte de la bataille de Blenheim ou de Hochstet, et ses suites. Par M. de Voltaire</i>	286
<i>Le Medecin malgré lui, Acte premier, Comédie par M. de Moliere</i>	294
<i>Andromaque, tragédie de Racine, acte premier</i>	307
<i>Scene derniere de la tragédie de Mithridate. Par le même Auteur</i>	318
<i>Tragédie de Phedre, acte 5. scene 6. Par le même</i>	320

<i>Tragédie d'Esther, acte 3. scene 3. Par le même</i>	323
<i>Extraits de la Tragedie d'Athalie. Par le même</i>	326
<i>Le Cid, tragédie de P. Corneille, Acte 5.</i>	338
<i>Réflexions d'un philosophe sur une belle campagne.</i>	
<i>Ode 1. par M. le Marquis de la Farre</i>	349
<i>Traduction de la premiere élégie de Tibulle. Par le même</i>	352
<i>Ode sur la naissance de Monsieur le Duc de Bretagne. Par M. Rousseau</i>	355
<i>Ode à la fortune. Par le même</i>	360
<i>Satire IV. De Monsf. Boileau</i>	364
<i>———VIII. Par le même</i>	367

L E Ç O N S

Tirées du CATECHISME HISTORIQUE de M. FLEURY.

Contenant en Abregé l'HISTOIRE SAINTE.

LEÇON PREMIERE.

De la Création.

DIEU a fait le monde de rien, par sa parole et sa volonté, et pour sa gloire. Il l'a fait en six jours. Le premier jour il a créé le ciel et la terre, ensuite la lumière; le second jour il créa le firmament, qu'il appella le ciel; le troisième jour il sépara l'eau et la terre, et fit produire à la terre toutes les plantes; le quatrième il créa le soleil, la lune, et les étoiles; le cinquième il forma les oiseaux dans l'air et les poissons dans la mer; le sixième il produisit les animaux terrestres, et forma l'homme à son image, et Dieu se reposa le septième jour. Pour faire l'homme, il forma d'abord le corps de terre, puis il y mit une ame faite à son image. L'homme est l'image de Dieu, parce qu'il est capable de connoître Dieu et de l'aimer, et c'est pour cela que Dieu l'a fait. Le premier homme eut nom Adam. Dieu lui donna pour compagne, la femme qu'il forma d'une de ses côtes, afin qu'il l'aimât comme une partie de lui-même: ainsi il institua le mariage. La première femme fut nommée Eve. Dieu mit Adam et Eve dans le Paradis terrestre, qui étoit un jardin délicieux, où ils vivoient heureux. Ils avoient la liberté de manger de toutes sortes de fruits, hors de ceux de l'arbre de la science du bien et du mal, que Dieu leur avoit défendu. Ils étoient tout nus, sans en avoir de honte, parce qu'ils

A

n'avoient

n'avoient point de malice ; ils ne souffroient aucune incommodité, et ne devoient point mourir. Dieu avoit aussi créé des purs Esprits, qui sont les anges.

LEÇON II.

Du péché du premier homme.

Ly eut des anges qui se révolterent contre Dieu, et il les précipita dans l'enfer et dans le feu éternel. Ce sont les démons ou les anges du diable, qui s'occupent à tenter les hommes, et à les révolter contre Dieu. Un de ces malins esprits se servit du serpent, et persuada à la femme de manger du fruit de l'arbre que Dieu leur avoit défendu ; elle en mangea, et en fit manger à son mari. Alors Dieu maudit le serpent ; et déclara que de la femme naîtroit celui qui lui écraseroit la tête ; c'est-à-dire, le Sauveur du monde, qui viendrait un jour détruire la puissance du démon. Il chassa Adam et Eve du paradis, et ils demeurèrent dans un état très-misérable. Ils perdirent la grace de Dieu et devinrent captifs du diable, et sujets à la mort, et à toutes les incommodités du corps ; et de plus, à l'ignorance et à la concupiscence. La concupiscence est l'amour de nous-mêmes, qui nous détourne d'aimer Dieu notre créateur, et de-là viennent tous les péchés qui mènent à la mort éternelle. Adam et Eve n'eurent des enfans qu'après leur péché ; c'est pourquoi leurs enfans nâquirent sujets aux mêmes misères qu'eux, et les firent passer à leurs descendans, enforte que tous les hommes naissent dans le péché, ennemis de Dieu et destinés à l'enfer. C'est ce mal que nous appellons le péché originel.

LEÇON III.

Du deluge, et de la loi de nature.

LES premiers enfans d'Adam et d'Eve furent Caïn et Abel. Caïn tua son frere par envie de sa vertu, et les descendans de Caïn furent méchans. Adam eut un autre fils nommé Seth, dont les enfans conserverent

servèrent la crainte de Dieu : mais ils s'allièrent avec les méchans, et se corrompirent, de sorte que tous les hommes étant adonnés au mal, Dieu résolut de les faire périr par un déluge universel. Il n'y eut que Noé, descendu de Seth, qui trouva grace devant Dieu. Dieu l'avertit de son dessein, et lui commanda de bâtir une arche, c'est-à-dire, un vaisseau carré, et couvert en forme de coffre, assez grand pour contenir une couple de chaque espee de bêtes et d'oiseaux. Quand il y fut entré, Dieu fit tomber, pendant quarante jours et quarante nuits, une pluye épouvantable, accompagnée de débordemens de la mer, en sorte que toute la terre fut couverte d'eau. Tous les hommes et tous les animaux furent noyés : il n'y eut que huit personnes de sauvées ; Noé, sa femme, ses trois fils et leurs femmes, et les animaux qui étoient dans l'arche. Après le déluge, le monde fut repeuplé par les trois enfans de Noé, Sem, Cham, et Japhet : ainsi nous sommes tous freres. Mais les hommes devinrent bien-tôt plus méchans que devant. Au lieu d'adorer Dieu, la plupart adoroient le soleil, la lune, ou d'autres créatures : ils n'honoroient point leurs peres, ils étoient impudiques, ils se tuoient, se voloient, et se calomnioient les uns les autres, ne disoient point la vérité, et suivoient leurs desirs dérégés. En tout cela ils faisoient contre leur raison et leur conscience, qui est la loi de nature.

LEÇON IV.

D'Abraham et des autres Patriarches.

LA vraie religion et la loi de nature se conserverent chez quelques saints personnages, principalement de la race de Sem. Un d'entr'eux fut Abraham que Dieu choisit pour faire alliance avec lui. Il lui commanda de quitter son pays, et lui promit de le rendre pere d'un peuple innombrable, de donner à ce peuple la terre de Canaan, et de benir en sa race toutes les nations de la terre ; ce qui marquoit que de sa postérité naîtroit le Sauveur du monde. Abraham crut aux promesses de Dieu, qui lui ordonna la circoncision

son pour marque de son alliance, et lui donna un fils nommé Isaac. Dieu voulant éprouver la foi d'Abraham, lui commanda de sacrifier ce cher fils, mais il l'arrêta comme il étoit prêt de l'égorger. Isaac fut pere de Jacob, autrement nommé Israël, qui eut douze fils, entr'autres Levi, Judah, Joseph, et Benjamin. Ce sont les douze patriarches, peres des douze tribus, qui composerent tout le peuple d'Israël. On appelle aussi patriarches tous les saints qui ont vécu sous la loi de nature.

LEÇON V.

De la servitude d'Egypte, et de la Pâque.

LES freres de Joseph le vendirent par envie : il fut mené en Egypte, où il fut long-tems esclave : mais il demeura fidele à Dieu, qui le délivra, et le fit devenir favori du Roi. Il pardonna à ses freres, et les fit venir en Egypte avec leur pere et toute sa famille. Ils y moururent, et leurs enfans y multiplierent merveilleusement. Un autre roi d'Egypte craignant qu'ils ne se rendissent trop puissans, les chargea de travaux pénibles, et voulut même faire périr tous leurs enfans mâles. Mais Dieu eut pitié de son peuple ; et envoya pour les délivrer Moïse descendu de Levi avec son frere Aaron. Ils vinrent trouver Pharaon, c'étoit le nom des rois d'Egypte, et lui commanderent de la part de Dieu de laisser aller son peuple : il le refusa plusieurs fois, et Moïse, pour l'y contraindre, fit plusieurs miracles terribles, que l'on appelle les playes d'Egypte ; les Israélites sortirent enfin ; mais auparavant ils célébrerent la pâque par ordre de Dieu, mangeant dans chaque famille un agneau rôti, après avoir marqué de son sang la porte de chaque maison. Pâque signifie *passage* ; et Dieu leur ordonna de faire un pareil sacrifice et un pareil repas tous les ans, en mémoire de leur délivrance ; qui étoit un signe que tous les hommes seroient un jour délivrés du péché et de la servitude du démon.

L E Ç O N VI.

Du voyage dans le desert, et de la loi écrite.

DIEU ayant délivré les Israélites de la servitude d'Egypte, les mena dans la terre de Canaan, suivant les promesses qu'il avoit faites à leurs peres. Il fit de grands miracles dans ce voyage. Il les fit passer à pied sec au travers de la mer rouge, pour les délivrer de Pharaon qui les poursuivoit. Il les mena par un grand desert, où il les nourrit quarante ans durant, de la manne qu'il faisoit tomber du ciel : et leur fit sortir de l'eau d'un rocher. Dès le commencement du voyage ils arriverent au mont Sinaï, où Dieu leur donna sa loi le cinquantième jour après la pâque. Ils virent la montagne tout en feu, et couverte d'un nuage épais, d'où sortoient des éclairs, des tonnerres, et un bruit comme de trompettes, et ils entendirent une voix, qui dit, Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la servitude d'Egypte. Tu n'auras point d'autres Dieux devant moi. 2. Tu ne te feras point d'idole, ni aucune figure pour l'adorer. 3. Tu ne prendras point le nom du Seigneur ton Dieu en vain. 4. Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat ; c'est-à-dire, le repos du septième jour. 5. Honore ton pere et ta mere, afin que tu vive longtems dans la terre promise. 6. Tu ne tueras point. 7. Tu ne commettras point d'adultere. 8. Tu ne déroberas point. 9. Tu ne diras point faux témoignage contre ton prochain. 10. Tu ne desireras point la femme de ton prochain. Tu ne desireras point les biens de ton prochain. Dieu donna à Moysé ces dix commandemens écrits sur deux tables de pierre. Ils ne contenoient gueres que la loi naturelle : et Dieu la voulut alors donner par écrit, parce qu'elle s'oublloit, tant la malice des hommes étoit grande.

L E Ç O N VII.

De l'alliance de Dieu avec les Israélites.

DIEU fit mettre les tables de la loi dans l'arche d'alliance, qui étoit un coffre de bois précieux,

tout revêtu d'or. Cette arche étoit gardée dans un tabernacle, c'est-à-dire, une tente de riches étoffes : et devant il y avoit un autel pour les sacrifices, qui se faisoient en égorgeant des bœufs et des moutons, que l'on faisoit bruler ensuite sur l'autel. C'étoit la manière d'honorer Dieu en ces tems-là. Aaron et ses enfans furent consacrés prêtres, pour offrir ces sacrifices, et tout le reste de la tribu de Levi fut destiné au service du tabernacle. L'arche et le tabernacle étoient la marque de l'alliance de Dieu avec les Israélites ; et cette alliance qui s'appelle aussi testament, étoit la même qu'il avoit fait avec Abraham. Car il renouvela en leur faveur toutes les promesses qu'il avoit faites à leurs peres. Il promit de les prendre pour son peuple bien-aimé ; de les établir dans la terre de Canaan et de les y combler de biens ; et cette terre promise étoit la figure du ciel et du séjour des bienheureux. Le peuple, de son côté, promit de ne point reconnoître d'autre Dieu que le Seigneur, de l'aimer de tout son cœur, et d'observer tous ses commandemens, sous peine d'être chassés de la terre promise, et accablés de misere. Cette alliance fut confirmée par le sang des victimes, et Dieu l'exécuta très-fidèlement. Il fit remonter le Jourdain vers sa source, il arrêta le soleil et la lune : et fit plusieurs autres grands miracles, pour mettre les Israélites en possession de la terre de Canaan ; et ils la partagerent en douze parts, une pour chacune des douze tribus. Mais ils ne tinrent rien de ce qu'ils avoient promis à Dieu. Ils se révolterent plus de dix fois pendant le voyage : et étant entrés dans la terre, ils firent alliance avec les anciens habitans, que Dieu leur avoit commandé d'exterminer, et adorèrent leurs idoles.

LEÇON VII.

De l'Idolatrie.

DIEU n'étoit plus connu ni adoré que chez les Israélites : et l'idolâtrie regnoit chez toutes les autres nations. Les hommes ne s'appliquoient qu'à leurs corps, et ne pensoient ni à leur ame ni à Dieu,

pur

pur esprit, createur du ciel et de la terre. Ils se figuroient une infinité de dieux, à qui ils donnoient différents noms selon les pays, et en contoient mille fables ridicules. Ils représentoient les uns comme des hommes, les autres comme des femmes, qu'ils nommoient déesses : Ils en faisoient des idoles de bois, de pierre, d'or ou d'argent ; et adoroient les ouvrages de leurs mains, leur bâtissant des temples, leur dressant des autels, et leur faisant des sacrifices. Ainsi les Grecs et les Romains adoroient Jupiter, qu'ils disoient être le plus grand des dieux ; Junon, qu'ils faisoient sa femme : Mars, Venus, Bacchus, et plusieurs autres. Ainsi en Egypte on adoroit Isis, sous la figure d'une femme avec une tête de vache, et d'autres monstres semblables. Le démon les abusoit de la sorte, pour se faire adorer sous ces noms, et leur faire commettre toutes sortes de crimes sous prétexte de religion : car leurs fêtes n'étoient que débauche et dissolution. Ce sont ces idolâtres que l'on nommoit Gentils ou Payens. Les Israélites se laisserent souvent emporter à leur mauvais exemple. Toutes les fois qu'ils quitterent Dieu pour les idoles, il les abandonna à leurs ennemis, qui les tinrent en servitude ; et toutes les fois qu'ils revinrent à lui, il leur suscita des hommes extraordinaires pour les délivrer.

LEÇON IX

Du David et du Messie.

LES Israélites, depuis leur entrée dans la terre de Canaan, furent long-tems gouvernés par des juges : ensuite ils voulurent avoir des rois ; dont le premier fut Saül, le second David. Il étoit de la tribu de Juda, de qui devoit venir le Sauveur du monde, suivant que Jacob l'avoit prédit. David fut sacré, par ordre de Dieu, avec de l'huile sainte, et tous les autres rois furent sacrés de même, d'où vient que l'on les appelloit Christs, c'est-à-dire, Oints. David fut long-tems persécuté par Saül, et soutint de grands guerres contre les infidèles. Enfin Dieu le mit au-dessus de tous ses ennemis, et le combla de richesses et de gloire.

Sa ville capitale étoit Jerufalem, où il avoit bâti un palais fur la montagne de Sion, et il y fit apporter l'arche d'alliance. Il vouloit faire bâtir un temple, mais Dieu lui déclara que cet honneur étoit réservé à son fils ; que sa posterité regneroit éternellement fur le peuple fidèle : et que de lui viendroit le Sauveur promis depuis le commencement du monde ; qu'il regneroit non seulement fur la maison d'Israël, mais encore fur toutes les nations de la terre. Que ce Sauveur feroit fils de Dieu, et fils de David tout ensemble : qu'il feroit méprisé et persécuté par les hommes : mais qu'ensuite, il rameneroit toutes les nations à la connoissance et au service du vrai Dieu. Depuis ce tems les Israélites nommerent le Sauveur qu'ils attendoient, le roi, fils de David, autrement le Messie ou le Christ.

LEÇON X.

Du Schisme de Samarie.

Salomon succéda à son pere David, qui fut l'image du Messie dans sa gloire, comme David avoit été l'image du Messie dans ses travaux et dans ses souffrances. Salomon regna toujours en paix, comblé de richesses et de plaisirs ; et ce qui est bien au-dessus, Dieu lui avoit donné la vraie sagesse. Il fit bâtir un temple à Jerufalem, suivant le projet de son pere. L'arche d'alliance y fut placée et on y fit les sacrifices. Il n'y avoit que ce seul temple, et il n'étoit permis de sacrifier que sur cet seul autel. La loi l'ordonnoit ainsi, pour mieux faire comprendre qu'il n'y a qu'un Dieu et une vraie religion. A la fin Salomon perdit sa sagesse, pour s'être trop adonné aux plaisirs ; et les femmes étrangères qu'il aima passionément, l'entraînerent à l'idolâtrie. Pour l'en punir, son royaume fut divisé après sa mort. Il n'y eut que la tribu de Juda et celle de Benjamin qui obéirent à son fils Roboam : les dix autres tribus prirent pour leur roi Jéroboam, de la tribu d'Ephraïm. Celui-ci, pour séparer davantage ses sujets de ceux du roi de Juda, et les empêcher d'aller à Jerufalem, leur fit

une.

une religion, et éleva des veaux d'or, qu'il faisoit adorer dans son royaume. Ainsi il y eut un schisme, c'est-à-dire, une division, qui déchira l'église de Dieu. La vraie église demeura à Jerusaleem, et la fausse s'établit à Sichem, puis à Samarie, qui fut la capitale du royaume d'Israël ou d'Ephraïm.

L E Ç O N XI.

Des Prophetes.

TOUS les rois d'Israël furent méchans et idolâtres : il y en eut aussi plusieurs entre les rois de Juda, et Dieu leur envoya aux uns et aux autres plusieurs prophetes pour les rappeler à son service. On appelle prophetes tous ceux que Dieu a remplis de son esprit, et à qui il a découvert les choses cachées; et cet esprit de Dieu, qui a parlé par les prophetes, est le Saint-Esprit, Seigneur, et vivifiant. Ainsi Moÿse, Samuël, David, et Salomon, étoient des prophetes : mais on donna ce nom particulièrement à ceux qui menaient une vie austere et retirée, comme des religieux, et qui furent en fort grand nombre, pendant la division des royaumes. Tel fut Elie, qui arrêta la pluye pendant trois ans et demie, fit plusieurs autres miracles étonnans, enfin fut enlevé au ciel, et est encore vivant. Il y a d'autres prophetes dont nous avons des écrits, comme Isaïe et Jérémie. Ils prédirent que Samarie et Jerusaleem seroient détruites, et que Jerusaleem seroit rétablie. A ces prédictions ils en mêloient plusieurs touchant le Messie, marquant toutes les circonstances de sa naissance, de sa vie, de ses souffrances, de sa mort, et de son regne éternel. Ils ont dit, que Dieu feroit avec son peuple une nouvelle alliance, plus parfaite que l'ancienne : et qu'il appellerait à son service toutes les nations du monde, les faisant renoncer à leurs idoles.

L E Ç O N XII.

De la captivité de Babylone.

LES rois d'Israël et de Juda ne profiterent ni des reproches ni des avertissements des prophètes. Au contraire, ils les persécuterent et les firent mourir cruellement pour la plûpart. Dieu souffrit leurs crimes avec une patience admirable, et les attendit long-tems à pénitence : mais enfin il exécuta ses menaces. Le royaume de Samarie fut détruit, et les dix tribus dispersées en des pays éloignés, d'où elles ne revinrent jamais. Ensuite Nabuchodonosor roi de Babylone, ruina Jerusalem, brûla le temple, et emmena le peuple en captivité : Babylone étoit alors la ville la plus puissante du monde ; mais pleine d'idolatrie, de superstition, de débauches, et de toutes sortes de vices. Les Juifs ne laisserent pas d'y garder leur religion, et d'y observer la loi de Moysé. Il y eut même parmi eux de grands saints, pendant ce tems : entr'autres le prophète Daniel, qui mena une vie très-pure au milieu de la cour, et des plus grands emplois, et à qui Dieu révéla de grands mystères. Trois jeunes hommes, qui avoient été élevés avec lui, refuserent d'adorer une grande statue d'or que Nabuchodonosor avoit dressée, et il les fit jetter dans une fournaise ardente, où Dieu les conserva sans aucun mal. Le roi rendit alors gloire à Dieu, qui commençoit ainsi à faire connoître sa puissance chez les infidèles.

L E Ç O N XIII.

De l'état de Juifs après la captivité.

Babylone fut prise par Cyrus roi de Perse ; qui mit les Juifs en liberté, et leur permit de retourner en leur pays, et de rebâtir le temple, et la ville de Jerusalem. Alexandre le Grand vint ensuite, et soumit à l'empire des Grecs la plus grande partie du monde. Les Juifs se trouvant mêlés parmi les nations

ions infidèles, ne laisserent pas de garder fidèlement leur religion, et ne tomberent plus dans l'idolatrie depuis la captivité. La connoissance du vrai Dieu s'établiffoit petit à petit au milieu du paganisme. Il y eut toutefois des rois, qui persécuterent les Juifs, pour les faire renoncer à leur sainte loi, et adorer les idoles. Antiochus l'illustre, roi de Syrie, prit Jerusalem, et profana le temple, et fit cesser les sacrifices. Plusieurs Juifs souffrirent constamment la mort, et même de cruel tourmens. Mais Judas Maccabée et ses freres prirent les armes pour la défense de leur liberté et de leurs loix, et Dieu les protégea si bien, qu'ils affranchirent le peuple du joug des nations. Le gouvernement demeura à cette famille des Maccabées, et il y en eut même des rois. Mais ils furent bien-tôt ruinés par les Romains, qui se rendirent maîtres du monde. Tout cela avoit été prédit par les prophetes.

LEÇON XIV.

Des Juifs spirituels, et des Juifs charnels.

Herode l'un des plus méchans hommes qui fût jamais, usurpa le royaume de Judée par la faveur des empereurs Romains. De son tems les Juifs voyoient bien que le Christ alloit paroître, suivant toutes les prophéties. Mais il y avoit des Juifs spirituels et des Juifs charnels. Les Juifs charnels ne s'attachoient qu'aux choses sensibles; ils ne servoient Dieu que pour avoir les biens de la terre, abondance de blé, de vin, de grands troupeaux de bétail, des trésors d'or et d'argent, pour vivre grasement avec leurs femmes et leurs enfans. Ils ne craignoient Dieu qu'à cause de la pauvreté, des maladies, et de la mort. Les Juifs spirituels, et les vrais Israélites, servoient Dieu par affection: ils l'honoroient et l'aimoient à cause de sa puissance, de sa sagesse, et de sa bonté infinie. Ils se regardoient comme des voyageurs sur la terre, et espéroient une autre vie après celle-ci. Les uns et les autres attendoient le regne du Messie, mais différemment. Les Juifs charnels prenoient au pied de la lettre, tout ce que les prophetes
avoient

avoient dit en figures. Ainsi ils s'imaginoient qu'il regneroit sur la terre ; qu'il seroit plus grand guerrier que David, et plus riche que Salomon ; et que les Juifs, sous son regne, vivroient dans la gloire, et dans les délices, commandant à toutes les autres nations. Les Juifs spirituels, sçavoient qu'il y a de plus grands biens à attendre que ceux dont on peut jouir sur la terre. Ainsi ils n'espéroient d'être heureux qu'après la resurrection, et attendoient principalement du Messie, le secours qui nous est nécessaire pour connoître et pour aimer Dieu.

L E Ç O N XV.

De la Naissance de JESUS-CHRIST.

DU tems qu'Hérode regnoit en Judée, et que César Auguste étoit empereur de Rome, il y avoit à Nazareth petite ville de Galilée en la terre sainte, une fille d'excellente sainteté nommée Marie qui étoit vierge. Elle avoit été fiancée à un saint homme Joseph, de la même famille qu'elle, c'est-à-dire, de la tribu de Juda et de la race de David. L'ange saint Gabriel fut envoyé à Marie de la part de Dieu, pour lui annoncer qu'elle seroit la mere du Christ ; et elle y consentit, après que l'ange l'eût assurée qu'elle demeureroit vierge, et qu'elle seroit mere par l'operation du Saint-Esprit. Alors le fils de Dieu, le Verbe, qui étoit en Dieu au commencement, et qui étoit Dieu comme son pere, se fit chair, c'est-à-dire, qu'il devint homme, comme nous, prenant véritablement un corps et une ame, au sein de la sainte Vierge. Joseph et Marie furent obligés d'aller à Bethléem, ville de Judée et de loger dans une étable, et ce fut-là que nâquit ce saint enfant, qui fut circoncis, au bout de huit jours, et nommé Jesus, c'est-à-dire, Sauveur. Quelque tems après, des mages, c'est-à-dire, des hommes sçavans, vinrent de l'Orient pour l'adorer, et lui offrirent de l'or, de la myrrhe, et de l'encens. Comme ils disoient qu'ils venoient adorer le roi des Juifs, Hérode en prit l'allarme, et fit mourir tous les enfans des envi-

rons

rons de Bethléem. Mais saint Joseph emmena Jesus en Egypte avec sa mere, et ils y demurerent jusques à la mort d'Hérode : puis ils revinrent à Nazareth, où Jesus vécut inconnu, jusques à l'âge d'environ trente ans, soumis à sa mere et à saint Joseph, qui passoit pour son pere, et travaillant avec lui à son métier de charpentier.

LEÇON XVI.

De saint Jean Baptiste.

TRENTE ans après la naissance de Jesus, il parut un grand prophète, Jean fils de Zacharie sacrificateur, et d'Elisabeth parente de la Vierge Marie. Il vivoit dans les deserts, d'une vie plus austere que celle des anciens prophètes, et exhortoit tout le monde à faire pénitence ; parce, disoit-il, que le royaume des cieux approche. Il baptisoit dans le Jourdain, ceux qui profitoient de ses prédications ; c'est-à-dire, qu'il les faisoit baigner et se laver, pour la rémission de leurs péchés, comme les Juifs avoient accoutumé de se laver, pour se purifier suivant la loi. De-là lui vint le nom de Baptiste. Les Juifs vouloient le reconnoître pour le Messie, mais il leur déclara qu'il ne l'étoit point ; et qu'il n'étoit que son précurseur, c'est-à-dire, un homme envoyé devant pour lui préparer le chemin, suivant les anciennes prophéties. Jesus vint, comme les autres, se faire baptiser par saint Jean, et sanctifia ainsi les eaux, leur donnant la vertu de remettre les péchés au sacrement de baptême. Saint Jean rendit témoignage, qu'il avoit vû le Saint Esprit descendre sur Jesus en forme de colombe. Il dit, Voilà l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde : la loi a été donnée par Moïse, la grace et la vérité est venue par Jesus Christ.

LEÇON XVII.

De la vocation des Apôtres.

AUssi-tôt que Jesus fut batifé, le saint Esprit le mena dans le desert ; où il jeûna quarante jours,
B
et

et souffrit d'être tenté par le démon en plusieurs manières. Il revint en Galilée, et demeura près du lac de Genesareth. Là, il appella pour le suivre quatre pêcheurs : André et Simon son frere, et deux autres freres, Jacques et Jean, enfans de Zébédée. Il en appella d'autres ensuite, particulièrement un publicain ou receveur des impôts, nommé Matthieu. Ils quittoient tout pour le suivre, aussitôt qu'il les appelloit. Il eut bien-tôt un grand nombre de disciples ; c'est-à-dire, des gens attachés à l'écouter, et à s'instruire soigneusement de sa doctrine. Il en choisit douze qu'il nomma apôtres, c'est-à-dire, envoyés : parce qu'il les envoya prêcher sa doctrine. Le premier fut Simon Pierre, puis André son frere, Jacques et Jean fils de Zébédée, Philippe, Barthelemi, Matthieu, Thomas, Jacques fils d'Alphée, son frere Jude ou Thadée, Simon le Cananéen, et Judas Iscariot, qui trahit Jesus. Il donna à Simon le surnom de Pierre, en lui disant : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église.

L E Ç O N XVIII.

Prédication de Jesus Christ.

JESUS alloit par les villes et par les villages, prêchant par-tout l'évangile du royaume des cieus, c'est-à-dire, la bonne nouvelle, que le tems étoit venu, où tous les hommes étoient appelés à la connoissance de Dieu : qu'il étoit le Messie, ou le Christ, attendu et souhaité par les patriarches, et prédit par les prophètes ; le fils de Dieu envoyé pour sauver le monde ; et que ceux qui croiroient en lui et feroient pénitence, obtiendroient le pardon de leurs péchés, et ensuite la vie éternelle. Pour montrer, qu'il parloit de la part de Dieu, il faisoit une infinité de miracles. Il guériffoit toutes sortes de maladies en un moment et d'une parole. Il rendoit la vûe aux aveugles, la parole aux muets, l'oüie aux sourds, il délierois les possédés du démon, ressuscitoit les morts. En même tems sa vie étoit l'exemple de toutes sortes de vertus. Il étoit humble de coeur, il étoit doux, il souffroit patiemment les importunités de la pauvreté, et les incommodités.

dités des hommes. Il étoit plein de compassion pour les pécheurs qui vouloient se convertir ; mais plein de zele contre les pécheurs endureis. Il ne cherchoit en toutes ses actions que la gloire de Dieu son pere, et passoit souvent les nuits à le prier. Il enseigna à ses disciples cette forme de priere : Notre pere, qui es aux cieus. Ton nom soit sanctifié. Ton regne vienne. Ta volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donne nous aujourd'hui notre pain quotidien. Pardonne nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensez. Et ne nous indui point en tentation, mais nous délivre du mal : car à toi est le regne, et la puissance, et la gloire, aux siècles des siècles. *Amen.*

L E Ç O N XIX.

Des ennemis de Jesus Christ.

JESUS se faisoit admirer de tout le monde, et attiroit après lui de grandes troupes qui le suivoient jusques dans les deserts. Non seulement les Juifs, mais les Gentils s'empressoient pour le voir, et pour l'entendre. Les Scribes et les Pharisiens en furent envieus, et s'offenserent de la liberté avec laquelle il reprenoit leurs vices. Les Scribes étoient les docteurs des Juifs, dont il faisoit voir l'ignorance et la mauvaise foi. Les Pharisiens étoient ceux qui prétendoient observer la loi plus exactement que les autres ; mais la plûpart n'étoient que des hypocrites, superbes et avarés, qui trompoient le peuple par une apparence de dévotion. Jesus n'étoit pas moins haï des sacrificeurs et des sénateurs qui gouvernoient les Juifs ; parce qu'il prédisoit que dans peu Jerusaleum seroit ruinée avec le temple. En un mot, tous les Juifs charnels ne pouvoient croire qu'il fût le Messie, le voyant si pauvre, si humble, et si doux. Sa doctrine leur étoit odieuse, parce qu'il prêchoit le mépris des richesses, des plaisirs, et de tous les biens de cette vie ; et disoit que qui veut le suivre doit porter sa croix, renoncer à tout, et à soi-même. Les ennemis de Jesus lui dirent souvent des injures, prirent des pierres pour les lui jeter, et résolurent enfin de le faire mourir.

Ils gagnèrent un de ses disciples, Judas Iscariot, qui promit de le leur livrer moyennant trente pièces d'argent, de la valeur de quinze écus.

LEÇON XX.

De la mort et Passion de Jesus Christ.

CE fut au tems de la pâque, que les ennemis de Jesus résolurent de le prendre et de le faire mourir. La veille, qui étoit un Jeudi, il alla faire la cène, c'est-à-dire, souper avec ses disciples. Comme ils mangeoient, il prit du pain, le bénit, le rompit, et le leur distribua, disant, Prenez et mangez ; ceci est mon corps, qui sera livré pour vous : puis il prit du vin dans la coupe, le bénit, et le leur donna, disant, Bûvez-en tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous : faites ceci en mémoire de moi. Ensuite il sortit avec eux, et alla au mont des olives, en un jardin où il avoit accoûtumé de prier : là il pria son pere de détourner de lui ses souffrances, ajoutant toutefois, Que votre volonté soit faite. Cependant Judas amena une grande troupe de gens armés, qui le prirent, et le menerent chez Caïphe le souverain pontife, où il fut condamné à mort sur de faux témoignages. Tous les disciples de Jesus l'abandonnerent, et Pierre même le renia trois fois, comme Jesus avoit prédit. De chez Caïphe on le mena chez Ponce Pilate, qui gouvernoit la Judée pour les Romains. Pilate trouvant Jesus innocent, chercha plusieurs moïens pour le délivrer. Là Jesus fut fouëtté, puis couronné d'épines par les soldats, en dérision de ce qu'il se disoit le roi des Juifs.

LEÇON XXI.

De la mort de Jesus Christ.

Pilate condamna enfin Jesus, quoiqu'à regret, et le fit conduire, chargé de sa croix, en un lieu nommé Golgota ou Calvaire. Là Jesus fut crucifié
entre

entre deux voleurs. La croix étoit le plus infâme supplicc qui fût alors en usage ; on n'y condainnoit que des esclaves et d'autres misérables, et encore pour les plus grands crimes. Jesus y demeura jusqu'à ce que toutes les prophéties fussent accomplies. A sa mort le soleil s'obscurcit, la terre trembla, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressusciterent. C'étoit un Vendredi, le jour de la pâque, lorsque l'on immoloit l'agneau ; qui étoit la figure de Jesus Christ. Aussi sa mort fut le véritable sacrifice, dont tous les autres n'avoient été que des images. Cette mort satisfit pleinement à la justice de Dieu, pour les péchés de tous les hommes. Jesus innocent paia pour les coupables : il les racheta par son sang de l'esclavage du démon, et leur ouvrit par sa mort le chemin de la vie éternelle.

LEÇON XXII.

De la résurrection de Jesus Christ.

JESUS étant mort, son corps fut embaumé et mis dans un sepulcre ; que ses ennemis firent garder, sachant qu'il avoit promis de ressusciter. Mais le troisième jour, qui étoit le Dimanche, Jesus sortit vivant et glorieux de son sépulchre, et les gardes demeurèrent comme morts. Les apôtres eurent bien de la peine à croire sa résurrection ; et ils n'en furent persuadés qu'après avoir vû Jesus de leurs yeux, l'avoir touché de leurs mains, et avoir mangé avec lui. Il leur apparut plusieurs fois pendant quarante jours, leur donna plusieurs instructions, et leur ordonna d'aller prêcher l'évangile à toutes les nations, et de les baptiser au nom du Pere, et du Fils, et du S. Esprit. Il leur donna aussi le pouvoir de remettre les péchés, et leur promit d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles. Toutefois il monta au ciel en leur présence, et y demeura assis à la droite de Dieu le Pere tout-puissant, élevé au-dessus de toutes les créatures ; mais il ne cesse point d'offrir à Dieu ses mérites pour nous, et d'assister son église ; jusqu'à ce qu'il descende du ciel encore une fois pour venir juger les vivans et les morts.

L E Ç O N XXIII.

De la descente du saint Esprit sur les Apôtres.

LE cinquantième jour après la Pâque, les Juifs faisoient une grande fête, appelée Pentecôte, en mémoire de ce que la loi leur avoit été donnée ce jour-là. Ce même jour, qui étoit le cinquantième après la résurrection de Jesus Christ, comme tous les disciples étoient dans un même lieu, tout d'un coup il vint du ciel un grand bruit comme d'un vent impétueux, qui remplit toute la maison; et il leur parut comme des langues de feu, qui s'arrêterent sur chacun d'eux. Alors ils furent tous remplis du S. Esprit, et commencerent à parler diverses langues, ce qui monroit qu'ils devoient prêcher l'évangile à toutes les nations. Les Juifs en furent extrêmement surpris : et Saint Pierre, à la tête des apôtres, leur rendit raison de cette merveille ; leur expliquant les prophéties, et leur déclarant que Jesus, qu'ils avoient crucifié, étoit ressuscité, et avoit envoyé le saint Esprit suivant sa promesse; qu'il étoit le Seigneur et le Christ, et que l'on ne pouvoit être sauvé qu'en son nom, et en faisant pénitence. Il y en eut trois mille qui se convertirent à ce discours, et qui furent baptisés. Les apôtres et les autres qui reçurent le S. Esprit, se trouverent tout changés. ils furent éclairés, pour entendre les écritures : ils comprirent que tous les hommes sont pécheurs, et ont besoin de la grace de Dieu, qui ne s'obtient que par la foi en Jesus Christ, et que son regne est tout spirituel. En même tems ils furent embrasés de l'amour de Dieu, qui leur donnoit du plaisir à accomplir ses commandemens, et une force invincible, pour rendre témoignage à la vérité.

L E Ç O N XXIV.

De la vocation des Gentils.

IL y eut grand nombre de Juifs qui se convertirent; mais il y en eut encore plus, qui rejetterent la doctrine

trine des apôtres et même les persécutèrent cruellement. Ils firent mourir S. Etienne l'un des sept diacres, que les apôtres avoient établis pour servir l'église. Ce fut le premier martyr, c'est-à-dire, le premier qui souffrit la mort, pour le témoignage de la doctrine de Jesus Christ. Alors les Samaritains schismatiques reçurent la parole de Dieu : plusieurs se convertirent et furent baptisés : et les apôtres vinrent leur imposer les mains, afin qu'ils reçussent le Saint Esprit ; leur donnant ainsi la confirmation. Les Gentils commencerent peu de tems après à entrer dans l'église. Le premier fut un capitaine Romain nommé Corneille, qui reconnoissoit déjà le vrai Dieu, le prioit sans cesse, et faisoit de grandes aumônes. Dieu lui ordonna par un ange, d'envoyer querir Saint Pierre, qui de son côté fut averti par révélation de ne point faire difficulté d'y aller ; et lorsqu'il fut venu et qu'il avoit eut commencé à parler, Corneille et tous ceux qu'il avoit assemblés, reçurent le S. Esprit et le don des langues. Saint Pierre les fit aussi-tôt baptiser ; et alors commença à s'accomplir le mystere de la vocation des Gentils. Il consiste en ce que Dieu par sa pure bonté a appelé les païens à la foi et à la grace de Jesus Christ, aussi-bien que les Juifs, et qu'ils ont pris la place des Juifs rebelles. Jesus Christ appella exprès un treizième apôtre, après son ascension, pour travailler à la conversion des Gentils, et c'est l'apôtre Saint Paul.

L E Ç O N XXV.

De la ruine de Jerusalem.

LA ville de Jerusalem et la république des Juifs subsista encore quelque tems après la publication de l'évangile, jusqu'à ce que la nouvelle église des Gentils fût formée ; car celle des anciens Israélites devoit en être la souche et la racine. Enfin, le tems vint, où Jerusalem devoit être ruinée, suivant la prophétie de Jesus Christ. Les Juifs se révolterent contre les Romains. Il y eut une guerre très-cruelle ; Jerusalem fut assiégée, et la famine y fut si horrible

ble qu'il y eut des meres qui mangerent leurs propres enfans. Dans ce siége feul il périt onze cens mille personnes. La ville fut prise et ruinée par Titus fils de l'Empereur Vespasien, et le temple fut brûlé. Dieu punit ainsi cette malheureuse ville où avoit été répandu le sang de tant de prophètes, et sur-tout celui de Jesus Christ, son Roi et son Sauveur. Les Juifs, qui ne l'avoient pas voulu reconnoître pour leur libérateur, devinrent esclaves des Romains, furent chassés de leur pays; et réduits au misérable état où ils sont depuis dix-sept cens ans. Les cérémonies de l'ancienne loi furent alors entièrement abolies. Car il avoit été libre jusques-là, même aux fidèles, de les pratiquer.



FABLES CHOISIES.

FABLE I.

Du Chien et de son image.

UN Chien traversant une riviere sur une planche, tenoit dans sa gueule un morceau de chair, que la lumiere du Soleil fit paroître plus gros dans l'eau, comme c'est l'ordinaire. Son avidité le poussa à vouloir prendre ce qu'il voyoit, et il lâcha ce qu'il portoit, pour courir après cette ombre. C'est ainsi que sa gourmandise fut trompée, et il apprit à ses dépens qu'il vaut mieux conserver ce que l'on possède, que de courir après ce qu'on n'a pas.

FABLE II.

Du Lion allant à la chasse avec d'autres bêtes.

UN Lion, un âne, et un Renard étant allés de compagnie à la chasse, prirent un cerf et plusieurs autres bêtes. Le Lion ordonna à l'âne de partager le

le butin ; il fit les parts entièrement égales, et laissa aux autres la liberté de choisir. Le Lion indigné de cette égalité, se jette sur l'âne et le mit en pièces. Ensuite il s'adressa au Renard, et lui dit de faire un autre partage ; mais le Renard mit tout d'un côté, ne se réservant qu'une très-petite portion. Qui vous a appris, lui demanda le Lion, à faire un partage avec tant de sagesse ? C'est la funeste aventure de l'âne, lui répondit le Renard.

F A B L E III.

Du Loup et de la Grue.

UN Loup s'étant enfoncé par hasard un os dans la gorge, promit une récompense à la Grue, si elle vouloit avec son bec retirer cet os, dont il se sentoit incommodé. Après qu'elle lui eut rendu ce bon office, elle lui demanda le salaire dont ils étoient convenus. Mais le Loup avec un ris moqueur et grinçant les dents ; Contentez-vous, lui dit-il, d'avoir retiré votre tête saine et sauve de la gueule du Loup, et de n'avoir pas éprouvé à vos dépens combien ses dents sont aigües.

F A B L E IV.

Le Laboureur et le Serpent.

UN Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre transie de froid ; il l'emporta dans son logis et la mit auprès du feu. Mais quand elle se sentit réchauffée, et qu'elle eut repris ses forces, elle se mit à répandre son venin par toute la maison. Le Laboureur irrité d'une ingratitude si noire, lui fit de grands reproches, et ajoutant l'effet aux menaces, il prit une coignée pour couper en mille morceaux le Serpent ingrat qui rendoit le mal pour le bien, et qui vouloit ôter la vie à son bienfaiteur.

FABLE V.

Du Sanglier et de l'âne.

UN âne ayant rencontré par hasard un Sanglier, se mit à se moquer de lui et à lui insulter ; mais le Sanglier frémissant de couroux et grinçant les dents, eut d'abord envie de le déchirer et de le mettre en pièces. Ensuite faisant aussi-tôt réflexion qu'un misérable âne n'étoit pas digne de sa colere et de sa vengeance : Malheureux, lui dit-il, je te punirois sévèrement de ton audace, si tu en valois la peine ; mais tu n'es pas digne de ma vengeance. Ta lâcheté te met à couvert de mes coups, et te fauve la vie. Après lui avoir fait ces reproches, il le laissa aller.

FABLE VI.

D'un Rat de ville, et d'un Rat de village.

UN Rat de ville alla un jour faire visite à un Rat de campagne de ses amis, qui lui donna un repas frugal composé de racines et de noisettes. Après le repas, le Rat de ville prit congé de son hôte, qui lui promit de l'aller voir à son tour. On le régala magnifiquement de confitures et de fromage ; mais le repas fut souvent interrompu par les valets de la maison, qui alloient et qui venoient de tous côtés, et qui causerent de mortelles allarmes au Rat de village ; de sorte que saisi de crainte, il dit au Rat de ville, qu'il préféreroit un repas frugal fait en repos et en liberté, et la pauvreté du village, à la magnificence des villes, et à une abondance pleine d'inquiétudes et de dangers.

FABLE VII.

De l'Aigle et de la Corneille.

UN Aigle voulant manger une huitre, ne pouvoit trouver moyen, ni par force, ni par adresse, de l'arracher de son écaille. La Corneille lui conseilla de

de s'élançer au plus haut de l'air, et de laisser tomber l'huitre sur des pierres pour la rompre. L'Aigle suivit ce conseil. La Corneille qui étoit demeurée en bas pour en attendre l'issue, voyant qu'il avoit réussi, se jetta avidement sur le poisson, qu'elle avala, ne laissant à l'Aigle que les écailles pour prix de sa crédulité.

F A B L E VIII.

De l'Aigle et du Renard.

U Ne Aigle et un Renard ayant fait société ensemble, convinrent, pour ferrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, de demeurer l'un auprès de l'autre. L'Aigle choisit un arbre fort élevé pour y faire son nid. Le Renard se creusa une tanière au pied de l'arbre, et il y mit ses petits. Etant un jour sorti pour aller leur chercher la proie, l'Aigle pressée de la faim vint fondre sur les petits du Renard, dont elle fit faire curée à ses Aiglons. Le Renard étant de retour, et voyant la perfidie de sa voisine, fut moins attristé du malheur de ses petits, que du désespoir d'être hors d'état d'en tirer vengeance, parce qu'il ne pouvoit s'élever dans l'air pour poursuivre son ennemi. Se tenant donc à l'écart, il donnoit à l'Aigle mille imprécations, ne pouvant se venger autrement de sa perfidie. Peu de tems après, quelques-uns immolèrent une chevre, qu'ils firent brûler dans un champ voisin. L'Aigle vint fondre dessus, et enleva une partie de la victime, qu'elle porta dans son nid, avec quelques charbons ardents qui y mirent le feu. Le vent venant à souffler avec impétuosité, les aiglons qui n'avoient point encore de plumes, tomberent au pied de l'arbre. Le Renard y accourut, et les dévora tous à la vue de l'Aigle.

F A B L E IX.

Du Corbeau et du Renard.

UN Corbeau s'étoit perché sur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenoit en son bec. Un Renard qui l'apperçut, fut tenté de lui enlever cette proie. Pour y réussir et pour amuser le Corbeau, il commença à le louer de la beauté de son plumage. Le Renard voyant que le Corbeau prenoit goût à ses louanges; C'est grand dommage, poursuivit-il, que votre chant ne réponde pas à tant de rares qualités que vous avez. Le Corbeau voulant persuader au Renard que son chant n'étoit pas désagréable, se mit à chanter, et laissa tomber le fromage qu'il avoit au bec. C'est ce que le Renard attendoit. Il s'en faitit incontinent, et le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, et de s'être laissé séduire par les fausses louanges du Renard.

F A B L E X.

Le Lion cassé de vieillesse.

LE Lion dans sa jeunesse abusant insolemment de sa force, et de l'ascendant qu'il avoit sur les autres animaux, se fit plusieurs ennemis. Quand ils le virent usé et affoibli par les années, ils résolurent de concert de tirer vengeance de ses cruautés, et de lui rendre la pareille. Le Sanglier le meurtrissoit avec ses défenses; le Taureau l'attaquoit avec ses cornes. Mais l'affront le plus sensible au Lion, étoient les coups de pied que l'âne, le plus vil et le plus méprisable de ses ennemis, lui donnoit en lui insultant.

F A B L E XI.

De l'âne et du Chien.

LE Chien flattoit son Maître, et le Maître y répondoit en le caressant de son côté. Ces caresses réciproques

reciproques donnèrent de la jalousie à l'âne, qui étoit maltraité et battu de tous ceux de la maison. Ne sachant quelles mesures prendre pour soulager sa misere, ils s'imagina que le bonheur du Chien ne venoit que des caresses qu'il faisoit à son Maître, et que s'il le flatoit aussi de la même sorte, on le traiteroit comme le Chien, et qu'on le nourriroit de même de viandes délicates. Quelques jours après, l'âne ayant trouvé son Maître endormi dans un fauteuil, voulut venir le flater, et lui mit les deux pieds de devant sur les épaules, commençant à braire, pour le divertir par une mélodie si harmonieuse. Le Maître réveillé par ce bruit, appelle ses Valets, qui chargerent l'âne de coups de bâton, pour le récompenser de sa civilité, et des caresses trop rudes qu'il avoit faites à son Maître.

F A B L E XII.

Du Lion et du Rat.

UN Lion fatigué de la chaleur, et abattu de lassitude, dormoit à l'ombre d'un arbre. Une troupe de Rats passa par le lieu où le Lion reposoit ; ils lui monterent sur le corps pour se divertir. Le Lion se réveilla, étendit la patte, et se saisit d'un Rat, qui se voyant pris sans espérance d'échapper, se mit à demander pardon au Lion de son incivilité et son audace, lui représentant qu'il n'étoit pas digne de sa colere. Le Lion touché de cette humble remontrance, lâcha son prisonnier, croyant que c'eût été une action indigne de son courage, de tuer un animal si méprisable, et si peu en état de se défendre. Il arriva que le Lion courant par la forêt, tomba dans les filets des chasseurs ; il se mit à rugir de toute sa force, mais il lui fut impossible de se débarrasser. Le Rat reconnut aux rugissemens du Lion qu'il étoit pris. Il accourut pour le secourir, en reconnaissance de ce qu'il lui avoit sauvé la vie. En effet, il se mit à ronger les filets, et donna moyen au Lion de se développer et de se sauver.

F A B L E XIII.

Du Milan malade.

LE Milan se voyant réduit à l'extrémité, et n'espérant plus de guérir par la force des remèdes, conjura sa mere d'aller prier les Dieux de lui rendre la santé. Mon fils, lui répondit-elle, ce seroit en vain que tu attendrois du secours du côté des Dieux, après avoir profané si souvent leurs autels, et les sacrifices qu'on leur offroit.

F A B L E XIV.

De l'Hirondelle et des autres Oiseaux.

Lorsque la saison de semer le lin fut venue, l'Hirondelle voulut persuader aux autres Oiseaux de faire tous leurs efforts pour s'opposer à cette semaille, qui devoit leur être si funeste. Les autres Oiseaux se moquerent de ses conseils, lui disant qu'elle s'allarmoit mal-à-propos. Quand le lin fut prêt à sortir de terre, elle leur conseilla de l'arracher; ils n'en voulurent rien faire, et ne s'inquiéterent nullement de ses avis. Lorsque l'Hirondelle vit que le lin commençoit à mûrir, elle les exhorta à piller les bleds; mais ils ne s'en mirent pas en peine. L'Hirondelle voyant que ses remontrances étoient inutiles, se sépara des autres Oiseaux, et rechercha le commerce des hommes avec qui elle fit amitié. Depuis ce tems-là elle habite dans les maisons, elle y fait son nid, on l'y laisse vivre en repos, et l'on se sert du lin pour faire des filets, et pour tendre des pièges aux autres Oiseaux.

F A B L E XV.

Des Grenouilles et de leur Roi.

Les Grenouilles jouissant d'une parfaite liberté, prièrent Jupiter de leur donner un roi pour les gouverner; mais Jupiter se moqua d'une demande si ridicule.

ridicule. Les Grenouilles ne se rebuterent point de ce refus, elles sollicitèrent Jupiter avec plus d'empressement ; il se rendit à leur importunité ; il jeta dans leur étang une grosse fougère de bois qui fit trembler tout le marais, par le bruit qu'elle fit en tombant. Les Grenouilles épouvantées gardoient le silence sans oser paroître ; elles aborderent cependant ce nouveau Prince pour le saluer et pour lui faire leur cour. Quand la crainte fut entièrement dissipée, elles s'approchèrent tellement, qu'elles se mirent toutes à sauter sur le dos de leur Roi, et à se moquer de lui, disant qu'il n'avoit ni mouvement, ni esprit. Elles ne purent se résoudre à recevoir cette fougère pour leur Roi : elles retournèrent donc vers Jupiter pour le prier de leur en donner un autre qui eût plus de mérite. Jupiter écouta la prière des Grenouilles, et leur donna pour les gouverner une Cigogne. Ce nouveau Roi se promenant sur les bords de leurs marais, pour leur faire montre de son courage, en dévora autant qu'il en trouva à sa bienséance. Les Grenouilles alarmées de ce mauvais traitement, présentèrent une nouvelle plainte à Jupiter, qui ne voulut point entendre parler de cette affaire. Depuis ce tems-là elles ont toujours continué à se plaindre et à murmurer ; car vers le soir, lorsque la Cigogne se retire, les Grenouilles sortent de leurs marais, en exprimant dans leur croassement une espèce de plainte ; mais Jupiter est toujours demeuré inflexible, et n'a jamais voulu les affranchir de l'oppression où elles gemissent depuis tant d'années, en punition de ce qu'elles n'avoient pu souffrir un roi pacifique.

F A B L E XVI.

Des Colombes et du Faucon leur Roi.

LEs Colombes se voyant hors d'état de résister aux attaques et aux insultes du Milan, qui leur faisoit la guerre à toute outrance, résolurent de se mettre sous la protection du Faucon, et de l'élire pour leur souverain, afin de l'engager dans leurs intérêts, et de l'opposer au Milan. Mais elles se repentirent

bientôt du choix qu'elles venoient de faire : car ce nouveau Roi les traitoit comme un ennemi-déclaré. Il les mettoit en pièces, et les dévoroit, fans qu'elles pussent se délivrer de ses violences. Alors les Colombes pleines de douleur et de désespoir, disoient, qu'il leur eût été plus avantageux de souffrir la guerre et les fureurs du Milan, que la tyrannie du Faucon.

F A B L E XVII.

D'un Chien et d'un Voleur.

UN Voleur entra furtivement de nuit dans une maison pour la voler, et offrit un pain au Chien qui la gardoit, voulant l'empêcher d'aboyer, en l'amusant à manger ce pain. Mais ce fidèle gardien le refusa, et lui dit : Malheureux, je connois ton intention. Tu veux m'empêcher d'aboyer, pour voler avec plus de liberté le bien de mon Maître ; mais je me garantirai de ta tromperie, et je n'accepterai point tes présens. Alors le Chien se mit à aboyer avec tant de violence, que tous les domestiques de la maison se réveillèrent au bruit qu'il fit, et donnerent la chasse au Voleur.

F A B L E XVIII.

Du Loup et de la Truie.

LA Truie étant prête de mettre bas ses Cochons, fut visitée par le Loup, qui lui offrit de la servir et de la soulager dans le travail où elle étoit, et d'avoir un soin tout particulier de sa portée. La Truie allarmée de la présence d'un ennemi si redoutable, lui répondit, qu'elle le remercioit de ses offres, qu'elle n'avoit nullement besoin de son ministère, et que le plus grand service qu'il pouvoit lui rendre étoit de s'éloigner d'elle le plus promptement qu'il pourroit, et de la laisser en repos, elle et ses petits.

F A B L E XIX.

De l'accouchement d'une Montagne.

IL courut autrefois un bruit, qu'une Montagne devoit enfanter. En effet elle pouffoit des cris épouvantables, qui sembloient menacer tout le monde de quelque grand prodige. Tout le peuple étonné de ce bruit, se rendit en foule au pied de la Montagne, pour voir à quoi aboutiroit tout ce fracas. On se préparoit déjà à voir sortir un Monstre horrible des entrailles de la Montagne; mais après avoir long-tems attendu avec une grande impatience, on vit enfin sortir un Rat de son sein. Ce spectacle excita la risée de tous les assistans.

F A B L E XX.

D'un vieux Chien et de son Maître.

UN Chasseur poursuivant un Cerf, encourageoit son Chien à courir avec plus de vitesse; mais ce Chien appesanti par la vieillesse, n'avoit plus la même légèreté qu'il avoit eue autrefois. Son Maître, bien éloigné de le caresser, le chargeoit de coups de bâton. Ce mauvais traitement obligea le Chien à se plaindre de son Maître, et à lui remontrer qu'il lui avoit toujours rendu tous les services qu'il avoit pu durant ses jeunes années, et que s'il lui en rendoit moins alors, ce n'étoit pas qu'il manquât d'affection pour lui, mais parcc que la vieillesse l'en empêchoit. Le Chien lui représenta encore; qu'il devoit le traiter avec plus de douceur, afin qu'on crût dans le monde qu'il lui renoit contc de ses services passés, en un tems où il étoit hors d'état de le servir avec la même ardeur.

F A B L E XXI.

Le bruit des Arbres battus d'un vent impétueux.

LE bruit des arbres battus d'un vent impétueux épouvanta tellement les Lievres, qu'ils se mirent tous à fuir avec vitesse, sans savoir où ils alloient dans leur fuite. Ils trouverent un marais qui les empêcha de passer outre. Les Grenouilles faïties de crainte s'y précipiterent incontinent pour se cacher. Au moment que la peur alloit faire jeter les Lievres dans l'Etang, l'un des plus vieux de la troupe les arrêta, en leur représentant qu'ils avoient pris l'allarme mal-à-propos, à cause du bruit du vent et des feuilles. Nous ne sommes pas les seuls qui craignons, continua-t-il, puisque nous avons fait peur aux Grenouilles.

F A B L E XXII.

Du Ventre et des autres Membres.

LA Main et le Pied voulurent autrefois faire un procès au Ventre, en lui reprochant qu'ils ne pouvoient suffire à le nourrir, sans qu'il y contribuât de son côté. Ils vouloient l'obliger à travailler comme les autres membres, s'il vouloit être nourri. Il leur représenta plusieurs fois le besoin qu'il avoit d'alimens. La Main le refusa, et ne voulut rien porter à la bouche pour le communiquer au Ventre, qui tomba en peu de tems en défaillance par cette soustraction d'alimens. Tous les autres membres devinrent foibles et atténués, par la disette où se trouva le Ventre. La Main reconnut alors son erreur, et voulut contribuer à l'ordinaire à nourrir le Ventre ; mais il n'étoit plus tems, il étoit trop affoibli pour faire ses fonctions, parce qu'il avoit été trop long tems vuide ; il rejetta les viandes qu'on lui présenta : ainsi il périt ; mais toutes les parties du corps périrent avec le Ventre, et furent punies de leur révolte.

Effet de la Curiosité.

CONTE ORIENTAL.

EBouali Sina, Sage Derviche, et fort aimé du Grand Prophète, passa la nuit chez une pauvre femme, qui avoit exercé à son égard tous les devoirs de l'hospitalité. Il fut touché de l'état malheureux où elle étoit réduite ; et voulant la soulager dans sa misere, il détacha une pierre du mur de sa maison, et prononça quelques paroles sur elle, ensuite il la remit à sa place, et la perça d'un petit canal, au bout duquel il eut soin de placer un robinet. Alors il dit à la femme, en la remerciant et lui disant adieu, Ma bonne mere, quand vous voudrez avoir du * *Permetz*, ouvrez le robinet, et tirez-en autant qu'il vous plaira. Prenez-en la quantité qui vous sera nécessaire pour votre usage, et portez le surplus au marché. Soyez sûre que la source n'en tarira jamais. Tout ce que j'exige de vous, c'est de ne pas détacher cette pierre, et de ne point regarder ce que j'ai mis derrière. La bonne femme le lui promit, et pendant quelque tems elle observa ce que le saint homme lui avoit recommandé. Elle reprit des forces, l'opulence regna bien-tôt dans son petit ménage ; et enfin la curiosité devint si forte en elle, qu'elle y succomba. Elle déplaça la pierre, et ne trouva dessous qu'une grappe de raisin. Elle remit les choses comme elle les avoit trouvées, mais le *Permetz* ne coula plus, et s'évanouit pour jamais.

* C'est un vin cuit fort celebre.

CONTES MORAUX et FABLES,
 par M. FENELON Archevêque de
 CAMBRAI.

I. *Les Aventures de Melesichton.*

Melesichton, né à Megare, d'une race illustre parmi les Grecs, ne songea dans sa jeunesse qu'à imiter dans la guerre les exemples de ses ancêtres : Il signala sa valeur et ses talens dans plusieurs expéditions ; et comme toutes ses inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépense éclatante qui le ruina bientôt. Il fut contraint de se retirer dans une maison de campagne sur le bord de la mer, où il vivoit dans une profonde solitude avec sa femme Proxinoë ; elle avoit de l'esprit, du courage, et de la fierté. Sa beauté et sa naissance l'avoient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Melesichton : mais elle l'avoit préféré à tous les autres, pour son seul mérite. Ces deux personnes, qui par leur vertu et leur amitié s'étoient rendus naturellement heureuses pendant plusieurs années, commencèrent alors à se rendre mutuellement malheureuses, par la compassion qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Melesichton auroit supporté plus facilement ses malheurs, s'il eût pu les souffrir tout seul, et sans une personne qui lui étoit si chère. Proxinoë sentoit qu'elle augmentoit les peines de Melesichton. Ils cherchoient à se consoler par deux enfans qui sembloient avoir été formés par les Graces ; le fils se nommoit Melibée, et la fille Poëmenis. Melibée dans un âge tendre commençoit déjà à montrer de la force, de l'adresse, et du courage : il surmontoit à la lutte, à la course, et aux autres exercices, les enfans de son voisinage. Il s'enfantoit dans les forêts, et ses flèches

ne

ne portoient pas des coups moins assurés que celles d'Apollon ; il suivoit encore plus ce Dieu dans les sciences et dans les beaux arts, que dans les exercices du corps. Melesichton, dans sa solitude, lui enseignoit tout ce qui peut cultiver et orner l'esprit ; tout ce qui peut faire aimer la vertu, et régler les mœurs. Melibée avoit un air simple, doux, et ingénu, mais noble, ferme, et hardi. Son pere jettoit les yeux sur lui, et ses yeux se noyoient de larmes.

Poëménis étoit instruite par sa mere dans tous les beaux arts que Minerve a donné aux hommes : Elle ajoûtoit aux ouvrages les plus exquis, les charmes d'une voix, qu'elle joignoit avec une lyre, plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eût cru, que c'étoit la jeune Diane, sortie de l'isle flotante, où elle nâquit. Ses cheveux blonds étoient noués négligemment derriere sa tête ; quelques uns échappés flottoient sur son col au gré des vents : elle n'avoit qu'une robe legere, avec une ceinture qui la relevoit un peu, pour être plus en état d'agir. Sans parure elle effaçoit tout ce qu'on peut voir de plus beau, et elle ne le favoit pas : elle n'avoit même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines ; elle ne voyoit que sa famille, et ne songeoit qu'à travailler : mais le pere accablé d'ennuis, et en voyant plus aucune ressource dans ses affaires, ne cherchoit que la solitude. Sa femme et ses enfans faisoient son supplice : Il alloit souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher plein d'autres sauvages : là il déplorait ses malheurs ; puis il entroit dans une profonde vallée, qu'un bois épais déroboit aux rayons du Soleil au milieu du jour. Il s'asseroit sur le gazon qui bordoit une claire fontaine, et toutes les plus tristes pensées revenoient en foule dans son coeur. Le doux sommeil étoit loin de ses yeux : il ne parloit plus qu'en gémissant ; la vieillesse venoit avant le tems flétrir et rider son visage : il oublioit même tous les besoins de la vie ; et succomboit à sa douleur.

Un jour comme il étoit dans cette vallée si profonde, il s'endormit de lassitude, et d'épuisement : alors il vit en songe la Déesse Cerès, couronnée d'épis dorés, qui se présenta à lui avec un visage doux et majestueux :

eux : Pourquoi, lui dit-elle, en l'appellant par son nom, vous laissez vous abattre aux rigueurs de la fortune ! Helas ! répondit-il, mes amis m'ont abandonné ; je n'ai plus de bien : il ne me reste que des procès et des créanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur, et je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Cerès lui répondit : La Noblesse consiste-t-elle dans les biens ? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres ? Il n'y a de Nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu ; gagnez ce peu par votre travail ; ne soyez à charge à personne ; vous ferez le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse et par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres qu'à vous-même ? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse ?

Elle dit, et aussi-tôt elle lui présenta une charriè d'or, avec une corne d'abondance. Alors Bacchus parut, couronné de lierre, et tenant un thirse dans sa main : il étoit suivi de Pân qui jouïoit de la flûte, et qui faisoit danser les Faunes et les Satires. Pomone se montra chargée de fruits, et Flore ornée de fleurs les plus vives, et les plus odoriferantes. Toutes les Divinités Champêtres jetterent un regard favorable sur Melesichton.

Il s'éveilla, comprenant la force et le sens de ce songe divin ; il se sentit consolé, et plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre ; il parle de ce songe à Proxinoë, qui entra dans tous ses sentimens. Le lendemain ils congédièrent leurs domestiques inutiles ; on ne vit plus chez eux de gens, dont le seul emploi fut le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char, ni conducteur. Proxinoë avec Poëmenisfiloient, en menant paître leurs moutons ; ensuite elles faisoient leurs toiles et leurs étoffes ; puis elles tailloient et cousoient elles-mêmes leurs habits, et ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or, et d'argent, qu'elles étoient accoutumées de faire avec l'art exquis de Minerve, elles n'exerçoi plus leurs doigts qu'au fuseau, ou à d'autres travaux semblables.

semblables. Elles préparoient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueilloient dans leur jardin pour nourrir toute la maison. Le lait de leur troupeau qu'elles alloient traire, achevoit d'y mettre l'abondance. On n'achetoit rien ; tout étoit préparé proprement, et sans peine. Tout étoit bon, simple, naturel, assaisonné par l'appetit, inféparable de la sobriété et du travail.

Dans une vie si champêtre, tout étoit chez eux net et propre ; toutes les tapisseries étoient vendues : mais les murailles de la maison étoient blanches, et on ne voyoit nulle part rien de sale ni dérangé : les meubles n'étoient jamais couverts de poussière : les lits étoient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avoit une propreté qui n'est point dans les grandes maisons ; tout y étoit bien-rangé, et luisant. Pour regaler la famille dans les jours de fête, Proxinoë faisoit des gâteaux excellens. Elle avoit des abeilles, dont le miel étoit plus doux que celui qui couloit du tronc des chênes creux pendant l'âge d'or. Les vaches venoient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avoit dans son jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison ; et elle étoit toujours la première à avoir les fruits et les légumes de chaque tems : elle avoit même beaucoup de fleurs, dont elle vendoit une partie, après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille secondoit sa mère, et ne goûtoit d'autre plaisir, que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les pâturages : nul autre troupeau n'égaloit le sien : la contagion, et les loups même n'osoient en approcher ; à mesure qu'elle chantoit, ses tendres agneaux dansoient sur l'herbe, et tous les Echos d'alentour sembloient prendre plaisir à répéter ses chansons.

Melesichton labouroit lui-même son champ ; lui-même il conduisoit sa charrue, semoit, et moissonnoit : il trouvoit les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens, et plus utiles que ceux de la guerre. A peine avoit il fauché l'herbe tendre de ses prairies, qu'il se hâtoit d'enlever les dons de Cérès, qui le payoient au centuple du grain semé. Bientôt Bac-

chus faisoit couler pour lui un nectar, digne de la table des Dieux. Minerve lui donnoit aussi le fruit de son arbre, qui est si utile à l'homme. L'Hiver étoit la saison du repos, où toute la famille assemblée goûtoit une joie innocente et remercioit les Dieux d'être si défabusée des faux plaisirs : ils ne mangeoient de viande que dans les sacrifices, et leurs troupeaux n'étoient destinés qu'aux autels.

Melibée ne montrait presque aucune des passions de la jeunesse : il conduisoit les grands troupeaux ; il coupoit des grands chênes dans les forêts ; il creusoit des petits canaux pour arroser les prairies ; il étoit infatigable pour soulager son pere : ses plaisirs, quand le travail n'étoit pas de saison, étoient la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, et la lecture, dont son pere lui avoit donné le goût.

Bientôt Melesichton, en s'acoûtumant à une vie si simple, se vit plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant : il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie, mais il les avoit toutes en abondance. Il n'avoit presque de société que dans sa famille : ils s'aimoient tous ; ils se rendoient mutuellement heureux : ils vivoient loin des palais des Rois, et des plaisirs qu'on achete si cher : les leurs étoient doux, innocens, simples, faciles à trouver, et sans aucune suite dangereuse : Melibée et Poëmcnis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance, que pour avoir plus de courage en supportant la pauvreté. L'abondance revenue dans toute cette maison n'y ramena point le faste. La famille entière fut toujours simple et laborieuse. Tout le monde disoit à Melesichton : Les richesses rentrent chez vous ; il est tems de reprendre votre ancien éclat. Alors il répondit ces paroles : A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple et laborieuse, qui m'a rendu riche et heureux.

Enfin se trouvant un jour dans ce bois sombre, où Cérès l'avoit instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe, avec autant de joie qu'il y avoit eu d'amertume dans le tems passé. Il s'endormit ; et la Déesse se montrant à lui comme dans son premier songe,

songe, lui dit ses paroles : La vraie Noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, et à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre, et de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais par mollesse, ou par fausse gloire, ce qui est la source naturelle et inépuisable de tous les biens.

II. Aristée et Virgile.

Virgile, étant descendu aux enfers, entra dans les campagnes fortunées, où les héros et les hommes inspirés des dieux, passoient une vie bien-heureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs, et entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée, qui étoit là au nombre des demi-dieux, s'avança vers lui, ayant appris son nom : Que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand Poète ! Vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre ; ils ont une harmonie si douce, qu'ils attendrissent le cœur, et qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi et pour mes abeilles, dont Homere même pourroit être jaloux. Je vous dois autant qu'au Soleil et à Cyrene, la gloire dont je jouïs. Il n'y a pas encore long-tems que je les récitai, ces vers si tendres et si gracieux, à Linus, à Hésiode, et à Homere. Après les avoir entendu ils allerent tous trois boire de l'eau du fleuve Lethé pour les oublier ; tant ils étoient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux qu'ils n'avoient pas fait. Vous sçavez que la nation des Poètes est jalouse. Vencz donc parmi eux prendre votre place. Elle sera bien mauvaise cette place, répondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie ; je vois bien que vos abeilles n'étoient pas plus faciles à irriter que le cœur des Poètes. Il est vrai, répondit Aristée ; ils bourdonnent comme les abeilles ; comme elles, ils ont un aiguillon perçant, pour piquer tout ce qui enflame leur colere. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager, c'est ici le divin Orphée : Comment vivez-vous ensemble ? Assez mal, répondit Aristée. Il est encore,

encore jaloux de sa femme, comme les trois autres de la gloire des vers. Mais pour vous, il vous recevra bien, car vous l'avez traité honorablement, et vous avez parlé beaucoup plus sagement qu'Ovide, de sa querelle avec les femmes de Thrace qui le massacrent. Mais ne tardons pas d'avantage; entrons dans ce petit bois sacré, arrosé de tant de fontaines, plus claires que le cristal: vous verrez que toute la troupe sacrée se levera pour vous faire honneur: n'entendez-vous pas déjà la lyre d'Orphée: écoutez Linus, qui chante le combat des Dieux contre les Géans: Homere se prépare à chanter Achille, qui venge la mort de Patrocle par celle d'Hector: mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre; car de l'humeur dont il est, il fera bien fâché que vous ayez osé traiter avec tant d'élégance toutes les choses rustiques qui ont été son partage.

A peine Aristée eut achevé ces mots, qu'ils arrivèrent dans cet ombrage frais, où regne un éternel enthousiasme qui possède ces hommes divins. Tous se leverent; on fit asseoir Virgile; on le prie de chanter ses vers: il les chanta d'abord avec modestie, et puis avec transport: les plus jaloux sentirent, malgré eux, une douceur qui les ravissoit. La lyre d'Orphée, qui avoit enchanté les rochers et les bois, échappa de ses mains, et les larmes amères coulerent de ses yeux. Homere oublia pour un moment la magnificence rapide de l'Iliade, et la variété agréable de l'Odyssée: Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par son pere Apollon, et il étoit immobile, saisi, et suspendu par un si doux chant: Hésiode tout ému, ne pouvoit résister à ce charme.

Enfin revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie et d'indignation: O Virgile, tu as fait des vers plus durables que l'airain et que le bronze; mais je le prédis, qu'un jour on verra un * ENFANT qui les traduira en sa langue, qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles.

* Beau compliment au jeune Dauphin, élève de l'auteur.

III. *Histoire d'Alibég, Persan.*

CHA-ABBAS, Roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne, sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans.

Je ne connois point, lui dit le Roi, les véritables mœurs des hommes. Tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soyent le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis las de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flatant. Il faut, que j'aie voir des laboureurs et des bergers, qui ne me connoissent pas.

Il passa avec son confident au milieu de plusieurs villages, où l'on faisoit des danses ; et il étoit ravi de trouver loin des cours, des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane ; et comme il avoit grande faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire ; les alimens grossiers qu'il prit, lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table.

En passant dans une prairie, semée de fleurs, qui bordoient un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger, qui jouoit de la flûte, à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissants. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingenu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger étoit couvert, ne diminuoient point l'éclat de sa beauté. Le Roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre, qui s'étoit déguisée : mais il apprit du berger, que son père et sa mère étoient dans un village voisin, et que son nom étoit Alibég. A mesure que le Roi le questionnoit, il admiroit en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étoient vifs, et n'avoient rien d'ardent et de farouche : sa voix étoit douce, insinuante, et propre à toucher : son visage n'avoit rien de grossier ; mais

ce n'étoit pas une beauté molle et effeminée. Le berger, d'environ seize ans, ne sçavoit point qu'il fût tel qu'il paroïssoit aux autres. Il se croyoit penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village. Mais sans éducation il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le Roi l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé : il sçut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environne. De tems en tems il rioit de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageoit rien dans ses réponses. C'étoit une grande nouveauté pour le Roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au courtisan qui l'accompagnoit de ne point découvrir qu'il étoit le Roi ; car il craignoit qu'Alibég ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses graces, s'il venoit sçavoir devant qui il parloit. Je vois bien, disoit le Prince au Courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions, que dans les plus hautes. Jamais enfant de Roi n'a paru mieux né, que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé, et aussi aimable. Il me paroît propre à tout : et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi.

Le Roi emmena Alibég, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu éblouï de la cour : et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa moderation. Au lieu de sa houlette, de sa flûte, et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avoit de plus agréable : il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui connoissant le goût exquis d'Alibég pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable

ble en Perse, qui est celle de garder tout ce que le Prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas, la faveur d'Alibég ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettoit. O beaux jours ! disoit il à lui-même ; jours innocens ; jours où j'ai goûté une joie pure et sans peril ; jours depuis les quels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais ? Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté.

Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens, et à tous ses amis : mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vic champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva ces malheurs après la mort de son bon maître Cha-Abbas. Son fils Cha-Sephi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibég. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance, du feu Roi. Il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Cha-Sephi étoit tout ensemble jeune et prince ; il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué, et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le Roi son pere avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibég de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimenterre garni de diamans, d'un prix immense, que le roi son grand-pere étoit accoutumé de porter dans les combats. Cha-Abbas avoit fait autrefois ôter de ce cimenterre tous ces beaux diamans ; et Alibég prouva, par de bons témoins, que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibég. Quand les ennemis d'Alibég virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Cha-Sephi de lui commander de faire, dans quinze jours,

un inventaire exacte de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibég lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit ; tout étoit propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi bien étonné de trouver par-tout tant d'ordre et d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibég, lorsqu'il apperçut, au bout d'une grande galcrie pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes ferrures : c'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibég a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussi-tôt le roi en colere s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le moi. A ces mots Alibég se jetta à ses genoux, le conjurant au nom de Dieu de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, tout le reste ; mais laissez-moi ceci.

Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibég avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibég qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte, et l'habit de berger, qu'Alibég avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ses chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui sçavent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse !

reuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avois, quand le Roi votre pere vint, par les graces, me rendre malheureux.

Le roi entendant ces paroles comprit l'innocence d'Alibég, et étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibég devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secretes : mais il revoit tous les jours sa houlette, sa flûte, et son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêt dans son trésor pour les reprendre, dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition de bergers, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

IV. *Histoire de ROSIMOND et de BRAMINTE.*

IL étoit une fois un jeune homme plus beau que le jour, nommé Rosimond, et qui avoit autant d'esprit et de vertu, que son frere aîné Braminte étoit mal fait, désagréable, brutal, et méchant. Leur mere qui avoit horreur de son fils aîné, n'avoit des yeux que pour voir le cadet. L'aîné, jaloux, inventa une calomnie horrible pour perdre son frere. Il dit à son pere, que Rosimond alloit souvent chez un voisin, qui étoit son ennemi, pour lui rapporter tout ce qui se passoit au logis, et pour lui donner les moyens d'empoisonner son pere. Le pere fort emporté, battit cruellement son fils, le mit en sang, puis le tint trois jours en prison sans nourriture, et enfin le chassa de sa maison, en le menaçant de le tuer, s'il revenoit jamais. La mere épouvantée n'osa rien dire ; elle ne fit que gémir.

L'enfant s'en alla pleurant ; et ne sçachant où se retirer, il traversa sur le soir un grand bois. La nuit
le

le surprit au pied d'un rocher ; il se mit à l'entrée d'une caverne sur un tapis de mousse, où couloit un clair ruisseau, et il s'y endormit de lassitude. Au point du jour en s'éveillant, il vit une belle femme montée sur un cheval gris, avec une housse en broderie d'or qui paroissoit aller à la chasse. N'avez-vous point vu passer un cerf et des chiens, lui dit-elle ? Il répondit que non. Puis elle lui dit : Il me semble que vous êtes affligé. Qu'avez-vous, lui dit-elle ? Tenez, voilà une bague qui vous rendra le plus heureux et le plus puissant des hommes, pourvu que vous n'en abusiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dedans, vous ferez d'abord invisible. Dès que vous le tournerez en dehors, vous paroîtrez à découvert. Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt, vous paroîtrez le fils du Roi, suivi de toute une cour magnifique. Quand vous le mettrez au quatrième doigt, vous paroîtrez dans votre figure naturelle. Aussi-tôt le jeune homme comprit que c'étoit une Fée qui lui parloit. Après ces paroles, elle s'enfonça dans les bois.

Pour lui il s'en retourna aussi-tôt chez son pere, avec impatience de faire l'essai de sa bague. Il vit et entendit tout ce qu'il voulut sans être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frere, sans s'exposer à aucun danger ; il se montra seulement à sa mere, l'embrassa, et lui dit toute sa merveilleuse aventure. Ensuite mettant l'anneau enchanté à son petit doigt, il parut tout-à-coup comme le Prince fils du roi, avec cent beaux chevaux, et un grand nombre d'officiers richement vêtus. Son pere fut bien étonné de voir le fils du roi dans sa petite maison ; il étoit embarrassé, ne sçachant quels respects il devoit lui rendre. Alors Rosimond lui demanda, combien il avoit de fils ? Deux, répondit le pere. Je les veux voir. Faites-les venir tout à l'heure, lui dit Rosimond. Je les veux emmener tous deux à la cour pour faire leur fortune. Le pere timide répondit en hésitant : Voilà l'aîné que je vous présente. Où est donc le cadet ? je le veux avoir aussi, dit encore Rosimond. Il n'est pas ici, dit le pere. Je l'avois châtié pour une faute, et il m'a quitté. Alors Rosimond
lui.

lui dit : Il falloit l'instruire, mais non pas le chasser. Donnez-moi toujours l'ainé; qu'il me fuive; et vous, dit-il, parlant au pere, suivez deux gardes, qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. Aussi-tôt deux gardes emmenerent le pere; et la Fée, dont nous avons parlé, l'ayant trouvé dans une forêt, elle le frappa d'une verge d'or, et le fit entrer dans une caverne sombre et profonde, où il demeura enchanté. Demeurez-y, dit-elle, jusqu'à ce que votre fils vienne vous en tirer.

Cependant le fils alla à la cour du roi, dans un tems où le jeune prince s'étoit embarqué pour aller faire la guerre dans une isle éloignée : Il avoit été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où après un naufrage il étoit captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la cour, comme s'il eut été le prince qu'on croyoit perdu, et que tout le monde pleuroit. Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques marchands, sans lesquels il seroit péri : Il fit la joie publique. Le roi parut si transporté, qu'il ne pouvoit parler; et il ne se laissoit point d'embrasser ce fils qu'il avoit cru mort. La reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouïssances dans tout le royaume.

Un jour celui qui passoit pour le prince, dit à son véritable frere : Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votré village, pour faire votré fortune : mais je sçai que vous êtes un menteur, et que vous avez, par vos impostures, causé le malheur de votre frere Rosimond; il est ici caché. Je veux que vous parliez à lui, et qu'il vous reproche vos impostures. Braminte tremblant, se jetta à ses pieds, et lui avoua sa faute. N'importe, dit Rosimond, je veux que vous parliez à votre frere, et que vous lui demandiez pardon. Il fera bien généreux s'il vous pardonne; vous ne le méritez pas : Il est dans mon cabinet, où je vous le ferai voir tout à l'heure. Cependant je m'en vais dans une chambre voisine, pour vous laisser librement avec lui.

Braminte entra pour obéir dans le cabinet. Aussi-tôt Rosimond changea son anneau, passa dans cette chambre, et puis il entra par une autre porte de derriere

rière avec sa figure naturelle, où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda pardon, et lui promit de réparer toutes ses fautes. Rosimond l'embrassa en pleurant, lui pardonna, et lui dit : Je suis en pleine faveur auprès du prince. Il ne tient qu'à moi de vous faire périr, ou de vous tenir toute votre vie dans une prison : mais je veux être aussi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. Braminte honteux et confondu, lui répondit avec soumission, n'osant lever les yeux, ni le nommer son frere.

Ensuite Rosimond fit semblant de faire un voyage en secret pour aller épouser une princesse d'un royaume voisin : Mais sous ce prétexte il alla voir sa mere, à laquelle il raconta tout ce qu'il avoit fait à la cour, et lui donna, dans le besoin, quelque petit secours d'argent ; car le roi lui laissoit prendre tout celui qu'il vouloit ; mais il n'en prenoit jamais beaucoup.

Cependant il s'éleva une furieuse guerre entre le roi et un autre roi voisin, qui étoit injuste et de mauvaise foi. Rosimond alla à la cour du roi ennemi, entra par le moyen de son anneau dans tous les conseils secrets de ce prince, demeurant toujours invisible. Il profita de tout ce qu'il apprit des mesures des ennemis. Il les prévint, et les déconcerta en tout ; il commanda l'armée contre eux ; il les défit entièrement dans une grande bataille, et conclut bien-tôt avec eux une paix glorieuse à des conditions équitables.

Le roi ne songeoit qu'à le marier avec une princesse, heritiere d'un royaume voisin, et plus belle que les graces. Mais un jour pendant que Rosimond étoit à la chasse dans la même forêt, où il avoit autrefois trouvé la Fée, elle se presenta à lui. Gardez-vous bien, lui dit-elle d'une voix severe, de vous marier, comme si vous étiez le prince. Il ne faut tromper personne. Il est juste que le prince pour qui on vous prend, revienne succeder à son pere. Allez le chercher dans une isle, où les vents, que j'enverrai enfler les voiles de votre vaisseau, vous meneront sans peine. Hâtez-vous de rendre ce service à votre maître, contre ce qui pourroit flater votre ambition ; et
songez

songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle. Si vous ne le faites, vous serez injuste et malheureux; je vous abandonnerai à vos anciens malheurs.

Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secrète dans un état voisin, il s'embarqua sur un vaisseau, et les vents le menèrent d'abord dans l'isle, où la Fée lui avoit dit qu'étoit le vrai fils du Roi. Ce Prince étoit captif chez un peuple sauvage, où l'on lui faisoit garder des troupeaux. Rosimond invisible l'alla enlever dans les pâturages où il conduisoit son troupeau; et le couvrant de son propre manteau, qui étoit invisible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels; ils s'embarquèrent ensemble. D'autres vents, obéissans à la Fée, les ramenèrent; ils arrivèrent ensemble dans la chambre du Roi. Rosimond se présenta à lui, et lui dit: vous m'avez cru votre fils; je ne le suis pas, mais je vous le rends; tenez le, voilà lui-même. Le Roi bien étonné, s'adressa à son fils, et lui dit: N'est-ce pas vous, mon fils, qui avez vaincu mes ennemies, et qui avez fait glorieusement la paix? ou bien est-il vrai que vous avez fait un naufrage? que vous avez été captif, et que Rosimond vous a délivré? Oüi, mon pere, répondit-il. C'est lui qui est venu dans le pays où j'étois captif. Il m'a enlevé; je lui dois la liberté, et le plaisir de vous revoir. C'est à lui, et non pas à moi, à qui vous devez la victoire. Le Roi ne pouvoit croire ce qu'on lui disoit: mais Rosimond changeant sa bague, se montra au Roi sous la figure du Prince; et le Roi épouvanté vit à la fois deux hommes qui lui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit, pour tant de services, des sommes immenses à Rosimond, qui les refusa; il demanda seulement au Roi la grâce de conserver à son frere Braminte une charge qu'il avoit à la cour. Pour lui, il craignit l'inconstance de la fortune, l'envie des hommes, et sa propre fragilité. Il voulut se retirer dans son village avec sa mere, où il se mit à cultiver la terre,

La Fée qu'il revit encore dans les bois, lui montra la caverne où son pere étoit, et lui dit les paroles qu'il

qu'il falloit prononcer pour le délivrer. Il prononça, avec une tres-sensible joie, ces paroles. Il délivra son pere, qu'il avoit depuis long-tems impatience de délivrer, et lui donna de quoi passer doucement sa vieillesse. Rosimond fut ainsi le bienfaiteur de toute sa famille, et il eut le plaisir de faire du bien à tous ceux qui avoient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choses pour la cour, il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de sa corruption.

Pour comble de sagesse, il craignit que son anneau ne le tentât de sortir de sa solitude, et ne le rengeât dans les grandes affaires. Il retourna dans le bois où la Fée lui avoit apparu si favorablement ; il alloit tous les jours auprès de la caverne où il avoit en le bonheur de la voir autrefois ; et c'étoit dans l'espérance de l'y revoir. Enfin elle s'y presenta encore à lui, et il lui rendit l'anneau enchanté. Je vous rends, lui dit-il, un don d'un si grand prix, mais si dangereux, et duquel il est si facile d'abuser. Je ne me croirai en sureté, que quand je n'aurai plus de quoi sortir de ma solitude, avec tant de moyens de contenter toutes mes passions.

Pendant que Rosimond rendoit cette bague, Braminte, dont le méchant naturel n'étoit point corrigé, s'abandonna à toutes ses passions, et voulut engager le jeune prince qui étoit devenu roi, à traiter indignement Rosimond. La Fée dit à Rosimond : Votre frere, toujours imposteur, a voulu vous rendre suspect au nouveau roi, et vous perdre : il mérite d'être puni, et il faut qu'il périsse. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. Rosimond pleura le malheur de son frere ; puis il dit à la Fée : Comment prétendez-vous le punir par un si merveilleux présent ? Il en abusera pour persecuter tous les gens de bien, et pour avoir une puissancc sans bornes. Les mêmes choses, répondit la Fée, sont un remede salutaire aux uns, et un poison mortel aux autres. La prosperité est la source de tous les maux pour les méchans. Quand on veut punir un scelerat, il n'y a qu'à le rendre bien-puissant pour le faire périr bientôt.

Elle

Elle alla ensuite au palais ; elle se montra à Braminte sous la figure d'une vieille femme convertie de haillons : Elle lui dit, J'ai retiré des mains de votre frere la bague que je lui avois prêtée, et avec laquelle il s'étoit acquis tant de gloire : recevez-la de moi, et pensez bien à l'usage que vous en ferez. Braminte répondit en riant, Je ne serai pas comme mon frere, qui fut assez insensé pour aller chercher le prince, au lieu de regner en sa place.

Braminte avec cette bague ne songea qu'à découvrir le secret de toutes les familles, qu'à commettre des trahisons, des meurtres, et des infamies, qu'à écouter les conseils du roi, qu'à enlever les richesses des particuliers. Ses crimes invisibles étonnoient tout le monde. Le roi voyant tant de secrets découverts, ne sçavoit à quoi attribuer cet inconvénient ; mais la prospérité sans bornes, et l'insolence de Braminte, lui firent soupçonner qu'il avoit l'anneau enchanté de son frere. Pour le découvrir, il se servit d'un étranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande somme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte de la part du roi ennemi, des biens et des honneurs immenses, s'il vouloit lui faire sçavoir par dès espions tout ce qu'il pourroit apprendre des secrets de son roi.

Braminte promit tout ; alla même dans un lieu où on lui donna une somme très-grande, pour commencer sa récompense. Il se vanta d'avoir un anneau qui le rendoit invisible. Le lendemain le roi l'envoya chercher, et le fit d'abord saisir ; on lui ôta l'anneau, et on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvoient ses crimes. Rosimond revint à la cour pour demander la grâce de son frere, qui lui fut refusée. On fit mourir Braminte ; et l'anneau lui fut plus funeste, qu'il n'avoit été utile à son frere.

Le roi pour consoler Rosimond de la punition de Braminte, lui rendit l'anneau, comme un trésor d'un prix infini. Rosimond affligé n'en jugea pas de même ; il retourna chercher la Fée dans les bois. Tenez, lui dit-il, votre anneau. L'expérience de mon frere m'a fait comprendre ce que je n'avois pas bien compris d'abord quand vous me le dites. Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frere. Hélas !

il feroit encore vivant ; il n'auroit pas accablé de douleur et de honte la vieilleffe de mon pere et de ma mere ; il feroit peut-être fage et heureux, s'il n'avoit jamais eu de quoi contenter fes defirs. Oh qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes ! Reprenez votre anneau. Malheur à ceux à qui vous le donnerez. L'unique gracc que je vous demande, c'est de ne le donner jamais à aucune des perfonnes pour qui je m'interesse.

V. *Histoire de FLORISE.*

UNE Païfanne connoiffoit dans fon voifinage une Fée. Elle la pria de venir à une de fes couches, où elle eut une fille. La Fée prit d'abord l'enfant entre fes bras, et dit à la mere : Choisissez ; elle fera, fi vous voulez, belle comme le jour, d'un esprit encore plus charmant que fa beauté, et reine d'un grand royaume, mais malheureufe ; ou bien elle fera laide et païfanne comme vous, mais contente dans fa condition. La païfanne choisit d'abord pour cet enfant la beauté et l'esprit, avec une couronne, au hazard de quelque malheur. Voilà la petite fille, dont la beauté commence déjà à effacer toutes celles qu'on avoit jamais vûës. Son esprit étoit doux, poli, infinuant ; elle apprenoit tout ce qu'on vouloit lui apprendre, et le fçavoit bientôt mieux que ceux qui le lui avoient appris. Elle danfoit fur l'herbe les jours de fête, avec plus de graces que toutes fes compagnes. Sa voix étoit plus touchante qu'aucun instrument de musique, et elle faisoit elle-même les chansons qu'elle chantoit. D'abord elle ne fçavoit point qu'elle étoit belle : mais en jouant avec fes compagnes fur le bord d'une claire fontaine, elle se vit ; elle remarqua combien elle étoit differente des autres ; elle s'admira. Tout le pays, qui accouroit en foule pour la voir, lui fit encore plus connoître fes charmes.

Sa mere, qui comptoit fur les prédictions de la Fée, la regardoit déjà comme une reine, et la gâtoit par fes complaifances. La jeune fille ne vouloit ni filer, ni coudre, ni garder les moutons ; elle s'amu-

soit

soit à cueïllir des fleurs, à en parer sa tête, à chanter, et à danser à l'ombre des bois.

Le roi de ce pays-là étoit fort puissant, et il n'avoit qu'un fils nommé Rosimond qu'il vouloit marier. Il ne put jamais se résoudre à entendre parler d'aucune princesse des états voisins, parce qu'une Fée lui avoit assuré, qu'il trouveroit une païsanne plus belle et plus parfaite que toutes les princesses du monde. Il prit la résolution de faire assembler toutes les jeunes villageoises de son royaume au dessous de dix-huit ans, pour choisir celle qui seroit la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles, qui n'avoient qu'une médiocre beauté, et on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espèce d'amphithéâtre, où le roi et son fils les pouvoient regarder toutes à la fois. Florise parut d'abord au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anemone paroïtroit parmi des fougis; ou ce qu'un oranger fleuri paroïtroit au milieu des buissons sauvages.

Le Roi s'écria, qu'elle méritoit la couronne. Rosimond se crut heureux de posséder Florise. On lui ôta ses habits de village; on lui en donna qui étoient tous brodés d'or. En un instant elle se vit converte de perles et de diamans. Un grand nombre de dames étoient occupées à la servir. On ne songeoit qu'à deviner ce qui pouvoit lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eut la peine de le demander. Elle étoit logée dans un magnifique appartement du palais, qui n'avoit au lieu de tapisseries que de grandes glaces de miroir de toute la hauteur des chambres et des cabinets, afin qu'elle eût le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, et que le prince pût l'admirer, en quelque endroit qu'il jettât les yeux. Rosimond avoit quitté la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle; et comme le roi son pere étoit mort bientôt après le mariage, c'étoit la sage Florise devenuë Reine, dont les conseils décidoient de toutes les affaires de l'état.

La Reine-Mere du nouveau roi, nommé Gronipote, fut jalouse de sa Belle-fille. Elle étoit artificieuse, maligne, cruelle. La vieillesse avoit ajouté une affreuse difformité à sa laideur naturelle, et elle ressembloit à une furie. La beauté de Florise la faisoit paroître encore plus hideuse, et l'irritoit à tout moment : elle ne pouvoit souffrir qu'une si belle personne la défigurât ; elle craignoit aussi son esprit, et elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, disoit-elle souvent à son fils, d'avoir voulu épouser cette petite Païsanne ; et vous avez la bassesse d'en faire votre idole : Elle est fiere, comme si elle étoit née dans la place où elle est. Quand le roi votre pere voulut se marier, il me préfera à toute autre, parce que j'étois la fille d'un roi égal à lui. C'est ainsi vous devriez faire. Renvoyez cette petite bergere dans son village, et songez à quelque jeune princesse dont la naissance vous convient.

Rosimond résistoit à sa mere ; mais Gronipote, enleva un jour un billet que Florise écrivoit au roi, et le donna à un jeune homme de la cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au Roi, comme si Florise lui avoit témoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour le roi seul. Rosimond aveuglé par la jalousie, et par les conseils malins que lui donna sa mere, fit enfermer Florise, pour toute sa vie, dans une haute tour bâtie sur la pointe d'un rocher qui s'élevoit dans la mer. Là elle pleuroit nuit et jour, ne sçachant par quelle injustice le roi qui l'avoit tant aimée, la traitoit si indignement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme, à qui Gronipote l'avoit confiée, et qui lui insultoit à tout moment dans cette prison. Alors Florise se ressouvint de son village, de sa cabane, et de tous ses plaisirs champêtres.

Un jour pendant qu'elle étoit accablée de douleur, et qu'elle déplorait l'aveuglement de sa mere, qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle, et reine malheureuse, que bergere laide et contente dans son état ; la vieille qui la traitoit si mal, vint lui dire que le roi envoyoit un bourreau pour lui couper la tête, et qu'elle n'avoit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondit,
qu'elle

qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet, le bourreau envoyé par les ordres du roi, sur les conseils de Gronipote, tenoit un grand eoutelas pour l'exécution, quand il parut une femme qui dit qu'elle venoit de la part de cette Reine pour dire deux mots secrets à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler à elle, parce que cette personne lui parut une des dames du Palais; mais c'étoit la Fée qui avoit prédit les malheurs de Florise à sa naissance, et qui avoit pris la figure de cette dame de la Reine-mere. Elle parla à Florise en particulier, en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous, lui dit-elle, renoncer à la beauté qui vous a été si funeste? Voulez-vous quitter le titre de reine, reprendre vos anciens habits, et retourner dans votre village? Florise fut ravie d'accepter cette offre.

La Fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté; aussi-tôt les traits de son visage devinrent grossiers, et perdirent toute leur proportion; elle devint aussi laide qu'elle avoit été belle et agréable. En cet état, elle n'étoit plus reconnoissable, et elle passa, sans peine, au travers de tous ceux qui étoient venus là pour être témoins de son supplice; elle suivit la Fée, et repassa avec elle dans son pays.

On eut beau chercher Florise, on ne la put trouver en aucun endroit de la tour: On alla en porter la nouvelle au roi et à Gronipote, qui la firent encore chercher, mais inutilement, par tout le royaume.

La Fée l'avoit renduë à sa mere, qui ne l'eût pas connuë dans un si grand changement, si elle n'en eût été avertie: Florise fut contente de vivre laide, pauvre, et inconnuë dans son village, où elle gardoit des moutons. Elle entendoit tous les jours raconter ses aventures et déplorer ses malheurs. On en avoit fait des chansons, qui faisoient pleurer tout le monde; elle prenoit plaisir à les chanter souvent avec ses compagnes, et elle en pleuroit comme les autres: mais elle se croyoit heureuse en gardant son troupeau, et ne voulut jamais découvrir à personne qui elle étoit.

VI. *Histoire du Roi ALFAROUTE et de CLARIFILE.*

IL y avoit un roi nommé Alfaroute qui étoit craint de tous ses voisins, et aimé de tous ses sujets. Il étoit sage, bon, juste, vaillant, habile ; rien ne lui manquoit. Une Fée vint le trouver, et lui dit qu'il lui arriveroit bientôt de grands malheurs, s'il ne se servoit pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournoit le diamant de la bague en-dedans de sa main, il devenoit d'abord invisible ; et dès qu'il le retournoit en dehors, il étoit visible comme auparavant. Cette bague lui fut très-commode, et lui fit grand plaisir. Quand il se désoit de quelqu'un de ses sujets, il alloit dans le cabinet de cet homme, avec son diamant tourné en-dedans ; il entendoit, et il voyoit tous les secrets domestiques sans en être aperçu. S'il craignoit les desseins de quelque roi voisin de son royaume, il s'en alloit jusques dans ses conseils les plus secrets, où il apprenoit tout, sans être jamais découvert. Ainsi il prévenoit sans peine tout ce qu'on vouloit faire contre lui ; il détourna plusieurs conjurations formées contre sa personne, et déconcerta ses ennemis qui vouloient l'accabler.

Il ne fut pourtant pas content de sa bague, et il demanda à la Fée un moyen de se transporter en un moment d'un pays en un autre, pour pouvoir faire un usage plus prompt et plus commode de l'anneau qui le rendoit invisible. La Fée lui répondit en soupirant : Vous en demandez trop. Craignez que ce dernier don ne vous soit nuisible. Il n'écoula rien, et la pressa toujours de le lui accorder. Hé bien, dit-elle, il faut donc malgré moi vous donner ce que vous vous repentirez d'avoir. Alors elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante. Aussi-tôt il sentit de petites ailes qui naissoient sur son dos. Ces petites ailes ne paroissoient point sous ses habits : mais quand il avoit résolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main ; aussi-tôt elles devenoient si longues, qu'il étoit en état de surpasser infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne vouloit plus voler, il n'avoit qu'à retoucher ses ailes ; d'abord elles se rap-

petissoient,

tissoient, en sorte qu'on ne pouvoit les appercevoir sous ses habits. Par ce moyen le roi alloit par tout en peu de momens ; il sçavoit tout, et on ne pouvoit concevoir par où il devinoit tant de choses ; car il se renfermoit, et paroissoit demeurer presque toute la journée dans son cabinet, sans que personne osât y entrer. Dès qu'il y étoit, il se rendoit invisible par sa baguette, étendoit ses ailes en les touchant, et parcouroit des pays immenses. Par là il s'engagea dans de grandes guerres où il remporta toutes les victoires qu'il voulut : mais comme il voyoit sans cesse les secrets des hommes, il les connut si méchants et si dissimulés qu'il n'osoit plus se fier à personne. Plus il devenoit puissant et redoutable, moins il étoit aimé ; et il voyoit qu'il n'étoit aimé d'aucun de ceux même à qui il avoit fait de plus grands biens.

Pour se consoler, il résolut d'aller dans tous les pays du monde chercher une femme parfaite qu'il pût épouser, dont il pût être aimé, et par laquelle il pût se rendre heureux. Il la chercha long-tems ; et comme il voyoit tout sans être vu, il connoissoit les secrets les plus impenétrables. Il alla dans toutes les cours : il trouva par tout des femmes dissimulées, qui vouloient être aimées, et qui s'aimoient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foi un mari. Il passa dans toutes les maisons particulières ; l'une avoit l'esprit léger et inconstant ; l'autre étoit artificieuse ; l'autre hautaine, l'autre bizarre, presque toutes fausses, vaines, et idolâtres de leurs personnes. Il descendit jusqu'aux plus basses conditions, et il trouva enfin la fille d'un pauvre laboureur, belle comme le jour, mais simple et ingenuë dans sa beauté, qu'elle comptoit pour rien, et qui étoit en effet sa moindre qualité ; car elle avoit un esprit et une vertu qui surpassoit toutes les graces de sa personne. Toute la jeunesse de son voisinage s'empressoit pour la voir ; et chaque jeune homme eût cru assurer le bonheur de sa vie en l'épousant.

Le roi Alfaroute ne put la voir sans en être passionné. Il la demanda à son pere, qui fut transporté de joie de voir que sa fille seroit une grande reine. Claribile (c'étoit son nom) passa de la cabane de son pere

pere dans un riche palais, où une cour nombreuse la reçut. Elle n'en fut point ébloüie ; elle conserva sa simplicité, sa modestie, sa vertu ; et elle n'oublia point d'où elle étoit venue, lorsqu'elle fut au comble des honneurs. Le roi redoubla sa tendresse pour elle, et crut enfin qu'il parviendroit à être heureux. Peu s'en falloit qu'il ne le fut déjà, tant il commençoit à se fier au bon cœur de la reine. Il se rendoit à toute heure invisible pour l'observer, et pour la surprendre ; mais il ne découvroit rien en elle, qu'il ne trouva digne d'être admiré. Il n'y avoit plus qu'un reste de jalousie et de défiance qui le troubloit encore un peu dans son amitié.

La Fée qui lui avoit prédit les suites funestes de son dernier don, l'avertissoit souvent, et il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la laissât plus entrer dans le palais, et dit à la reine qu'il lui défendoit de la recevoir. La reine promit, avec beaucoup de peine, d'obéir, parce qu'elle aimoit fort cette bonne Fée.

Un jour la Fée voulant instruire la reine sur l'avenir, entra chez elle sous la figure d'un officier, et déclara à la reine qui elle étoit. Aussi-tôt la reine l'embrassa tendrement. Le roi qui étoit alors invisible, l'apperçut, et fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tire son épée, et en perca la reine, qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment la Fée reprit sa véritable figure. Le roi la reconnut, et comprit l'innocence de la reine. Alors il voulut se tuer. La Fée arrêta le coup, et tâcha de le consoler. La reine en expirant, lui dit, Quoique je meure de votre main, je meurs toute à vous.

Alfaroute déplora son malheur, d'avoir voulu, malgré la Fée, un don qui lui étoit si funeste. Il lui rendit la bague, et la pria de lui ôter ses ailes. Le reste de ses jours se passa dans l'amertume et dans la douleur. Il n'avoit point d'autre consolation, que d'aller pleurer sur le tombeau de Clarifile.

VII. *Histoire d'une vieille Reine, et d'une jeune Paï-
sanne.*

L étoit une fois une reine si vieille, qu'elle n'avoit plus ni dents ni cheveux ; sa tête branloit comme les feuilles que le vent remuë ; elle ne voyoit plus même avec ses lunettes ; le bout de son nez et celui de son menton se touchoient ; elle étoit rappetissée de la moitié, et toute en un peloton, avec le dos si courbé, qu'on auroit cru qu'elle avoit toujourns été contre-faite.

Une Fée, qui avoit assisté à sa naissance, l'aborda, et lui dit : Voulez-vous rajeunir ? Volontiers, répondit la reine. Je donnerois tous mes bijoux, pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continua la Fée, donner votre vieillesse à quelque autre, dont vous prendrez la jeunesse et la santé. A qui donnerous-vous vos cent ans ? La reine fit chercher par-tout quelqu'un qui voulût être vieux pour la rajeunir : il vint beaucoup de gueux qui vouloient vieillir pour être riches ; mais quand ils avoient vu la reine touffer, cracher, raller, vivre de bouillie, être sale, hideuse, puante, souffrante, radoter un peu, ils ne vouloient plus se charger de ses années ; ils aimoient mieux mendier, et porter des haillons. Il venoit aussi des ambitieux à qui elle promettoit de grands rangs et de grands honneurs : mais que faire de ces rangs, disoient-ils, après l'avoir vûe ; nous n'oserions nous montrer étant si dégoutans et si horribles. Enfin il se présenta une jeune fille du village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse ; elle se nommoit *Peronnelle*. La reine s'en fâcha d'abord, mais que faire : à quoi sert-il de se fâcher ? elle vouloit rajeunir. Partageons, dit-elle à *Peronnelle*, mon royaume ; vous en aurez une moitié, et moi l'autre. C'est bien assez pour vous qui êtes une petite païsanne. Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi. Je veux tout ; laissez-moi ma condition de païsanne avec mon teint fleuri, je vous laisserai vos cent ans avec vos rides, et la mort qui vous talonne : Mais aussi, répondit la reine, que ferois-je si je n'avois plus

plus de royaume ? vous ririez, vous danferiez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainsi, elle se mit à rire, à danser, et à chanter. La reine qui étoit bien-loin d'en faire autant, lui dit : Que scriez-vous en ma place ? vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse. Je ne sçai pas, dit la paisanne, ce que je ferois : mais je voudrois bien l'essayer ; car j'ai toujourns ouï dire qu'il est beau d'être reine.

Pendant qu'elles étoient en marché, la Fée survint, qui dit à la paisanne : voulez-vous faire votre apprentissage de vieille reine, pour sçavoir si ce métier vous accommodera ? Pourquoi non, dit la fille : à l'instant les rides convrent son front ; ses cheveux blanchifent ; elle devint grondeuse et rechignée ; sa tête branle, et toutes ses dents aussi ; elle a déjà cent ans.

La Fée ouvre une petite boîte, et en tire une foule d'officiers et de courtisans richement vêtus, qui croissent à mesure qu'ils en sortent, et qui rendent mille respects à la nouvelle reine. On lui sert un grand festin ; mais elle est dégoûtée, et ne sçauroit mâcher ; elle est honteuse et étonnée ; elle ne sçait ni que dire, ni que faire ; elle touffe à crever ; elle crache sur son menton ; elle a au nez une roupie gluante, qu'elle effuye avec sa manche ; elle se regarde au miroir, et elle se trouve plus laide qu'une guenuche.

Cependant la véritable reine étoit dans un coin, qui rioit, et qui commençoit à devenir jolie ; ses cheveux revenoient, et ses dents aussi ; elle reprenoit un bon teint frais et vermeil ; elle se redressoit avec mille petites façons ; mais elle étoit crasseuse, court vêtue, avec ses habits sales, qui sembloient avoir été traînés dans les cendres ; elle n'étoit pas accoutumée à cet équipage ; et les gardes la prenant pour quelque servante de cuisine, vouloient la chasser du palais.

Alors Peronnelle lui dit, Vous voilà bien embarrassée de n'être plus reine, et moi encore d'avantage de l'être : tenez, voilà votre couronne, rendez-moi ma cotte grise. L'échange fut aussi-tôt faite ; et la reine de revieillir, et la paisanne de rajeunir. A peine le changement fut fait, que toutes deux s'en repentirent : mais il n'étoit plus tems. La Fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition.

La reine pleuroit tous les jours dès qu'elle avoit mal au bout du doigt; elle disoit, Helas! si j'étois Peronnelle, à l'heure que je parle, je serois logée dans une chaumière, et je vivrois de châtaignes: mais je danserois sous l'orme avec les bergers, au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit, où je ne fais que souffrir, et tant de gens qui ne peuvent me soulager? Ce chagrin augmenta ses maux; les medecins qui étoient sans cesse douze autour d'elle, les augmentèrent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois.

Peronnelle faisoit une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses compagnes, quand elle apprit la mort de la reine: alors elle reconnut qu'elle avoit été plus heureuse que sage, d'avoir perdu la Royauté.

La Fée revint la voir, et lui donna à choisir de trois maris, l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux, et cruel, mais riche, puissant, et très-grand Seigneur, qui ne pourroit ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui. L'autre bien-fait, doux, commode, aimable, et d'une grande naissance, mais pauvre et malheureux en tout. Le dernier, païsan comme elle, qui ne seroit ni beau, ni laid, qui ne l'aimeroit ni trop, ni trop peu; qui ne seroit ni riche ni pauvre. Elle ne sçavoit lequel prendre; car naturellement elle aimoit fort les beaux habits, les equipages, et les grands honneurs: mais la Fée lui dit: Allez, vous êtes une sotté. Voyez-vous ce païsan? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le second; vous seriez trop aimée du premier; tous deux vous rendroient malheureuse; c'est bien assez que le troisiéme ne vous batte point: Il vaut mieux danser sur l'herbe ou sur la fougere, que dans un palais, et être Peronnelle dans le village, qu'une dame malheureuse dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous serez heureuse avec votre laboureur toute votre vie.

VIII. LYCON.

Quand la Renommée, par le son éclatant de sa trompette eut annoncé, aux divinités rustiques, et aux bergers de Cynthe le départ de Lycon, tous ses bois si sombres retentirent de plaintes ameres. Echo les répétoit tristement, et tous les vallons d'alentour. On n'entendoit plus le doux son de la flûte, ni celui du hautbois. Les bergers même, dans leur douleur, brisoient leurs chalumeaux : tout languissoit ; la tendre verdure des arbres commençoit à s'effacer. Le ciel, jusqu'alors si serein, se chargeoit de noires tempêtes. Les cruels aquilons faisoient déjà fremir les bocages comme en hyver. Les divinités même les plus champêtres ne furent pas insensibles à cette perte. Les Dryades sortirent des troncs creux des vieux chênes pour regretter Lycon. Il se fit une assemblée de ces tristes divinités, autour d'un grand arbre, qui élevoit ses branches vers les cieus, et qui couvroit de son ombre épaisse la terre sa mere depuis plusieurs siècles. Helas ! autour de ceux vieux troncs noüeux, et d'une grosseur prodigieuse, les nymphes de ces bois accoûtumées à faire leurs danses et leurs jeux folâtres, vinrent raconter leur malheur. C'en est fait, disoient-elles, nous ne reverrons plus Lycon ; il nous quitte : la Fortune ennemie nous l'enleve ; il va être l'ornement et les délices d'un autre bocage plus heureux que le nôtre. Non, il n'est plus permis d'esperer d'entendre sa voix, ni de le voir tirant de l'arc, et perçant de ses flèches les rapides oiseaux. Pan lui-même accourut, ayant oublié sa flûte ; les Faunes et les Satyres suspendirent leurs danses : les oiseaux même ne chantoient plus. On n'entendoit que les cris affreux des hiboux, et des autres oiseaux de mauvais présage. Philomele et ses compagnes gardoient un morne silence.

Alors Flore et Pomone parurent tout-à-coup d'un air riant au milieu du bocage, se tenant par la main ; l'une étoit couronnée de fleurs, et en faisoit naître sous ses pas empreints sur le gazon ; l'autre portoit dans une corne d'abondance tous les fruits que l'Autonne

tomne répand sur la terre, pour payer l'homme de ses peines. Consolez-vous, dirent-elles, à cette assemblée de Dieux consternés; Lycon part, il est vrai; mais il n'abandonne pas cette montagne consacrée à Apollon. Bientôt vous le verrez ici cultivant lui-même nos jardins fortunés. Sa main y plantera les verts arbuſtes, les plantes qui nourrissent l'homme, et les fleurs qui font ses délices. O aquilons! gardez-vous de flêtrir jamais par vos souffles empestés ces jardins où Lycon prendra des plaisirs innocens; il préférera la simple nature au faste, et aux divertisemens défordonnés; il aimera ces lieux; il les abandonnera à regret.

A cets mots la tristesse se change en joie; on chante les loüanges de Lycon; on dit qu'il sera amateur des jardins, comme Apollon a été berger conduisant les troupeaux d'Admete. Mille chansons divines remplissent le bocage, et le nom de Lycon passe de l'antique forêt jusqu'aux campagnes les plus reculées. Les bergers le répètent sur leurs chalumeaux; les oiseaux même dans leurs doux ramages font entendre je ne ſçai quoi qui ressemble au nom de Lycon. La terre se pare de fleurs, et s'enrichit de fruits. Les jardins qui attendent son retour, lui préparent les graces du printems, et les magnifiques dons de l'automne. Les seuls regards de Lycon qu'il jette encore de loin sur cette agréable montagne, la fertilisent. Là après avoir arraché les plantes sauvages et steriles, il cuëillera l'olive et le myrte, en attendant que Mars lui fasse cuëillir ailleurs des lauriers.

IX. D'un JEUNE PRINCE.

LE ſoleil ayant laiffé le vaste tour du ciel en paix, avoit fini sa course, et plongé ses chevaux foudroyans dans le fein des ondes de l'Heſperie. Le bord de l'horizon étoit encore rouge comme la pourpre, et enflammée des rayons ardents qu'il y avoit répandus sur son passage. La brûlante canicule deſſechoit la terre; toutes les plantes altérées languissoient; les fleurs ternies panchoient leurs têtes, et leurs tiges malades ne

pouvoient plus les soutenir : les zephirs même retenant leurs douces haleines. L'air que les animaux respiroient, étoit semblable à de l'eau tiède : la nuit qui répand avec ses ombres une douce fraîcheur, ne pouvoit temperer la chaleur dévorante que le jour avoit causé : elle ne pouvoit verser sur les hommes abattus et défaillans, ni la rosée qu'elle fait distiller, quand Hesperé brille à la queue des autres étoiles, ni cette moisson de pavots qui font sentir les charmes du sommeil à toute la nature fatiguée.

Le soleil seul dans le sein de Thetys jouïssoit d'un profond repos : Mais ensuite quand il fut obligé de remonter sur son char attelé par les heures ; et devancé par l'Aurore qui seme son chemin de roses, il aperçut tout l'Olympe couvert de nuages ; il vit les restes d'une tempête qui avoit effrayé les mortels pendant toute la nuit : les nuages étoient encore empestés de l'odeur des vapeurs souffrées, qui avoient allumé les éclairs, et fait gronder le menaçant tonnerre ; les vents seditieux ayant rompu leurs chaînes, et forcé leurs cachots profonds, mugissoient encore dans les vastes plaines de l'air ; des torrens tomboient des montagnes dans tous les vallons. Celui dont l'œil plein de rayons anime toute la nature, voyoit de toutes parts, en se levant, le reste d'un cruel orage : mais (ce qui l'émut davantage) il vit un jeune nourrisson des Muses, qui lui étoit fort cher, à qui la tempête avoit dérobé le sommeil, lorsqu'il commençoit déjà à étendre ses sombres ailes sur ses paupieres ; il fut sur le point de ramener ses chevaux en arriere, et de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avoit perdu. Je veux, dit-il, qu'il dorme. Le sommeil rafraîchira son sang, appaisera sa bile, lui donnera la fanté et la force, dont il aura besoin pour imiter les travaux d'Hercule, lui inspirera je ne sçai quelle douceur tendre, qui pourroit seule lui manquer. Pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son tempérament, qu'il aime les jeux de la société, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes, et à se faire aimer d'eux, toutes les graces de l'esprit et du corps viendront en foule pour l'orner.

X. *Le JEUNE BACCHUS et le FAUNE.*

UN jour le jeune Bacchus, que Silene instruisoit, cherchoit les Muses dans un bocage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines, et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvoit, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Semele, pour étudier la langue des Dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des oracles, et le tems n'avoit osé l'abbattre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne sacré et antique, se cachoit un jeune Faune, qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant, et qui marquoit à Silene, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisoit son disciple. Aussi-tôt les Nayades, et les autres Nymphes du bois sourioient aussi. Le critique étoit jeune, gracieux et folâtre; sa tête étoit couronnée de lierre et de pampre. Ses temples étoient ornées de grapes de raisin. De son épaule gauche pendoit sur son côté droit en écharpe un feston de lierre; et le jeune Bacchus se plaisoit à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le Faune étoit envelopé, au dessus de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans sa main une hotlette courbée et noïeuse. Sa queue paroïssoit derrière comme se jouant sur son dos : mais comme Bacchus ne pouvoit souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étoient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient, Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter. Le Faune répondit sans s'émouvoir; Hé, comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute?

XI. *Le ROSSIGNOL et la FAUVETTE.*

SUR les bords toujours verts du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré, où trois Nayades répandent à grand bruit leurs eaux claires, et arrosent les fleurs nais-

fantes. Les graces y vont souvent se baigner. Les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents qui les respectent ; ils sont seulement caressés par le souffle des doux zephirs. Les Nymphes et les Faunes y font la nuit des danses au son de la flûte de Pan. Le soleil ne sauroit percer, de ses rayons, l'ombre épaisse que forment les rameaux entrelassés de ce bocage. Le silence, l'obscurité, et la délicieuse fraîcheur y regnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage on entend Philomele, qui chante d'une voix plaintive et mélodieuse ses anciens malheurs, dont elle n'est pas encore consolée.

Une jeune Fauvette, au contraire, y chante ses plaisirs, et elle annonce le printems à tous les bergers d'alentour. Philomele même est jalouse des chansons tendres de sa compagne. Un jour elles apperçurent un jeune berger, qu'elles n'avoient point encore vu dans ses bois. Il leur parut gracieux, noble, aimant les muses et l'harmonie. Elles crurent que c'étoit Apollon, tel qu'il fut autrefois chez le roi Admete, ou du moins quelque jeune héros du sang de ce dieu. Les deux oiseaux, inspirés par les muses, commencerent aussi-tôt à chanter ainsi.

“ Quel est donc ce berger ou ce dieu inconnu, qui vient orner notre bocage ? Il est sensible à nos chansons ; il aime la poésie, elle adoucira son cœur, et le rendra aussi aimable qu'il est fier.”

Alors Philomele continua seule :

“ Que ce jeune héros croisse en vertu, comme un fleur que le printems fait éclore ; qu'il aime les doux jeux de l'esprit ; que les graces soient sur ses lèvres ; que la sagesse de Minerve regne dans son cœur !”

La Fauvette lui répondit :

“ Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, et Hercule par ses hauts faits ; qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir la férocité ; qu'il soit bon, qu'il soit sage, bienfaisant, tendre pour les hommes, et aimé d'eux ; que les Muses fassent naître en lui toutes les vertus !”

Puis

Puis les deux oiseaux inspirés, reprirent ensemble :

“ Il aime nos douces chansons ; elles entrent
 “ dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos
 “ gazons brûlés par le soleil. Que les dieux le mo-
 “ dérent, et le rendent toujours fortuné ; qu’il ti-
 “ enne en sa main la corne d’abondance ; que
 “ l’âge d’or revienne par lui ; que la sagesse se ré-
 “ pande de son cœur sur tous les mortels ; et que les
 “ fleurs naissent sous ses pas.”

Pendant qu’elles chantoient, les zéphirs retinrent leurs haleines. Toutes les fleurs du bocage s’épanouirent. Les ruisseaux, formés par les trois fontaines, suspendirent leurs cours. Les Satyres et les Faunes, pour mieux écouter, dressaient leurs oreilles aiguës. Echo redisait ces belles paroles à tous les rochers d’alentour ; et toutes les Dryades sortirent du sein des arbres verts, pour admirer celui, que Philomèle et sa compagne venoient de chanter.

XII. *Le FANTASQUE.*

QU’est-il donc arrivé de funeste à Melanthe ? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc ? Est-ce que sa rate fume ? Il se coucha hier les délices du genre humain. Ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher : en se levant, le plis d’un chaufson lui a déplu ; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l’encre de son écritoire barbouille ses doigts. N’allez pas lui parler des choses qu’il aimoit le plus, il n’y a qu’un moment : par la raison qu’il les a aimées, il ne les sçauroit plus souffrir. Les parties de divertissement qu’il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres. Il s’irrite de voir qu’ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l’air, comme un taureau furieux.

qui avec ses cornes aiguës va se battre contre les vents. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il revient à la campagne, et s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas ; il s'imaginer que c'est contre lui. On parle tout haut ; il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste ; cette tristesse lui paroît un reproche de ses fautes. On rit, il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? Etre aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il étoit hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on diroit que c'est un ressort de machine qui se démonte tout-à-coup. Il est comme on dépeint les possédés ; sa raison est comme à l'envers ; c'est la déraison elle-même en personne. Pouffez-le ; vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit ; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin il sôurit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun ; point de bons almanacs pour prédire ce mauvais tems. Gardez-vous bien de dire, Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin ; l'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain. Celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt : vous ne sçavez plus où le prendre pour le faire se souvenir de sa parole ; en sa place, vous trouverez un je ne sçai quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sçauriez définir deux instans de suite de la même manière. Étudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira, il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sçai quoi veut et ne veut pas ; il menace, il tremble ; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre

et la plus infensée il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas même une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis, et exactement raisonnable ; il sçauroit bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change ; il passeroit d'abord de son tort au vôtre, et deviendroit raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues ; mais ce rien qu'est-il devenu ? Il s'est perdu dans la mêlée ; il n'en est plus question : il ne sçait plus ce qui l'a fâché, il sçait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher ; encore même ne le sçait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modere, comme un homme qui a la jaunisse, croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paroît aimer davantage ? Non, sa bizarrerie ne connoît personne ; elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve ; le premier venu lui est bon pour se décharger ; tout lui est égal pourvu qu'il se fâche ; il diroit des injures aux gens qu'il doit le plus considérer : il ne les aime plus, il n'en est point aimé ; on le persécute, on le trahit ; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde, il aime, on l'aime aussi, il flatte, il s'infinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvoient plus le souffrir ; il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait, et vous croiriez le voir dans ses excès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie, jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque : Hélas ! vous vous trompez ; il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain, sans se corriger.

XIII. *Du DRAGON et du RENARD.*

UN Dragon gardoit un trésor dans une profonde caverne ; il veilloit jour et nuit pour le conserver. Deux Renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuerent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidens. Les gens les plus complaisans et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitoient de grand personnage, admiroient toutes ses fantaisies, étoient toujourns de son avis, et se moquoient entre eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour entre eux ; ils l'étranglèrent, et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'étoit une affaire bien difficile ; car deux scelerats ne s'accordent que pour faire le mal.

L'un d'eux se mit à moraliser : A quoi, disoit-il, nous servira tout cet argent ? un peu de chasse nous vaudroit mieux : on ne mange point du metal ; les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant ces fausses richesses. Ne soyons pas aussi insensés qu'eux. L'autre fit semblant d'être touché de ses reflexions, et assura qu'il vouloit vivre en Philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui.

Chacun fit semblant de quitter le trésor : mais ils se dresserent des embûches, et s'entre déchirèrent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre, qui étoit aussi blessé que lui : Que voulois-tu faire de cet argent ? La même chose que tu voulois en faire, répondit l'autre.

Un homme passant apprit leur aventure, et les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des Renards. Vous ne sçauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnoye. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité, fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires.

XIV. *Les deux RENARDS.*

DEUX Renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler ; ils étranglèrent le coq, les poules, et les poulets : Après ce carnage, ils appaierent leur faim. L'un qui étoit jeune et ardent vouloit tout dévorer ; l'autre qui étoit vieux et avare vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disoit : Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage. J'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas toute notre bien en un seul jour : nous avons fait fortune ; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. Le jeune répondit : Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours ; car pour ce qui est de revenir ici, chansons, il n'y fera pas bon demain : le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommeroit.

Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se creve, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux qui se croit bien plus sage de modérer ses appetits, et de vivre d'économie, va le lendemain retourner à sa proie, et est assommé par le maître. Ainsi chaque âge a ses défauts ; les jeune gens sont fougues et insatiables dans leurs plaisirs ; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

XV. *Le Loup et le jeune MOUTON.*

LES Moutons étoient en sûreté dans leur parc ; les chiens dormoient ; et le berger à l'ombre d'un grand ormeau jouoit de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un Loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnoître l'état du troupeau. Un jeune mouton, sans expérience, et qui n'avoit jamais rien vu, entra en conversation avec lui. Que venez-vous chercher ici, dit-il au glouton ? L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le Loup. Vous sçavez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs,

fleurs, pour appaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau ; j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la Philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Il est donc vrai, répartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cela est, vivons comme Freres, et paissions ensemble. Aussi-tôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre Philosophe le mit en pieces, et l'avala. Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez par leurs actions, et non par leurs discours.

XVI. *Le CHAT et les LAPINS.*

UN Chat, qui faisoit le modeste, étoit entré dans une garenne peuplée de Lapins. Aussi-tôt toute la république allarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu étoit au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation Lapine qui avoient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendoit. Il protesta, d'une voix douce, qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la nation ; qu'en qualité de Philosophe il alloit dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espece d'animaux. Les députés simples et credules retournerent dire à leurs freres, que cet étranger si vénérable, par son maintien modeste, et par sa majestueuse sourrure, étoit un Philosophe sobre, desintéressé, pacifique, qui vouloit seulement rechercher la sagesse de pays en pays ; qu'il venoit de beaucoup d'autres lieux, où il avoit vu de grandes merveilles ; qu'il y auroit bien du plaisir à l'entendre ; et qu'il n'avoit garde de croquer les Lapins, puisqu'il croyoit, en bon Bramin, la Metempsychose, et ne mangeoit d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée.

En vain un vieux Lapin rusé, qui étoit le Docteur de la troupe, représenta combien ce grave Philosophe lui étoit suspect : Malgré lui on va saluer le Bramin, qui

qui étrangla, du premier salut, sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien éfrayés et bien honteux de leur faute.

Alors Dom Mittis revint à l'entrée du terrier, protestant, d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avoit fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin ; que désormais il vivroit d'autres animaux, et seroit avec eux une alliance éternelle. Aussi-tôt les Lapins entrèrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de ses griffes. La négociation dure, on l'amuse.

Cependant un Lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir un Berger voisin, qui aimoit à prendre dans un laqs de ces Lapins nourris de genièvre. Le Berger irrité contre ce Chat, exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier, avec un arc et des flèches ; il apperçoit le Chat qui n'étoit attentif qu'à sa proie ; il le perce d'une de ses flèches ; et le chat expirant dit ces dernières paroles : Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne ; on est haï, craint, et on est enfin attrapé par ses propres finesses.

XVII. *Les deux SOURIS.*

UNE Souris ennuyée de vivre dans les perils, et dans les allarmes, à cause de Mittis et des Rodilardus, qui faisoient grand carnage de la nation Souriquoise, appella sa commere, qui étoit dans un trou de son voisinage. Il m'est venu, lui dit-elle, une bonne pensée. J'ai lu dans certains livres, que je rongeois ces jours passés, qu'il y a un beau pays nommé les Indes, où notre peuple est mieux traité et plus en sûreté qu'ici. En ce pays-là les sages croient que l'ame d'une souris, à été autrefois l'ame d'un grand Capitaine, d'un Roi, d'un merveilleux Fakire ; et qu'elle pourra, après la mort de la Souris, entrer dans le corps de quelque belle Dame, ou de quelque grand Pendiâr. Si je m'en souviens bien, cela s'appelle Metempfycose. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle : on voit des hôpitaux de souris, qu'on met en pension, et qu'on

qu'on nourrit comme personnes importantes. Allons, ma sœur, partons pour un si beau pays, où la police est si bonne, et où l'on fait justice à notre mérite. La commere lui répondit : Mais, ma sœur, n'y a-t-il pas de chats qui entrent dans ces hôpitaux ? Si cela étoit, ils feroient en peu de tems bien des metempfycofes : un coup de dent, ou de griffe, feroit un Roi, ou un Fakire ; merveille dont nous nous passerions très-bien. Ne craignez point cela, dit la première : l'ordre est parfait dans ce pays-là : les Chats ont leurs maisons, comme nous les nôtres, et ils ont aussi leurs hôpitaux d'invalides, qui sont à part.

Sur cette conversation nos deux Souris partent ensemble ; elles s'embarquent dans un vaisseau, qui alloit faire un voyage de long cours, en se coulant le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part ; elles sont ravies de se voir sur la mer, loin des terres maudites, où les chats exerçoient leur tyrannie. La navigation fut heureuse ; ils arriverent à Surate, non pour amasser des richesses, comme les marchands, mais pour se faire bien traiter par les Indois. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux Souris, qu'elles y prétendoient les premières places. L'une prétendoit se souvenir d'avoir été autrefois un fameux Bramin sur la côte de Malabar ; l'autre protestoit qu'elle avoit été une belle dame, du même pays, avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes, que les Souris Indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux Franguis, qui vouloient faire la loi aux autres. Au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs. On a beau aller loin pour éviter le péril ; si on n'est modeste et sensé, on va chercher son malheur bien loin ; autant vaudroit-il le trouver chez soi.

XVIII. *L'Assemblée des ANIMAUX pour choisir un Roi.*

LE lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre, pour consoler la lionne sa veuve, qui

qui faisoit retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs complimens, ils commencerent l'élection d'un roi : la couronne du défunt étoit au milieu de l'assemblée. Le Lionceau étoit trop jeune, et trop foible, pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. Laissez-moi croître, disoit-il, je sçaurai bien regner et me faire craindre à mon tour. En attendant, je veux étudier l'histoire des belles actions de mon pere, pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné ; car je ressemble plus au lion, que tous les autres prétendants : et moi, dit l'ours, je soutiens qu'on m'avoit fait une injustice, quand on me préfera le lion ; je suis fort, courageux, carnacier, tout autant que lui ; et j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres. Je vous laisse à juger, Messieurs, dit l'elephant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort, et le plus grave de tous les animaux. Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval. Et moi le plus fin, dit le renard ; et moi le plus léger à la course, dit le cerf. Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable et plus ingenieux que moi ? Je divertirois chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de toute la nature. Le perroquet alors harangua ainsi : Puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage, et par quelques grimaces ridicules. Pour moi je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison, et le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le singe, tu parles ; mais non pas comme l'homme ; tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis. L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme ; et on donna la couronne à l'elephant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sottise vanité de tant d'autres, qui veulent toujours paroître ce qu'elles ne sont pas.

XIX. *Le SINGE.*

UN vieux Singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivans. Pluton vouloit la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité, et sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisans et badins, que l'inflexible roi des enfers ne pût s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition : elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. Au moins, disoit-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai si longtems imité. Étant Singe, je faisois des gestes comme eux ; et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations.

A peine l'ame du Singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices ; elle le mit dans une belle cage. Il faisoit bonne chère, et discouroit toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parloit pas plus sensément que lui. Il joint à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sçai quoi de son ancienne profession. Il remuoit sa tête ridiculement. Il faisoit craquer son bec ; il agitoit ses ailes de cent façons, et faisoit de ses pattes plusieurs tours, qui sentoient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenoit à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle étoit bien fâchée d'être un peu sourde, et perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvoit plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun, et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson pour le rendre muet : mais il fit encore une farce devant le Roi des Ombres ; et les princes ne résistèrent gueres aux demandes des mauvais plaisans qui les flatent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il iroit dans le corps d'un homme : mais comme le Dieu eut honte de l'envoyer

voyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentoit, qui se vanteroit sans cesse, qui faisoit des gestes ridicules, qui se moquoit de tout le monde, qui interrompoit toutes les conversations les plus polies et les plus solides pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : Ho, ho, je te reconnois, tu n'es qu'un composé du Singe et du Perroquet, que j'ai vu autrefois. Qui t'ôteroit ces gestes et paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisseroit rien de toi. D'un joli Singe, et d'un bon Perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. O ! combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnées, un petit caquet, et un air capable, n'ont ni sens ni conduite !

XX. Des deux LIONCEAUX.

DEUX Lionceaux avoient été nourris ensemble dans la même forêt : ils étoient de même âge, de même taille, de mêmes forces. L'un fut pris dans de grands filets à une chasse du Grand Mogol : l'autre demeura dans des montagnes escarpées. Celui qu'on avoit pris fut mené à la cour, où il vivoit dans les délices : on lui donnoit chaque jour une gazelle à manger ; il n'avoit qu'à dormir dans une loge, où on avoit soin de le faire coucher mollement. Un eunuque blanc avoit soin de peigner, deux fois le jour, sa longue crinière dorée. Comme il étoit apprivoisé, le roi même le caressoit souvent ; il étoit gras, poli, de bonne mine, et magnifique ; car il portoit un colier d'or, et on lui mettoit aux oreilles des pendans garnis de perles et de diamans : il méprisoit tous les autres lions qui étoient dans les loges voisines, moins belles que la sienne, et qui n'étoient pas en faveur comme lui. Ces prospérités lui enflèrent le cœur, il crut être un grand personnage, puisqu'on le traitoit si honorablement. La cour où il brilloit, lui donna le goût de l'ambition ; il s'inaginoit qu'il auroit été un héros, s'il eut habité les forêts.

Un jour, comme on ne l'attachoit plus à sa chaîne, il s'enfuit du palais, et retourna dans le pays où il avoit été nourri. Alors le Roi de toute la nation Lionne venoit de mourir, et on avoit assemblé les états pour lui choisir un successeur. Parmi beaucoup de prétendants, il y en avoit un qui effaçoit tous les autres par sa fierté et par son audace; c'étoit cet autre Lionceau, qui n'avoit point quitté les deserts. Pendant que son compagnon avoit fait fortune à la cour, le solitaire avoit souvent aiguisé son courage par une cruelle faim : il étoit accoutumé à ne se nourrir qu'au travers des plus grands perils et par des carnages. Il déchiroit et troupeaux et bergers ; il étoit maigre, herissé, hideux : le feu et le sang sortoient de ses yeux ; il étoit léger, nerveux, accoutumé à grimper et à s'élancer, intrépide contre les épieux et les dards.

Les deux anciens compagnons demanderent le combat, pour décider qui regneroit : mais une vieille Lionne, sage et expérimentée, dont toute la république respectoit les conseils, fut d'avis de mettre d'abord sur le trône celui qui avoit étudié la politique à la cour. Bien des gens murmuroient, disant qu'elle vouloit qu'on préférât un personnage vain et voluptueux, à un guerrier qui avoit appris dans la fatigue et dans les perils, à soutenir les grandes affaires. Cependant l'autorité de la vieille lionne prévalut : on mit sur le trône le lion de cour.

D'abord il s'amollit dans les plaisirs ; il n'aima que le faste ; il usoit de souplesse et de ruse pour cacher sa cruauté et sa tyrannie. Bientôt il fut haï, méprisé, détesté. Alors la vieille Lionne dit : Il est tems de le détrôner. Je sçavois bien qu'il étoit indigne d'être roi : mais je voulois que vous en eussiez un gâté par la mollesse et par la politique, pour vous mieux faire ensuite sentir le prix d'un autre, qui a mérité la royauté par sa patience, et par sa valeur. C'est maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre.

Aussi-tôt on les mit dans un champ clos, où les deux champions servirent de spectacle à l'assemblée : mais le spectacle ne fut pas long. Le lion amolli trembloit,

et

et n'osoit se présenter à l'autre : il fuit honteusement, et se cache ; l'autre le poursuit, et lui insulte. Tous s'écrierent : Il faut l'égorger, et le mettre en pièces. Non, non, répondit son adversaire, quand on a un ennemi si lâche, il y auroit de la lâcheté à le craindre. Je veux qu'il vive ; il ne mérite pas de mourir. Je sçaurai bien regner sans m'embarasser de le tenir soumis. En effet, le vigoureux Lion regna avec sagesse et autorité. L'autre fut très-content de lui faire bassement sa cour, d'obtenir de lui quelques morceaux de chair, et de passer sa vie dans une oisiveté honteuse.

XXI. *Les ABEILLES.*

UN jeune prince au retour des zephirs, lorsque toute la nature se ranime, se promenoit dans un jardin délicieux ; il entendit un grand bruit, et aperçut une ruche d'Abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui étoit nouveau pour lui ; il vit avec étonnement l'ordre, le soin, et le travail de cette petite république. Les cellules commençoient à se former, et à prendre une figure régulière. Une partie des Abeilles les remplissoient de leur doux nectar : et les autres apportoient des fleurs qu'elles avoient choisies entre toutes les richesses du printems. L'oisiveté et la paresse étoit bannie de ce petit état : tout étoit en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les Abeilles conduisoient les autres, qui obéissoient sans murmure et sans jalousie contre celles qui étoient au-dessus d'elles.

Pendant que le jeune princce admiroit cet objet, qu'il ne connoissoit pas encore, une Abeille, que toutes les autres reconnoissoient pour leur Reine, s'approcha de lui, et lui dit : La vûe de notre ouvrage et de notre conduite vous réjouit ; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point parmi nous le désordre ni la licence. On n'est considérable parmi nous que par son travail, et par les talens qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voye qui élève aux premières places. Nous

ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous !

XXII. L'ABEILLE et la MOUCHE.

UN jour une Abeille apperçut une Mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici ? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air. Tu as raison, répondit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'Abeille. Nous seules avons des loix et une république bien policée ; nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faisons que du miel délicieux qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine Mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la Mouche. La pauvreté n'est pas un vice : mais la colere en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer : Vous êtes sages dans vos loix, mais emportées dans votre conduite. Votre colere qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.

XXIII. Les ABEILLES et les VERS à soye.

UN jour les Abeilles monterent jusques aux pieds du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au soin qu'elles avoient pris de son enfance, quand elles le nourrirent de leur miel sur le Mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux. Minerve qui préside aux arts, lui représenta qu'il y avoit une autre espece, qui disputoit aux Abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en sçavoir le nom : ce sont les Vers à soye.

foye, répondit-elle. Aussi-tôt le premier des Dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les ailes des doux zephirs des députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raisons des deux parties.

L'Abeille embassadrice de sa nation représenta la douceur du miel qui est le nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé : puis elle vanta la sagesse des loix qui polissent la république volante des Abeilles. Nulle autre espèce d'animaux, disoit l'orateur, n'a cette gloire, et c'est une récompense d'avoir nourri dans un antre le pere des Dieux. De plus, nous avons en partage la valeur guerriere, quand notre Roi anime nos troupes dans les combats. Comment est-ce que ces Vers, insectes vils et méprisables, oseroient nous disputer le premier rang ? Ils ne savent que ramper, pendant que nous prenons un noble essor, et que de nos ailes dorées nous montons jusques vers les astres.

Le harangueur des Vers à foye répondit : Nous ne sommes que de petits vers, et nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces sages loix ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, et se consume dans un travail utile. Sans loix nous vivons en paix, et on ne voit jamais de guerres civiles chez nous, pendant que les Abeilles s'entretiennent à chaque changement de Roi. Nous avons la vertu de Prothée pour changer de forme. Tantôt nous sommes de petits vers composés d'onze petits anneaux, entrelassés avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Ensuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magnifiques jusques sur le trône, et de quoi orner les temples des Dieux. Cette parure si belle et si durable vaut bien du miel, qui se corrompt bientôt. Enfin nous nous transformons en fève, mais en fève qui sent, qui se meut, et qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout-à-coup des papillons avec l'éclat des plus riches couleurs. C'est alors que nous ne cedons plus aux Abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusques vers l'Olympe. Jugez maintenant, ô Pere des Dieux.

Jupiter

Jupiter embarrassé pour la décision, déclara enfin que les Abeilles tiendroient le premier rang, à cause de droits qu'elles avoient acquis depuis les anciens tems. Quel moyen, dit-il, de les dégrader ? Je leur ai trop d'obligation ; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux Vers à foye.

XXIV. *Le Hibou qui se veut marier.*

UN jeune Hibou qui s'étoit vu dans une fontaine, et qui se trouvoit plus beau, je ne dis pas que le jour, car il le trouvoit fort desagréable, mais que la nuit qui avoit de grands charmes pour lui, disoit en lui-même : J'ai sacrifié aux graces ; Venus a mis sur moi sa ceinture dans ma naissance ; les tendres amours, accompagnés des jeux et des ris, voltigent autour de moi pour me caresser. Il est tems que le blond hymenée me donne des enfans gracieux comme moi ; ils feront l'ornement des bocages, et les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiseaux se perdît ! Heureuse l'épouse qui passera sa vie à me voir !

Dans cette pensée il envoya la Corneille demander de sa part une petite Aiglonne, fille de l'Aigle, Roi des airs. La Corneille avoit peine à se charger de cette embassade : Je serai mal reçue disoit-elle, de proposer un mariage si mal assorti. Quoi l'Aigle qui ose regarder fixement le soleil, se marieroit avec vous qui ne sçauriez seulement ouvrir les yeux tandis qu'il est jour ? C'est le moyen que les deux époux ne soient jamais ensemble ; l'un sortira le jour, et l'autre la nuit.

Le Hibou vain et amoureux de lui-même, n'écouta rien. La Corneille pour le contenter alla enfin demander l'Aiglonne. On se moqua de sa folle demande. L'Aigle lui répondit : Si le Hibou veut être mon gendre, qu'il vienne après le lever du soleil me saluer au milieu de l'air.

Le Hibou presomptueux y voulut aller. Ses yeux furent d'abord éblouis. Il fut aveuglé par les rayons du soleil, et tomba du haut de l'air sur un rocher. Tous les oiseaux se jetterent sur lui, et lui arracherent

ses plumes. Il fut trop heureux de se cacher dans son trou, et d'épouser la Chouette, qui fut une digne dame du lieu. Leur hymen fut célébré la nuit, et ils se trouverent l'un et l'autre très-beaux et très-agréables. Il ne faut rien chercher au dessus de soi, ni se flater sur ses avantages.

XXV. *Le BERGER CLEBOBULE, et la BERGERE PHILIDE.*

UN Berger rêveur menoit son troupeau sur les rives fleuries du fleuve Acheloïis. Les Faunes et les Satyres, cachés dans les bocages voisins, dansoient sur l'herbe au doux son de sa flûte. Les Nayades, cachées dans les ondes du fleuve, leverent leurs têtes au dessus des roseaux pour écouter ses chansons. Acheloïis lui-même, appuyé sur son urne panchée, monroit son front, où il ne restoit plus qu'une corne depuis son combat avec le grand Hercule, et cette mélodie suspendit pour un peu de tems les peines de ce Dieu vaincu. Le berger étoit peu touché de voir ces Nayades, qui l'admiroient : il ne pensoit qu'à la bergere Philide, simple, naïve, sans aucune parure, à qui la fortune ne donna jamais d'éclat emprunté, et que les graces seules avoient ornée et embellie de leurs propres mains.

Elle sortoit de son village ne songeant qu'à faire paître ses moutons. Elle seule ignoroit sa beauté. Toutes les autres bergeres en étoient jalouses. Le berger l'aimoit, et n'osoit le lui dire. Ce qu'il aimoit le plus en elle, c'étoit cette vertu simple et severe qui écartoit les amants, et qui fait le vrai charme de la beauté : Mais la passion ingénieuse sçait trouver l'art de représenter ce qu'on n'oseroit dire ouvertement. Il finit donc toutes ses chansons les plus agréables pour en commencer une qui pût toucher le cœur de cette bergere. Il sçavoit qu'elle aimoit la vertu des Héros, qui ont acquis de la gloire dans les combats. Il chanta, sous un nom supposé, ses propres aventures, car en ce tems les Héros mêmes étoient bergers, et ne méprisoient point la houlette.

Il chanta donc ainsi : Quand Polynice alla assiéger la ville de Thebes pour renverser du trône son frere Etheocles, tous les rois de la Grece parurent sous les armes, et pouffoient leurs chariots contre les assiégés. Adraste, beau pere de Polynice, abbattoit les troupes de soldats et les capitaines, comme un moissonneur, de sa faux tranchante, coupe les moissons. D'un autre côté le devin Amphiaraius qui avoit prévû son malheur, s'avançoit dans la mêlée, et fut tout-à-coup englouti par la terre qui ouvrit ses abîmes pour le précipiter dans les sombres rives du Styx. En tombant il déplorait son infortune d'avoir eû une femme infidele. Assez près de-là on voyoit les deux frères fils d'Oedipe qui s'attaquoient avec fureur. Comme un léopard, et un tygre qui s'entredéchirent dans les rochers du Caucase, ils se rouloient tous deux dans le sable, chacun paroissant alteré du sang de son frere. Pendant cet horrible spectacle Cléobule qui avoit suivi Polynice, combattit contre un vaillant Thebain que le Dieu Mars rendoit presque invincible. La flèche du Thebain, conduite par le Dieu, auroit percé le cou de Cléobule, s'il ne se fut détourné promptement : aussi-tôt, Cléobule lui enfonça son dard jusqu'au fond des entrailles. Le sang du Thebain ruiselle, ses yeux s'éteignent, sa bonne mine et sa fierté le quittent, la mort efface ses beaux traits ; sa jeune épouse du haut d'une tour le vit mourant, et eut le cœur percé d'une douleur inconsolable. Dans son malheur je le trouve heureux d'avoir été aimé et plaint : Je mourrois comme lui avec plaisir, pourvu que je puisse être aimé de même. A quoi servent la valeur et la gloire des plus fameux combats, à quoi servent la jeunesse et la beauté, quand on ne peut ni plaire ni toucher ce qu'on aime ?

La bergere qui avoit prêté l'oreille à une si tendre chanson, comprit que ce berger étoit Cléobule vainqueur du Thebain. Elle devint sensible à la gloire qu'il avoit acquise, aux grâces qui brilloient en lui, et aux maux qu'il souffroit pour elle. Elle lui donna sa main et sa foi. Un heureux hymen les joignit : bientôt leur bonheur fut envié des bergers d'alentour, et des divinités champêtres. Ils égalèrent par leur

union,

union, par leur vie innocente, par leurs plaisirs rustiques, jusques dans une extrême vieillesse, la douce destinée de Philemon et de Baucis.

XXVI. CHROMIS et MNASILE.

Chromis. **C**E bocage a une fraîcheur délicieuse ; les arbres en sont grands, le feuillage épais, les allées sombres ; on n'y entend d'autre bruit que celui de rossignols qui chantent leurs amours.

Mnasile. Il y a ici des beautés encore plus touchantes.

Chromis. Quoi donc ! veux-tu parler de ces statués ; je ne les trouve gueres jolies ; en voilà une qui a l'air bien grossier.

Mnasile. Elle représente une femme ; mais n'en parlons pas, car tu connois un de nos bergers qui en a déjà dit tout ce que l'on en put dire.

Chromis. Quoi donc ! est-ce cette autre qui est panchée au dessus de la fontaine ?

Mnasile. Non je n'en parle point ; le berger Lycidas l'a chantée sur sa flûte, et je n'ai garde d'entreprendre de louer après lui.

Chromis. Quoi donc ! cette statuë qui représente une jeune femme.

Mnasile. Oui. Elle n'a point cet air rustique des deux autres ; aussi est-ce une plus grande divinité. C'est Pomone, ou au moins une nymphe. Elle tient d'une main une corne d'abondance, pleine de tous les doux fruits de l'Automne : de l'autre, elle porte un vase d'où tombent en confusion des pièces de monnoye. Ainsi elle tient, en même tems, les fruits de la terre qui sont les richesses de la simple nature, et les trésors auquel l'art des hommes donne un si haut prix.

Chromis. Elle a la tête un peu panchée ; pourquoi cela ?

Mnasile. Il est vrai, c'est que toutes figures faites pour être posées en des lieux élevés et pour être vûes d'en bas, sont mieux au point de vûe quand elles sont un peu panchées vers les spectateurs.

Chromis.

Chromis. Mais quelle est donc cette coëffure? elle est inconnuë à nos bergeres.

Mnasile. Elle est pourtant très-négligée, et elle n'en est pas moins gracieuse. Ce sont des cheveux bien partagés sur le front, qui pendent un peu par les côtés avec une frisure naturelle, et qui se nouient par derriere.

Chromis. Et cet habit : pourquoi tant de plis ?

Mnasile. C'est un habit qui a le même air de négligence : Il est attaché par une ceinture, afin que la nymphe puisse aller le plus commodément dans ces bois : ces plis flotants font une draperie plus agréable que des habits étroits et façonnés. La main de l'ouvrier semble avoir amolli le marbre pour faire des plis si délicats : vous voyez même le nud sous cette draperie ; ainsi vous trouvez, tout ensemble, la tendresse de la chair, avec la variété des plis de draperie.

Chromis. Ho, ho ! te voila bien sçavant : Mais puisque tu sçais tout, dis moi ; Cette corne d'abondance est ce celle du fleuve Acheloüs arrachée par Hercule, ou bien celle de la chevre Amalthée nourrice de Jupiter sur le Mont Ida ?

Mnasile. Cette question est encore à décider ; cependant je cours à mon troupeau. Bon-jour.

XXVII. *Les aventures d'Aristonoüs.*

S Ophronime ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages, et par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'isle de Delos. Là il chantoit sur une lyre d'or les merveilles du Dieu qu'on y adore. Il cultivoit les muses, dont il étoit aimé : Il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'univers qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux : mais sur tout il s'étudioit lui-même, et s'appliquoit à orner son ame par la vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'abbattre, l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant

Pendant qu'il vivoit heureux sans biens dans cette retraite, il apperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable, qui lui étoit inconnu ; c'étoit un étranger qui venoit d'aborder en l'isle. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, où il sçavoit que cette isle avoit été autrefois flotante. Il considéroit cette côte, où s'élevoient au dessus des sables et des rochers, de petites colines toûjours couvertes d'un gazon naissant et fleuri. Il ne pouvoit assez regarder les fontaines pures, et les ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne. Il s'avançoit vers les bocages sacrés qui environnent le temple du Dieu ; il étoit étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir ; et il considéroit déjà le temple d'un marbre de Paros, plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe.

Sophronime n'étoit pas moins attentif à considérer ce vieillard. Sa barbe blanche tomboit sur sa poitrine ; son visage ridé n'avoit rien de difforme ; il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque : ses yeux montroient une douce vivacité ; sa taille étoit haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le soulenoit.

O étranger, lui dit Sophronime, que cherchez-vous dans cette isle, qui vous paroît inconnue ? Si c'est le temple du Dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire ; car je crains les Dieux, et j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers.

J'accepte, répondit ce vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté ; je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers : allons vers le temple. Dans le chemin il raconta à Sophronime le sujet de son voyage : Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomene, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable, qui s'avance dans la mer, et semble s'aller joindre à l'isle de Chio, fortunée patrie d'Homere. Je nais de parens pauvres, quoique nobles. Mon pere, nommé Polystrate, qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever ; il me fit exposer par un de ses amis de Teos. Une vieille femme d'Erythre, qui avoit du

bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit du lait de chèvre dans sa maison : Mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves qui me mena dans la Lycie. Il me vendit à Patare, à un homme riche et vertueux, nommé Alcine ; cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse ; je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné, et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire. Il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise. Il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et sur tout l'art de guérir les playes des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; et Apollon, qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine qui m'aimoit de plus en plus, et qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, et m'envoya à Damoclès ; Roi de Lycaonie, qui vivant dans les délices, aimoit la vie, et craignoit de la perdre. Ce Roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après Damoclès mourut. Son fils irrité contre moi par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent desir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'espérois y retrouver Alcine qui m'avoit nourri, et qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort, après avoir perdu ses biens, et souffert, avec beaucoup de constance, les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres ; je mis une inscription honorable sur son tombeau ; et je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son pere avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque isle écartée de la mer. On m'ajouta, que cet Orciloque avoit fait naufrage, peu de tems après, vers l'isle de Carphrate ; et qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussi-tôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles

qu'il

qu'il possédoit autour. J'étois bien-aisé de revoir ces lieux, qui me rappelloient le doux souvenir d'un âge si agréable, et d'un si bon maître. Il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années où j'avois servi Alcine.

A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomene. Mon pere Polystrate, et ma mere Phidile, étoient morts. J'avois plusieurs freres qui vivoient mal ensemble. Aussi-tôt que je fus arrivé à Clazomene, je me presentai à eux, avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous sçavez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devoient partager sa petite succession : Ils voulurent même contester ma naissance, et ils refuserent devant les juges de me reconnoître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarois que je consentois à être comme un étranger pour eux. Je demandai qu'ils fussent exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnerent; et alors je montrai les richesses que j'avois apportées dans mon vaisseau. Je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs, qui avoit acquis tant de trésors auprès de Damoclès Roi de Lycaonie, et que je ne m'étois jamais marié.

Mes freres se repentirent de m'avoir traité si injustement; et dans le desir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre pere furent vendus; je les achetai, et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre pere passer dans les mains de celui à qu'ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie : ainsi ils tomberent tous dans une affreuse pauvreté. Mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel; je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer. Je les réunis tous, eux et leurs enfans demeurèrent ensemble paisiblement chez moi. Je devins le pere commun de toutes ces différentes familles.

Par leur union, et par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte ; elle a blanchi mes cheveux, et ridé mon visage ; elle m'avertit que ne jouirai pas long-tems d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse et la vertu de son grand pere Alcine : aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de tems à vivre : La Parque ennemie de ce doux repos que les Dieux accordent si rarement aux mortels, se hâte de trancher mes jours : mais je ferai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île, le connoissez-vous ? Pouvez-vous me dire où je le trouverai ? Si vous me le faites voir, puissent les Dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquième génération ! Puissent les Dieux conserver toute votre maison dans la paix, et dans l'abondance, pour fruit de votre vertu !

Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette, sans pouvoir parler, au cou du vieillard ; il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs.

Je suis, ô mon pere ! celui que vous cherchez. Vous voyez Sophronime petit-fils de votre ami Alcine : c'est moi ; et je ne puis douter en vous écoutant, que les Dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance qui sembloit perdue sur la terre, se retrouve en vous seul : j'avois ouï dire dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche, établi en

Lycaonie,

Lycaonic, avoit été nourri chez mon grand-pere : mais comme Orciloque mon pere, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai sçu ces choses que confusément ; je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude ; et j'ai mieux aimé demeurer dans cette isle, me consolant dans mes malheurs, par le mepris des vaines richesses, et par le doux emploi de cultiver les muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse qui accoutume les hommes à se passer de peu, et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronime se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa priere et ses offrandes. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis, plus blanches que la neige, et d'un taureau, qui avoit un croissant sur le front entre les deux cornes. Ensuite ils chanterent des vers en l'honneur du Dieu qui éclaire l'univers, qui regle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le cœur des neuf muses.

Au sortir du temple, Sophronime et Aristonoüs passerent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronime reçut chez lui le vieillard, avec la tendresse, et le respect qu'il auroit témoigné à Alcine même s'il eut été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble, et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronime dans une fertile campagne sur le bord du fleuve Xanthe, dans les ondes duquel Apollon au retour de la chasse, couvert de poussiere, a tant de fois plongé son corps, et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouverent le long de ce fleuve des peupliers, et des saules, dont la verdure tendre et naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit et jour. Le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit, et d'écumes, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux : toute la plaine étoit couverte de moissons dorées ; les colines qui s'élevoient en amphithéâtre, étoient chargées de seps de vignes, et d'arbres fruitiers. Là toute la nature étoit riante et gracieuse ; le ciel étoit doux et serrein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur.

En s'avançant le long du fleuve, Sophronime aperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni yvoire, ni meubles de pourpre : tout y étoit propre et plein d'agrément et de commodité, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, et formoit un petit canal le long d'un tapis verd. Les jardins n'étoient point vastes : on y voyoit des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes. Aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un salon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins ; et on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si cherement dans les villes : C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de traire, pendant qu'il étoit berger chez le Roi Admete : c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du Mont Hymette dans l'Attique : il y avoit des légumes du jardin, et des fruits qu'on venoit de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar, couloit de grandes vases, dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonous ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie : mais enfin, comme Sophronime voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si long-tems servi dans la même salle. Voilà, lui disoit-il, où ce sage vieillard étoit accoutumé de manger ; voilà où il conversoit avec ses amis ; voilà où il jouoit à divers jeux : Voici où il se promenoit en lisant Hesiode et Homere : voici où il se reposoit la nuit. En rappelant ces circonstances son cœur s'attendrissoit, et les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux, mugissans sur le bord du fleuve. Puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages ; les mères bêlantes, et pleines de

lait,

lait, y étoient suivies de leurs petits agneaux bondifans. On voyoit par tout les ouvriers empressez, qui aimoient le travail pour l'interêt de leur maître doux et humain, qui se faisoit aimer d'eux, et leur adouciſſoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronime cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres. Me voilà, content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si long-tems Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui ; vivez heureux, et préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. En même tems il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les solemnités prescrites par les loix ; et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne toute entiere du meuble neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables : il remplit les greniers des riches présens de Cerès, et le cellier d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main de Hebé ou de Ganymede à la table du grand Jupiter ; il y met aussi du vin Parmenien, avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine, et blanche comme la neige ; riches dépouilles des tendres brebis qui païssoient sur les montagnes d'Arcadie, et dans les gras pâturages de Sicile.

C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronime. Il lui donne cinquante talens Euboïques, et réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomene, aux environs de Smyrne, de Lebede, et de Colophon, qui étoient d'un très-grand prix.

La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronime étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques,

nifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau, les larmes aux yeux, le nommant toujours son pere, et le serrant entre ses bras.

Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation. Aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime. J'ai laissé, leur disoit-il, pour dernière volonté dans mon testament cet ordre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens faire au petit-fils d'Alcine. Le sage vieillard vivoit en paix, et jouïssoit des biens que les Dieux avoient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronime, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture et de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au printems, Sophronime, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin, au travers des ondes ameres, ce vaisseau qui lui étoit si cher ; et la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus doucé que toutes les graces de la nature renaissante au printems, après les rigueurs de l'affreux hyver.

Une année il ne voyoit point venir comme les autres ce vaisseau tant désiré ; il soupiroit amèrement ; la tristesse et la crainte étoient peintes sur son visage ; le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui sembloit doux ; il étoit inquiet, allarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port ; il demandoit à tous momens si on n'avoit point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un ; mais hélas ! Aristonoüs n'y étoit pas ; il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, et à peu près du même âge, fidèle executeur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronime, la parole leur manqua

à tous

à tous deux, et ils ne s'exprimerent que par leurs sanglots. Sophronime ayant baïsé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : O vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs. Je ne vous verrai plus ; la mort me feroit douce pour vous voir et pour vous suivre dans les Champs Elisées, où votre ombre jouït de la bienheureuse paix que les Dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené, en nos jours, la justice, la pieté, et la reconnoissance sur la terre : vous avez montré dans un siècle de fer, la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les Dieux avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accorde ici bas une vieilleffe heureuse, agréable, et longue : mais hélas ! ce qui devoit toujours durer, n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouïr de vos dons, puisque je suis réduit à en jouïr sans vous. O chere ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlés à celles d'Alcine : les miennes s'y méleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs ! O Aristonoüs ! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout !

Après ces paroles, entrecoupées de profonds soupirs, Sophronime mit l'urne dans le tombeau d'Alcine. Il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau ; il repandit des libations abondantes de vin, et de lait ; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient ; et il fit voler un nuage odoriferant au milieu des airs. Sophronime établit à jamais, pour toutes les années, dans la même saison, des jeux funebres en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venoit de la Carie, heureuse et fertile contrée ; des bords enchantés de Méandre, qui se joüe par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose ; des rives toujours ver-

tes du Caystre ; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré ; de la Pamphylie, que Cécrops, Pomone, et Flore ornent à l'envi : enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin, par les torrens qui tombent du mont Taurus toujours couvert de neiges. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons et les jeunes fille vêtues de robes traînantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs ; car on ne pouvoit louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que dès le premier jour, pendant que Sophronime faisoit les libations de vin et de lait, un myrte, d'une verdure et d'une odeur exquise, naquit au milieu du tombeau, et éleva tout-à-coup sa tête touffue, pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les Dieux en un arbre si beau. Sophronime prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une Divinité. Cet arbre loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans ; et les Dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu qui jette un si doux parfum dans la memoire des hommes, ne meurt jamais.



HISTOIRE de PHILOCTETE.

Episode des Aventures de Telemaque. Livre XV.

Telemaque montrait son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation et l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vu à Pylos, et qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions, qu'il appuyoit de
divers

divers exemples. Il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard, qui avoit vécu trois âges d'homme, étoit comme une histoire des anciens tems gravée sur le marbre et sur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Telemaque que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si longtems dans son cœur contre Ulyssé, l'éloignoit de son fils, et il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avoient renversé la ville de Troie. Mais enfin la moderation de Telemaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete. Il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce et modeste. Il prenoit souvent Telemaque, et lui disoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi), votre pere et moi, j'en avoué, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre. J'avoué même qu'après que nous eumes fait tomber la superbe ville de Troie, mon cœur n'étoit point encore appaisé ; et quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyssé. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingenuë, et modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulyssé.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivois par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une passion qui cause tous les defastres les plus affreux ; c'est l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, et le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale Reine de Lydie, comme le plus lâche,

lâche, et le plus effeminé de tous les hommes ; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué, que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, et presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, Dieux ! telle est la foiblesse et l'inconstance des hommes, ils se promettent tout d'eux-mêmes, et ne résistent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les pièges de l'amour qu'il avoit si souvent détestés. Il aima Dejanire. Trop heureux s'il eut été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les grâces étoient peintes, ravit son cœur. Dejanire brûla de jalousie. Elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique, pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé. Vous sçavez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, et que ce sang empoisonnoit ces flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os. Il pouffoit des cris horribles, dont le Mont Oeta résonnoit, et faisoit retentir toutes les profondes vallées. La mer même en paroïsoit émuë. Les taureaux les plus furieux qui auroient mugé dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lyeas qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouëtter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lyeas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher, qui garde encore la figure humaine, et qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après

Après ce malheur de Lycas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule. Je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main les hauts sapins et les vieux chênes, qui depuis plusieurs siècles avoient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique. Elle s'étoit collée sur sa peau, et comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau et sa chair. Son sang ruisseloit, et trempoit la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les Dieux, me font souffrir ; ils sont justes. C'est moi qui les ai offensés. J'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère. Je péris, et je suis content de périr pour appaiser les Dieux. Mais hélas ! cher ami, où est ce que tu suis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lycas une cruauté que je me reproche. Il n'a pas sçu quel poison il me presentoit : Il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir. Mais crois tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, et que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne cesserai point d'aimer, Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler. C'est lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète, Philoctète la seule esperance qui me reste ici-bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui. Il me tend les bras, et veut m'embrasser. Mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre. Il en fait un bucher sur le sommet de la montagne. Il monte tranquillement sur le bucher. Il étend sa peau du lion de Némée, qui avoit si long-tems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abbatre les monstres, et délivrer les malheureux. Il s'appuye sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes et saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des Dieux, tant elle lui étoit funeste. Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers.

Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher : C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les Dieux te le rendent. Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne. Tu sçais que les blessures qu'elle font sont incurables : Par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation. Promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même en arrosant son bucher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme, qui l'envelopa, étouffa sa voix, et le déroba presque à ma vue. Je le voyois encore un peu néanmoins au travers des flâmes, avec un visage aussi ferein que s'il eut été couronné de fleurs, et couvert de parfums, dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mère Alcмене. Mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile et immortelle, cette flâme céleste qui est le vrai principe de vie, et qu'il avoit reçu du pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnerent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la Déesse de la jeunesse, et qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymede eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever

ver au-deffus des héros. Bientôt les Rois ligués entreprirent de venger Menelas de l'infame Paris, qui avoit enlevé Hclene, et de renverser l'empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point esperer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulyffe votre pere, qui étoit toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siege de Troye, et d'y apporter les flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-tems qu'Hercule ne paroïssoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros. Les monstres et les scelerats recommençoient à paroître impunément. Les Grecs ne sçavoient que croire de lui. Les uns disoient qu'il étoit mort. D'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scythes. Mais Ulyffe soutint qu'il étoit mort, et entreprit de me le faire avoier. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces deserts du Mont Oeta, où j'avois vu périr mon ami. Je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vuë de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion étoit sur les lèvres de votre pere. Il parut presque aussi affligé que moi. Il versa des larmes. Il sçut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance. Il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvoient réussir sans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais. Mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, et il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais. J'eus la foiblesse d'éluder mon ferment, n'osant le violer. Les Dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'allai joindre les Rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils au-

roient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui s'élançoit dans un bois. Je laissai par mégarde tomber la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes. Je remplissois nuit et jour l'isle de mes cris. Un sang noir et corrompu coulant de ma plaie, infectoit l'air, et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité. Chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulyssé qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféreroit l'intérêt commun de la Grece, et la victoire, à toutes les raisons d'amitié, ou de bienfaisance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulyssé, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas ! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juste, que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demurai presque pendant tout le siège de Troye seul, sans secours, sans esperance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette isle deserte et sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit et jour. J'amasai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me ser-

vois

vois aussi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, et livré à la colère des Dieux, je passois mon tems à percer de mes flèches les colombes, et les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proie. Ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laisserent quelque provision ; mais elles durèrent peu. J'allu-
mois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'eût paru douce, loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grece, et puis l'abandonner dans cette isle deserte pendant son sommeil ; car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon reveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette isle sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur.

Dans cette isle il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettés. On n'y peut esperer de société que par des naufrages. Encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener. Ils craignoient la colère des Dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la honte, la douleur, la faim. Je nourrissois une plaie qui me dévorait. L'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes medicinales pour ma plaie, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau et gracieux, mais fier et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards, et la démarche. Son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras. Il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois. Les cris

perçans et douloureux, dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O étranger ! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si long-tems dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptoleme m'eut dit, Je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de silence et de douleur sans consolation ! O, mon fils ! quel malheur, quelle tempête ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'isle de Scyros, j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille, tu sçais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité. Je lui dis : O fils d'un pere que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycomedes, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expedition. Et toi, me dit-il, où étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misere ! la Grece ignore que je souffre ; ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cet état ; que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il—D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton recit par les larmes que je dois à ton pere. Néoptoleme me répondit : Vous me consolez en m'interrompant. Qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere !

Néoptoleme reprenant son discours, me dit. Après la mort d'Achille, Ulysse et Phenix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmen-

ner ;

ner ; car la douleur de la mort d'Achille, et le desir d'hériter de sa gloire dans cette celebre guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive à Sigée. L'armée s'assemble autour de moi. Chacun jure qu'il revoit Achille. Mais, hélas : il n'étoit plus. Jeune et sans expérience, je croyois pouvoir tout esperer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere. Ils me répondent eruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit, mais pour ses armes elles sont destinées à Ulysse.

Aussi-tôt je me trouble, je pleùre, je m'emporte. Mais Ulysse, sans s'emouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siege. Tu n'as pas mérité de telles armes, et tu parles déjà trop fierement. Jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'isle de Seyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux ! O Philoctete, j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptoleme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écriai-je ! et Ulysse ne meurt pas ? Au contraire il fleurit dans l'armée. Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor, et de Patroele si cheri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore : Quoi morts ! Hélas ! que me distu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, et épargne les méchans. Ulysse est donc en vie, Tersite l'est aussi sans doute. Voilà ce que font les Dieux ; et nous les louèrions encore.

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Néoptoleme continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles. Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage isle de Seyros. Adieu, je pars ; que les Dieux vous guérissent.

Aussi-tôt je lui dis. O mon fils, je te conjure par les manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te

ferai

ferai à charge. Mais il y auroit de la honte à m'abandonner ; jette-moi à la prouë, à la poupe, dans la sentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sçachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un desert où il n'y a aucun vestige d'homme ; mene-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du Mont Oeta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius : rends-moi à mon pere. Hélas ! que je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau. Ou il est mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de le lui dire, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils. Souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité, doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Néoptoleme. Il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore. O heureux jour ! O aimable Néoptoleme, digne de la gloire de ton pere ! Chers Compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu. Comprenez ce que j'ai souffert. Nul autre n'eût pu le souffrir. Mais la nécessité m'avoit instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais sçavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne sçavent rien. Ils ne connoissent ni les biens ni les maux. Ils ignorent les hommes. Ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptoleme me pria de souffrir qu'il baissât ces armes si celebres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout. C'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vicillesse, mes amis, moi-même. Tu peux toucher ses armes, et te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptoleme entra dans ma grotte pour admirer mes armes.

Pendant une douleur cruelle me faisoit, elle me trouble ; je ne sçai plus ce que je fais. Je demande un glaive tranchant pour couper mon pied. Je m'écrie :

O mort

O mort tant désirée, que ne viens-tu ? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre ! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond. Une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil il eut été facile à Néoptoleme d'emporter mes armes et de partir ; mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras. Il soupiroit comme un homme qui ne sçait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siège de Troye. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc. Je suis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; Il me regarde tranquillement. Rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre. Vous êtes accoutumés à mes gemissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule. Il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi. Il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à présent ce n'est que par surprise. Que ferai-je ? Rends, mon fils, rends. Sois semblable à ton perc, semblable à toi-même. Que dis-tu ! Tu ne dis rien ! O rocher sauvage, je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture. Je mourrai seul dans cet antre. N'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront. N'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conseil te pousse. Rends-moi mes armes ; va-t-en.

Néoptoleme les larmes aux yeux disoit tout bas. Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ! N'est-ce pas Ulysse ? Aussi-tôt j'entends sa voix, et il me répond :

pond : Oüi, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fut entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été faisi, je l'avoüe, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O soleil tu le vois, et tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs ? Jouïs de ton bonheur avec les Atrides. Laisse-moi ma misere et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien. Je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore adjourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne sçaurois partir, que mes cris, et l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux puissent te——Mais les Dieux ne m'écoutent point. Au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne revérâi jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre pere tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne se jouë de la fureur des vents, et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pere demcurant dans le silence attendoit que ma colere fut épuisée. Car il sçavoit qu'il ne faut attaquer

les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espece de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage ? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le liberateur de la Grece, et le destructeur de Troye. Demcurez à Lemnos. Ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptoleme, partons. Il est inutile de lui parler. La compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grece entiere.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits. Elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne, disois-je, jamais j'ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'esperance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux ! arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidele ami. Il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuïez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer. Ou plutôt que la foudre de l'impitoïable Jupiter m'écrase !

Votre pere ayant tenté tous les autres moïens pour me persuader, jugea enfin que le mcilleur étoit de me rendre mes armes. Il fit signe à Néoptoleme, qui me les rendit aussi-tôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre pere. Mais Néoptoleme m'arrêta, en me disant : La colere vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroïsoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport me servir de
mes

mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre. Mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore apaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptoleme me disoit : Sachez que le divin Helenus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit, mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie. Les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé. J'étois touché de la naïveté de Néoptoleme, et de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc. Mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit ceder à Ulysse, et une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse, et avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine. Je vois Hercule dans un nuage éclatant. Il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, et ses manieres simples. Mais il avoit une hauteur et une majesté, qui n'avoient jamais paru si grandes en lui, quand il domptoit les monstres. Il me dit : Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olimpe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sçais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras. Tu perceras de mes flèches Pâris auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Pœan ton pere sur le mont Oeta. Ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire dûë à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! Je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctete. Sur tout, ô Grecs ! aimez

aimez et observez la Religion ; le reste meurt ; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour ! douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoire, où Echo répéta tant de fois mes gémissens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si ameres. Adieu, ô terre de Lemnos ! laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux et de mes amis.

Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siège de Troye. Machaon et Podalire, par la divine science de leur père Esculape, me guérèrent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus. J'ai retrouvé toute ma vigueur. Mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide faon de biche, qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Iliion fut réduit en cendre. Vous sçavez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sçai quelle aversion pour le sage Ulyffe, par le souvenir de mes maux ; et sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment. Mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

D'ARISTÉE et CAMILLE.

Extrait du TEMPLE de GNIDE, par Mons. de MONTESQUIEU.

JE contai au jeune Aristée mes tendres amours ; ils lui firent soupirer les siens ; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit, je n'oublierai rien, car je suis inspiré par le même Dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, me dit-il, vous ne trouverez rien que de très-simples. Mes aventures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, et que mes peines : et comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide: Elle est belle, mais elle a des graces plus belles que la beauté même : elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs : Les femmes qui font des souhaits, demandent aux Dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voyent, veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante ; un air noble, mais modeste ; des yeux vifs et tous prêts à être tendres ; des traits faits exprès l'un pour l'autre ; des charmes invinciblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer ; mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit, que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux et à l'enjouement : si vous voulez, elle pensera sensément ; si vous voulez, elle badinera comme les Grecs.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a les charmes de la simplicité ; vous trouvez toujours une bergère naïve : des graces si légères, si fines, si délicates se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela Camille m'aime : elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je la quitte ; et comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le sçait ; mais elle est ravie comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la sienne ; enfin elle m'aime tant, qu'elle me seroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, et sans oser presque me le dire à moi-même ; plus je la trouvois aimable, moins j'esperois

perois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient, mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par tout à t'oublier ; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image : que je suis heureux je n'ai pu y réussir ; cette image y est restée, et elle y vivra toujours !

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, et je cherche la solitude : j'avois des vûës d'ambition, et je ne desire plus que ta présence ; je voulois errer sous des climats reculés, et mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respirez ; tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur ; bientôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des Amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre conte de ce que j'ai pu voir ou entendre : De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle : Parle-moi de nos amours, ou si tu n'as rien pensé ; si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant : Tu es triste. Il est vrai, lui dis-je, mais la tristesse des Amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes, et je ne sçai pourquoi, car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre, et je me plains : Ne me retire point de la langueur où je suis ; laisse-moi soupirer en même tems mes peines et mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour, mon ame est trop agitée : Elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir ; au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même : n'essuye point mes larmes ; qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux.

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oüi, je t'aime. Mais comment m'aimes tu ? Hélas, lui dis-je, je t'aime, comme je t'aimois ; car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : je suis flatté de ces louanges, comme si elles m'étoient personnelles ; et je sens en ce moment que j'ai de l'amour propre.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dit rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand tout-à-coup je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde Camille aux impostures des Amans : Ils te diront qu'ils t'aiment, et ils diront vrai ; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure par les Dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare : elle approche, et mon cœur s'agite ; j'arrive auprès d'elle, et il me semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, et qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse, et dans un instant elle m'en accorde une autre : Ce n'est point un artifice ; combattue par sa pudeur et son amour, elle voudroit me tout refuser ; elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : Ne vous suffit-il pas que je vous aime ; que pouvez-vous desirer après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que nous soyons unis pour toujours.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, et prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eu en aimant !

Aristée soupira, et se tut, et je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

De L'AMOUR et de CÉPHISE.

Par le même Auteur.

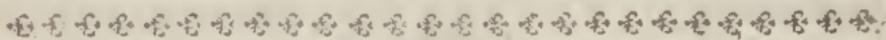
UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour, qui dormoit couché sur les fleurs, et couvert par quelques branches de mirte, qui cédoient doucement aux haleines des zéphirs. Les Jeux et les Ris, qui le suivent toujours, étoient allés folâtrer loin de lui ; il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir ; son arc et son carquois étoient à ses côtés ; et si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des Dieux ; elle y mit un trait, sans que je m'en apperçusse, et le lança contre moi. Je lui dis en souriant : prends-en un second ; fais-moi une autre blessure, celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait ; il lui tomba sur le pied, et elle cria doucement : C'étoit le trait le plus pesant qui fut dans le carquois de l'Amour ! Elle le reprit, le fit voler ; il me frappa, je me baissai : Ah ! Céphise tu veux donc me faire mourir. Elle s'approcha de l'Amour ; il dort profondément, dit-elle, il s'est fatigué à lancer ses traits ; il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds et les mains. Ah ! je n'y puis consentir, car il nous a toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, et lui tirer une flèche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien qu'il se réveille ; que pourra-t-il faire, que nous blesser davantage ? Non, non, laissons-le dormir ; nous resterons auprès de lui, et nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de mirte et de roses : Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour ; les Jeux et les Ris le chercheront, et ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui ; et elle rioit de voir le petit Dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle ; il faut lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages ; car le petit Dieu va de cœur en cœur, et porte par tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit, et tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de

crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas : Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses ciseaux, et s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé il voulut voler, il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas : il vit sur les fleurs le bout de ses ailes ; il se mit à pleurer. Jupiter l'aperçut du haut de l'Olimpe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, et le posa sur le sein de Vénus. Ma mere, dit-il, je battois de mes ailes sur votre sein, et on me les a coupées : Hé, que vais-je devenir ! Mon fils, dit la belle Cipris, ne pleurez point ; restez sur mon sein ; ne bougez pas ; la chaleur va les faire renaître, ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes ? Embrâsez-moi : elles croissent ; vous les aurez bientôt comme vous les aviez ; j'en vois déjà le sommet qui se dore : dans un moment—C'est assez, volez, volez, mon fils. Oüi, dit-il, je vais me hasarder. Il s'envola ; il se reposa auprès de Vénus, et revint d'abord sur son sein. Il reprit l'effort ; il alla se reposer un peu plus loin, et revint encore sur le sein de Vénus : il l'embrassa, elle lui sourit : il l'embrassa encore, et badina avec elle : et enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne sur toute la nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volage de toutes les belles ; il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flâme. Elle m'a aimé, elle a aimé Daphnis, et elle aime aujourd'hui Cleon. Cruel amour ! c'est moi que vous punissez : Je veux bien porter la peine de son crime ; mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir ?



La Force de L'AMITIE.

Scène tirée du Diable Boiteux, par M. Le SAGE.

Un cavalier de Tolède, suivi de son valet de chambre, s'éloignoit à grandes journées du lieu de sa naissance pour éviter une dangereuse aventure. Il étoit à deux

deux petites lieuës de la villè de Valence, lorsqu'à l'entrée d'un bois il rencontra une dame, qui desceudoit d'un carosse avec précipitation. Aucun voile ne couvroit son visage, qui étoit d'une éelatante beauté, et cette charmante personne paroïssoit si troublée, que le cavalier jugeant qu'elle avoit besoin de secours, ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

Généreux inconnu, lui dit la dame, je ne refuserai point l'offre que vous me faites. Il semble que le ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois ; je viens de les y voir entrer tout à l'heure. Ils vont se battre. Suivez-moi, s'il vous plaît ; venez m'aider à les separer. En achevant ces mots, elle s'avança dans le bois ; et le Tolédan, après avoir laissé son cheval à son valet, se hâta de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas, qu'ils entendirent un bruit d'épées, et bientôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui se battoient avec fureur. Le Tolédan courut à eux pour les séparer, et en étant venu à bout par ses prieres et par ses efforts, il leur demanda le sujet de leur différend.

Brave inconnu, lui dit un des deux cavaliers, je m'appelle Don Fadrique de Mendoe, et mon ennemi se nomme Don Alvaro Ponce. Nous aimons Donna Théodora, cette dame que vous accompagnez. Elle a toujours fait peu d'attention à nos soins, et quelques galanteries que nous ayons pu imaginer pour lui plaire, la cruelle ne nous en a pas mieux traités. Pour moi, j'avois dessein de continuer à la servir malgré son indifférence, mais mon rival, au lieu de prendre le même parti, s'est avisé de me faire un appel.

Il est vrai, interrompit Don Alvar, que j'ai jugé à propos d'en user ainsi. Je crois que si je n'avois point de rival, Donna Théodora pourroit m'écouter. Je veux donc tâcher d'ôter la vie à Don Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'oppose à mon bonheur.

Seigneur Cavalier, dit alors le Tolédan, je n'approuve point votre combat. Il offense Donna Théodora. On saura bien-tôt dans le royaume de Valence que vous vous ferez battus pour elle. L'honneur de

voire.

votre dame vous doit être plus cher que votre repos, et que vos vies. D'ailleurs, quel fruit le vainqueur peut-il attendre de sa victoire ? Après avoir exposé la réputation de sa maîtresse, pense-t-il qu'elle le verra d'un œil plus favorable ? Quel aveuglement ! Croyez-moi, faites plutôt sur vous l'un et l'autre, un effort plus digne des noms que vous portez. Rendez-vous maîtres de vos transports furieux, et par un serment inviolable engagez-vous tous deux à souscrire à l'accommodement que j'ai à vous proposer. Votre querelle peut se terminer sans qu'il en coûte de sang.

Eh ! de quelle manière ? s'écria Don Alvar. Il faut que cette dame se déclare, repliqua le Tolédan, qu'elle fasse choix de Don Fadrique ou de vous, et que l'amant sacrifié, loin de s'armer contre son rival, lui laisse le champ libre. J'y consens, dit Don Alvar, et j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que Donna Théodora se détermine ; qu'elle me préfère si elle veut mon rival, cette préférence me sera moins insupportable que l'affreusc incertitude où je suis. Et moi, dit à son tour Don Fadrique, j'en atteste le ciel ! Si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur, je vais m'éloigner de ses charmes ; et si je ne puis les oublier, du moins je ne les verrai plus.

Alors le Tolédan se tournant vers Donna Théodora : Madame, lui dit-il, c'est à vous de parler. Vous pouvez d'un seul mot desarmer ces deux rivaux. Vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez récompenser la constance. Seigneur Cavalier, répondit la dame, cherchez un autre temperament pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accommodement ? J'estime, à la vérité, Don Fadrique et Don Alvar, mais je ne les aime point ; et il n'est pas juste que pour prévenir l'atteinte que leur combat pourroit porter à ma gloire, je donne des espérances que mon cœur ne sçauroit avouer.

La feinte n'est plus de saison, Madame, reprit le Tolédan, il faut, s'il vous plait, vous déclarer. Quoique ces deux cavaliers soient également bien faits ; je suis assuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre. Je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vu agitée.

Vous

Vous expliquez mal cette frayeur, repartit Donna Théodora : la perte de l'un ou de l'autre de ces cavaliers me toucheroit sans doute, et je me la reprocherois, sans cesse, quoique je n'en fusse que la cause innocente : Mais si je vous ai paru allarmée, sçachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Don Alvaro Ponce, qui étoit naturellement brutal, perdit enfin patience : C'en est trop, dit-il, d'un ton brusque, puisque Madame refuse de terminer la chose à l'amiable, le sort des armes en va donc décider. En parlant de cette sorte, il se mit en devoir de pousser Don Fadrique, qui de son côté se disposa à le bien recevoir.

Alors la dame plus effrayée par cette action, que déterminée par son penchant, s'écria toute éperdue : Arrêtez, Seigneurs Cavaliers, je vais vous satisfaire. S'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui intéresse mon honneur, je déclare que c'est à Don Fadrique de Méndoce que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le disgracié Ponce, sans dire un seul mot, courut délier son cheval, qu'il avoit attaché à un arbre, et disparut en jetant des regards furieux sur son rival et sur sa maîtresse. L'heureux Méndoce, au contraire, étoit au comble de sa joie. Tantôt il se mettoit à genoux devant Donna Théodora, tantôt il embrassoit le Tolédan, et ne pouvoit trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la reconnoissance dont il se sentoit pénétré.

Cependant la dame devenuë plus tranquille, après l'éloignement de Don Alvar, songeoit avec quelque douleur, qu'elle venoit de s'engager à souffrir les soins d'un amant, dont à la vérité elle estimoit le mérite, mais pour qui son cœur n'étoit point prévenu.

Seigneur, Don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous n'abuserez pas de la préférence que je vous ai donnée ; vous la devez à la nécessité où je me suis trouvée de prononcer entre vous et Don Alvar ; ce n'est pas que je n'aie toujours fait beaucoup plus de cas de vous que de lui. Je sçai bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualités que vous avez. Vous êtes
le

le cavalier de Valence le plus parfait ; c'est une justice que je vous rends. Je dirai même que la recherche d'un homme, tel que vous, peut flater la vanité d'une femme ; mais quelque glorieuse qu'elle soit pour moi, je vous avouerai que je la vois avec si peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites paroître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance de toucher mon cœur. Mon indifférence n'est peut-être qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte que j'ai faite depuis un an, de Don André de Cifuentes, mon mari. Quoique nous n'ayons pas été long-tems ensemble, et qu'il fût dans un âge avancé, lorsque mes parens, ébloüis de ses richesses, m'obligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort. Je le regrette encore tous les jours.

Eh ! n'est-il pas digne de mes regrets ? ajoûta-t-elle : il ne ressembloit nullement à ces vieillards chagrins et jaloux, qui ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur pardonner leur foiblesse, sont eux-mêmes des témoins assidus de tous ses pas, ou la font observer par une duégne dévouée à leur tyrannie. Hélas ! il avoit en sa vertu, une confiance dont un jeune mari adoré seroit à peine capable. D'ailleurs, sa complaisance étoit infinie, et j'ose dire, qu'il faisoit son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paroissais souhaiter. Tel étoit Don André de Cifuentes. Vous jugez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas aisément un homme d'un caractère si aimable. Il est toujours présent à ma pensée, et cela ne contribue pas peu, sans doute, à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

Don Fadrique ne put s'empêcher d'interrompre, en cet endroit, Donna Théodora : Ah, Madame, s'écria-t-il, que j'ai de joie d'apprendre de votre propre bouche, que ce n'est pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé mes soins. J'espère que vous vous rendrez un jour à ma constance. Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive, reprit la dame, puisque je vous permets de me venir voir, et de me parler quelquefois de votre amour. Tâche de me donner du goût pour vos galanteries ; faites enforte que

que je vous aime. Je ne vous cacherai point les sentimens favorables que j'aurai pris pour vous ; mais si malgré tous vos efforts vous n'en pouvez venir à bout, souvenez-vous, Mendoce, que vous ne ferez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut repliquer ; mais il n'en eut pas le tems, parce que la dame prit la main du Tolédan, et tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval qui étoit attaché à un arbre, et le tirant après lui par la bride, il suivit Donna Théodora, qui monta dans son carosse avec autant d'agitation qu'elle en étoit descendue. La cause toutefois en étoit bien différente. Le Tolédan et lui l'accompagnèrent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison, et Don Fadrique emmena dans la sienne le Tolédan.

Il le fit reposer, et après l'avoir bien regalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenoit à Valence, et s'il se proposoit d'y faire un long séjour. J'y ferai le moins de tems qu'il me sera possible, lui répondit le Tolédan. J'y passe seulement pour aller gagner la mer, et m'embarquer dans le premier vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne ; car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'acheverai le cours d'une vie infortunée, pourvu que ce soit loin de ces funestes climats.

Que dites-vous ? repliqua Don Fadrique avec surprise. Qui peut vous révolter contre votre patrie, et vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement ? Après ce qui m'est arrivé, repartit le Tolédan, mon pays m'est odieux, et je n'aspire qu'à le quitter pour jamais. Ah ! Seigneur cavalier, s'écria Mendoce, attendri de compassion, que j'ai de impatience de sçavoir vos malheurs ! si je ne puis soulager vos peines, je suis du moins disposé à les partager. Votre physionomie m'a d'abord prévenu pour vous ; vos manieres me charment, et je sens que je m'intéresse déjà vivement à votre sort.

C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir, Seigneur Don Fadrique, répondit le Tolédan ; et pour reconnoître en quelque forte les bontés que

vous me témoignez, je vous dirai aussi qu'en vous voyant tantôt avec Alvaro Ponce, j'ai penché de votre côté. Un moment d'inclination, que je n'ai jamais senti à la première vue de personne, me fit craindre que Donna Théodora ne vous préférât votre rival, et j'eus de la joie, lorsqu'elle se fût déterminée en votre faveur. Vous avez depuis si bien fortifié cette première impression, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennuis, je cherche à m'épancher, et trouve une douceur secrète à vous découvrir mon ame. Apprenez donc mes malheurs.

Tolède m'a vu naître, et Don Juan de Zarate est mon nom. J'ai perdu, presque dès mon enfance, ceux qui m'ont donné le jour; de manière que je commençai de bonne heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laissés. Comme je pouvois disposer de ma main, et que je me croyois assez riche pour ne devoir consulter que mon cœur dans le choix que je ferois d'une femme, j'épousai une fille d'une beauté parfaite, sans m'arrêter au peu de bien qu'elle avoit, ni à l'inégalité de nos conditions. J'étois charmé de mon bonheur, et pour mieux goûter le plaisir de posséder une personne que j'aimois, je la menai, peu de jours après mon mariage, à une terre que j'ai à quelques lieux de Tolède.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le Duc de Naxéra, dont le château est dans le voisinage de ma terre, vint un jour qu'il chassoit se rafraîchir chez moi. Il vit ma femme, et en devint amoureux. Je le crus du moins, et ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il rechercha bientôt mon amitié avec empressement, ce qu'il avoit jusques-là fort négligé. Il me mit de ses parties de chasse, me fit force présents, et encore plus d'offres de services.

Je fus d'abord allarmé de sa passion; je pensai retourner à Tolède avec mon épouse, et le ciel sans doute m'inspiroit cette pensée. Effectivement si j'eusse ôté au Duc toutes les occasions de voir ma femme, j'aurois évité les malheurs qui me sont arrivés; mais la confiance que j'avois en elle, me rassura. Il me parut qu'il n'étoit pas possible qu'une personne que j'avois
épousée

époufée fans dot, et tirée d'un état obfeur, fût affez ingrante pour oublier mes bontés. Hélas ! je la connoiffois mal. L'ambition et la vanité qui font deux chofes fi naturelles aux femmes, étoient les plus grands défauts de la mienne.

Dès que le Due eut trouvé moyen de lui apprendre fes fentimens, elle fe fçut bon gré d'avoir fait une conquête fi importante. L'attachement d'un homme que l'on traitoit d'excellence, chatouilla fon orgueil, et remplit fon efprit de faftueufes chimères. Elle s'en eftima davantage, et m'en aima moins. Ce que j'avois fait pour elle, au lieu d'exciter fa reconnoiffance, ne fit plus que m'attirer fes mépris. Elle me regarda comme un mari indigne de fa beauté, et il lui fembla que fi ce Grand Seigneur qui étoit épris de fes charmes l'eût vuë avant fon mariage, il n'auroit pas manqué de l'époufer. Enivrée de ces folles idées et féduite par quelques prefens qui les flatoient, elle fe rendit aux fecrets emprefsemens du Due.

Ils s'écrivoient affez fouvent, et je n'avois pas le moindre foupçon de leur intelligence ; mais enfin je fus affez malheureux pour fortir de mon aveuglement. Un jour je revins de la chaffe de meilleure heure qu'à l'ordinaire. J'entrai dans l'appartement de ma femme, elle ne m'attendoit pas fi tôt. Elle venoit de recevoir une lettre du Due, et fe préparoit à lui faire réponfe. Elle ne put cacher fon trouble à ma vuë. J'en fremis, et voyant fur une table du papier et de l'encre, je jugeai qu'elle me trahiffoit. Je la preffai de me montrer ce qu'elle écrivait ; mais elle s'en défendit ; de forte que je fus obligé d'employer jufqu'à la violence pour fatisfaire ma jaloufe curiofité. Je tirai de fon fein, malgré toute fa réfiftance, une lettre qui contenoit ces paroles :

Languirai-je toujours dans l'attente d'une féconde entrevüe ? Que vous êtes cruelle de me donner les plus douces efpérances, et de tant tarder à les remplir ! Don Juan va tous les jours à la chaffe ou à Tolède, ne devrions-nous pas profiter de ces occafions ? Ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me confume. Plaignez-moi, Madame : Songez que fi c'eft un plaifir d'obtenir

ce qu'on desire, c'est un tourment d'en attendre long-tems la possession.

Je ne pus achever de lire ce billet sans être transporté de rage. Je mis la main sur ma dague, et dans mon premier mouvement je fus tenté d'ôter la vie à l'infidelle épouse qui m'ôtoit l'honneur ; mais faisant réflexion que c'étoit me venger à demi, et que mon ressentiment demandoit encore une autre victime, je me rendis maître de ma fureur. Je dissimulai ; je dis à ma femme, avec le moins d'agitation qu'il m'en fut possible : Madame, vous avez eu tort d'écouter le Duc. L'éclat de son rang ne devoit point vous éblouir ; mais les jeunes personnes aiment le faste. Je veux croire que c'est-là tout votre crime, et que vous ne m'avez point fait le dernier outrage. C'est pourquoi j'excuse votre indiscretion, pourvu que vous rentriez dans votre devoir, et que désormais sensible à ma seule tendresse, vous ne songiez qu'à la mériter.

Après lui avoir tenu ce discours, je sortis de son appartement, autant pour la laisser se remettre du trouble où étoient ses esprits, que pour chercher la solitude dont j'avois besoin moi-même pour calmer la colère qui m'enflammoit. Si je ne pus pas reprendre ma tranquillité, j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours ; et le troisième, feignant d'avoir à Tolède une affaire de la dernière conséquence, je dis à ma femme que j'étois obligé de la quitter pour quelque tems, et que je la priois d'avoir soin de sa gloire pendant mon absence.

Je partis, mais au lieu de continuer mon chemin vers Tolède, je revins secrètement chez moi à l'entrée de la nuit, et me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle, d'où je pouvois voir tout ce qui entroit dans ma maison. Je ne doutois point que le Duc n'eût été informé de mon départ, et je m'imaginois qu'il ne manqueroit pas de vouloir profiter de la conjoncture. J'espérois les surprendre ensemble, je me promettois une entière vengeance.

Néanmoins je fus trompé dans mon attente. Loin de remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir
un

un galant, je m'apperçus au contraire que l'on fermoit les portes avec exactitude, et trois jours s'étant écoulés sans que le Duc eût paru, ni même aucun de ses gens, je me persuadai que mon épouse s'étoit repentie de sa faute, et qu'elle avoit enfin rompu tout commerce avec son amant.

Prévenu de cette opinion, je perdus le desir de me venger, et me livrant aux mouvemens d'un amour que la colere avoit suspendu, je courus à l'appartement de ma femme. Je l'embrassai avec transport, et lui dis : Madame, je vous rends mon estime et mon amitié. Je vous avoue que je n'ai point été à Tolède. J'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piège à un mari dont la jalousie n'étoit pas sans fondement. Je craignois que votre esprit, séduit par de superbes illusions, ne fût pas capable de se détromper ; mais graces au Ciel, vous avez reconnu votre erreur, et j'espère que rien ne troublera plus notre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles, et laissant couler quelques larmes : Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle, de vous avoir donné sujet de soupçonner ma fidélité ! J'ai beau détester ce qui vous a si justement irrité contre moi ; mes yeux depuis deux jours sont vainement ouverts aux larmes, toute ma douleur, tous mes records sont inutiles, je ne regagnerai jamais votre confiance. Je vous la redonne, Madame, interrompois-je tout attendri de l'affliction qu'elle faisoit paroître, je ne veux plus me souvenir du passé, puisque vous vous en repentez.

En effet, dès ce moment j'eus pour elle les mêmes égards que j'avois eus auparavant, et je recommençai à goûter des plaisirs qui avoient été si cruellement troublés. Ils devinrent même plus piquans ; car ma femme, comme si elle eût voulu effacer de mon esprit tous les traits de l'offense qu'elle m'avoit fait, prenoit plus de soin de me plaire, qu'elle n'en avoit jamais pris. Je trouvois plus de vivacité dans ses caresses, et peu s'en falloit que je ne fusse bien-aisé du chagrin qu'elle m'avoit causé.

Je tombai malade en ce tems-là. Quoique ma maladie ne fût point mortelle, il n'est pas concevable combien

ma femme en parut allarmée. Elle passoit le jour auprès de moi ; et la nuit, comme j'étois dans un appartement séparé, elle me venoit voir deux ou trois fois pour apprendre par elle-même de mes nouvelles. Enfin, elle montrait une extrême attention à courir au-devant de tous les secours dont j'avois besoin. Il sembloit que sa vie fut attachée à la mienne. De mon côté, j'étois si sensible à toutes les marques de tendresse qu'elle me donnoit, que je ne pouvois me laisser de le lui témoigner. Cependant, Seigneur Mendoce, elles n'étoient pas aussi sinceres que je me l'imaginois.

Une nuit, ma santé commençoit alors à se rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller : Seigneur, me dit-il tout ému, je suis fâché d'interrompre votre repos ; mais je vous suis trop fidèle pour vouloir vous cacher ce qui se passe en ce moment chez vous. Le Duc de Naxéra est avec Madame.

Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je regardai quelque tems mon valet sans pouvoir lui parler. Plus je pensois au rapport qu'il me faisoit, plus j'avois de peine à le croire véritable. Non, Fabio, m'écriai-je, il n'est pas possible que ma femme soit capable d'une si grande perfidie ! tu n'es point assuré de ce que tu dis. Seigneur, reprit Fabio, plutôt au Ciel que j'en puisse encore douter ; mais de fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous êtes malade, je soupçonne qu'on introduit presque toutes les nuits le Duc dans l'appartement de Madame. Je me suis caché pour éclaircir mes soupçons, et je ne suis que trop persuadé qu'ils sont justes.

A ce discours, je me levai tout furieux ; je pris ma robe de chambre et mon épée : et marchai vers l'appartement de ma femme, accompagné de Fabio, qui portoit de la lumière. Au bruit que nous fîmes en entrant, le Duc qui étoit assis sur le lit, se leva, et prenant un pistolet qu'il avoit à sa ceinture il vint au-devant de moi et me tira ; mais ce fut avec tant de trouble et de précipitation qu'il me manqua. Alors je m'avançai sur lui brusquement, et lui enfonçai mon épée dans le cœur. Je m'adressai ensuite à ma femme qui étoit plus morte que vive : Et toi, lui dis-je, in-

fâme

fâme, reçois le prix de toutes tes perfidies. En disant cela, je lui plongeai dans le sein mon épée toute fumante du sang de son amant.

Je condamne mon emportement, Seigneur Don Fadrique, et j'avoue que j'aurois pu assez punir une épouse infidelle, sans lui ôter la vie : mais quel homme pourroit conserver sa raison dans une pareille conjoncture ? Peignez-vous cette perfide femme attentive à ma maladie : représentez-vous toutes ces démonstrations d'amitié, toutes les circonstances, toute l'énormité de sa trahison, et jugez si l'on ne doit point pardonner sa mort à un mari qu'une si juste fureur animoit.

Pour achever cette tragique histoire en deux mots : Après avoir pleinement assouvi ma vengeance, je m'habillai à la hâte ; je jugeai bien que je n'avois pas de tems à perdre : Que les parens du Duc me feroient chercher par toute l'Espagne, et que le crédit de ma famille ne pouvant balancer le leur, je ne ferois en sûreté que dans un pays étranger. C'est pourquoi je choisiss deux de mes meilleurs chevaux, et avec tout ce que j'avois d'argent et de pierreries, je sortis de ma maison avant le jour, suivi du valet qui m'avoit si bien prouvé sa fidélité. Je pris la route de Valence, dans le dessein de me jeter dans le premier vaisseau qui feroit voile vers l'Italie. Comme je passois aujourd'hui près du bois où vous étiez, j'ai rencontré Donna Théodora qui m'a prié de la suivre, et de l'aider à vous séparer.

Après que le Tolédan eut achevé de parler, Don Fadrique lui dit : Seigneur Don Juan, vous vous êtes justement vengé du Duc de Naxéra. Soyez sans inquiétude sur les poursuites que ses parens pourront faire. Vous demeurerez, s'il vous plaît, chez moi, en attendant l'occasion de passer en Italie. Mon oncle est gouverneur de Valence ; vous serez plus en sûreté ici qu'ailleurs, et vous y serez avec un homme qui veut être uni désormais avec vous d'une étroite amitié.

Zarate répondit à Mendocce dans des termes pleins de reconnoissance, et accepta l'asyle qu'il lui presentoit. Admirez le force de la sympathie, Seigneur Don Cléofas, poursuivit Asmodée, ces deux jeunes

eavaliers se sentirent tant d'inclination l'un pour l'autre, qu'en peu de jours il se forma entr'eux une amitié comparable à celle d'Oreste et de Pylade. Avec un mérite égal, ils avoient ensemble un tel rapport d'humeur, que ce qui plaisoit à Don Fadrique, ne manquoit pas de plaire à Don Juan. C'étoit le même caractère. Enfin ils étoient faits pour s'aimer. Don Fadrique, sur-tout, étoit enchanté des manières de son ami. Il ne pouvoit même s'empêcher de les vanter à tout moment à Donna Théodora.

Ils alloient souvent tous deux chez cette dame, qui voyoit toujours avec indifférence les soins et les afflictions de Mendoce. Il en étoit très-mortifié, et s'en plaignoit quelquefois à son ami, qui pour le consoler lui disoit : Que les femmes les plus insensibles se laissent enfin toucher : Qu'il ne manquoit aux amans que la patience d'attendre ce tems favorable ; qu'il ne perdit point courage : que sa dame, tôt ou tard, récompenseroit ses services. Ce discours, quoique fondé sur l'expérience, ne rassuroit point le timide Mendoce, qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jetta dans une langueur qui faisoit pitié à Don Juan, mais Don Juan fut bien-tôt plus à plaindre que lui.

Quelque sujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes, après l'horrible trahison de la sienne, il ne put se défendre d'aimer Donna Théodora ; cependant loin de s'abandonner à une passion qui offensoit son ami, il ne songea qu'à la combattre, et persuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître, il résolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes. Ainsi lorsque Mendoce le vouloit mener chez elle, il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuser.

D'une autre part, Don Fadrique n'alloit pas une fois chez la dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi Don Juan ne la venoit plus voir. Un jour qu'elle lui faisoit cette question, il lui répondit en souriant, que son ami avoit ses raisons. Et quelles raisons peut-il avoir de me fuir ? dit Donna Théodora. Madame, répartit Mendoce, comme je voulois aujourd'hui vous ramener,

l'amener, et que je lui marquois quelque surprise sur ce qu'il refusoit de m'accompagner, il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous révele pour le justifier. Il m'a dit qu'il avoit fait une maîtresse, et que n'ayant pas beaucoup de tems à demeurer dans cette ville, les momens lui étoient chers.

Je ne suis point satisfaite de cette excuse, reprit en rougissant la veuve de Cifuentes. Il n'est pas permis aux amans d'abandonner leurs amis. Don Fadrique remarqua la rougeur de Donna Théodora. Il crut que la vanité seule en étoit la cause, et que ce qui faisoit rougir la dame n'étoit qu'un simple dépit de se voir négligée. Il se trompoit dans sa conjecture. Un mouvement plus vif que la vanité, excitoit l'émotion qu'elle laissoit paroître; mais de peur qu'il ne démêlât ses sentimens, elle changea de discours, et affecta pendant le reste de l'entretien un enjouement qui auroit mis en défaut la pénétration de Mendoce, quand il n'auroit pas d'abord pris le change.

Aussi-tôt que la veuve de Cifuentes se trouva seule, elle tomba dans une profonde rêverie. Elle sentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avoit conçue pour Don Juan, et la croyant plus mal récompensée qu'elle ne l'étoit : Quelle injuste et barbare puissance, dit-elle en soupirant, se plait à enflammer des cœurs qui ne s'accordent pas ? Je n'aime point Don Fadrique qui m'adore, et je brûle pour Don Juan, dont une autre que moi occupe la pensée ! Ah ! Mendoce, cesse de me reprocher mon indifférence, ton ami t'en venge assez.

A ces mots, un vif sentiment de douleur et de jalousie lui fit répandre quelques larmes; mais l'espérance qui sçait adoucir les peines des amans, vint bien-tôt presenter à son esprit de flatteuses images. Elle se representa que sa rivale pouvoit n'être pas fort dangereuse. Que Don Juan étoit peut-être moins arrêté par ses charmes, qu'amusé par ses bontés; et que de si foibles liens n'étoient pas difficiles à défaire. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devoit croire, elle résolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de se trouver chez elle. Il s'y rendit,

dit, et quand ils furent tous deux seuls, Donna Théodora prit ainsi la parole.

Je n'aurois jamais pensé que l'amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux dames. Néanmoins, Don Juan, vous ne venez plus chez moi depuis que vous êtes amoureux. J'ai sujet, ce me semble, de me plaindre de vous. Je veux croire toutefois que ce n'est point de votre propre mouvement que vous me fuïez. Votre dame vous aura sans doute défendu de me voir. Avouez-le moi, Don Juan, et je vous excuse. Je sçai que les amans ne sont pas libres dans leurs actions, et qu'ils n'oseroient désobéir à leurs maîtresses.

Madame répondit le Tolédan, je conviens que ma conduite doit vous étonner ; mais, de grace, ne souhaitez pas que je me justifie. Contentez vous d'apprendre que j'ai raison de vous éviter. Qu'elle que puisse être cette raison, reprit Donna Théodora, toute émue, je veux que vous me la disiez. Hé bien, Madame, répartit Don Juan, il faut vous obéir ; mais ne vous plaignez pas si vous en entendez plus que vous n'en voulez sçavoir.

Don Fadrique, poursuivit-il, vous a raconté l'aventure qui m'a fait quitter la Castile. En m'éloignant de Tolède, le cœur plein de ressentiment contre les femmes, je les défois toutes de me jamais surprendre. Dans cette fière disposition, je m'approchai de Valence, je vous rencontrai, et ce que personne encore n'a pu faire peut-être, je soutins vos premiers regards sans en être troublé. Je vous ai revue même depuis impunément ; mais, hélas ! que j'ai payé cher quelques jours de fierté ! vous avez enfin vaincu ma résistance, votre beauté, votre esprit, tous vos charmes se sont exercés sur un rebelle. En un mot, j'ai pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inspirer.

Voilà, Madame, ce qui m'écarte de vous. La personne dont on vous a dit que j'étois occupé, n'est qu'une dame imaginaire. C'est une fausse confiance que j'ai faite à Mendocce pour prévenir les soupçons que j'aurois pu lui donner, en refusant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce discours à quoi Donna Thécodora ne s'étoit point attendue, lui causa une si grande joie, qu'elle ne put l'empêcher de paroître. Il est vrai qu'elle ne se mit point en peine de la cacher, et qu'au lieu d'armer ses yeux de quelque rigueur, elle régarda le Tolédan d'un air assez tendre, et lui dit : Vous m'avez appris votre secret, Don Juan je veux aussi vous découvrir le mien. Ecoutez-moi.

Insensible aux soupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée de l'attachement de Mendocce, je menois une vie douce et tranquille, lorsque le hazard vous fit passer près du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étois alors, je ne laissai pas de remarquer que vous m'offriez votre secours de très bonne grace ; et la manière avec laquelle vous sçutes séparer deux rivaux furieux, me fit concevoir une opinion fort avantageuse de votre adresse et de votre valeur. Le moyen que vous proposâtes pour les accorder me déplut. Je ne pouvois, sans beaucoup de peine, me résoudre à choisir l'un ou l'autre. Mais pour ne vous rien déguiser, je crois que vous aviez déjà un peu de part à ma répugnance. Car dans le même moment que forcé par la nécessité, ma bouche nomma Don Fadrique, je sentis que mon cœur se déclaroit pour l'inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeller heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, votre mérite a augmenté l'estime que j'avois pour vous.

Je ne vous fais pas, continua-t-elle, un mystère de mes sentimens. Je vous les déclare avec la même franchise que j'ai dit à Mendocce, que je ne l'aimois point. Une femme qui a le malheur de se sentir du penchant pour un amant qui ne sçauroit être à elle, a raison de se contraindre, et de se venger du moins de sa foiblesse par un silence éternel ; mais je crois que l'on peut sans scrupule découvrir une tendresse innocente à un homme qui n'a que des vûes legitimes. Oûi, je suis ravie que vous m'aimez, et j'en rends grâces au Ciel, qui nous a sans doute destinés l'un pour l'autre.

Après ce discours, la dame se tut pour laisser parler Don Juan, et lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joie et de reconnoissance qu'elle croyoit
lui

lui avoir inspirés ; mais au lieu de paroître enchanté des choses qu'il venoit d'entendre, il demeura triste et rêveur.

Que vois je ! Don Juan ? lui dit-elle. Quand pour vous faire un sort qu'un autre que vous pourroit trouver digne d'envie, j'oublie la fierté de mon sexe et vous montre une ame charmée, vous résistez à la joie que doit vous causer une déclaration si obligante ! vous gardez un silence glacé ! Je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah ! Don Juan, quel étrange effet produisent en vous mes bontés !

Et quel autre effet, Madame, répondit tristement le Tolédan, peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien ? Je suis d'autant plus misérable que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendoce fait pour moi. Vous sçavez quelle tendre amitié nous lie. Pourrois-je établir mon bonheur sur la rüine de ses plus douces espérances ! Vous avez trop de délicatesse, dit Donna Théodora. Jen'ai rien promis à Don Fadrique. Je puis vous offrir ma foi sans mériter ses reproches, et vous pouvez la recevoir sans lui faire un larcin. J'avoue que l'idée d'un ami malheureux doit vous causer quelque peine ? mais Don Juan, est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend ?

Oüi, Madame, repliqua-t-il, d'un ton ferme. Un ami, tel que Mendoce, a plus de pouvoir sur moi que vous ne pensez. S'il vous étoit possible de concevoir toute la tendresse, toute la force de notre amitié, que vous me trouveriez à plaindre ! Don Fadrique n'a rien de caché pour moi ; mes intérêts sont devenus les siens. Les moindres choses qui me regardent ne sçauroient échapper à son attention ; ou pour tout dire en un mot, je partage son ame avec vous.

Ah ! si vous vouliez que je profitasse de vos bontés, il falloit me les laisser voir avant que j'eusse formé les nœuds d'une amitié si forte. Charmé du bonheur de vous plaire je n'aurois alors regardé Mendoce que comme un rival. Mon cœur en garde contre l'affection qu'il me marquoit, n'y auroit pas répondu, et je ne lui devrois pas adjourd'hui tout ce que je lui dois.

Mais,

Mais, Madame, il n'est plus tems : j'ai reçu tous les services qu'il a voulu me rendre : j'ai suivi le penchant que j'avois pour lui : la reconnoissance et l'inclination me lient et me réduisent enfin à la cruelle nécessité de renoncer au fort glorieux que vous me présentez.

En cet endroit Donna Théodora, qui avoit les yeux couverts de larmes, prit son mouchoir pour s'essuyer. Cette action troubla le Tolédan, il sentit chanceler sa constance, il commençoit à ne répondre plus de rien. Adieu, Madame, continua-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, adieu, il faut vous fuir pour sauver ma vertu. Je ne puis soutenir vos pleurs : ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais, et pleurer la perte de tant de charmes que mon inexorable amitié veut que je lui sacrifie. En achevant ces paroles, il se retira avec un reste de fermeté qu'il n'avoit pas peu de peine à conserver.

Après son départ, la veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvemens confus. Elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avoit pu retenir. Mais ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris, et que le seul intérêt d'un ami ne lui fît refuser la main qu'elle lui offroit, elle fut assez raisonnable pour admirer un si rare effort d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néanmoins comme on ne sçauroit s'empêcher de s'affliger, quand les choses n'ont pas le succès que l'on desire, elle résolut d'aller dès le lendemain à la campagne, pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter ; car la solitude est plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affoiblir.

Don Juan de son côté n'ayant pas trouvé Mendocce au logis, s'étoit enfermé dans son appartement pour s'abandonner en liberté à sa douleur. Après ce qu'il avoit fait en faveur d'un ami, il crut qu'il lui étoit permis du moins d'en soupirer. Mais Don Fadrique vint bien-tôt interrompre sa rêverie ; et jugeant à son visage qu'il étoit indisposé, il en témoigna tant d'inquietude, que Don Juan, pour le rassurer, fut obligé de lui dire qu'il n'avoit besoin que de repos. Mendocce sortit aussi-tôt pour le laisser reposer ; mais il sortit d'un air si triste, que le Tolédan en sentit plus vivement son infortune. O Ciel ! dit-il en lui-même,
pourquoi

pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde fasse tout le malheur de ma vie !

Le jour suivant, Don Fadrique n'étoit pas encore levé, qu'on le vint avertir que Donna Théodora étoit partie avec tout son domestique pour son château de Villaréal, et qu'il y avoit apparence qu'elle n'en reviendrait pas si-tôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un objet aimé, que parce qu'on lui avoit fait mystère de ce départ. Sans sçavoir ce qu'il en devoit penser, il en conçut un funeste présage.

Il se leva pour aller voir son ami, tant pour l'entretenir là-dessus, que pour apprendre l'état de sa santé. Mais comme il achevoit de s'habiller, Don Juan entra dans sa chambre en lui disant : Je viens dissiper l'inquietude que je vous cause. Je me porte assez bien aujourd'hui. Cette bonne nouvelle, répondit Mendoce, me console un peu de la mauvaise que j'ai reçue. Le Tolédan demanda qu'elle étoit cette mauvaise nouvelle, et Don Fadrique, après avoir fait sortir ses gens, lui dit : Donna Théodora est partie ce matin pour la campagne, où l'on croit qu'elle sera long-tems. Ce départ m'étonne. Pourquoi me l'a-t-on caché ! Qu'en pensez-vous, Don Juan ? N'ai-je pas raison d'être allarmé ?

Zarate se garda bien de lui dire sur cela sa pensée, et tâcha de lui persuader que Donna Théodora pouvoit être allée à la campagne sans qu'il eût sujet de s'en effrayer. Mais Mendoce peu content des raisons que son ami employoit pour le rassurer, l'interrompit : Tous ces discours, dit-il, ne sçauroient dissiper le soupçon que j'ai conçu ; j'aurai fait peut-être imprudemment quelque chose qui aura déplû à Donna Théodora. Pour m'en punir, elle me quitte sans daigner seulement m'apprendre mon crime.

Quoiqu'il en soit, je ne puis demeurer plus long-tems dans l'incertitude. Allons Don Juan, allons, la trouver ; je vais faire préparer des chevaux. Je vous conseille, lui dit le Tolédan, de ne mener personne avec vous. Cet éclaircissement se doit faire sans témoins. Don Juan ne sçauroit être de trop, reprit Don Fadrique. Donna Théodora n'ignore point
que

que vous sçavez tout ce qui se passe dans mon cœur. Elle vous estime, et loin de m'embarrasser, vous m'aideriez à l'appaiser en ma faveur.

Non, Don Fadrique repliqua-t-il, ma présence ne peut vous être utile. Partez tout seul, je vous en conjure. Non, mon cher Don Juan, repartit Mendocce, nous irons ensemble. J'attens cette complaisance de votre amitié. Quelle tyrannie ? s'écria le Tolédan d'un air chagrin. Pourquoi exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit pas vous accorder.

Ces paroles que Don Fadrique ne comprenoit pas, et le ton brusque dont elles avoient été prononcées, le surprirent étrangement. Il regarda son ami avec attention : Don Juan, lui-dit-il, que signifie ce que je viens d'entendre ? Quel affreux soupçon naît dans mon esprit ? Ah ! c'est trop vous contraindre et me gêner ! Parlez. Qui cause la répugnance que vous marquez à m'accompagner ?

Je voulois vous la cacher, répondit le Tolédan ; mais puisque vous m'avez forcé vous-même à la laisser paroître, il ne faut plus que je dissimule. Cessons, mon cher Don Fadrique, de nous applaudir de la conformité de nos affections ; elle n'est que trop parfaite. Les traits qui vous ont blessé n'ont point épargné votre ami Donna Théodora — Vous seriez mon rival interrompit Mendocce en pâlisant ! Dès que j'ai connu mon amour, repartit Don Juan, je l'ai combattu. J'ai fui constamment la veuve de Cifuentes. Vous le sçavez ; vous m'en avez vous-même fait des reproches. Je triomphois du moins de ma passion, si je ne pouvois la détruire.

Mais hier cette dame me fit dire, qu'elle souhaitoit de me parler chez elle. Je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je semblois vouloir l'éviter. J'inventai des excuses. Elle les rejetta. Enfin, je sus obligé de lui en découvrir la véritable cause. Je crus qu'après cette déclaration, elle approuveroit le dessein que j'avois de la fuir ; mais par un bizarre effet de mon étoile, vous le dirai-je ? Oüi, Mendocce, je dois vous le dire, je trouvai Théodora prévenue pour moi.

Quoique Don Fadrique eût l'esprit du monde le plus doux et le plus raisonnable, il fut fait d'un mouvement de fureur à ce discours, et interrompant encore son ami en cet endroit : Arrêtez, Don Juan, lui dit-il, percez-moi plutôt le sein que de poursuivre ce fatal recit. Vous ne vous contentez pas de m'avouer que vous êtes mon rival, vous m'apprenez encore qu'on vous aime. Juste Ciel ! quelle confiance vous m'ôsez faire ! Vous mettez notre amitié à une épreuve trop rude. Mais que dis-je, notre amitié ? Vous l'avez violée en conservant les sentimens perfides que vous me déclarez.

Quelle étoit mon erreur ! Je vous croyois généreux, magnanime ; et vous n'êtes qu'un faux ami, puisque vous avez été capable de concevoir un amour qui m'outrage. Je suis accablé de ce coup imprévu. Je le sens d'autant plus vivement, qu'il m'est porté par une main ——— Rendez-moi plus de justice, interrompit à son tour le Tolédan, donnez-vous un moment de patience ; je ne suis rien moins qu'un faux ami. Ecoutez moi, et vous vous repentirez de m'avoir appelé de ce nom odieux.

Alors il lui raconta ce qui s'étoit passé entre la veuve de Cisuentes et lui, le tendre aveu qu'elle lui avoit fait, et les discours qu'elle lui avoit tenus pour l'engager à se livrer, sans scrupule, à sa passion. Il lui répéta ce qu'il avoit répondu à ces discours ; et à mesure qu'il parloit de la fermeté qu'il avoit fait paroître, Don Fadrique sentoit évanouïr sa fureur. Enfin, ajouta Don Juan, l'amitié l'emporta sur l'amour ; je refusai la foi de Donna Théodora. Elle en pleura de dépit ; mais, grand Dieu, que ses pleurs exciterent de trouble dans mon ame ! Je ne puis m'en ressouvenir sans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençois à me trouver barbare, et pendant quelques instans, Mendocce, mon cœur vous devint infidèle. Je ne cedai pas pourtant à ma foiblesse, et je me dérobai, par une prompte fuite, à des larmes si dangereuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger ; il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ. Je ne veux plus m'exposer aux regards
de

de Théodora. Après cela, Don Fadrique m'accusera-t-il encore d'ingratitude et de perfidie ?

Non, lui répondit Mendoce, en l'embrassant, je vous rends toute votre innocence. J'ouvre les yeux; pardonnez un injuste reproche au premier transport d'un amant qui se voit ravir toutes ses espérances. Hélas! devois-je croire que Donna Théodora pourroit vous voir long-tems sans vous aimer, sans se rendre à ces charmes, dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir? Vous êtes un véritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune; et loin de vous haïr, je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé! quoi, vous renoncez pour moi à la possession de Donna Théodora! vous faites à notre amitié un si grand sacrifice, et je n'en serois pas touché? vous pouvez dompter votre amour, et je ne ferois pas un effort pour vaincre le mien? Je dois répondre à votre générosité. Don Juan, suivez le penchant qui vous entraîne. Epousez la veuve de Cisuentes; que mon cœur, s'il veut, en gémissé, Mendoce vous en presse.

Vous m'en pressez en vain, repliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confesse, une passion violente; mais votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Et le repos de Théodora, reprit Don Fadrique, vous doit-il être indifférent? Ne nous flatons point. Le penchant qu'elle a pour vous décide de mon sort. Quand vous vous éloigneriez d'elle, quand pour me la ceder vous iriez loin de ses yeux traîner une vie déplorable, je n'en serois pas mieux. Puisque je n'ai pu lui plaire jusqu'ici, je ne lui plairai jamais. Le ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle vous a aimé dès le premier moment qu'elle vous a vu. Elle a pour vous une inclination naturelle. En un mot, elle ne sauroit être heureuse qu'avec vous. Recevez donc la main qu'elle vous présente. Comblez ses désirs et les vôtres. Abandonnez-moi à mon infortune, et ne faites pas trois misérables, lorsqu'un seul peut épuiser toute la rigueur du destin.

Asmodée, en cet endroit, fut obligé d'interrompre son récit, pour écouter l'écolier, qui lui dit: Ce que vous me racontez est surprenant. Y a-t-il en effet des gens d'un si beau caractère? Je ne vois dans le

ronde que des amis qui se broüillent, je ne dis pas pour des maîtresses, comme Donna Théodora, mais pour des coquettes fieffées. Un amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore et dont il est aimé, de peur de rendre un ami malheureux ? Je ne croyois cela possible que dans la nature du Roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils devoient être plutôt que tels qu'ils sont. Je demeure d'accord, répondit le Diable, que ce n'est pas une chose fort ordinaire ; mais elle est non seulement dans la nature du Roman, elle est aussi dans la belle nature de l'homme. Cela est si vrai, que depuis le déluge, j'en ai vu dix exemples, y compris celui-ci. Revenons à mon histoire.

Les deux amis continuèrent à se faire un sacrifice de leur passion, et l'un ne voulant point céder à la générosité de l'autre, leurs sentimens amoureux demeurèrent suspendus pendant quelques jours. Ils cessèrent de s'entretenir de Théodora. Ils n'osoient plus même prononcer son nom. Mais tandis que l'amitié triomphoit ainsi de l'amour dans la ville de Valence, l'amour, comme pour s'en venger, regnoit ailleurs avec tyrannie, et se faisoit obéir sans résistance.

Donna Théodora s'abandonnoit à sa tendresse dans son château de Villaréal, situé près de la mer. Elle pensoit sans cesse à Don Juan, et ne pouvoit perdre l'espérance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre, après les sentimens d'amitié qu'il avoit fait éclater pour Don Fadrique.

Un jour, après le coucher du soleil, comme elle prenoit sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle apperçut une petite chaloupe qui venoit gagner le rivage. Il lui sembla d'abord qu'il y avoit dedans sept à huit hommes de fort mauvaise mine ; mais après les avoir vus de plus près, et considérés avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avoit pris des masques pour des visages. En effet, c'étoit des gens masqués, et tous armés d'épées et de bayonnettes.

Elle frémit à leur aspect, et ne tirant pas bon augure de la descente qu'ils se préparoient à faire, elle tourna brusquement ses pas vers le château. Elle regardoit de tems en tems derrière elle pour les observer.

server, et remarquant qu'ils avoient pris terre, et qu'ils commençoient à la poursuivre, elle se mit à courir de toute sa force ; mais comme elle ne couroit pas si bien qu'Atalante, et que les masques étoient légers et vigoureux, ils la joignirent à la porte du château et l'arrêterent.

La dame, et la fille qui l'accompagnoit, poussèrent de grands cris, qui attirèrent aussitôt quelques domestiques, et ceux-ci donnant l'allarme au château, tous les valets de Donna Théodora accoururent bien-tôt armés de fourches et de bâtons. Cependant deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la maîtresse et la suivante, les emportoient vers la chaloupe malgré leur résistance, pendant que les autres faisoient tête aux gens du château, qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long, mais enfin les hommes masqués exécutèrent hereusement leur entreprise, et regagnerent leur chaloupe en se battant en retraite. Il étoit tems qu'ils se retirassent ; car ils n'étoient pas encore tous embarqués, qu'ils virent paroître, du côté de Valence, quatre ou cinq cavaliers qui piquoient à outrance, et sembloient vouloir venir au secours de Théodora. A cette vûë, les ravisseurs se hâtèrent si bien de prendre le large, que l'empressement des cavaliers fut inutile.

Ces cavaliers étoient Don Fadrique, et Don Juan. Le premier avoit reçu ce jour-là une lettre, par laquelle on lui mandoit que l'on avoit appris, de bonne part, qu'Alvaro Ponce étoit dans l'île de Majorque, qu'il avoit équipé une espece de tartane, et qu'avec une vingtaine de gens qui n'avoient rien à perdre, il se proposoit d'enlever la veuve de Cifuentes, la première fois qu'elle seroit dans son château. Sur cet avis le Tolédan et lui, avec leurs valets de chambre, étoient partis de Valence sur le champ, pour venir apprendre cet attentat à Donna Théodora. Ils avoient découvert de loin, sur le bord de la mer, un assez grand nombre de personnes qui paroissoient combattre les uns contre les autres, et soupçonnant que ce pouvoit être ce qu'ils craignoient, ils pousoient leurs chevaux à toute bride pour s'opposer au projet de Don

Alvar. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire, ils n'arriverent que pour être temoins de l'enlèvement qu'ils vouloient prévenir.

Pendant ce tems-là, Alvaro Ponce, fier du succès de son audace, s'éloignoit de la côte avec sa proie, et sa chaloupe alloit joindre un petit vaisseau armé qui l'attendoit en pleine mer. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle qu'eurent Mendocce et Don Juan. Ils firent mille imprécations contre Don Alvar, et remplirent l'air de plaintes aussi pitoyables que vaines. Tous les domestiques de Théodora animés par un si bel exemple, n'épargnerent point les lamentations. Tout le rivage retentissoit de cris. La fureur, le désespoir, la désolation regnoit sur ces tristes bords. Le ravissement d'Helene ne causa point dans la cour de Sparte une si grande consternation.

Si les valets de Donna Théodora n'avoient pu empêcher son enlèvement, ils s'y étoient du moins opposés avec courage; et leur résistance avoit été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avoient entr'autres blessé un si dangereusement, que ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il étoit demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

On reconnut ce malheureux pour un valet de Don Alvaro; et comme on s'apperçut qu'il respiroit encore, on le porta au château, où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il avoit perdu l'eût laissé dans une extrême foiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir soin de ses jours, et de ne le pas livrer à la rigueur de la justice, pourvu qu'il voulût dire où son maître emmenoit Donna Théodora.

Il fut flatté de cette promesse, bien qu'en l'état où il étoit il dut avoir peu d'espérance d'en profiter. Il rappella le peu de force qui lui restoit, et d'une voix foible, confirma l'avis que Don Fadrique avoit reçu. Il ajouta ensuite, que Don Alvar avoit dessein de conduire la veuve de Cisuentes à Sassari dans l'isle de Sardaigne, où il avoit un parent dont la protection et l'autorité lui promettoient un sûr asyle.

Cette

Cette déposition soulagea le desespoir de Mendocce et du Polédan. Ils laissèrent le blessé dans le château, où il mourut quelques heures après, et ils s'en retournèrent à Valence en songeant au parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite. Ils s'embarquèrent bien-tôt tous deux, sans suite, à Dénia pour passer au Port Mahon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvassent une commodité pour aller à l'île de Sardaigne. Effectivement ils ne furent pas plutôt arrivés au Port Mahon qu'ils apprirent qu'un vaisseau fretté pour Cagliari, devoit incessamment mettre à la voile. Ils profitèrent de l'occasion.

Le vaisseau partit avec un vent tel qu'ils le pouvoient souhaiter ; mais cinq ou six heures après leur départ, il survint un calme, et la nuit le vent étant devenu contraire, ils furent obligés de louvoyer dans l'espérance qu'il changeroit. Ils navigèrent de cette sorte pendant trois jours ; le quatrième, sur les deux heures après midi, ils découvrirent un vaisseau qui venoit droit à eux les voiles tendues. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau marchand, mais voyant qu'il s'avançoit presque sous leur canon, sans arborer aucun pavillon, ils ne douterent plus que ce ne fût un corsaire.

Ils ne se trompoient pas. C'étoit un pirate de Thunis, qui croyoit que les Chrétiens alloient se rendre sans combattre ; mais lorsqu'il s'aperçût qu'ils broüilloient les voiles et préparoient leur canon, il jugea que l'affaire seroit plus sérieuse qu'il n'avoit pensé. C'est pourquoi il s'arrêta, broüilla aussi ses voiles, et se dispoia au combat.

Ils commençoient de part et d'autre à se canonner, et les Chrétiens sembloient avoir quelque avantage ; mais un corsaire d'Alger, avec un vaisseau plus grand et mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action, prit le parti du pirate de Thunis. Il s'approcha du bâtiment Espagnol à pleines voiles, et le mit entre deux feux.

Les Chrétiens perdirent courage à cette vue, et ne voulant pas continuer un combat qui devenoit trop inégal, ils cessèrent de tirer. Alors il parut sur la poupe du navire d'Alger un esclave qui se mit à crier,

en Espagnol, aux gens du vaisseau Chrétien qu'ils eussent à se rendre pour Alger, s'ils vouloient qu'on leur fît quartier. Après ce cri un Turc qui tenoit une banderolle de taffetas verd parsemée de demi-lunes d'argent entrelassées, la fit floter dans l'air. Les Chrétiens considérant que toute leur résistance ne pouvoit être qu'inutile, ne songerent plus à se défendre. Ils se livrerent à toute la douleur que l'idée de l'esclavage peut causer à des hommes libres; et le maître craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderolle de la poupe, se jetta dans l'esquif avec quelques uns de ses matelots, et alla se rendre au corsaire d'Alger.

Ce pirate envoya une partie de ses soldats visiter le bâtiment Espagnol, c'est à-dire, piller tout ce qu'il y avoit dedans. Le corsaire de Thunis, de son côté, donna la même ordre à quelques-uns de ses gens; de sorte que tous les passagers de ce malheureux navire furent en un instant défarmés et fouillés, et on les fit passer ensuite dans le vaisseau Algérien, où les deux pirates en firent un partage qui fut réglé par le sort.

C'eût été du moins une consolation pour Mendoce, et pour son ami, de tomber tous deux au pouvoir du même corsaire. Ils auroient trouvé leurs chaînes moins pesantes, s'ils avoient pu les porter ensemble; mais la fortune, qui vouloit leur faire éprouver toute sa rigueur, soumit Don Fadrique au corsaire de Thunis, et Don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le desespoir de ces amis, quand il leur fallut se quitter. Ils se jetterent aux pieds des pirates, pour les conjurer de ne les point séparer. Mais ces corsaires, dont la barbarie étoit à l'épreuve des spectacles les plus touchans, ne se laisserent point fléchir. Au contraire, jugeant que ces deux captifs étoient des personnes considérables, et qu'ils pourroient payer une grosse rançon, ils résolurent de les partager.

Mendoce et Zarate voyant qu'ils avoient affaire à des cœurs impitoyables, se regardoient l'un l'autre, et s'exprimoient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorsque l'on eut achevé le partage du butin, et que le pirate de Thunis voulut regagner son bord :

port, avec les esclaves qui lui étoient échus, ces deux hommes se penferent expirer de douleur. Mendoce s'approcha du Tolédan, et le serrant entre ses bras : Il faut donc, lui dit-il, que vous nous séparions ? Quelle affreuse nécessité ! Ce n'est pas assez que l'audace d'un ravisseur demeure impunie : on nous défend même d'unir nos plaintes et nos regrets. Ah ! Don Juan, qu'avons-nous fait au ciel, pour éprouver si cruellement sa colère ? Ne cherchez point ailleurs la cause de nos disgrâces, répondit Don Juan, il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des deux personnes que je me suis immolées, quoi qu'excusable aux yeux des hommes, aura sans doute irrité le ciel, qui vous punit aussi d'avoir pris de l'amitié pour un misérable que le ciel poursuit sa justice.

En parlant ainsi, ils répandoient tous deux des larmes si abondamment, et soupiroient avec tant de violence, que les autres esclaves n'en étoient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les soldats de Thunis, encore plus barbares que leur maître, remarquant que Mendoce tarδοit à fortir du vaisseau, l'arrachèrent brutalement des bras du Tolédan, et l'entraînerent avec eux en le chargeant de coups. Adieu, cher ami, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus. Donna Théodora n'est point vengée ! Les maux que ces cruels m'apprentent feront les moindres peines de mon esclavage.

Don Juan ne put répondre à ces paroles. Le traitement qu'il voyoit faire à son ami, lui causa un saisissement qui lui ôta l'usage de la voix. Comme l'ordre de cette histoire demande que nous suivions le Tolédan ; nous laisserons Don Fadrique dans le navire de Thunis.

Le corsaire d'Alger retourna vers son port, où étant arrivé, il mena ses nouveaux esclaves chez le Bacha, et de-là au marché où l'on a coutume de les vendre. Un officier du Dey Mézomorto acheta Don Juan pour son maître, chez qui l'on employa ce nouvel esclave à travailler dans les jardins du Haram *. Cette occupa-

* C'est le nom que l'on donne à tous les serails des particuliers. Il n'y a que le serail du Grand Seigneur qui soit appelé serail.

tion, quoique pénible pour un gentilhomme, ne laissa pas de lui être agréable, à cause de la solitude qu'elle demandoit. Dans la situation où il se trouvoit, rien ne pouvoit le flater davantage que la liberté de s'occuper de ses malheurs. Il y pensoit sans cesse. et lorsqu'il se voyoit en l'esprit, loin de faire quelque effort pour se détacher des images les plus affligeantes, sembloit prendre plaisir à se les retracer.

Un jour que sans appercevoir le Dey qui se promenoit dans le jardin, il chantoit une chanson triste en travaillant. Mézomorto s'arrêta pour l'écouter. Il fut assez content de sa voix, et s'approchant de lui par curiosité, il lui demanda comme il se nommoit : Le Tolédan lui répondit, qu'il s'appelloit Alvaro. En entrant chez le Dey, il avoit jugé à propos de changer de nom, suivant la coutume des esclaves, et il avoit pris celui-là, parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Théodora par Alvaro Ponce, il lui étoit venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mézomorto qui sçavoit passablement l'Espagnol, lui fit plusieurs questions sur les coutumes d'Espagne, et particulièrement sur la conduite que les hommes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes : A quoi Don Juan répondit d'une manière dont le Dey fut très-satisfait.

Alvaro, lui dit-il, tu me parois avoir de l'esprit, et je ne te crois pas un homme du commun ; mais quelque que tu puisses être, tu as le bonheur de me plaire, et je veux t'honorer de ma confiance. Don Juan, à ces mots, se prosterna aux pieds du Dey, et se leva après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche, à ses yeux et ensuite sur sa tête.

Pour commencer à t'en donner des marques, reprit Mézomorto, je te dirai que j'ai dans mon sérail le plus belles femmes de l'Europe. J'en ai une entr'autres à qui rien n'est comparâble. Je ne crois pas que le Grand Seigneur même en possède une si parfaite quoique ses vaisseaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il semble que son visage soit le soleil réfléchi, et sa taille paroît être la tige du rosier planté dans le jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté.

Mais ce miracle de la nature, avec une beauté si rare, conserve une tristesse mortelle, que le tems et mon amour ne sçauroient dissiper. Bien que la fortune l'ait soumise à mes desirs, je ne les ai point encore satisfaits. - Je les ai toujours domptés, et contre l'usage ordinaire de mes pareils, qui ne recherchent que le plaisir des sens, je me suis attaché à gagner son cœur par une complaisance, et par des respects, que le dernier des musulmans auroit honte d'avoir pour une esclave Chrétienne.

Cependant tous mes soins ne font qu'aigrir sa mélancolie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me lasser. L'idée de l'esclavage n'est point gravée dans l'esprit des autres avec des traits si profonds ; mes regards favorables l'ont bien-tot effacé. Cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois avant que je cède à mes transports, il faut que je fasse un effort encore. Je veux me servir de ton entremise. Comme l'esclave est Chrétienne, et même de ta nation, elle pourra prendre de la confiance en toi, et tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vante-lui mon rang et mes richesses. Représente lui que je la distinguerai de toutes mes esclaves ; fais-lui même envisager, s'il le faut, qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mézomorto ; et dis lui que j'aurai pour elle plus de considération que je n'en aurois pour une Sultane dont sa Hauteesse voudroit m'offrir la main.

Don Juan se prosterna une seconde fois devant le Dey, et quoique peu satisfait de cette commission, l'assura qu'il feroit tout son possible pour s'en bien acquitter. C'est assez, repliqua Mézomorto, abandonné ton ouvrage et me suis. Je vais, contre des usages, te faire parler en particulier à cette belle esclave. Mais crains d'abuser de ma confiance. Des supplices inconnus aux Turcs même puniroient ta témérité. Tache de vaincre sa tristesse, et songe que ta liberté est attachée à la fin de mes souffrances. Don Juan quitta son travail, et suivit le Dey, qui avoit pris les devans pour aller disposer la captive affligée à recevoir son argent.

Elle étoit avec deux vieilles esclaves qui se retirèrent d'abord qu'elles virent paroître Mézomorto. La belle

Belle esclave le salua avec beaucoup de respect ; mais elle ne put s'empêcher de fremir, ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il s'offroit à sa vuë. Il s'en aperçut, et pour la rassurer : Aimable captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a parmi mes esclaves un Espagnol, que vous ferez peut-être bien-aïse d'entretenir. Si vous souhaitez de le voir, je lui accorderai la permission de vous parler, et même sans temoins.

La belle esclave témoigna qu'elle le vouloit bien. Je vais vous l'envoyer, reprit le Dey. Puisse-t-il par ses discours soulager vos ennuis. En achevant ces paroles, il fortit et rencontrant le Tolédan qui arrivoit, il lui dit tout bas. Tu peux entrer, et après que tu auras entretenu la captive, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra aussi-tôt dans la chambre, poussa la porte, salua l'esclave, sans attacher ses yeux sur elle, et l'esclave reçut son salut sans le regarder fixement ; mais venant tout-à coup à s'envisager l'un l'autre avec attention, ils firent un cri de surprise et de joie. O Ciel ! dit le Tolédan, en s'approchant d'elle, n'est-ce point une image vaine qui me séduit ? Est-ce en effet Donna Théodora que je vois ! Ah ! Don Juan, s'écria la belle esclave, est ce vous qui me parlez ! Oüi, Madame, répondit-il en baïfant tendrement une de ses mains, c'est Don Juan lui-même. Reconnoissez-moi à ces pleurs, que mes yeux charmés de vous revoir ne sçauroient retenir ; à ces transports, que votre présence seule est capable d'exciter. Je ne murmure plus contre la fortune, puisqu'elle vous rend à mes vœux. Mais où m'emporte une joie immodérée ? J'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du sort y êtes-vous tombée ! Comment avez-vous pu vous sauver de la téméraire ardeur de Don Alvar ? Ah ! qu'elle m'a causé d'allarmes ! et que je crains d'apprendre que le ciel n'ait pas assez protégé la vertu.

Le Ciel, dit Donna Théodora, m'a vengée d'Alvaro Pence. Si j'avois le tems de vous raconter

— Vous

—Vous en avez tout le loisir, interrompit Don Juan. Le Dey me permet d'être avec vous, et ce qui doit vous surprendre, de vous entretenir sans témoins. Profitons de ces heureux momens. Instruisez-moi de tout ce qui vous est arrivé depuis votre enlèvement jusqu'ici. Eh ! qui vous a dit, reprit-elle, que c'est par Don Alvar que j'ai été enlevé ? Je ne le sçai que trop bien, repartit Don Juan. Alors il lui conta succinctement de quelle manière il l'avoit appris, et comme Mendocce et lui s'étant embarqués pour aller chercher son ravisseur, ils avoient été pris par des corsaires. Dès qu'il eut achevé son recit, Théodora commença le sien dans ces termes :

Il n'est pas besoin de vous dire, que je fus fort étonnée de me voir saisie par une troupe de gens masqués. Je m'évanouïs entre les bras de celui qui m'e portoit, et quand je revins de mon évanouïssment, qui fut sans doute très-long, je me trouvai seule avec Inés, une de mes femmes, en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau qui avoit les voiles au vent.

La malheureuse Inés se mit à m'exhorter à prendre patience, et j'eus lieu de juger par ses discours qu'elle étoit d'intelligence avec mon ravisseur. Il osa se montrer devant moi, et venant se jeter à mes pieds, Madame, me dit-il, pardonnez à Don Alvar le moyen dont il se sert pour vous posséder. Vous sçavez quels soins je vous ai rendus, et par quel attachement j'ai disputé votre cœur à Don Fadrique jusqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avois eu pour vous qu'une passion ordinaire, je l'aurois vaincuë, et je me serois consolé de mon malheur ; mais mon sort est d'adorer vos charmes. Tout méprisé que je suis, je ne sçaurois m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour. Je n'ai point attenté à votre liberté, pour effrayer votre vertu par d'indignes efforts ; et je prétends que dans la retraite où je vous conduis, un nœud éternel et sacré unisse nos destins.

Il me tint encore d'autres discours dont je ne puis bien me ressouvenir ; mais à l'entendre, il sembloit, qu'en me forçant à l'épouser, il ne me tirannisoit pas, et que je devois moins le regarder comme un ravisseur

infolent que comme un amant passionné. Pendant qu'il parla, je ne fis que pleurer et me désespérer ; ce'st pourquoi il me quitta, sans perdre le tems à me persuader ; mais en se retirant il fit un signe à Inés, et je compris que c'étoit pour qu'elle appuyât adroitement les raisons dont il avoit voulu m'ebloüir.

Elle n'y manqua point ; elle me représenta même qu'après l'éclat d'un enlèvement, je ne pourrois guère me dispenser d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque aversion que j'eusse pour lui. Que ma réputation ordonnoit ce sacrifice à mon cœur. Ce n'étoit pas le moyen d'essuyer mes larmes, que de me faire voir la nécessité de ce mariage affreux. Aussi étois-je inconsolable. Inés ne sçavoit plus que me dire, lorsque tout-à-coup nous entendimes sur le tillac un grand bruit qui attira toute notre attention.

Ce bruit que faisoient les gens de Don Alvar, étoit causé par la vuë d'un gros vaisseau qui venoit fondre sur nous à voiles déployées. Comme le nôtre n'étoit pas si bon voilier que celui-là, il nous fut impossible de l'éviter. Il s'approcha de nous, et bien-tôt nous entendimes crier : *Arrive, arrive*. Mais Alvaro Ponce et ces gens aimant mieux mourir que de se rendre, furent assez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très-vive. Je ne vous en ferai point le détail. Je vous dirai seulement que Don Alvar et tous les siens y périrent, après s'être battus comme des désespérés. Pour nous, l'on nous fit passer dans le gros vaisseau qui appartenoit à Mézomorto, et que commandoit Aby Aly Osinan, un de ses officiers.

Aby Aly mc regarda long-tems avec quelque surprise, et connoissant à mes habits que j'étois Espagnole, il me dit en langue Castellane : Modérez votre affliction. Consoloz-vous d'être tombée dans l'esclavage. Ce malheur étoit inévitable pour vous. Mais, que dis-je, ce malheur ! c'est un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des Chrétiens. Le Ciel ne vous a point faite naître pour ces misérables mortels ; vous méritez les vœux des premiers hommes du monde. Les seuls musulmans sont dignes de vous posséder. Je vais, ajouta-t-il, reprendre la route d'Alger. Quoique

que je n'aie point fait d'autre prise, je suis persuadé que le Dey mon maître sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience que j'aurai eue de remettre entre ses mains une beauté qui va faire ses délices et tout l'ornement de son sérail.

A ce discours qui me faisoit connoître ce que j'avois à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly qui voyoit d'un autre œil que moi le sujet de ma frayeur, n'en fit que rire, et cingla vers Alger, tandis que je m'affligeois sans modération. Tantôt j'adressois mes soupirs au ciel, et j'implorois son secours : tantôt je souhaitois que quelques vaisseaux Chrétiens vinssent nous attaquer, ou que les flots nous engloutissent. Après cela, je souhaitois que mes larmes et ma douleur me rendissent si effroyable, que ma vue pût faire horreur au Dey. Vains souhaits ! que ma pudeur alarmée me faisoit former. Nous arrivâmes au port ; on me conduisit dans ce palais : Je parus devant Mézomorto.

Je ne sçai point ce que dit Aby Aly en me présentant à son maître, ni ce que son maître lui répondit, parce qu'ils se parlèrent en Ture ; mais je crus m'apercevoir aux gestes et aux regards du Dey que j'avois le malheur de lui plaire, et les choses qu'il me dit ensuite en Espagnol, acheverent de me mettre au désespoir en me confirmant dans cette opinion.

Je me jettai vainement à ses pieds, et lui promis tout ce qu'il voudroit pour ma rançon. J'eus beau tenter son avarice par l'offre de tous mes biens ; il me dit qu'il m'estimoit plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement, qui est le plus magnifique de son palais ; et depuis ce tems-là il n'a rien épargné pour bannir la tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les esclaves de l'un et de l'autre sexe qui sçavent chanter, ou jouer de quelque instrument. Il m'a ôté Inés, dans la pensée qu'elle ne faisoit que nourrir mes chagrins, et je suis servie par des vieilles esclaves qui m'entretiennent sans cesse de l'amour de leur maître, et de tous les différens plaisirs qui me sont réservés.

Mais tout ce qu'on met en usage pour me divertir, produit un effet tout contraire. Rien ne peut me con-

foler. Captive dans ce détestable palais qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je souffre encore moins de la perte de ma liberté, que de la terreur que m'inspire l'odieuse tendresse du Dey ! Quoique je n'aie trouvé en lui, jusqu'à ce jour, qu'un amant complaisant et respectueux, je n'en ai pas moins d'effroi, et je crains que lassé d'un respect qui le gêne déjà peut-être, il n'abuse enfin de son pouvoir. Je suis agitée sans relâche de cette affreuse crainte, et chaque instant de ma vie m'est un supplice nouveau.

Donna Théodora ne put achever ces paroles sans verser des pleurs. Don Juan en fut pénétré : Ce n'est pas sans raison, Madame, lui dit-il, que vous vous faites de l'avenir une si horrible image. J'en suis autant épouvanté que vous. Le respect du Dey est plus prêt à se démentir que vous ne pensez. Cet amant soumis dépoüillera bien-tôt sa feinte douceur. Je ne le sçai que trop, et je vois tout le danger que vous courez.

Mais, continua-t-il, en changeant de ton, je n'en ferai pas un témoin tranquille. Tout esclave que je suis, mon desespoir est à craindre. Avant que Mézomorto vous outrage je veux enfoncer dans son sein — Ah ! Don Juan, interrompit la veuve de Cifuentes, quel projet osez-vous concevoir ? Gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort seroit suivie ! les Turcs ne la vengeroient-ils pas ? Les tourmens les plus effroyables — Je ne puis y penser sans fremir. D'ailleurs, n'est-ce pas vous exposer à un péril superflu ? En ôtant la vie au Dey, me rendriez-vous la liberté ? Hélas ! je serois vendue à quelque scélérat peut-être qui auroit moins de respect pour moi que Mézomorto. C'est à toi, Ciel, à montrer ta justice ; tu connois la brutale envie du Dey ; tu me défends le fer et le poison : C'est donc à toi de prévenir un crime qui t'offense.

— Oüi, Madame, reprit Zarate, le ciel le préviendra. Je sens déjà qu'il m'inspire. Ce qui me vient dans l'esprit en ce moment est sans doute un avis secret qu'il me donne. Le Dey ne m'a permis de vous voir que pour vous porter à répondre à son amour. Je dois aller lui rendre compte de notre conversation. I
faut

faut le tromper. Je vais lui dire, que vous n'êtes pas inconsolable : que la conduite qu'il tient avec vous commence à soulager vos peines, et que s'il continuë, il doit tout espérer. Secondez-moi de votre côté. Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triste qu'à l'ordinaire, feignez de prendre quelque sorte de plaisir à ses discours.

Quelle contrainte interrompt Donna Théodora : Comment une ame franche et sincère pourra-t-elle se trahir jusques-là ? Et quel sera le fruit d'une feinte si pénible ? Le Dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement, et voudra par sa complaisance achever de vous gagner. Pendant ce tems-là, je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, est difficile ; mais je connois un esclave adroit dont j'espère que l'industrie ne nous fera pas inutile.

Je vous laisse, poursuivit-il, l'affaire veut de la diligence. Nous nous reverrons. Je vais trouver le Dey, et tâcher d'amuser par des fables son impétueuse ardeur. Vous, Madame, préparez-vous à le recevoir. Dissimulez. Efforcez-vous. Que vos regards que sa présence blesse, soient défarmés de haine et de rigueur. Que votre bouche, qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, tienne un langage qui le flatte. Ne craignez point de lui paroître favorable ; il faut tout promettre pour ne rien accorder. C'est assez, répartit Théodora ; je ferai tout ce que vous me dites, puisque le malheur qui me menace m'impose cette cruelle nécessité. Allez, Don Juan, employez tous vos soins à finir mon esclavage. Ce sera un surcroit de joie pour moi, si je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan, suivant l'ordre de Mézomorto, se rendit auprès de lui : Hé bien Alvaro, lui dit ce Dey avec beaucoup d'émotion, quelles nouvelles m'apportes-tu de la belle esclave ? L'as-tu disposée à m'écouter ? Si tu m'apprens que je ne dois point me flatter de vaincre sa farouche douleur, je jure par la tête du Grand Seigneur, mon maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui par la force, ce que l'on refuse à ma complaisance. Seigneur, lui répondit Don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable. Vous ne serez point ob-

bligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire votre amour. L'esclave est une jeune dame qui n'a point encore aimé; elle est si fière qu'elle a rejeté les vœux des premiers seigneurs d'Espagne. Elle vivoit en souveraine dans son pays. Elle se voit captive ici. Une ame orgueilleuse doit sentir long-tems la différence de ces conditions. Cependant cette superbe Espagnole s'accoutumera comme les autres à l'esclavage. J'ose même vous dire que déjà ses fers commencent à lui moins peser. Ces déférences attentives que vous avez pour elle, ces soins respectueux qu'elle n'attendoit pas de vous, adoucissent ses déplaisirs, et triomphent peu à peu de sa fierté. Ménagez, Seigneur, cette favorable disposition. Continuez, achevez de charmer cette belle esclave par de nouveaux respects, et vous la verrez bien-tôt, renduë à vos desirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce discours, s'écria le Dey. L'espoir que tu me donnes peut tout sur moi. Oüi, je retiendrai mon impatiente ardeur, pour mieux la satisfaire. Mais ne me trompes-tu point? Où ne t'es-tu pas trompé toi-même? Je vais tout à l'heure entretenir l'esclave. Je veux voir, si je démêlerai dans ces yeux ces flateuses apparences que tu y as remarquées. En disant ces paroles, il alla trouver Théodora; et le Tolédan retourna dans le jardin où il rencontra le jardinier, qui étoit cet esclave adroit dont il prétendoit employer l'industrie pour tirer d'esclavage la veuve de Cifuentes.

Le jardinier, nommé Francisque, étoit Navarrois. Il connoissoit parfaitement Alger, pour y avoir servi plusieurs patrons avant que d'être au Dey. Francisque mon ami, lui dit Don Juan, vous me voyez très-affligé. Il y a dans ce palais une jeune dame des plus considérables de Valence. Elle a prié Mézomorto de taxer lui-même sa rançon; mais il ne veut pas qu'on la rachete, parce qu'il en est amoureux. Et pourquoi cela vous chagrine-t-il si fort? lui dit Francisque. C'est que je suis de la même ville; repartit le Tolédan. Ses parens et les miens sont intimes amis. Il n'est rien que je ne fusse capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté.

Quoique:

Quoique ce ne soit pas une chose aisée, repliqua Francisque, j'ose vous assurer que j'en viendrois à bout, si les parens de la dame étoient d'humeur à bien payer ce service. N'en doutez pas, repartit Don Juan ; je répons de leur reconnoissance, et sur tout de la sienne. On la nomme Donna Théodora. Elle est veuve d'un homme qui lui a laissé de grands biens, et elle est aussi généreuse que riche. En un mot, je suis Espagnol et noble, ma parole doit vous suffire.

Hé bien ! reprit le jardinier, sur la foi de votre promesse, je vais chercher un renegat Catalan que je connois, et lui proposer——Que dites-vous ? interrompit le Tolédan tout surpris. Vous pourriez vous fier à un misérable qui n'a pas eu honte d'abandonner sa religion pour——Quoique renegat, interrompit à son tour Francisque, il ne laisse pas d'être honnête homme. Il me paroît plus digne de pitié que de haine, et je le trouverois excusable, si son crime pouvoit recevoir quelque excuse. Voici son histoire en deux mots.

Il est natif de Barcelone, et chirurgien de profession. Voyant qu'il ne faisoit pas trop bien ses affaires à Barcelone, il résolut d'aller s'établir à Cartagène, dans la pensée qu'en changeant de lieu, il deviendrait plus heureux qu'il n'étoit. Il s'embarqua donc pour Cartagène avec sa mère ; mais ils rencontrèrent un pirate d'Alger, qui les prit, et les amena dans cette ville. Ils furent vendus, sa mere à un More, et lui à un Turc, qui le maltraita si fort, qu'il embrassa le Mahométisme pour finir son cruel esclavage, comme aussi pour procurer la liberté à sa mere qu'il voyoit traitée avec beaucoup de rigueur chez le More son patron. En effet, s'étant mis à la solde du Bacha, il alla plusieurs fois en course, et amassa quatre cens patagons. Il en employa une partie au rachat de sa mere ; et pour faire valoir le reste, il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte.

Il se fit Capitaine. Il acheta un petit vaisseau sans pont, et avec quelques soldats Turcs qui voulurent bien se joindre à lui, il alla croiser entre Alicante et Cartagène. Il revint chargé de butin. Il retourna
encore :

encore, et ses courses lui réussirent si bien, qu'il se vit enfin en état d'armer un gros vaisseau, avec lequel il fit des prises considérables; mais il cessa d'être heureux. Un jour il attaqua une frégate Françoisise qui maltraita tellement son vaisseau, qu'il eut de la peine à regagner le port d'Alger. Comme on juge en ce pays-ci du mérite des pirates par le succès de leurs entreprises, le renegat tomba, par ses disgrâces, dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit et du chagrin. Il vendit son vaisseau, et se retira dans une maison hors de la ville, où depuis ce tems-là il vit du bien qui lui reste, avec sa mere et plusieurs esclaves qui les servent.

Je le vais voir souvent. Nous avons demeuré ensemble chez le même patron. Nous sommes fort amis; il me découvre ses plus secretes pensées; et il n'y a pas trois jours qu'il me disoit, les larmes aux yeux, qu'il ne pouvoit être tranquille depuis qu'il avoit eu le malheur de renier sa foi: Que pour appaiser les remords qui le déchiroient sans relâche, il étoit quelquefois tenté de fouler aux pieds le turban, et au hazard d'être brûlé tout vif, de réparer, par un aveu public de son repentir, le scandale qu'il avoit causé aux Chrétiens.

Tel est le renegat à qui je veux m'adresser, continua Francisque. Un homme de cette sorte ne vous doit pas être suspect. Je vais sortir, sous prétexte d'aller au Bagne *. Je me rendrai chez lui; je lui représenterai qu'au lieu de se laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de l'église, il doit songer aux moyens d'y rentrer: qu'il n'a pour cet effet qu'à équiper un vaisseau, comme si ennuyé de sa vie oisive, il vouloit retourner en course, et qu'avec ce bâtiment nous gagnerons la côte de Valence où Donna Théodora lui donnera de quoi passer agréablement le reste de ses jours à Barcelone.

Oùï, mon cher Francisque, s'écria Don Juan, transporté de l'espérance que l'esclave Navarrois lui donnoit, vous pouvez tout promettre à ce renegat. Vous et lui, soyez sûrs d'être bein récompensés. Mais

* Lieu où s'assemblent les esclaves.

croyez-vous que ce projet s'exécute de la manière que vous le concevez ? Il peut y avoir des difficultés qui ne s'offrent point à mon esprit, répartit Francisque ; mais nous les leverons le renegat et moi. Alvaro, ajouta-t-il en le quittant, j'augure bien de notre entreprise, et j'espère qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas sans inquiétude que le Tolédan attendit Francisque, qui revint trois ou quatre heures après, et qui lui dit : J'ai parlé au renegat ; je lui ai proposé notre dessein, et après une longue délibération, nous sommes convenus qu'il achètera un petit vaisseau tout équipé ; que comme il est permis de prendre pour matelots des esclaves, il se servira de tous les siens ; que de peur de se rendre suspect, il engagera douze soldats Turcs, de même que s'il avoit effectivement envie d'aller en course ; mais que deux jours avant celui qu'il leur assignera pour le départ, il s'embarquera la nuit avec ses esclaves, levera l'ancre sans bruit, et viendra nous prendre, avec son esquif, à une petite porte de ce jardin, qui n'est pas éloignée de la mer. Voilà le plan de notre entreprise. Vous pouvez en instruire la dame esclave, et l'assurer que dans quinze jours au plus tard, elle sera hors de captivité.

Quelle joie pour Zarate d'avoir une si agréable assurance à donner à Donna Théodora. Pour obtenir la permission de la voir, il chercha le jour suivant Mézomorto, et l'ayant rencontré : Pardonnez-moi, Seigneur, lui dit-il, si j'ose vous demander comment vous avez trouvé la belle esclave. Etes-vous plus satisfait ? ————— J'en suis charmé interrompit le Dey. Ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards. Ses discours, qui n'étoient auparavant que des réflexions éternelles sur son état n'ont été mêlés d'aucune plainte, et même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante.

C'est à tes soins, Alvaro, que je dois ce changement. Je vois que tu connois bien les femmes de ton pays. Je veux que tu l'entretienne encore pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Epuise ton esprit et ton adresse pour hâter mon bonheur ; je romprai

romprai aussi-tôt tes chaînes, et je jure par l'ame de notre grand prophete, que je te renverrai dans ta patrie, chargé de tant de bienfaits, que les Chrétiens, en te revoyant, ne pourront croire que tu revienne de l'esclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flater l'erreur de Mézomorto : Il feignit d'être très-sensible à ses promesses, et sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement, il s'empressa d'aller voir la belle esclave. Il la trouva seule dans son appartement. Les vieilles qui la servoient étoient occupées ailleurs. Il lui apprit ce que le Navarrois et le renegat avoient complotté ensemble, sur la foi des promesses qui leur avoient été faites.

Ce fut une grande consolation pour la dame d'entendre qu'on avoit pris de si bonnes mesures pour sa délivrance : Est-il possible, s'écria-t-elle dans l'excès de sa joie, qu'il me soit permis d'espérer de revoir encore Valence, ma chere patrie ? Quel bonheur, après tant de perils et d'allarmes, d'y vivre en repos avec vous ! Ah ! Don Juan, que cette pensée m'est agréable ! En partagez-vous le plaisir avec moi ? Songez-vous qu'en m'arrachant au Dey, c'est votre femme que vous lui enlevez ?

Hélas ! répondit Zarate, en poussant un profond soupir : Que ces paroles flatteuses auroient de charmes, pour moi, si le souvenir d'un amant malheureux n'y venoit point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur ! Pardonnez-moi, Madame, cette délicatesse, avoiez même que Mendoce est digne de votre pitié. C'est pour vous qu'il est parti de Valence, qu'il a perdu la liberté ; et je ne doute point qu'à Thunis il ne soit moins accablé du poids de ses chaînes, que du désespoir de ne vous avoir pas vengée.

Il méritoit, sans doute, un meilleur sort, dit Donna Théodora. Je prens le Ciel à témoin que je suis pénétré de tout ce qu'il a fait pour moi ; je ressens vivement les peines que je lui cause ; mais par un cruel effet de la malignité des astres, mon cœur ne sçauroit être le prix de ses services.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de deux vieilles qui servoient la veuve de Cifuentes. Don
Juan

Juan changea de discours, et faisant le personnage du confident du Dey : Oüi, charmante esclave, dit-il à Théodora, vous avez enchainé celui qui vous retient dans les fers. Mézomorto, votre maitre et le mien, le plus amoureux et le plus aimable de tous les Turcs, est très-content de vous. Continuez à le traiter favorablement, et vous verrez bien-tôt la fin de vos déplaisirs. Il sortit en prononçant ces derniers mots, dont le vrai sens ne fut compris que par cette dame.

Les choses demeurerent huit jours dans cette disposition au palais du Dey. Cependant le renegat Catalan avoit acheté un petit vaisseau presque tout équipé, et il faisoit les préparatifs du départ ; mais six jours avant qu'il fût en état de se mettre en mer, Don Juan eut de nouvelles alarmes.

Mézomorto l'envoya chercher, et l'ayant fait entrer dans son cabinet : Alvaro, lui dit-il, tu es libre ; tu partiras, quand tu voudras, pour t'en retourner en Espagne. Les présents que je t'ai promis sont prêts. J'ai vu la belle esclave aujourd'hui. Qu'elle m'a paru différente de cette personne, dont la tristesse me faisoit tant de peine ! chaque jour le sentiment de sa captivité s'affoiblit. Je l'ai trouvée si charmante, que je viens de prendre la résolution de l'épouser. Elle fera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles, et quelque effort qu'il fit pour se contraïndre, il ne put cacher son trouble et sa surprise au Dey, qui lui en demanda la cause.

Seigneur, lui répondit le Tolédan, dans son embarras, je suis sans doute fort étonné qu'un des plus considérables personnages de l'empire Ottoman veuille s'abaisser jusqu'à épouser une esclave. Je sçai bien que cela n'est pas sans exemple parmi vous ; mais, enfin, l'illustre Mézomorto qui peut prétendre aux filles des premiers officiers de la Porte ——— J'en demeure d'accord, interrompit le Dey ; je pourrois même aspirer à la fille du Grand-Vizir, et me flater de succéder à l'emploi de mon beau-pere, mais j'ai des richesses immenses et peu d'ambition. Je préfère le repos et les plaisirs dont je jouïs ici au vizarat, à ce dangereux honneur où nous ne sommes pas plutôt montés,

montés, que la crainte des Sultans ou la jalousie des envieux qui les approchent nous en précipitent. D'ailleurs, j'aime mon esclave, et sa beauté la rend assez digne du rang où ma tendresse l'appelle.

Mais il faut, ajoûta-t-il, qu'elle change aujourd'hui de religion, pour mériter l'honneur que je veux lui faire. Crois-tu que des préjugés ridicules le lui fassent mépriser ? Non, Seigneur, répartit Don Juan, je suis persuadé qu'elle sacrifiera tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant de vous dire, que vous ne devez point l'épouser brusquement. Ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quitter une religion qu'elle a sucée avec le lait, ne la révolte d'abord. Donnez-lui le tems de faire des réflexions. Quand elle se représentera, qu'au lieu de la déshonorer et de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnoissance et sa vanité vaincra peu à peu ses scruples. Différez de huit jours seulement l'exécution de votre dessein.

Le Dey demeura quelque tems rêveur. Le delai que son confident lui proposoit n'étoit guère de son goût ; néanmoins le conseil lui parut fort judicieux. Je cède à tes raisons, Alvaro, lui dit-il, quelque impatience que j'aie de posséder l'esclave, j'attendrai donc encore huit jours. Va la voir tout à l'heure, et la dispose à remplir mes désirs après ce tems-là. Je veux que ce même Alvaro qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'appartement de Théodora, et l'instruisit de ce qui venoit de se passer entre Mézomorto et lui, afin qu'elle se réglât là-dessus. Il lui apprit aussi que dans six jours le vaisseau du renegat seroit prêt ; et comme elle témoignoit être fort en peine de sçavoir de quelle manière elle pourroit fortir de son appartement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il falloit traverser pour gagner l'escalier étoient bien fermées ; c'est ce qui doit peu vous embarrasser, Madame, lui dit-il ; une fenêtre de votre cabinet donne sur le jardin. C'est par-là que vous descendrez avec une échelle que j'aurai soin de vous fournir.

En-effet, les six jours s'étant écoulés, Francisque avertit le Tolédan que le renegat se préparoit à partir la nuit prochaine. Vous jugez bien qu'elle fut attenduë avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, et pour comble du bonheur, elle devint très-obscure. Dès que le moment d'exécuter l'entreprise fut venu, Don Juan alla poser l'échelle sous la fenêtré du cabinet de la belle esclave, qui l'observoit, et qui descendit aussi-tôt avec beaucoup d'empressement et d'agitation. Ensuite elle s'appuya sur le Tolédan, qui la conduisit vers la petite porte du jardin qui ouvroit sur la mer.

Ils marchoient tous deux à pas précipités, et goûtoient déjà par avance le plaisir de se voir hors d'esclavage ; mais la fortune, avec qui ces amans n'étoient pas encore bien reconciliés, leur suscita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avoient éprouvés jusques-là, et celui qu'ils auroient le moins prévu.

Ils étoient déjà hors du jardin et ils s'avançoient sur le rivage pour s'approcher de l'esquif qui les attendoit, lorsqu'un homme qu'ils prirent pour un compagnon de leur fuite, et dont ils n'avoient aucune défiance, vint tout droit à Don Juan l'épée nue, et la lui enfonçant dans le sein : Perfide Alvaro Ponce, s'écria-t-il, c'est ainsi que Don Fadrique de Mendoce doit punir un lâche ravisseur. Tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le Tolédan ne put résister à la force du coup qui le porta par terre, et en même tems Donna Théodora qu'il soustenoit, saisie à la fois d'étonnement, de douleur, et d'effroi, tomba évanouïe d'un autre côté. Ah ! Mendoce, dit Don Juan, qu'avez vous fait ? C'est votre ami que vous venez de percer ? Juste ciel, reprit Don Fadrique, seroit-il bien possible que j'eusse assassiné — Je vous pardonne ma mort, interrompit Zarate. Le destin seul en est coupable, ou plutôt il a voulu par-là finir nos malheurs. Oüi, mon cher Mendoce, je meurs content, puisque je remets entre vos mains Donna Théodora qui peut vous assurer que mon amitié pour vous ne s'est jamais démentie.

Trop généreux ami, dit Don Fadrique, emporté par un mouvement de désespoir, vous ne mourrez pas seul ;

le même fer qui vous a frappé va punir votre assassin. Si mon erreur peut faire excuser mon crime, elle ne sauroit m'en consoler. A ces mots, il tourna la pointe de son épée contre son estomac, la plongea jusqu'à la garde, et tomba sur le corps de Don Juan, qui s'évanouït, moins affoibli par le sang qu'il perdoit, que surpris de la fureur de son ami.

Francisque et le renegat qui étoient à dix pas de-là, et qui avoient eu leurs raisons pour n'aller pas secourir l'esclave Alvaro, furent fort étonnés d'entendre les dernières paroles de Don Fadrique, et de voir sa dernière action. Ils connurent qu'il s'étoit mépris, et que les blessés étoient deux amis et non de mortels ennemis, comme ils l'avoient cru. Alors ils s'empresferent à les secourir, mais les trouvant sans sentiment, aussi-bien que Théodora, qui étoit toujours évanouïe, ils ne sçavoient quel parti prendre. Francisque étoit d'avis que l'on se contentât d'emporter la dame, et qu'on laissât les cavaliers sur le rivage, où, selon toutes les apparences, ils mourroient bien-tôt, s'ils n'étoient déjà morts : le renegat ne fut pas de cette opinion ; il dit qu'il ne falloit point abandonner les blessés, dont les blessures n'étoient peut-être pas mortelles ; et qu'il les panseroit dans son vaisseau, où il avoit tous les instrumens de son premier métier, qu'il n'avoit point oublié : Francisque se rendit à ce sentiment.

Comme ils n'ignoroient pas de quelle importance il étoit de se hâter, le renegat et le Navarrois, à l'aide de quelques esclaves, porterent dans l'équip la malheureuse veuve de Cisuentes avec ses deux amans encore plus infortunés qu'elle. Ils joignirent en peu de momens leur vaisseau, où d'abord qu'ils furent tous entrés, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres à genoux sur le tillac imploroient la faveur du ciel par les plus ferventes prières que leur pouvoit suggérer la crainte d'être poursuivis par les navires de Mézomorto.

Pour le renegat, après avoir chargé du soin de la manœuvre un esclave François qui l'entendoit parfaitement, il donna sa première attention à Donna Théodora. Il lui rendit l'usage de ses sens, et fit si

bien

bien par ses remèdes que Don Fadrique et le Tolédan reprirent aussi leurs esprits, La veuve de Cifuentes qui s'étoit évanouïe lorsqu'elle avoit vu frapper Don Juan, fut fort étonnée de trouver là Mendocé. Et quoiqu'à le voir, elle jugeât bien qu'il s'étoit blessé lui-même de douleur d'avoir percé son ami, elle ne pouvoit le regarder que comme l'assassin d'un homme qu'elle aimoit.

C'étoit la chose du monde la plus touchante, que de voir ces trois personnes revenueës à elles-mêmes. L'état d'où l'on venoit de les tirer, quoique semblable à la mort, n'étoit pas si digne de pitié. Donna Théodora envisageoit Don Juan avec des yeux où étoient peints tous les mouvemens d'une ame que possèdent la douleur et le desespoir. Et les deux amis attachoient sur elle leurs regards mourans en poussant de profonds soupirs.

Après avoir gardé quelque tems un silence aussi tendre que funeste, Don Fadrique le rompit ; il adressa la parole à la veuve de Cifuentes : Madame, lui dit-il, avant que de mourir, j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage. Plut au ciel que vous me fussiez la liberté ; mais il a voulu que vous eussiez cette obligation à l'amant que vous chérissiez. J'aime trop ce rival, pour en murmurer, et je souhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter ne l'empêche pas de jouir de votre reconnoissance. La dame ne répondit rien à ce discours. Loind'être sensible en ce moment au triste sort de Don Fadrique, elle sentoit pour lui des mouvemens d'aversion que lui inspiroit l'état où étoit le Tolédan.

Cependant, le chirurgien se préparoit à visiter et à fonder les plaies. Il commença par celle de Zarate. Il ne la trouva pas dangereuse, parce que le coup n'avoit fait que glisser au-dessous de la mammelle gauche, et n'offençoit aucune des parties nobles. Le rapport du chirurgien diminua l'affliction de Théodora, et causa beaucoup de joie à Don Fadrique, qui tourna la tête vers cette dame ; je suis content, lui dit-il, j'abandonne sans regret la vie, puisque mon ami est hors de péril. Je ne mourrai point chargé de votre haine.

Il prononça ces paroles d'un air si touchant, que la veuve de Cifuentes en fut pénétrée. Comme elle cessa de craindre pour Don Juan, elle cessa de haïr Don Fadrique ; et ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritoit toute sa pitié : Ah ! Mendocce, lui répondit-elle, emportée par un transport généreux, souffrez que l'on pansé votre blessure. Elle n'est peut-être pas plus considérable que celle de votre ami. Prêtez-vous au soin que l'on veut avoir de vos jours. Vivez, si je ne puis vous rendre heureux, du moins je ne ferai pas le bonheur d'un autre. Par compassion et par amitié pour vous, je retiendrai la main que je voulois donner à Don Juan. Je vous fais le même sacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique alloit repliquer ; mais le chirurgien qui craignoit qu'en parlant il n'irritât son mal, l'obligea de se taire, et visita sa plaie. Elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avoit pénétré dans la partie supérieure du pòumon, ce qu'il jugeoit par une hémorragie ou perte de sang, dont la suite étoit à craindre. D'abord qu'il eût mis le premier appareil, il laissa reposer les cavaliers dans la chambre de poupe sur deux petits lits l'un auprès de l'autre, et emmena ailleurs Donna Théodora, dont il jugea que la présence leur pouvoit être nuisible.

Malgré toutes ces précautions, la fièvre prit à Mendocce, et sur la fin de la journée l'hémorragie augmenta. Le chirurgien lui déclara alors que le mal étoit sans remède, et l'avertit que s'il avoit quelque chose à dire à son ami ou à Donna Théodora, il n'avoit point de tems à perdre. Cette nouvelle causa une étrange émotion au Tolédan. Pour Don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeler la veuve de Cifuentes, qui se rendit auprès de lui dans un état plus aisé à concevoir qu'à représenter.

Elle avoit le visage couvert de pleurs, et elle sanglotoit avec tant de violence, que Mendocce en fut fort agité : Madame, lui dit-il, je ne vaux pas ces précieuses larmes que vous répandez. Arrêtez-les, de grace, pour m'écouter un moment. Je vous fais la même priere mon cher Zarate, ajouta-t-il, en remarquant la vive douleur que son ami faisoit éclater.

Je

Je ſçai bien que cette ſéparation vous doit être rude ; votre amitié m'eſt trop connuë pour en douter. Mais attendez l'un et l'autre que ma mort ſoit arrivée, pour l'honorer de tant de marques de tendreſſe et de pitié.

Suſpendez juſques-là votre affliction. Je la ſens plus que la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le fort, qui me pourſuit, a ſçu cette nuit me conduire ſur le fatal rivage que j'ai teint du ſang de mon ami et du mien. Vous devez être en peine de ſçavoir comment j'ai pu prendre Don Juan pour Don Alvar. Je vais vous en inſtruire, ſi le peu de tems qui me reſte encore à vivre, me permet de vous donner ce triſte éclairciſſement.

Quelques heures après que le vaiſſeau où j'étois eut quitté celui où j'avois laiffé Don Juan, nous rencontrames un corſaire François qui nous attaqua. Il ſe rendit maître du vaiſſeau de Thunis, et nous mit à terre auprès d'Alieante. Je ne fus pas ſi-tôt libre que je ſongeai à racheter mon ami. Pour cet effet, je me rendis à Valence où je fis de l'argent comptant ; et ſur l'avis qu'on me donna qu'à Barcelone il y avoit des peres de la redemption qui ſe préparoient à faire voile vers Alger, je m'y rendis ; mais avant que de fortir de Valence, je priai le gouverneur Don Franciſco de Mendoce, mon oncle, d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la cour d'Eſpagne pour obtenir la grace de Zarate, que j'avois deſſein de ramener avec moi, et de le faire rentrer dans ſes biens qui ont été conſiſques depuis la mort du Duc de Naxéra.

Si-tôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les eſclaves, mais j'avois beau les parcourir tous, je n'y trouvois point ce que je cherchois. Je rencontrai le renegat Catalan à qui ce navire appartient. Je le reconnus pour un homme qui avoit autrefois ſervi mon oncle. Je lui dis le motif de mon voyage, et le priai de vouloir faire une exaëte recherche de mon ami. Je ſuis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être utile. Je dois partir d'Alger cette nuit avec une dame de Valence qui eſt eſclave du Dey. Et comment appelez-vous cette dame ? lui dis-je. Il repartit qu'elle ſe nommoit Théodora.

La surprise que je fis paroître à cette nouvelle, apprit par avance au renegat que je m'intéressois pour cette dame. Il me decouvrit le dessein qu'il avoit formé pour la tirer d'esclavage ; et comme en son recit il fit mention de l'esclave Alvaro, je ne doutai point que ce ne fut Alvaro Ponce lui-même : Servez mon ressentiment, dis-je, avec transport, au renegat. Donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous serez bien-tôt satisfait, me répondit-il ; mais contez-moi auparavant le sujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. Je lui appris toute notre histoire, et lorsqu'il l'eut entenduë : c'est assez, reprit-il, vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner, on vous montrera votre rival, et après que vous l'aurez puni, vous prendrez sa place, et viendrez avec nous à Valence conduire Donna Théodora.

Néanmoins mon impatience ne me fit point oublier Don Juan. Je laissai de l'argent pour sa rançon entre les mains d'un marchand Italien nommé Francisco Capati, qui réside à Alger, et qui me promit de le racheter, s'il venoit à le decouvrir. Enfin la nuit arriva ; je me rendis chez le renegat, qui me mena sur le bord de la mer. Nous nous arrêta mes devant une petite porte, d'où il fortit un homme qui vint droit à nous, et qui nous dit en nous montrant du doigt un homme et une femme qui marchotent sur ses pas : Voilà Alvaro et Donna Théodora qui me suivent.

A cette vuë je devins furieux ; je mets l'épée à la main, je cours au malheureux Alvaro, et persuadé que c'est un rival odieux que je vais frapper, je perce cet ami fidèle que j'étois venu chercher. Mais graces au ciel, continua-t-il en s'attendrissant, mon erreur ne lui coutera point la vie, ni d'éternelles larmes à Donna Théodora.

Ah ! Mendoce, interrompit la dame, vous faites injure à mon affliction ; je ne me consolerai jamais de vous avoir perdu ; quand même j'épouserois votre ami, ce ne seroit que pour unir nos douleurs. Votre amour, votre amitié, vos infortunes, feroient tout notre entretien. C'en est trop, Madame, repliqua Don Fadrique, je ne mérite pas que vous me regrettiez si long-tems. Souffrez, je vous en conjure, que Za-

rate vous épouse, après qu'il vous aura vengée d'Alvaro Ponce. Don Alvar n'est plus, dit la veuve de Cifuentes. Le même jour qu'il m'enleva, il fut tué par le corsaire qui me prit.

Madame, reprit Mendoce, cette nouvelle me fait plaisir ; mon ami en fera plutôt heureux. Suivez sans contrainte votre penchant l'un et l'autre. Je vois avec joie approcher le moment qui va lever l'obstacle que votre compassion et sa générosité mettent à votre commun bonheur. Puissent tous vos jours couler dans un repos, dans une union, que la jalousie de la fortune n'ose troubler. Adieu, Madame, adieu Don Juan, souvenez-vous quelquefois tous deux d'un homme qui n'a jamais rien tant aimé que vous.

Comme la dame et le Tolédan, au lieu de lui répondre, redoubloient leurs pleurs, Don Fadrique qui s'en aperçut, et qui se sentoît très-mal, poursuivit ainsi : Je me laisse trop attendrir ; déjà la mort m'environne, et je ne songe pas à supplier la bonté divine de me pardonner d'avoir moi-même borné le cours d'une vie dont elle seule devoit disposer. Après avoir achevé ces paroles, il leva les yeux au ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, et bientôt l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta.

Alors Don Juan possédé de son désespoir porte la main sur sa plaie, il arrache l'appareil, il veut la rendre incurable ; mais Francisque et le renegat se jettent sur lui, et s'opposent à sa rage. Théodora est effrayée de ce transport : elle se joint au renegat et au Navarrois pour détourner Don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant, qu'il rentre en lui-même ; il souffre que l'on rebande sa plaie : et enfin l'intérêt de l'amant calme peu-à-peu la fureur de l'ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir des effets insensés de sa douleur, et non pour en affoiblir le sentiment.

Le renegat, qui, parmi plusieurs choses qu'il emportoit en Espagne, avoit d'excellent baume d'Arabie, et de précieux parfums, embauma le corps de Mendoce à la prière de la dame et de Don Juan, qui témoignèrent qu'ils souhaitoient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Ils ne cessèrent tous deux de
gémir

gémir et de soupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du reste de l'équipage. Comme le vent étoit toujours favorable, on ne tarda guère à découvrir les côtes d'Espagne.

A cette vuë tous les esclaves se livrerent à la joie, et quand le vaisseau fut heureusement arrivé au port Dénia, chaeun prit son parti. La veuve de Cifuentes et le Tolédan envoyèrent un courier à Valence avec des lettres pour le gouverneur, et pour la famille de Donna Théodora. La nouvelle du retour de cette dame fut reçüe de tous ses parens avec beaucoup de joie. Pour Don Francisco de Mendoce, il sentit une vive affliction quand il apprit la mort de son neveu.

Il le fit bien paroître, lorsqu'aecompagné des parens de la veuve de Cifuentes, il se rendit à Dénia, et qu'il voulut voir le corps du malheureux Don Fadrique. Ce bon vieillard le mouïlla de ses pleurs en faisant des plaintes si pitoyables, que tous les spectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle aventure son neveu se trouvoit dans cet état.

Je vais vous la conter, Scigneur, lui dit le Tolédan; loin de chercher à l'effacer de ma memoire, je prens un funeste plaisir à me la rapeller sans cesse et à nourrir ma douleur. Il lui dit alors eomme étoit arrivé ce triste accident, et ce recit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de Don Francisco. A l'égard de Théodora, ses parens lui marquerent la joie qu'ils avoient de la revoir, et la féliciterent sur la maniere miraculeuse dont elle avoit été delivrée de la tyrannie de Mézomorto.

Après un entier éclaircissement de toutes choses, on mit le corps de Don Fadrique dans un carosse, et on le conduisit à Valence; mais il n'y fut point enterré, parce que le tems de la vice-royauté de Don Francisco étant prêt d'expirer, ce seigneur se préparoit à s'en retourner à Madrid, où il résolut de faire transporter son neveu.

Pendant que l'on faisoit les préparatifs du convoi, la veuve de Cifuentes eombla de biens Francisco et le renegat. Le Navarrois se retira dans sa province, et le renegat retourna avec sa mere à Bareelone, où il

il rentra dans le Christianisme, et où il vit encore aujourd'hui fort commodément. Dans ce tems-là, Don Francisco reçut un paquet de la cour, dans lequel étoit la grace de Don Juan, que le Roi, malgré la considération qu'il avoit pour la maison de Naxéra, n'avoit pu refuser à tous les Mendoces qui s'étoient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan, qu'elle lui procuroit la liberté d'accompagner le corps de son ami, ce qu'il n'auroit osé faire sans cela.

Enfin le convoi partit, suivi d'un grand nombre des personnes de qualité; et si-tôt qu'il fut arrivé à Madrid, on enterra le corps de Don Fadrique dans une église, où Zarate et Donna Théodora, avec la permission des Mendoces, lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurèrent point-là; ils portèrent le deuil de leur ami durant une année entière, pour eterniser leur douleur et leur amitié.

Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendocce, ils se marièrent; mais, par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, Don Juan ne laissoit pas de conserver long-tems une mélancolie que rien ne pouvoit bannir. Don Fadrique, son cher Fadrique, étoit toujours présent à sa pensée. Il le voyoit toutes les nuits en songe, et le plus souvent tel qu'il l'avoit vu rendant les derniers soupirs. Son esprit pourtant commençoit à se distraire de ces tristes images. Les charmes de Théodora, dont il étoit toujours épris, triomphoient peu-à-peu d'un souvenir funeste. Enfin Don Juan alloit vivre heureux et content; mais ces jours passés il tomba de cheval en chassant; il se blessa à la tête, il s'y est formé un abcès. Les médecins ne l'ont pu sauver. Il vient de mourir, et Théodora, qui est cette dame que vous voyez entre les bras de deux femmes qui veillent sur son désespoir, pourra le suivre bien-tôt.

Le MARIAGE de VENGEANCE.

NOUVELLE, tirée des Aventures de GIL BLAS. Par
le même Auteur.

R OGER, Roi de Sicile, avoit un frere et une sœur. Ce frere, appellé Mainfroi, se révolta contre lui, et alluma dans le royaume une guerre qui fut dangereuse et sanglante ; mais il eut le malheur de perdre deux batailles, et de tomber entre les mains du Roi, qui se contenta de lui ôter la liberté pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses sujets. Ils disoient qu'il n'avoit sauvé la vie à son frere, que pour exercer sur lui une vengeance lente et inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroi souffroit dans sa prison qu'à sa sœur Mathilde. En effet cette Princesse avoit toujours haï ce Prince, et ne cessa point de le persécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de tems après lui, et l'on regarda sa mort, comme une juste punition de ses sentimens dénaturés.

Mainfroi laissa deux fils; ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que parvenus à un âge plus avancé, le desir de venger leur pere ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas si bien abattu, qu'il ne pût causer de nouveaux troubles dans l'état. Il communiqua son dessein au Sénateur Lénocio Siffrédi son ministre, qui pour l'en détourner se chargea de l'éducation du Prince Enrique qui étoit l'ainé, et lui conseilla de confier au Connétable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on appelloit Don Pèdre. Roger, persuadé que ses neveux seroient élevés par ces deux hommes dans la soumission qu'ils lui devoient, les leur abandonna, et prit soin lui-même de Constance sa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, et fille unique de la Princesse Mathilde. Il lui donna des femmes et des maîtres et n'épargna rien pour son éducation.

Léontio Siffrédi avoit un château à deux petites lieues de Parme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit-là que ce ministre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour sur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce Prince des qualités si aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'eût point eu d'enfans. Il avoit pourtant deux filles. L'aînée, qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite ; et la cadette, appelée Porcie, après avoir en naissant causé la mort de sa mere, étoit encore au berceau. Blanche et le Prince Enrique sentirent de l'amour l'un pour l'autre, dès qu'ils furent capables d'aimer ; mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le Prince néanmoins ne laissa pas quelquefois d'en trouver l'occasion. Il sçut même si bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de Siffrédi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva justement dans ce tems-là que Léontio fut obligé, par ordre du Roi, de faire un voyage dans une province des plus reculées de l'isle. Pendant son absence, Enrique fit faire une ouverture au mur de son appartement, qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit converte d'une coulisse de bois qui se fermoit et s'ouvroit sans qu'elle parût, parce qu'elle étoit si étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient appercevoir l'artifice. Un habile architecte, que le Prince avoit mis dans ses intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de secret.

L'amoureux Enrique s'introduisoit par-là quelquefois dans la chambre de sa maîtresse ; mais il n'abusoit point de ses bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une entrée secrète dans son appartement, du moins ce n'avoit été que sur les assurances qu'il lui avoit données, qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit, il la trouva fort inquiète. Elle avoit appris que Roger étoit très malade, et qu'il venoit demander Siffrédi, comme Grand-Chancelier du Royaume, pour le rendre dépositaire de ses dernières volontés. Elle se représentoit déjà sur le trône son cher Enrique, et crai-

gnoit

gnoit de le perdre dans ce haut rang. Cette crainte lui causoit une étrange agitation. Elle avoit même les larmes aux yeux, lorsqu'il parut devant elle. Vous pleurez, Madame, lui dit-il ; que dois je penser de la tristesse où je vous vois plongée ? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes allarmes. Le Roi votre oncle cessera bientôt de vivre, et vous allez remplir sa place. Quand j'envisage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquietude. Un monarque voit les choses d'un autre œil qu'un amant ; et ce qui faisoit tous ses desirs quand il reconnoissoit un pouvoir au-dessus du sien, ne le touche plus que foiblement sur le trône. Soit pressentiment, soit raison, je sens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, et que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de vos sentimens, je ne défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, repliqua le Prince, vos craintes sont obligeantes, et justifient mon attachement à vos charmes ; mais l'excès où vous portez vos défiances offense mon amour, et si je l'ose dire, l'estime que vous me devez. Non, non, ne pensez pas que ma destinée puisse être séparée de la vôtre. Croyez plutôt que vous seule ferez toujours ma joie et mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens si doux ? Ah Seigneur ! reprit la fille de Léontio, dès que vous ferez couronné, vos sujets pourront vous demander pour reine une princesse descendue d'une longue suite de rois, et dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux états aux vôtres ; et peut-être, hélas ! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi, trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir ? Si le ciel dispose du roi mon oncle, et me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en présence de toute ma cour. J'en atteste tout ce qu'on reconnoit de plus sacré parmi nous.

Les protestations d'Enrique rassurèrent la fille de Siffrédi. Le reste de leur entretien roula sur la mala-

die du Roi. Enrique fit voir la bonté de son naturel. Il plaignit le sort de son oncle, quoiqu'il n'eût pas fujet d'en être fort touché ; et la force du fang lui fit regretter un Prince dont la mort lui promettoit une couronne. Blanche ne fçavoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le Connêtable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle fortoit de l'appartement de fon pere, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffrédi, qui agréa fa recherche : mais la maladie de Roger étant furvenue dans ce tems-là, ce mariage demeura fufpendu, et Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut furpris de voir entrer dans fon appartement Léontio fuivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce Miniftre, la nouvelle que je vous apporte aura de quoi vous affliger, mais la confolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le Roi votre oncle vient de mourir. Il vous laiffe par fa mort héritier de fon fceptre. La Sicile vous eft founife. Les Grands du Royaume attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche ; et je viens, Seigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers et les plus finceres hommages que vous doivent vos nouveaux fujets. Le Prince, qui fçavoit bien que Roger depuis deux mois étoit atteint d'une maladie qui le détruifoit peu-à-peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant, frappé du changement fubit de fa condition, il fentit naître dans fon cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque tems, puis rompant le f Silence, il adressa ces paroles à Léontio : Sage Siffrédi, je vous regarde toujours comme mon Pere. Je ferai gloire de me regler par vos confeils, et vous regnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'approchant d'une table fur laquelle étoit une écritoire, et prenant une feuille blanche il écrivit fon nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, Seigneur, lui dit Siffrédi ? Vous marquer ma reconnoiffance et mon eftime, répondit Enrique. En fuite ce Prince présenta la feuille à Blanche, et lui dit :

P

Recevez,

Recevez, Madame, ce gage de ma foi, et de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, et fit cette réponse au Princc: Seigneur, je reçois avec respect les graces de mon Roi; mais je dépends d'un Pere, et vous trouverez bon s'il vous plait, que je remette votre billet entre ses mains, pour en faire l'usage que sa prudence lui conseilera.

Elle donna effectivement à son pere la signature d'Enrique. Alors Siffredi remarqua ce qui jusqu'à ce moment étoit échappé à sa pénétration. Il demêla les sentimens du Prince, et lui dit: Votre Majesté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuserai point de la confiance—Mon cher Léontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous fassiez de mon billet, j'en approuverai la disposition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme. Ordonnez-y les apprêts de mon couronnement, et dites à mes sujets que je vais sur vos pas recevoir le serment de leur fidélité, et les assurer de mon affection. Ce Ministre obéit aux ordres de son nouveau Maître, et prit avec sa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le Princc partit aussi de Belmonte, plus occupé de son amour que du haut rang où il alloit monter. Lorsqu'on le vit arriver dans la ville, on poussa mille cris de joie, et il entra parmi les acclamations du peuple dans le palais, où tout étoit déjà prêt pour la cérémonie. Il y trouva la Princesse Constance vêtue de longs habillemens de deuil. Elle paroissoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils se devoient un compliment réciproque sur la mort de ce Monarque, ils s'en acquitterent l'un et l'autre avec esprit; mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique que de celle de Constance, qui malgré les démêlés de leur famille n'avoit pu haïr ce Prince. Il se plaça sur le trône, et la Princesse s'assit à ses côtés sur un fauteuil un peu moins élevé. Les grands du royaume prirent leurs places, chacun selon son rang. La cérémonie commença, et Léontio, comme Grand Chancelier de l'Etat et Depositaire du testament du feu Roi, en ayant fait l'ouverture se mit à le lire à haute voix. Cet acte contenoit en substance: Que Roger se voyant sans enfans nom-

moit pour son successeur le fils aîné de Mainfroi, à condition qu'il épouserait la Princesse Constance ; et que s'il refusoit sa main, la couronne de Sicile, à son exclusion, tomberoit sur la tête de l'enfant Don Père son frere, à la même condition.

Ces paroles surprirent étrangement Enrique. Il en sentit une peine inconcevable, et cette peine devint encore plus vive, lorsque Léontio, après avoir achevé la lecture du testament, dit à toute l'assemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernières intentions du feu Roi à notre nouveau Monarque, ce généreux Prince consent d'honorer de sa main la Princesse Constance sa cousine. A ces mots, Enrique interrompit le Chancelier : Léontio, lui dit-il, souvenez-vous de l'épouse que Blanche vous——Seigneur, interrompit avec précipitation Siffredi, sans donner le tems au Prince de s'expliquer, le voici. Les Grands du Royaume, poursuivit-il en montrant le billet à l'assemblée, y verront par l'auguste feign de votre Majesté, l'estime que vous faites de la Princesse, et la déférence que vous avez pour les dernières volontés du feu Roi votre oncle. Ayant achevé ces paroles, il se mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui-même. Le nouveau Roi y faisoit à ses peuples, dans la forme la plus authentique, une promesse d'épouser Constance, conformément aux intentions de Roger. La salle retentit de longs cris de joie : vive notre magnanime Roi Enrique, s'écrierent tous ceux qui étoient présens. Comme on n'ignoroit pas l'aversion que ce Prince avoit toujours marquée pour la Princesse, on avoit craint avec raison qu'il ne se révoltât contre la condition du testament, et ne causât des mouvemens dans le Royaume : mais la lecture du billet, en rassurant là-dessus les Grands et le peuple, excitoit ces acclamations générales, qui déchiroient en secret la cœur du Monarque.

Constance, qui par l'intérêt de sa gloire et par un sentiment de tendresse y prenoit plus de part que personne, choisit ce tems pour l'assurer de sa reconnaissance. Le Prince eut beau vouloir se contraindre ; il reçut le compliment de la Princesse avec tant de trouble ; il étoit dans un si grand desordre, qu'il ne

put même lui répondre ce que la bienfiance exigeoit de lui. Enfin cédant à la violence qu'il se faisoit, il s'approcha de Siffrédi, que le devoir de sa charge obligeoit de se tenir assez près de sa personne, et lui dit tout bas : Que faites-vous, Léontio ? L'écrivit que j'ai mis entre les mains de votre fille n'étoit point destiné pour cet usage. Vous trahissez——Seigneur, interrompit encore Siffrédi d'un ton ferme, songez à votre gloire. Si vous refusez de suivre les volontés du Roi votre oncle, vous perdez la couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainsi qu'il s'éloigna du Roi pour l'empêcher de lui repliquer. Enriqué demeura dans un embarras extrême. Il se sentoît agité de mouvenens contraires. Il étoit irrité contre Siffrédi. Il ne pouvoit se résoudre à quitter Blanche, et partagé entre elle et l'intérêt de sa gloire, il fut assez longtems incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il se détermina pourtant, et crut avoir trouvé le moyen de conserver la fille de Siffrédi, sans renoncer au trône. Il feignit de vouloir se soumettre aux volontés de Roger, se proposant tandis qu'on solliciteroit à Rome la dispense de son mariage avec sa cousine, de gagner par ses bienfaits les Grands du Royaume, et d'établir si bien sa puissance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du testament.

Dès qu'il eut formé ce dessein, il devint plus tranquille ; et se tournant vers Constance, il lui confirma ce que le Grand-Chancelier avoit lu devant toute l'assemblée. Mais au moment même qu'il se trahissoit jusqu'à lui offrir sa foi, Blanche arrive dans la salle du conseil. Elle y venoit par ordre de son père rendre ses devoirs à la Princesse, et ses oreilles en entrant furent frappées des paroles d'Enriqué. Outre cela, Léontio ne voulant pas qu'elle pût douter de son malheur, lui dit en la présentant à Constance : Ma fille, rendez vos hommages à votre Reine, souhaitez-lui les douceurs d'un regne florissant et d'un heureux hymen. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher sa douleur. Son visage rougit et pâlit successivement, et tout son corps frissonna. — Cependant la Princesse

n'en eut aucun soupçon. Elle attribua le desordre de son compliment à l'embarras d'une jeune personne élevée dans un désert, et peu accoutumée à la cour. Il n'en fut pas ainsi du jeune Roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, et le desespoir qu'il remarquoit dans ses yeux le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que, jugeant sur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il auroit eu moins d'inquiétude, s'il eût pu lui parler. Mais comment en trouver les moyens, lorsque toute la Sicile, pour ainsi dire, avoit les yeux sur lui ? D'ailleurs le cruel Siffrédi lui en ôta l'espérance. Ce Ministre, qui lisoit dans le cœur de ces deux amans, et vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit causer dans l'état, fit adroitement fortir sa fille de l'assemblée, et reprit avec elle le chemin de Belmonte, résolu, pour plus d'une raison, de la marier au-plutôt.

Lorsqu'ils y furent arrivés, il lui fit connoître toute l'horreur de sa destinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promise au Connétable. Juste Ciel ! s'écria-t-elle emportée par un mouvement de douleur que la présence de son pere ne put reprimer, à quels affreux supplices réserviez-vous la malheureuse Blanche ! Son transport fut même si violent, que toutes les puissances de son ame en furent suspendues. Son corps se glaça, et devenant froide et pâle, elle tomba évanouie entre les bras de son pere. Il fut touché de l'état où il la voyoit. Néanmoins, quoiqu'il ressentit vivement ses peines, sa premiere résolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ses esprits, plus par le vif ressentiment de sa douleur, que par l'eau que Siffrédi lui jetta sur le visage ; & lorsqu'en ouvrant ses yeux languissans, elle l'apperçut qui s'empressoit à la secourir : Seigneur, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, j'ai honte de vous laisser voir ma foiblesse ; mais la mort qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuse fille qui a pu disposer de son cœur sans votre aveu. Non, ma chere Blanche, répondit Léontio, vous ne mourrez point, et votre vertu reprendra sur vous son empire. La recherche du Connétable vous

fait honneur. C'est le parti le plus considérable de l'état——J'estime sa personne et son mérite, interrompit Blanche ; mais, Seigneur, le Roi m'avoit fait espérer——Ma fille, interrompit à son tour Siffrédi, je sçai tout ce que vous pouvez dire la-dessus. Je n'ignore pas votre tendresse pour ce Prince, et ne la desapprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si l'intérêt de sa gloire et celui de l'état ne l'obligeoient pas à la donner à Constance. C'est à la condition seule d'épouser cette Princesse, que le feu Roi l'a désigné son successeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la couronne de Sicile ? Croyez que je gémiss avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puisque nous ne pouvons aller contre les destinées, faites un effort généreux. Il y va de votre gloire de ne pas laisser voir à tout le royaume, que vous vous êtes flatée d'une espérance frivole. Votre sensibilité pour le Roi donneroit même lieu à des bruits desavantageux pour vous ; et le seul moyen de vous en préserver, c'est d'épouser le Connétable. Enfin Blanche, il n'est plus tems de délibérer. Le Roi vous cede pour un trône. Il épouse Constance. Le Connétable a ma parole. Dégagez-la je vous en prie ; et s'il est nécessaire pour vous y résoudre que je me serve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta, pour lui laisser faire ses réflexions sur ce qu'il venoit de lui dire. Il espéroit qu'après avoir pesé les raisons dont il s'étoit servi pour soutenir sa vertu contre le penchant de son cœur, elle se détermineroit d'elle-même à se donner au Connétable. Il ne se trompa point. Mais combien en conta-t-il à la triste Blanche pour prendre cette résolution ! Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ses pressentimens sur l'infidélité d'Enrique tournés en certitude, et d'être contrainte en le perdant de se livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui causoit des transports d'affliction si violens, que tous ses momens devenoient pour elle des supplices nouveaux. Si mon malheur est certain, s'écrioit-elle, comment y puis-je résister sans mourir ? Impitoyable destinée, pourquoi

me repaissois-tu des plus douces espérances, si tu devois me précipiter dans un abîme de maux? Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidélité! As-tu donc pu mettre sitôt en oubli la foi que tu m'as jurée? Pour te punir de m'avoir si cruellement trompée, fasse le Ciel que le lit conjugal que tu vas fouiller par un parjure, soit moins le théâtre de tes plaisirs que de tes remords! Que les caresses de Constance versent un poison dans ton cœur infidèle! Puisse ton hymen devenir aussi affreux que le mien! Oüi, traître, je vais épouser le Connétable que je n'aime point, pour me venger de moi-même, pour me punir d'avoir si mal choisi l'objet de ma folle passion. Puisque ma religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me restent à vivre, ne soient qu'un tissu malheureux de peines et d'ennuis. Si tu conserves encore pour moi quelque sentiment d'amour, ce sera te mortifier que de me jeter à tes yeux entre les bras d'un autre; et si tu m'as entièrement oubliée, la Sicile du-moins pourra se vanter d'avoir produit une femme qui s'est punie elle-même d'avoir trop légèrement disposé de son cœur.

Ce fut dans une pareille situation que cette triste victime de l'amour et du devoir, passa la nuit qui précéda son mariage avec le Connétable. Siffrédi la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il souhaitoit, se hâta de profiter de cette disposition favorable. Il fit venir le Connétable à Belmonte le jour même, et le maria secrètement avec sa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche! Ce n'étoit point assez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, et de se donner à un objet haï; il falloit encore qu'elle contraignît ses sentimens devant un mari prévenu pour elle de la passion la plus ardente, et naturellement jaloux. Cet époux, charmé de la posséder, étoit sans cesse à ses genoux: Il ne lui laissoit pas seulement la triste consolation de pleurer en secret ses malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio sentit redoubler son affliction. Mais que devint elle, lorsque ses femmes, après l'avoir deshabillée,

la,

la laisserent seule avec le Connétable? Il lui demanda respectueusement la cause de l'abaissement où elle sembloit être. Cette question embarrassâ Blanche, qui feignit de se trouver mal. Son époux y fut d'abord trompé, mais il ne demeura pas longtems dans cette erreur. Comme il étoit véritablement inquiet de l'état où il la voyoit, et qu'il la pressoit de se mettre au lit, ses instances, qu'elle expliqua mal, présentèrent à son esprit une image si cruelle, que ne pouvant plus se contraindre, elle donna un libre cours à ses soupçons et à ses larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ses vœux ! Il ne douta plus que l'affliction de sa femme ne renfermât quelque chose de sinistre pour son amour. Néanmoins, quoique cette connoissance le mit dans une situation presque aussi déplorable que celle de Blanche, il eut assez de force sur lui pour cacher ses soupçons. Il redoubla ses empressements, et continua de presser son épouse de se coucher; l'assurant qu'il lui laisseroit prendre tout le repos dont elle avoit besoin. Il s'offrit même d'appeler les femmes, si elle jugeoit que leur secours pût apporter quelque soulagement à son mal. Blanche s'étant rassurée sur cette promesse, lui dit que le sommeil seul lui étoit nécessaire dans la foiblesse où elle se sentoit. Il feignit de la croire. Ils se mirent tous deux au lit, et passèrent une nuit bien différente de celles que l'amour et l'hyménée accordent à deux amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffrédi se livroit à sa douleur, le Connétable cherechoit en lui-même ce qui pouvoit lui rendre son mariage si rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival; mais quand il vouloit le découvrir, il se perdoit dans ses idées. Il sçavoit seulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déjà passé les deux tiers de la nuit dans ces agitations, lorsqu'un bruit sourd frappa ses oreilles. Il fut surpris d'entendre quelqu'un trainer lentement ses pas dans la chambre. Il crut se tromper; car il se souvint qu'il avoit fermé la porte lui-même, après que les femmes de Blanche furent forties. Il ouvrit le rideau, pour s'éclaircir par ses propres yeux de la cause du bruit qu'il entendoit; mais la lumière qu'on

qu'on avoit laissée dans la cheminée s'étoit éteinte, et bientôt il ouït une voix foible et languissante qui appella Blanche à plusieurs reprises. Alors les soupçons jaloux le transporterent de fureur, et son honneur allarmé l'obligeant à se lever pour prévenir un affront, ou pour en tirer vengeance, il prit son épée, et marcha du côté que la voix lui sembloit partir. Il sentoit une épée nue qui s'opposé à la sienne. Il avance, on se retire. Il poursuit, on se dérobe à sa poursuite. Il chercha celui qui semble le fuir par tous les endroits de la chambre autant que l'obscurité le peut permettre, et ne le trouve plus. Il s'arrête, il écoute, et n'entend plus rien. Quel enchantement ! Il s'approche de la porte, dans la pensée qu'elle avoit favorisé la fuite de ce secret ennemi de son honneur ; mais elle étoit fermée au verrouil, comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure, il appella ceux de ses gens qui étoient le plus à portée d'entendre sa voix ; et comme il ouvrit la porte pour cela, il en ferma le passage, et se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchoit.

A ses cris redoublés quelques domestiques accoururent avec des flambeaux. Il prend une bougie, et fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant son épée nue. Il n'y trouva cependant personne, ni aucune marque apparent qu'on y fût entré. Il n'apperçut point de porte secrète, ni d'ouverture par où l'on eût pu passer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même sur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Léontio, après avoir renvoyé ses gens, en leur disant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, et qu'il s'étoit trompé. Il rencontra son beau-pere, qui sortoit de son appartement au bruit qu'il avoit ouï, et lui racontant ce qui venoit de se passer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation et d'une profonde douleur.

Siffrédi fut surpris de l'aventure. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable ;

ritable ; et jugeant tout possible à l'amour du Roi, cette pensée l'affligea vivement. Mais bien loin de flater les soupçons jaloux de son gendre, il lui représenta, d'un air d'assurance, que cette voix qu'il s'imaginait avoir entendue, et cette épée qui s'étoit opposée à la sienne, ne pouvoient être que des phantômes d'une imagination séduite par la jalousie ; qu'il étoit impossible que quelqu'un fût entré dans la chambre de sa fille ; qu'à l'égard de la tristesse qu'il avoit remarquée dans son épouse, quelque indisposition l'avoit peut-être causée ; que l'honneur ne devoit point être responsable des altérations du tempérament ; que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un désert, et qui se voit brusquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le tems de connoître et d'aimer, pouvoit bien être la cause de ses pleurs, de ses soupirs, et de cette vive affliction dont il se plaignoit ; que l'amour dans le cœur des filles d'un sang noble, ne s'allumoit que par le tems et par les services ; qu'il l'exhortoit à calmer ses inquiétudes, à redoubler sa tendresse, et ses empressements pour disposer Blanche à devenir plus sensible ; et qu'il le prioit enfin de retourner vers elle, persuadé que ses défiances et son trouble offensoient sa vertu.

Le Connétable ne répondit rien aux raisons de son Beau-pere, soit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le desordre où étoit son esprit, soit qu'il jugeât plus à propos de dissimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un événement si dénué de vraisemblance. Il retourna dans l'appartement de sa femme, se remit auprès d'elle, et tâcha d'obtenir du sommeil quelque relâche à ses inquiétudes. Blanche, de son côté, n'étoit pas plus tranquille. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes choses que son époux, et ne pouvoit prendre pour illusion une aventure dont elle sçavoit le secret et les motifs. Elle étoit surprise qu'Enrique cherchât à s'introduire dans son appartement, après avoir donné si solennellement sa foi à la Princesse Constance. Au lieu de s'applaudir de cette démarche, et d'en sentir quelque joie, elle la regardoit comme un nouvel outrage, et son cœur en étoit enflammé de colère.

Tandis

Tandis que la fille de Siffrédi, prévenue contre le jeune Roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux Prince, plus épris que jamais de Blanche, fouhaitoit de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnoient. Il seroit venu plutôt à Belmonte, pour cet effet, si tous les soins dont il avoit été obligé de s'occuper, le lui eussent permis ; mais il n'avoit pu avant cette nuit se dérober à sa cour. Il connoissoit trop bien les detours d'un lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de se glisser dans le château de Siffrédi, et même il conservoit encore la clé d'une porte secrète par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par-là qu'il gagna son ancien appartement, et qu'ensuite il passa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce Prince, d'y trouver un homme, et de sentir une épée opposée à la sienne. Peu s'en falut qu'il n'éclatât, et ne fût punir à l'heure même l'audacieux, qui osoit lever sa main sacrilege sur son propre Roi ; mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Léontio suspendit son ressentiment. Il se retira de la même manière qu'il étoit venu, et plus troublé qu'auparavant il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens avant le jour, et s'enferma dans son appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne songeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa fureté, son honneur, et sur-tout son amour, ne lui permettoient pas de différer l'éclaircissement de toutes les circonstances d'une si cruelle aventure.

Dès qu'il fut jour il commanda son équipage de chasse, et sous prétexte de prendre ce divertissement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte avec ses piqueurs, et quelques-uns de ses courtisans. Il suivit quelque tems la chasse pour cacher son dessein, et lorsqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, et prit seul le chemin du château de Léontio. Il connoissoit trop les routes de la forêt pour pouvoir s'y égarer, et son impatience ne lui permettant pas de ménager son cheval, il eut en peu de tems parcouru tout l'espace qui le séparoit de l'objet de son amour. Il cherchoit dans son esprit quelque prétexte plausible pour se pro-

curer un entretien secret avec la fille de Siffrédi, quand traversant une petite route qui aboutissoit à une des portes du parc, il aperçut auprès de lui deux femmes assises, qui s'entrenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces personnes ne fussent du château, et cette vuë lui causa de l'émotion ; mais il fut bien plus agité, lorsque ces femmes s'étant tournées de son côté au bruit que son cheval faisoit en courant, il reconnut sa chere Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Nise, celle de ses femmes qui avoit le plus de part à sa confiance, pour pleurer du-moins son malheur en liberté.

Il vola, il se précipita pour ainsi dire à ses piés, et voyant dans ses yeux tous les signes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, suspendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avoue me peignent coupable à vos yeux ; mais quand vous serez instruite du dessein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime, vous paroitra une preuve de mon innocence et de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne servirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre, mais les sanglots étoufferent sa voix. Le Prince étonné de son saisissement, lui dit : Quoi, Madame, je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne et même ma vie pour me conserver à vous ? Alors la fille de Léontio faisant un effort sur elle pour s'expliquer, lui dit : Seigneur, vos promesses ne sont plus de saison, rien désormais ne peut lier ma destinée à la vôtre. Ah Blanche ! interrompit brusquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut vous enlever à mon amour ? Qui voudra s'opposer à la fureur d'un Roi qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laisser ravir à ses espérances ? Tout votre pouvoir, Seigneur, reprit languissamment la fille de Siffrédi, devient inutile contre les obstacles qui nous séparent. Je suis femme du Connétable.

Femme du Connétable, s'écria le Prince en reculant de quelques pas ! Il ne put continuer, tant il fut faisi, accablé de ce coup imprévu. Ses forces l'abandonnerent. Il se laissa tomber au pied d'un arbre qui se trouva derrière lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, et n'avoit de libre que les yeux, qu'il attacha sur Blanche d'une manière à lui faire comprendre combien il étoit sensible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle le regardoit de son côté d'un air qui lui faisoit assez connoître que ses mouvemens étoient peu différens des siens; et ces deux amans infortunés gardoient entre eux un silence qui avoit quelque chose d'affreux. Enfin le Prince revenant un peu de son desordre par un effort de son courage, reprit la parole, et dit à Blanche en soupirant : Madame, qu'avez-vous fait ? Vous m'avez perdu, et vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le Prince sembloit lui faire des reproches, lorsqu'elle croyoit avoir les plus fortes raisons de se plaindre de lui. Quoi, Seigneur, répondit-elle, vous ajoutez la dissimulation à l'infidélité ? Voulez-vous que je démentisse mes yeux et mes oreilles, et que malgré leur rapport je vous crusse innocent ? Non Seigneur, je vous l'avoue, je ne suis point capable de cet effort de raison. Cependant, Madame, repliqua le Roi, ces témoins qui vous paroissent si fidèles, vous en ont imposé. Ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir. Et il n'est pas moins vrai que je suis innocent et fidèle, qu'il est vrai que vous êtes l'épouse du Connétable. Hé quoi, Seigneur, reprit elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Constance le don de votre main et de votre cœur ? Vous n'avez point assuré les Grands de l'Etat que vous rempliriez les volontés du feu Roi, et la Princesse n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux sujets en qualité de Reine et d'Épouse du Prince Henri ? Mes yeux étoient-ils donc fascinés ? Dites, dites plutôt, infidèle, que vous n'avez pas cru que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône; et sans vous abaisser à feindre ce que vous ne sentez plus, et ce que vous n'avez peut-être jamais senti, avouez que la couronne de Sicile vous a

paru plus assurée avec Constance, qu'avec la fille de Léontio ! Vous avez raison, Seigneur, un trône éclatant ne m'étoit pas plus du, que le cœur d'un Prince tel que vous. J'étois trop vaine d'ôser prétendre à l'un et à l'autre, mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous sçavez les alarmes que je vous ai témoignées sur votre perte, qui me sembloit presque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous rassurée ? Falloit-il dissiper mes craintes ? J'aurois accusé le sort plutôt que vous, et du moins vous auriez conservé mon cœur, au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'est plus tems présentement de vous justifier. Je suis l'épouse du Connétable, et pour m'épargner la suite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, souffrez, Seigneur, que sans manquer au respect que je vous dois, je quitte un Prince qu'il ne m'est plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle se trouvoit. Arrêtez, Madame, s'écria-t-il. Ne desespérez point un Prince plus disposé à renverser un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ses nouveaux sujets. Ce sacrifice est présentement inutile, repartit Blanche. Il falloit me ravir au Connétable, avant que de faire éclater des transports si généreux. Puisque je ne suis plus libre, il m'importe peu que la Sicile soit réduite en cendres, et à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foiblesse de laisser surprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, et de faire voir au nouveau Roi de Sicile que l'épouse du Connétable n'est plus l'amante du Prince Enrique. En parlant de cette sorte, comme elle touchoit à la porte du pare, elle y rentra brusquement avec Nise, et fermant après elle cette porte, elle laissa le Prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté par la nouvelle de son mariage. Injuste Blanche, s'écrioit-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement. Malgré mes sermens et les vôtres, nous sommes séparés. L'idée que je m'étois faite de posséder vos charmes,

charmes, n'étoit donc qu'une vaine illusion? Ah, cruelle, que j'achette chèrement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour!

Alors l'image du bonheur de son rival vint s'offrir à son esprit avec toutes les horreurs de la jalousie; et cette passion prit sur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut sur le point d'immoler à son ressentiment le Connétable et Siffrédi même. La raison toutefois calma peu-à-peu la violence de ses transports. Cependant l'impossibilité où il se voyoit d'ôter à Blanche les impressions qu'elle avoit de son infidélité, le mettoit au desespoir. Il se flatoit de les effacer s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le Connétable, et il se résolut à le faire arrêter comme un homme suspect dans les conjonctures où l'Etat se trouvoit. Il en donna l'ordre au Capitaine de ses Gardes, qui se rendit à Belmonte, s'assura de sa personne à l'entrée de la nuit, et le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit la consternation à Belmonte. Siffrédi partit sur le champ pour aller répondre au Roi de l'innocence de son gendre, et lui représenter les suites fâcheuses d'un pareil emprisonnement. Ce Prince, qui s'étoit bien attendu à cette démarche de son Ministre, et qui vouloit au moins se ménager une libre entrevue avec Blanche avant que de relâcher le Connétable, avoit expressément défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain; mais Léontio, malgré cette défense, fit si bien qu'il entra dans la chambre du Roi. Seigneur, lui dit-il, en se présentant devant lui, s'il est permis à un sujet respectueux et fidèle de se plaindre de son Maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre? Votre Majesté a-t-elle bien réfléchi sur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, et sur les suites d'un emprisonnement qui peut aliéner de votre service les personnes qui remplissent les postes de l'Etat les plus importans? J'ai des avis certains, répondit le Roi, que le Connétable a des intelligences criminelles avec l'Infant Don Pèdre. Des intelligences criminelles, interrompit avec surprise Léontio! Ah, Seigneur, ne

Je croyez pas ! On abuse votre Majesté. La trahison n'eut jamais d'entréc dans la famille de Siffrédi ; et il fuffit au Connétable qu'il foit mon gendre pour être à couvert de tout soupçon. Le Connétable est innocent, mais des vues secretes vous ont porté à le faire arrêter.

Puisque vous me parlez si ouvertement, repartit le Roi, je vais vous parler de la même maniere. Vous vous plaignez de l'emprisonnement du Connétable. Hé ? n'ai-je point à me plaindre de votre eruauté ? C'est vous, barbare Siffrédi, qui m'avez ravi mon repos, et réduit par vos soins officieux à envier le sort des plus vils mortels ; car ne vous flatez pas que j'entre dans vos idées, mon mariage avec Constance est vainement résolu——Quoi, Seigneur, interrompit en frémissant Léontio, vous pourriez ne point épouser la Princesse, après l'avoir flatée de cette espérance aux yeux de tous vos peuples ? Si je trompe leur attente, répliqua le Roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la nécessité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder ? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Constance, un billet que j'avois fait à votre fille ? Vous n'ignoriez pas mon intention. Falloit-il tyranniser le cœur de Blanche, en lui faisant épouser un homme qu'elle n'aimoit pas ? et quel droit avez-vous sur le mien, pour en disposer en faveur d'une Princesse que je hais ? Avez-vous oublié qu'elle est fille de cette cruelle Mathilde, qui foulant aux piés les droits du sang et de l'humanité, fit expirer mon pere dans les rigueurs d'une captivité ? Et je l'épouserois ! Non, Siffrédi, perdez cette espérance ! Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes, et ses sillons inondés de sang ?

L'ai-je bien entendu, s'écria Léontio ? Ah ! Seigneur, que me faites-vous envisager ! quelles terribles menaces ! Mais je m'allarme mal à-propos, continuait-il en changeant de ton. Vous chérissez trop vos sujets pour leur procurer une si triste destinée. Vous ne vous laisserez point surmonter par l'amour. Vous ne ternirez pas vos vertus, en tombant dans les faiblesses des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille
au

au Connétable, je ne l'ai fait, Seigneur, que pour acquérir à votre Majesté un sujet vaillant, qui pût appuyer de son bras, et de l'armée dont il dispose, vos intérêts contre ceux du Prince Don Pèdre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds si étroits——— Hé ! ce sont ces nœuds, s'écria le Prince Enrique, ce sont ces funestes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup si sensible ? Vous avois-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur ? Que ne me laissiez-vous soutenir mes droits moi-même ? Manquai-je de courage pour réduire ceux de mes sujets qui voudront s'y opposer ? J'aurois bien sçu punir le Connétable, s'il m'eût disobéi. Je sçai que les Rois ne sont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples est le premier devoir. Mais doivent-ils être les esclaves de leurs sujets ? et du moment que le Ciel les choisit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes de disposer de leurs affections ? Ah ! s'il n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffrédi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, Seigneur, repliqua le Ministre, que c'est au mariage de la Princesse que le feu Roi votre Oncle attache la succession de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui-même d'établir cette disposition ? Avoit-il reçu cette indigne loi du Roi Charles son frere, lorsqu'il lui succéda ? Deviez-vous avoir la foiblesse de vous soumettre à une condition si injuste ? Pour un Grand-Chancelier, vous êtes bien mal instruit de nos usages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Constance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promesse. Et si Don Pèdre fonde sur mon refus l'espérance de monter sur le trône, sans engager les peuples dans un démêlé qui couteroit trop de sang, l'épée pourra décider entre nous, qui des deux sera le plus digne de regner. Léontio n'osa le presser davantage, et se contenta de lui demander à genoux la liberté de son gendre, ce qu'il obtint. Allez, lui dit le Roi, retournez à Belmonte, le Connétable vous y suivra bientôt. Le Ministre sortit et regagna Bel-

monte, persuadé que son gendre marcheroit incessamment sur ses pas. Il se trompoit. Enriquer vouloit voir Blanche cette nuit, et pour cet effet il remit au lendemain matin l'élargissement de son époux.

Pendant ce tems-là, le Connétable faisoit de cruelles réflexions. Son emprisonnement lui avoit ouvert les yeux sur la véritable cause de son malheur. Il s'abandonna tout entier à sa jalousie, et démentant la fidélité qui l'avoit jusqu'alors rendu si recommandable, il ne respira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le Roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche, pour les surprendre ensemble, il pria le Gouverneur du château de Palerme de le laisser sortir de prison, l'assurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le Gouverneur, qui lui étoit tout dévoué, y consentit d'autant plus facilement, qu'il avoit déjà sçu que Siffrédi avoit obtenu sa liberté, et même il lui fit donner un cheval pour se rendre à Belmonte. Le Connétable y étant arrivé, attacha son cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clé, et fut assez heureux pour se glisser dans le château sans rencontrer personne. Il gagna l'appartement de sa femme, et se cacha dans l'antichambre derrière un paravent qu'il y trouva sous sa main. Il se proposoit d'observer de-là tout ce qui se passeroit, et de paroître subitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit sortir Nise, qui venoit de quitter sa Maîtresse pour se retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffrédi, qui avoit pénétré sans peine le motif de l'emprisonnement de son mari, jugeoit bien qu'il ne reviendroit pas cette nuit à Belmonte, quoique son pere lui eût dit que le Roi l'avoit assuré que le Connétable partiroit bientôt après lui. Elle ne doutoit pas qu'Enriquer ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir et l'entretenir en liberté. Dans cette pensée, elle attendoit ce Prince, pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles suites pour elle. Effectivement, peu de tems après la retraite de Nise, la coulisse s'ouvrit, et le Roi vint se jeter aux
genoux.

genoux de Blanche. Madame, lui dit-il, ne me condamnez point sans m'entendre. Si j'ai fait emprisonner le Connétable, songez que c'étoit le seul moyen qui me restoit pour me justifier. N'imputez donc qu'à vous seule cet artifice. Pourquoi refusez-vous de m'entendre ce matin ? Hélas ! votre époux sera libre demain, et je ne pourrai plus vous parler. Ecoutez-moi donc pour la dernière fois. Si votre perte rend mon sort déplorable, accordez-moi du moins la triste consolation de vous apprendre que je ne me suis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Constance le don de ma main, c'est que je ne pouvois m'en dispenser dans la situation où votre pere avoit réduit les choses. Il falloit tromper la Princesse pour votre intérêt et pour le mien, pour vous assurer la couronne et la main de votre amant. Je me promettois d'y réussir. J'avois déjà pris mesures pour rompre cet engagement, mais vous avez détruit mon ouvrage ; et disposant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendu contents.

Il acheva ce discours avec des signes si visibles d'un véritable desespoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de son innocence. Elle en eut d'abord de la joie. Ensuite le sentiment de son infortune en devint plus vif. Ah ! Seigneur, dit-elle au Prince, après la disposition que le destin a fait de nous, vous me causez une peine nouvelle, en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuse ! Mon ressentiment m'a séduite. Je me suis crue abandonnée, et dans mon dépit j'ai reçu la main du Connétable, que mon pere m'a présentée. J'ai fait le crime et nos malheurs. Hélas ! dans le tems que je vous accusois de me tromper, c'étoit donc moi, trop crédule amante, qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels ? Vengez-vous, Seigneur, à votre tour. Haïssiez, l'ingrate Blanche
 —Oubliez— Hé le puis-je, Madame, interrompit tristement Enriquer ? Le moyen d'arracher de mon cœur une passion que votre injustice même ne sauroit éteindre ? Il faut pourtant vous faire cet effort, Seigneur, reprit en soupirant la fille de Siffrédi
 —Hé !

— Hé ! ferez-vous capable de cet effort, répliqua le Roi ? Je ne me promets pas d'y réussir, répartit-elle, mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah cruelle, dit le Prince, vous oublierez facilement Enrique, puisque vous pouvez en former le dessein ! Quelle est donc votre pensée, dit Blanche d'un ton plus ferme ? Vous flatez-vous que je puisse vous permettre de continuer à me rendre des soins ? Non, Seigneur, renoncez à cette espérance. Si je n'étois pas née pour être Reine, le Ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux est comme vous, Seigneur, de la noble Maison d'Anjou : et quand ce que je lui dois n'opposeroit pas un obstacle insurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les souffrir. Je vous conjure de vous retirer, il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie, s'écria le Roi ! Ah Blanche, est-il possible que vous me traitiez avec tant de rigueur ! Ce n'est donc point assez pour m'accabler, que vous soyez entre les bras du Connétable ? vous voulez encore m'interdire votre vue, la seule consolation qui me reste. Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffréd en versant quelques larmes. La vue de ce qu'on a tendrement aimé n'est plus un bien, lorsqu'on a perdu l'espérance de le posséder. Adieu, Seigneur, fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire et à ma réputation. Je vous le demande aussi pour mon repos. Car enfin, quoique ma vertu ne soit point alarmée des mouvemens de mon cœur, le souvenir de votre tendresse me livre des combats si cruels, qu'il m'en coûte trop pour les soutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renversa, sans y penser, un flambeau qui étoit sur une table derrière elle. La bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramassa ; et pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre et gagne le cabinet de Nise, qui n'étoit pas encore couchée ; puis elle revient avec de la lumière. Le Roi qui attendoit son retour, ne la vit pas plutôt, qu'il se remit à la presser de souffrir son attachement. A la voix de ce Prince, le Connétable, l'épée à la main, entra brusquement dans la chambre presque en

même

même tems que son épouse, et s'avancant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspiroit : C'en est trop, tyran, lui cria-t-il, ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur ! Ah, traître, lui répondit le Roi, en se mettant en défense, ne t'imagine pas toi-même pouvoir exécuter ton dessein impunément ! A ces mots ils commencerent un combat, qui fut trop vif pour durer longtems. Le Connétable craignant que Siffrédi et ses domestiques n'accourussent trop vite aux cris que pouvoit Blanché, et ne s'opposassent à sa vengeance, ne se ménagea point. Sa fureur lui ôta le jugement. Il prit si mal ses mesures, qu'il s'enferma lui-même dans l'épée de son ennemi. Elle lui entra dans le corps jusqu'à la garde. Il tomba, et le Roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Léontio, touchée de l'état où elle voyoit son époux, et surmontant la répugnance naturelle qu'elle avoit pour lui, se jeta à terre, et s'empressa de le secourir. Mais ce malheureux époux étoit trop prevenu contre elle, pour se laisser attendrir aux témoignages qu'elle lui donnoit de sa douleur et de la compassion. La mort dont il sentoit les approches, ne put étouffer les transports de sa jalousie. Il n'envisagea dans ces derniers momens que le bonheur de son rival ; et cette idée lui parut si affreuse, que rappelant tout ce qui restoit de force, il leva son épée qu'il tenoit encore, et la plongea toute entiere dans le sein de Blanché. Meurs, lui dit-il en la perçant, meurs, infidèle épouse, puisque les nœuds de l'hyménée n'ont pu me conserver une foi que tu m'avois jurée sur les autels ! Et toi, poursuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point de ta destinée, tu ne sçauras jouir de mon malheur, je meurs content. En achevant de parler de cette sorte, il expira, et son visage, tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque chose de fier et de terrible. Celui de Blanché offroit un spectacle bien différent. Le coup qui l'avoit frappée étoit mortel. Elle tomba sur le corps mourant de son époux, et le sang de l'innocente victime se confondoit avec celui de son meurtrier, qui avoit si brusquement

quement exécuté sa cruelle résolution, que le Roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce Prince infortuné fit un cri en voyant tomber Blanche, et plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il se mit en devoir de lui rendre les mêmes soins qu'elle avoit voulu prendre, et dont elle lui dit d'une voix mourante : Seigneur, votre peine est inutile. Je suis la victime que le sort impitoyable demande. Puisse-t-il appaiser sa colere, et assurer le bonheur de votre regne ! Comme elle achevoit ces paroles, Léontio, attiré par les cris qu'elle avoit poussés, arriva dans la chambre, et saisi des objets qui se présentoient à ses yeux, il demeura immobile. Blanche, sans l'appercevoir, continua de parler au Roi. Adieu, Prince, lui dit-elle, conservez chèrement ma mémoire ; ma tendresse et mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de ressentiment contre mon pere. Ménagez ses jours et sa douleur, et rendez justice à son zèle. Sur-tout faites connoître mon innocence, c'est ce que je vous recommande plus que toute autre chose. Adieu, mon cher Enriquer——je meurs——recevez mon dernier soupir.

A ces mots elle mourut. Le Roi garda quelque tems un morne silence, ensuite il dit à Siffrédi, qui paroissoit dans un accablement mortel : Voyez Léontio, contemplez votre ouvrage. Considérez dans ce tragique évènement le fruit de vos soins officieux, et de votre zèle pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choses qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il suffit de dire qu'ils firent l'un et l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le Roi conserva toute sa vie un tendre souvenir de son amante, il ne put se résoudre à épouser Constance. L'Infant Don Pèdre se joignit à cette Princesse, et tous deux ils n'épargnerent rien pour faire valoir la disposition du testament de Roger ; mais ils furent enfin obligés de céder au Prince Enriquer, qui vint à bout de ses ennemis. Pour Siffrédi, le chargin qu'il eut d'avoir causé tant de malheurs, le détacha du monde,

monde, et lui rendit insupportable le séjour de sa patrie. Il abandonna la Sicile, et passant en Espagne avec Porcie, la fille qui lui restoit, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années après la mort de Blanche, et il eut, avant que de mourir, la consolation de marier Porcie. Elle épousa Don Jérôme de Silva, et je suis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, poursuit la veuve de Don Pédro de Pinarès, l'histoire de ma famille, et un fidèle récit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau, que Léontion mon Aieul fit faire, pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste aventure.



SARA TH—. NOUVELLE ANGLOISE.

IL y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages, et qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes villes, dans les cours, dans les états de la vie les plus enviés, j'étois persuadé que les pays que j'avois vus et le mien même n'étoient pas la patrie du bonheur et de la raison. Ma famille vouloit me marier : mon pere se flatoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance, et que la mort m'avoit enlevée; et en attendant il vouloit que je m'occupasse des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon mariage; il me fit partir pour le Nord de l'Ecosse où nous possédons une terre aux environs d'Aberdeen; je me mis en chemin vers la fin du printems et dans les plus beaux momens de l'année. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit milles de Fintray, c'est le nom de cette campagne. Je sçavois qu'elle étoit mal bâtie et mal meublée, et que je ne pouvois y trouver qu'un mauvais souper et un méchant lit; j'étois fatigué et j'avois faim; je me déterminai à passer la nuit dans une métairie, qui par sa situation, et par un certain air de commodité, de propreté, et d'abondance

bondance champêtre avoit fixé mon attention. Cette ferme étoit placée sur le penchant d'un côteau qui la garantissoit du vent d'Ouest si violent dans cette contrée ; elle étoit à cent toises d'une petite riviere qui coule dans un joli vallon : des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de légumes l'environnoient ; il y avoit à quelque distance de la maison un petit bois de hêtre ; des chevaux, des bœufs, des brebis païssoient dans le vallon et sur les côteaux ; quatre enfans de la plus agréable figure jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute espece : à la porte de la cour je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans ; elle étoit blonde et fraîche, quoiqu'un peu hâlée ; elle avoit de grands yeux noirs et une gorge très-blanche qu'elle laissoit voir toute entiere en donnant à teter à un enfant de cinq à six mois. Il me sembla que les traits de cette charmante Paysanne ne m'étoient pas inconnus : je lui demandai à qui appartenoit cette ferme, et si mes gens et moi nous pouvions y passer la nuit : je l'assurai que mes hôtes seroient très-contens de nous. Elle me répondit que la ferme appartenoit à son mari ; que personne ne logeoit chez eux pour de l'argent ; mais qu'ils recevoient de leur mieux les étrangers de toute sorte d'états : elle m'invita sur le champ à descendre de cheval, et me conduisit sans cérémonie à la chambre qu'elle me destinoit. Cette chambre étoit agréable ; les meubles en étoient simples et propres ; de la fenêtre la vuë s'étendoit et s'enfonçoit dans le vallon en suivant le cours et les détours de la petite riviere. Sara Philips, c'est ainsi que s'appelloit la jolie Fermiere, me dit qu'elle alloit préparer mon souper : qu'en attendant j'avois à choisir de me reposer dans ma chambre ou dans le jardin, sur un banc de gazon qui étoit sous des arbres, auprès d'une petite fontaine : la soirée étoit belle, l'air avoit été brûlant pendant le jour, je choisis de me rendre dans le jardin. Vous avez raison, me dit la Fermiere, et vous allez goûter deux de nos grands plaisirs, le frais après la chaleur, et le repos après la fatigue. Si cependant vous vouliez lire en attendant votre souper, voilà des livres : en disant ces mots elle me montrait un cabinet où

j'entrai. J'étois curieux de voir la bibliothèque d'un payfan ; je m'attendois à y trouver quelques-uns de ces petits Romans barbares qui nous viennent des Provençaux, et des livres de devotion : je vis d'abord les ouvrages de Tull, et à peu près tout ce qu'on a écrit de micux sur l'agriculture : Je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'Académie de Rennes, livre excellent, mais écrit dans une langue qui devoit être inconnue à mes hôtes : bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendissent le François, lorsque je vis sur une tablette les *Essais de Montagne*, le *Discours sur l'inégalité des conditions*, et l'*Émile* du célèbre Rousseau : j'y vis aussi une traduction Française du *Prædium Rusticum*, poëme du Jésuite Vanieres. Le reste de la bibliothèque étoit dans notre langue ; c'étoit les *Caractéristiques du Lord Shaftesbury*, le *Système Moral de Hucheson*, &c. Quoi, disois-je, des livres de philosophie chez des payfans ! les meilleurs Philosophes Anglois et François dans une métairie auprès de Fintray ! ils doivent être bien étonnés de se trouver là ! quel usage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ! ils appartiennent sans doute à quelque gentilhomme du voisinage, qui, charmé de cette campagne, ou peut-être de cette fermière, vient passer ici le tems de la belle saison. J'achevai ensuite la revue de la bibliothèque, je n'y vis plus que quelques Livres de Mécanique et de Médecine Pratique, les Romans de Richardson, et des Traductions des Idylles de Théocrite, des Eglogues et des Georgiques de Virgile, des Poésies de Tibulle, de Gesner, et de Haller : je ne vis des ouvrages de nos poëtes que les Pastorales de Philips, les Délices de la vie champêtre, par Cowley, quelques morceaux de Spencer, la Fable de Philemon et Baucis, par Dryden, et les Saisons de Thomson : je pris le Poëme des Alpes de Haller, et j'allai le lire sur le banc de gazon. Je m'y étois à peine assis que j'entendis de grands cris autour de la maison : les enfans qui m'avoient suivi dans le jardin et qui m'examinoint curieusement coururent à la porte ; j'y vis courir la fermière : ils alloient au-devant d'un chariot vuide qui entroit dans la cour : ce chariot étoit conduit par le fermier qui revenoit d'A-

berdeen, où il avoit été vendre du seigle. Je connus aisément le maître du logis à la manière dont il fut reçu ; sa femme l'embrassa tendrement ; elle prit deux de ses enfans sur ses bras, elle les éleva jusqu'aux joues de leur père qui se laissa baisser : il tenoit en même tems par les mains deux autres de ses enfans qui attendoient leur tour de le baisser aussi. Après ces douces caresses, ils vinrent tous vers le jardin, et j'allai au-devant d'eux. Le fermier étoit un homme de trente ans, fort bien fait ; son visage étoit assez beau, et sa physionomie étoit noble et agréable : il me remercia de la préférence que j'avois donnée à sa maison pour y passer la nuit. Ils me quitterent ensuite, et je les vis entrer dans une chambre qui donnoit sur le jardin, et dont la fenêtre étoit ouverte : ils allèrent ensemble vers un berceau où reposoit leur cinquième enfant : ils se courboient tous deux sur le berceau, et tour à tour regardoient l'enfant et se regardoient en se tenant par la main et en souriant. J'étois enchanté du spectacle touchant de cet amour conjugal, et de cette tendresse paternelle.

Le souper étant prêt, nous allâmes nous mettre à table : mes hôtes me demanderent la permission de faire manger leurs domestiques et même les miens avec moi ; j'y consentis. La table étoit servie proprement : elle étoit couverte de puddings et de légumes, et d'un rôti de bœuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde ; les sièges étoient commodes, mais il n'y avoit qu'un fauteuil qui étoit destiné à un vieillard qu'on me présenta : c'étoit le père du fermier ; il me fit un accueil fort honnête, et nous nous assîmes. J'étois auprès de la fermière : je remarquai qu'elle envoya une jeune servante se placer auprès d'un jeune berger : je demandai si c'étoient de nouveaux mariés. Ils ne sont pas mariés, dit-elle ; mais ils s'aiment, ils ne se sont pas vus de la journée, et ils auront du plaisir à être assis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyoit à un de ses valets un plat qu'il aimoit beaucoup et qui étoit là pour lui seul : elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été les plus pénibles : elle rendoit raison du choix des mets qui étoient servis ; elle disoit pourquoi, ce jour-

là, certains légumes ne paroissent pas sur la table, pourquoi elle en avoit préféré d'autres, pourquoi elle avoit donné un certain assaisonnement ; c'étoit toujours pour augmenter le plaisir du souper qu'elle avoit tout fait. Cette femme me paroissoit singuliere ; le fermier avoit les mêmes attentions et les mêmes recherches sur les plaisirs de la table. Le repas étoit simple et excellent ; les convives étoient sobres et sensuels ; l'égalité régnoit dans cette maison ; les domestiques étoient familiers avec les maîtres ; ils ne leur montroient pas du respect, mais beaucoup de zele et d'amour. Lorsqu'on eut un peu calmé la faim, on se parla : Le fermier me fit des questions sur le paysage des lieux que j'avois traversés ; il me vanta celui des environs de sa métairie, et me pressa de rester le lendemain pour le voir : sa femme et lui s'occupoient de moi sans oublier leurs domestiques : ils louoient les uns de leur gaité dans le travail, les autres d'un service qu'ils avoient rendu ; ils leur parloient de la beauté du jour, du chant du rossignol, des fleurs, des espérances de la moisson, et de leurs amours : les domestiques se parloient entr'eux de ces plaisirs charmans, et tous paroissent les sentir ; mais c'étoit sur-tout du vieux pere qu'on étoit occupé : Je n'avois jamais vu de vieillard plus affable, plus gai : Je le dis à la fermiere. Monsieur, me dit-elle, ce sont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur ; dès qu'on veut bien les compter encore pour quelque chose, ils en sçavent gré, et ils sont doux. Je vis qu'on exhortoit le bon homme à boire ; j'en fus un peu étonné. Monsieur, me dit la fermiere, je crois que dans le cours de la vie il faut s'occuper du soin de retarder la vieillesse, mais qu'il faut se borner dans la vieillesse à rappeler le sentiment de la vie. Ces réponses me suprenoient ; je ne doutai plus que la bibliotheque ne fût à l'usage de mes hôtes, et je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec esprit. Je me récriai sur l'étonnement que me causoient leurs lumieres et sur-tout celles de Sara. Quoi, disois-je, une jeune femme ! à la campagne ! — Oh ! vous ne connoissez pas Sara, me dit le vieillard qui commençoit à être un peu ivre ;

Ô le devin cœur, le devin cœur ! Si vous sçaviez ce qu'elle a quitté pour nous ! oh ! si j'e pouvois me lever j'irois lui baiser les pieds. Sara me parut craindre l'indiscrétion de son beau-pere, elle étoit embarrassée, elle rougissoit. Philips, c'étoit le nom de son mari, pria instamment le vieillard de ne pas révéler un secret qu'il avoit promis de garder. Je ne dirai rien, dit le bon homme, je ne dirai rien : une fille si belle ! qui avoit tant de richesses ! qui est si sçavante ! cela vous leve une gerbe ! Aujourd'hui qu'elle mene quelquefois un charriot, songé-t-elle à son carrosse ? — La fermiere se leva, fit ôter les plats et apporter le dessert : il étoit composé de fraises très-parfumées, de groseilles, de cerises, et d'excellente crème. En même tems de jeunes servantes jonchoient de fleurs les environs de la table, et en bordoient les plats.

Ce spectacle réjouit le bon vieillard ; et, soit qu'il s'en occupât, soit qu'il craignit de déplaire à sa belle-fille, il se tut. Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier service, me dit Sara, parce qu'alors l'odeur des mets est très-agréable ; mais dès qu'on ne veut plus en manger, on ne veut plus les sentir ; et c'est alors qu'on aime le parfum des fleurs. J'admirois l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les sensations agréables plus agréables encore, et combien elle trouvoit de voluptés sans s'écarter de la plus simple nature ; Philips et Sara me paroissoient si vivement occupés l'un de l'autre, si remplis d'attention, si heureux ! Je n'ai jamais vu d'union si délicieuse, parce qu'il est fort rare de trouver entre deux personnes les rapports qui étoient entre eux : ils avoient le même degré de sensibilité, les mêmes goûts, les mêmes opinions.

Peu de tems après le souper, mes hôtes me conduisirent à ma chambre ; Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des astres, le silence de ces momens où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ses enfans ; Philips donna ses ordres, fit la visite de ses écuries, et le couple heureux alla partager un assez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce que je

venois

venois de voir me paroïssoit un songe, mais c'étoit un songe que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai assez matin, et je ne me sentoïis point du tout pressé de partir : j'adorois mes hôtes ; leur demeure, leur genre de vic, l'union des domestiques, la sérénité, la gaité, qui regnoïent dans la maison, tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'esprit mal faits, on se trouve si bien auprès de la vertu heureuse ! le spectacle de ses plaisirs est si doux ! Je me levai cependant, mais pénétré du regret de quitter la charmante métairie. Dès que je fus habillé, je descendis dans la cour où je trouvai Philips et Sara. Le soleil venoit de se lever ; le ciel conservoit encore une légère nuance de ce jaune brillant qui succede à la blancheur que lui donne le crépuscule, et qui précède ce bleu sombre qu'il prend pendant le jour. On respiroit le parfum des arbres et des plantes, et ce vent frais qui suit le lever du soleil ; la campagne, les hommes, et les animaux reprenoïent le mouvement ; les troupeaux fortoïent de l'étable, les pigeons de la voliere, et les poules se répandoïent dans la cour ; les domestiques se dispoïent au travail. J'avoue que, pour la première fois de ma vic, je sentis bien le plaisir de voir commencer le jour, et je suis persuadé que Philips et Sara, malgré les soins dont ils s'occupoïent alors, n'étoïent pas insensibles à ce plaisir.

Je remarquai que dans la distribution du travail ils affectoïent de placer touïjours plusieurs ouvriers ensemble : ils disoïent même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux, voisins de ceux où travailloïent les autres domestiques. Cette attention me parut singulière ; je le dis à Sara, et voici ce qu'elle me répondit. J'ai touïjours été persuadée que ce qui rend les travaux de la campagne si agréables, c'est qu'ils ne sont point solitaires. Les hommes égayent aisément le travail qu'ils font ensemble ; la joie d'un seul se communique à tous : si un berger joue de la flûte, un autre chante : plusieurs laboureurs qui conduïent leurs charrues dans des champs voisins, compagnons dans les mêmes peines, les adoucissent l'un avec l'autre ; ils se parlent de leurs espérances, ils s'unissent dans l'égalité de leur sort. Eh ! n'avez-

vous jamais vu ceux des travaux champêtres qui sont communs à un plus grand nombre d'hommes rassemblés, comme une fenaison, une tondaison, une moisson : C'est là où malgré l'ardeur du soleil, la soif, la sueur, la fatigue excessive, vous voyez le plaisir, vous entendez des cris de joie. Vos artisans des villes emprisonnés dans une chambre, isolés, sans compagnons, travaillent presque toujours tristement. Sara se tut : Philips prit la parole. Je crois aussi, Monsieur, dit-il, qu'il y a de certains plaisirs qui pour être bien sentis veulent être goûtés avec plusieurs hommes qui en jouissent en même tems. J'ai oui dire à Sara que plus les salles de spectacles étoient remplies, plus les émotions y étoient vives et agréables. Cela est vrai, dit Sara, et il en est ainsi de tous les plaisirs qui naissent en nous de l'admiration. Or qu'y a-t-il que l'on puisse admirer davantage et plus souvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces bois, ces prés, toutes les graces et toutes les richesses de la campagne ? Je crois, interrompit Philips, que les biens que la nature donne à tous en communauté, sont précisément ceux qui augmentent de prix quand ils sont goûtés à la fois par un grand nombre. On aime à partager le plaisir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oüi, dit Sara, et dès que le partage n'ôte rien au plaisir, il l'augmente. Les poètes ont trop vanté le charme de la solitude en parlant des délices de la campagne. Il semble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puisse bien jouir de ces délices que loin des hommes ; mais c'est des hommes de la cour et de la ville qu'ils ont voulu parler, c'est-à-dire des hommes dont l'ame sèche, frivole, ou occupée auroit été insensible au charme de la nature. Une preuve certaine que les poètes sentoient le besoin de communiquer leur plaisir pour l'augmenter, c'est qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, et qu'ils ont voulu transmettre les impressions qu'ils avoient reçues jusqu'à la dernière postérité. Cette conversation si délicieuse pour moi, fut interrompue par les faneurs qui fortirent en troupe de la maison : ils étoient accompagnés par

l'aîné

l'ainé des enfans de Sara, qui portoit un rateau ; et jamais roi n'a été si fier de son sceptre que cet enfant l'étoit de son rateau. Vous voyez, dit la mere, commencer le plaisir d'être utile, et le noviciat de l'agriculture. Tout ce que vous dites et tout ce que je vois, divine Sara, lui répondis-je, m'inspire pour votre mari et pour vous le respect le plus profond et l'admiration la plus vive ; je voudrois passer entre vous le reste de ma vie, et mériter l'amitié de l'un et de l'autre. Votre voisinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte ; j'y viendrai souvent pour jouir de votre conversation et du spectacle des vertus et des plaisirs vrais que vous rassemblez dans votre maison. Peut-être divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage : vous me direz peut-être ce que le pere de Philips avoit tant d'envie de me dire : j'ai vu par l'attendrissement de ce bon vieillard et par les marques de respect qu'il vouloit vous donner, que plus instruit de ce que vous êtes et des circonstances qui vous ont conduite dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raisons de vous estimer. Je le crois, dit Sara ; la maniere dont vous jugez de nous et de notre genre de vie, me fait penser que vous êtes au-dessus de bien des préjugés, et que vous méritez ma confiance. Je la remerciai si vivement qu'elle en fut un peu embarrassée ; elle se tourna vers son mari, et lui dit : Mon cher ami, je vais parler à Monsieur de la passion que nous avons l'un pour l'autre ; son mari l'embrassa tendrement, et nous quitta pour suivre les faneurs : il pria Sara de me retenir jusqu'à son retour, et parut s'en séparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques momens. Sara me dit qu'elle alloit donner ses soins à ses enfans et à son ménage ; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis assez longtems ; elle vint enfin, s'assit avec moi sur le banc de gazon, et commença ainsi son histoire.

Je suis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maison fort riche et plus illustre encore par ses services et par ses titres, je vous tairai le lieu de ma naissance et le nom de ma famille : on me croit morte, et je veux que mon existence soit ignorée ; cela est nécessaire pour qu'elle soit toujours

heureuse,

heureuse. J'avois six ans lorsque je perdis ma mere. Mon pere, qui aimoit avec passion la philosophie et les lettres, et qui m'idolâtroit, ne voulut point se remarier et prit soin lui-même de mon éducation : il me trouvoit de la sagacité et l'amour de l'étude : il voulut me faire part de ses connoissances, et parut content de mes progrès. Mon pere, un des hommes les plus éclairés de son siècle, l'étoit autant peut-être que les philosophes qui ont eu le plus de réputation ; c'est ainsi du moins que j'en ai jugé, lorsque j'ai comparé les instructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puisées dans les livres. Il avoit au souverain degré le courage d'esprit, et n'a jamais été effrayé des conséquences d'un systême qu'il avoit adopté ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractère ; et les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affoibli. Mon pere étoit sensible aux beautés de l'art et à celles de la nature : il avoit l'imagination vive et l'ame noble et tendre ; la philosophie trop seche, celle qui dégrade l'homme ou qui le glace, ne pouvoit être la sienne : il lui en falloit une plus favorable à l'enthousiasme qu'il sentoit pour la vertu et aux plaisirs de l'imagination. Je n'avois pas dix-huit ans et mon pere trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit données. Je partageois aussi son goût pour les lettres : il s'amusoit de ma conversation, je faisois son bonheur ; il ne pensoit point à me marier, et content de mon état je ne pensois pas à en changer.

Pendant que Sara me parloit ainsi, j'étois fort ému, je croyois la reconnoître ; il me restoit cependant encore quelqu'incertitude, et j'attendois avec impatiencce qu'elle la dissipât. Nous passions, continua Sara, une très-petite partie des hivers à Londres. Nous venions d'y arriver lorsqu'un jeune Ecoissois se présenta pour servir chez mon pere. Il étoit de la figuré la plus agréable, et il avoit dans la physionomie un caractère de sensibilité et d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché. Les payfans sont, comme vous sçavez, plus instruits en Ecoisse qu'ils ne le sont dans le reste de l'Europe, et ce jeune homme étoit un des mieux élevés de son pays. Il ne se distingua
d'abord

d'abord des autres domestiques que par un extrême attachement à ses devoirs ; nous vîmes bientôt qu'il se faisoit aimer de tous ses compagnons et qu'il leur inspiroit son zèle pour nous ; mon père se trouvoit mieux servi, et ses gens paroïssent plus gais et plus heureux. L'Ecossois avoit toujours quelque livre à la main, dans les momens de liberté que lui laissoient ses devoirs ; mon père s'aperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'esprit : il voulut l'instruire. Mylord Dorset, disoit-il, à tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs poètes de l'Angleterre ; je ferai peut-être de ce domestique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de sa patrie. Nous partîmes pour la campagne où le jeune homme nous suivit. Mon père avoit de fréquentes conversations avec lui. Dans une de ces conversations il apprit que le desir de soulager la vieillesse de son père, par les petites sommes qu'il pouvoit prendre sur ses gages, avoit déterminé l'Ecossois à servir ; ce sentiment si vertueux touchâ mon père au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes ; il voulut sur le champ lui donner une somme considérable que le jeune homme devoit envoyer à sa famille ; mais combien mon père ne fut-il pas étonné lorsque son laquais refusa le présent qu'on lui voulut faire ! Monsieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mon père, et le prix que j'en reçois nous suffit à tous deux ; s'il étoit dans la misère, j'accepterois vos bienfaits ; mais il ne lui faut qu'un peu plus d'aisance, c'est à moi à la lui donner ; le salaire de mes peines est à lui comme à moi ; qu'il en jouisse ; mais ni lui ni moi de l'aumône. Mon père ne tenta pas de nous nourissant du pain niere de penser de ce jeune homme ; mais il le tira de la livrée pour lui donner le soin de sa bibliothèque ; il lui donna aussi une sorte d'inspection sur ses fermiers. Dans ces deux emplois, Philips put recevoir, sans en être humilié, le bien que mon père avoit envie de lui faire.

La bibliothèque étoit le lieu de la maison où j'allois le plus, et j'y trouvois souvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorsque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer sans une émotion dont je m'aperçus, et qui porta dans mon cœur

cœur ces sentimens qui me sont aujourd'hui si chers, et auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma passion ; mais bientôt je ne fis usage de mes lumières que pour la servir et non pour la combattre. Je craignois et respectois l'opinion des hommes ; mais, disois-je, ils n'ont pas attaché la honte aux sentimens : je me permis les miens. Mon pere devoit être plus sévère ; mais il devoit tout ignorer ; je me cachai même à l'objet de ma passion qui ne me découvrit pas la sienne, et qui me la laissa deviner. J'avois l'ame fière, élevée, et sensible : ces caractères-là ne savent point combattre l'amour ; mais ils résistent à ses foiblesses. Philips d'ailleurs ne sçavoit qu'aimer, et l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer et par celui d'être aimée, et moins humiliée de mon amour que fière de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuse ; mais je perdis mon pere ; et je ne sçais si je lui aurois surveçu sans ce sentiment qui console de tout et dont j'étois remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes et resta quelque tems sans parler. C'est elle-même me disois-je alors, c'est elle, je n'en puis plus douter ; j'étois pénétré d'attendrissement ; j'étois prêt à me découvrir à Sara, mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance et de perdre une partie de son histoire. Elle la reprit ainsi, lorsque ses larmes eurent cessé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens, et de plus il sentoit ma douleur ; je voyois dans ses moindres actions l'intérêt le plus tendre ; dans les services qu'il me rendoit, dans ses discours, dans toutes ses démarches, et jusques dans son air, dans le son de sa voix, je découvris toute la passion que lui demandoit mon cœur, et rien qui pût allarmer ma vertu et blesser le respect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faisois beaucoup de réflexions sur les bien-séances attachées à ce rang, sur ses devoirs réels, et sur la soumission qu'on devoit aux mœurs, aux loix, et aux usages de son pays. La philosophie de mon
pere

pere m'avoit éclairé sur les préjugés; mais sa philosophie, sublime comme son cœur, ne m'avoit point appris à les mépriser. Mes conversations avec Philips rouloient souvent sur ces sujets importans par eux-mêmes, et que notre situation rendoit si intéressans pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la justice des conventions humaines, et par conséquent du pouvoir qu'elles devoient avoir sur des ames éclairées. Philips alors me combattoit avec force et il trouvoit une foule de raisons auxquelles j'avois peine à répondre. Je crus remarquer que, lorsqu'il avoit eu l'avantage dans ces disputes, il étoit plus triste qu'à l'ordinaire; je devinai aussi le motif qui lui faisoit embrasser une opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même, ne faisoit sans peine les sacrifices qui devoient le plus lui coûter, et qu'il ne voyoit que mes propres avantages, mon bonheur, et ma gloire. J'aimois à parler à Philips de ses parens, de leurs vertus, et de la sorte de bonheur dont ils jouissoient dans leur pauvreté. Je lui faisois des questions sur le lieu de leur demeure, sur leur voisinage, sur leurs travaux. Philips me paroissoit pénétré de respect pour la vie des laboureurs et pour les soins de l'agriculture. Il me parloit toujours de ma famille, et il me répétoit combien cette famille, qui m'aimoit et qui est si illustre en Angleterre, méritoit de moi d'égards et d'attachement. Il est vrai que j'éprouvois de la part de mes parens les procédés les plus honnêtes et des preuves de l'estime qu'ils avoient pour ma raison. Ils avoient fait avancer pour moi le tems où nos loix donnent aux filles le droit de disposer d'elles et de leur fortune. Je me trouvois maîtresse de mes biens et de moi-même; mes parens n'étoient point inquiets de me laisser libre et seule. Mon penchant pour la philosophie et les lettres étoit connu; on m'avoit trouvé de l'intelligence dans les affaires, et on ne me croyoit occupée à la campagne que du soin de mes biens et de l'étude. Il y avoit près d'un an que mon pere étoit mort, et je n'avois pas quitté encore la terre où je l'avois vu mourir. J'ai un oncle, homme de mérite et distingué

dans

dans la Chambre des Communes par son désintéressement et par son éloquence : il venoit me voir quelquefois. Un jour, après avoir dîné chez moi, il me proposa de me promener avec lui dans le parc, et là il me rappella le souvenir de l'amitié qui avoit toujours régné entre lui et mon pere, et celle que l'un et l'autre avoit eue pour moi. J'ai un fils, me dit-il, il s'est distingué dans ses études, et depuis quelques années qu'il est hors de l'Angleterre, toutes les lettres que je reçois des pays où il a voyagé me confirment dans la bonne opinion que j'avois de lui : il est de votre âge et prêt à revenir ; je veux le marier : s'il peut vous convenir, j'aurai le plaisir de voir vos biens ne point sortir de notre famille, et de vous aimer comme ma fille, après vous avoir aimée depuis longtems comme celle de mon frere. Cette proposition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis, je pâlis, et je répondis à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenser. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier ; que jusqu'à présent mes occupations et mes goûts avoient suffi à mon bonheur ; que si je prenois jamais un mari, je voudrois le connoître beaucoup, et que je me déterminerois par les convenances personnelles plus que par toutes les autres ; mais que dans aucun tems de ma vie je n'oublierois ce que je devois à ma famille. Mon oncle me demanda la permission de m'amener son fils que je n'avois vu qu'au sortir de son enfance, qui étoit alors d'une figure agréable, et à ce qu'on disoit, plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle proposition avec une froideur que je me reprochai ; une foule d'idées se présentèrent à mon esprit, et s'y succéderent avec rapidité.

Lorsque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obscur où je me promenai longtems fort agitée, marchant à grands pas, et m'arrêtant de tems en tems, aux momens où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obstacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin, plutôt que je ne m'assis, sur un gazon où je restai plongée dans la plus profonde rêverie ; je vis arriver Philips qui me cherchoit depuis longtems. Je n'avois jamais senti si vivement

vivement le plaisir de le voir et la nécessité absolue de ne m'en séparer jamais. Je lui fis part des desseins de mon oncle, et des regrets sinceres que j'avois de déplaire à ma famille en refusant d'accepter des propositions raisonnables sans doute. J'appuyai trop sur ces regrets ; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips : je le vis pâlir ; un tremblement s'empara de tout son corps ; ses yeux avoient un mouvement extraordinaire et de l'égarément ; il n'articuloit que quelques mots ; chaque syllabe lui coûtoit à prononcer. Il faut, disoit-il, — oïi, il le faut — c'est un jeune homme vertueux — vos parens — votre rang — il faut — il le faut. Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant : il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus ; je m'élançai pour soutenir mon cher Philips, je le pressai dans mes bras en m'écriant, mon cher époux ! A ce cri si tendre, à ce mot si énergique, Philips ne me répondit rien : il se relevoit peu à peu en me regardant fixement ; ses yeux se baignoient de larmes, je l'arrosai des miennes en répétant continuellement, mon cher époux, mon cher époux ! Dès que Philips eut la force de parler, il voulut combattre ma résolution ; je l'arrêtai, je le conjurai au nom de tout mon amour, de vouloir bien m'entendre : il s'assit auprès de moi en me tenant par la main. Ce moment, qui a décidé du bonheur de ma vie, est encore si présent à ma pensée que je n'en ai pas oublié la plus légère circonstance. Voici ce que je dis à Philips.

Je sçai tout ce que vous pouvez dire ; je le prévien, et j'y répons. Ma passion pour vous n'est pas aveugle ; je vous connois bien, et vous êtes l'homme que me destinoit la nature. C'est sur la convenance des personnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages ; les conventions humaines y ont substitué celle des rangs. Nous sçavons, vous et moi, combien les véritables sages ont de respect pour les conventions humaines ; elles maintiennent l'ordre dans les sociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on est né par des alliances que l'opinion condamne ; c'est un crime que

punit le mépris des hommes, et je ne sçaurois point soutenir ce mépris, même injuste.

Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de société? cela peut être, mais nous ne sommes point dans ce cas; cédon à nos cœurs en respectant les préjugés. Mes parens m'ont laissé 2000 guinées de rente, et 3000 guinées d'argent comptant. C'est cette somme que je veux conserver de toute ma fortune, pour vivre avec vous et vos parens. Ici Philips voulut m'interrompre: il me proposa de ne point nous marier; je l'arrêtai et lui dis: Nous manquerions à la loi de la nature et à celle des hommes qui nous demandent une postérité; et pourquoi ne point nous marier pour conserver mes biens? ils ne me rendent point riche dans l'état où je suis; je le ferai dans le vôtre avec la somme que je vais vous porter. Si j'épousois mon cousin, nous serions des gentilshommes médiocrement aisés, et nous serons des fermiers opulens. Je vais faire mon testament, et je donnerai toute ma fortune à mon cousin; ensuite je partirai pour Londres: je ferai répandre le bruit de ma mort, et nous nous rendrons en Ecosse où il est vraisemblable que votre pere vous permettra de m'épouser.

Philips se jeta à mes pieds, me conjura de différer, d'examiner, de craindre les regrets. Non, lui répondis-je, tout est examiné. Eh! que pourrai-je regretter? quels plaisirs me donnent mes richesses, que ne puisse remplacer la nature dans l'aisance de votre état? Le spectacle d'un côteau riant et fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de tableaux; les diamans dans ma tête me pareront moins que les fleurs, la toile de l'Inde m'habillera aussi-bien que le Pekin; je perdrai mon carosse, mais j'exercerai mes jambes; Philips, nous aurons les commodités que demande la nature, et rien du superflu qui ne peut amuser que l'oïveté. Quand à mes liaisons et à mes connoissances, pourrai-je les regretter lorsque je ferai la fille de votre pere et la mere de vos enfans?

Philips m'aimoit trop, il m'estimoit trop, il se rendit trop de justice à lui-même pour douter plus long-tems que je ne fusse heureuse dans le nouvel état que je voulois embrasser. Je ne vous peindrai

point

point sa joie, sa reconnoissance, et mon bonheur, lorsque je l'eus déterminé à m'épouser. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon testament; jamais on n'acquit tout-à-coup une grande fortune avec autant de plaisir que j'en eus à me dépouiller de la mienne. Après avoir fini mes affaires, nous partimes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort, et je le rendis vraisemblable par une adresse et des moyens qu'il est inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Ecoffe. Il y a sept ans que j'entrai, pour la première fois, dans cette chere métairie, et que, pour la première fois, j'em brassai les genoux de cet excellent vieillard que vous voyez sur cette pierre se pénétrant des premiers rayons du soleil, et cherchant à se ranimer par les douces influences de l'aurore et du printems. Vous voyez votre fille, lui dis-je; elle vient dans votre maison pour y rendre votre vieillesse heureuse, pour faire, toute sa vie, le bonheur de votre fils; mon cœur m'inspirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux: vous, mon mari, vous m'instruirez des détails du ménage; je me flatte que je ferai une ménagere vigilante, et que ceux qui dépendront de moi et ceux de qui j'ai tant de plaisir à dépendre seront également contents. Le vieillard étoit transporté de joie; ce bonheur sans doute a prolongé sa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'étoit que le fermier; notre mariage fut conclu; et depuis ce moment où j'ai pris le nom et l'état de l'homme que j'aime, il ne s'est pas écoulé une heure sans que je m'applaudisse de ma destinée. Nous sommes heureux, et nous pouvons nous flater que nous le serons toujours autant que peut le permettre la nature. Phillips et moi nous ne faisons usage de nos connoissances, de la philosophie de mon pere, et de notre amour pour les lettres que pour assurer notre bonheur. Nous sommes attentifs à chercher tous les plaisirs que nous permet notre situation et nous nous apprenons à les goûter. Une source la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'est qu'ils courent après des plaisirs qui ne sont pas faits pour eux, et qu'ils ne sçavent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations avec leur état et leur caractère. C'est une erreur

dans laquelle nous ne sommes pas tombés. Nous ne perdrons pas notre tems en recherches vaines, en desirs inutiles, et nous n'oublierons pas de jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux Philips et moi ? le témoignage de notre conscience, notre amour, et les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au-delà desquels nous ne pouvons point être entraînés par les circonstances, et que nous fortifions encore par la philo-
 sophie : nous n'admettons que celle des philosophes qui croient à la vertu et qui nous la font aimer : et quand même ils se seroient trompés nous leur rendrions grâces d'entretenir en nous des illusions qui élèvent notre ame et qui l'épurent. Nous voulons penser bien des hommes, afin de les aimer : nous voulons estimer les hommes pour nous donner un motif de plus de nous rendre estimables ; nous ne voulons point d'une philosophie qui nous dégrade et qui éteint dans le cœur l'enthousiasme de l'humanité et de la vertu ; nous voulons aussi conserver dans toute leur force et tout leur charme les sentimens de l'amour et de l'amitié. Il entre sans doute toujours un peu d'illusion dans ces sentimens portés à l'excès. Il est des illusions qui se dissipent enfin, et ce ne sont point celles-là que nous voulons conserver ; nous sçavons leur en substituer d'autres. Philips et moi, nous ne nous croyons point parfaits ; mais nous tendons à le devenir ; nous sommes bons et nous espérons nous rendre meilleurs ; nous jouissons de l'espérance du mieux dans la jouissance du bien ; le présent nous contente et l'avenir nous transporte. Ce dessein de se perfectionner l'un par l'autre, nous rend plus chers et plus nécessaires l'un à l'autre : il nous rend nos sentimens plus précieux en nous les rendant plus respectables ; il ajoute au respect de nous-mêmes ; il conserve toute l'activité de nos cœurs et le délicieux enthousiasme de l'amour. C'est aussi pour entretenir en nous la passion de la vertu et pour en trouver sûrement la route que nous lisons beaucoup les Romans de Richardson : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, et que peut-être nous n'aurions pas fait sans lui ! Nous lisons aussi beaucoup les poètes ; mais nous avons choisi de préférence ceux qui nous parlent des
 champs

champs où nous vivons, et de cette nature que nous aimons. La lecture des poésies champêtres est délicieuse pour ceux qui en ont les objets sous les yeux. La poésie anime ce qu'elle sçait peindre : l'enthousiasme du poëte ajoute toujours quelque chose à l'enthousiasme du spectateur ; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La poésie nous inspire le respect et l'amour pour l'antique et vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons. Nous nous disons quelquefois : Homere et Virgile auroient été heureux ici ; Tibulle y aimeroit Delie ; il la chanteroit, et il chanteroit aussi notre petit bois de hêtre et notre joli vallon. C'est aux champs que Haller et Gesner ont composé leurs poésies aimables ; et quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre ? quelles mœurs ont-ils comparés aux mœurs champêtres ? Les poëtes nous arrêtent sur les sensations délicieuses que nous recevons de la nature : ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces sensations qui auroient à peine affecté nos organes et qui auroient échappé à la pensée. Tous ces hommes, qui ont parlé avec chaleur et dans lesquels abondent le sentiment et les images, entretiennent dans l'ame le charme de la sensibilité et la vie ; enfin, nous avons raisonné et simplifié le bonheur ; nous avons mis toute notre étude à conserver en nous les sentimens tendres et honnêtes, et à en jouir, ainsi que des sensations agréables. Il me semble que c'est-là faire usage de la bonne philosophie : elle a dégénéré de nos jours en fausse subtilité ; elle a trop souvent fait la satire de l'homme qu'il falloit consoler ; elle s'est plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire ; elle auroit dû nous montrer les biens qui sont à la portée des différens états de la vie, et les devoirs de ces différens états. C'étoit-là le projet de mon pere, et il l'eût exécuté s'il eût vécu. Il trouvoit aussi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier ses sens, et à négliger les plaisirs simples et faciles qu'ils peuvent donner à tous les momens et à tous les âges de la vie. Nous nous conduisons d'après les leçons de mon pere, et nous élevons nos enfans dans ces principes : en attendant ils jouissent de leur enfance, et nous de leurs plaisirs.

J'avois voulu plusieurs fois interrompre Sara pour me faire connoître ; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité qu'il ne m'avoit pas été possible de lui adresser la parole. Dès qu'elle eut fini son discours, je me jettai à ses pieds : O Sara Th—— ! Dès que j'eus prononcé son nom, elle se leva avec précipitation, elle s'écria, Je suis perdue. Non, vous ne l'êtes point, lui dis-je : vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès son enfance, et qui vous a pleurée amerement : ne rougissez plus d'avouer votre passion pour un mari vertueux. Vous m'avez laissé votre fortune ; je suis prêt à vous la rendre : acceptez-la, je vous en conjure ; mais quelque parti que vous preniez, soiez sûre d'un secret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara ; elle ne se consoloit pas d'avoir mis dans sa confiance un homme qui n'y étoit pas nécessaire. Quant à ses biens, elle fut inébranlable ; et Philips qui rentra un moment après que je me fus fait connoître, pensa comme elle. Voyez, me disoit Philips, notre métairie, faites-en la visite, et vous la trouverez remplie de tous les biens nécessaires : voyez nos jardins, nos champs, nos prés, nos troupeaux, et dites s'il peut nous manquer quelque chose : voyez nos meubles, ne sont-ils pas commodes ? notre table n'est-elle pas saine et abondante ? Si nous avions plus de richesses, nous ne ferions plus, avec le même intérêt, ce que nous faisons aujourd'hui ; le goût du travail seroit moins vif en nous ; l'ennui prendroit la place de nos occupations champêtres ; sans fatigue, sans devoirs, sans fonctions, toujours amusés, nous serions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuse ; si nous pouvions nous passer de nos moissons et de nos troupeaux, nous serions moins touchés de l'espérance d'avoir de bonnes moissons et de belles laines ; nous ne serions plus jouir de cette espérance ; nos champs, presque inutiles, où seulement utiles à notre superflu, seroient moins précieux pour nous ; nous verrions la campagne avec indifférence, et que sçait-on si les autres enthousiasmes, qui font les délices de nos cœurs, ne s'éteindroient pas avec celui que nous inspire la nature ! Si notre ame perdoit de son activité

(et

(et la vie oisive lui en ôte toujours) notre amour s'affoibliroit peut-être. Tous nos sentimens nous rendent heureux, ils sont assortis à notre état, ils y tiennent les uns aux autres, notre bonheur tient à un système bien combiné et auquel il ne faut rien changer. Je fis de nouveaux efforts, et je ne pus obtenir de mes vertueux parens qu'ils rentrassent dans les biens qu'ils m'avoient cédés ; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient, qu'ils me donneroient de leurs nouvelles, et qu'ils me permettroient de passer, tous les ans, quelques jours dans leur métairie. Je me séparai, non sans répandre des larmes, de ce couple si aimable et si éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur et de la raison sur la terre. Puisse cette réflexion me conduire à être heurté et raisonnable ! Quoiqu'il en soit, l'habitation que j'ai dans le voisinage de mes parens m'est devenue chère. Je me flatte bien d'y venir souvent, et je m'y fixerai peut-être ; je le fais rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés, je n'en ferai aucun usage pour moi ; j'en répandrai les revenus sur nos parens les plus pauvres, et les fonds retourneront un jour aux enfans de Philips et de Sara.

La BERGERE des ALPES.

CONTE MORAL, par M. de MARMONTEL.

DANS les montagnes de Savoye, non loin de la route de Briançon à Modane, est une vallée solitaire, dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre où sont répandues de loin en loin quelques cabanes de pasteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà et là, des pâturages toujours verts, font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquise de Fonrose retournoit de France en Italie avec son époux. L'essieu de leur voiture se rompit ;

pit ; et comme le jour étoit sur son déclin, il fallut chercher dans cette vallée un asyle où passer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient apperçues, ils virent un troupeau qui en prenoit la route, conduit par une Bergere dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, et ils entendent une voix céleste dont les accens plaintifs et touchans faisoient gémir les échos.

“ Que le soleil couchant brille d'une douce lumiere !
 “ C'est ainsi, disoit-elle, qu'au terme d'une carriere
 “ pénible, l'ame épuisée va se rajeunir dans la source
 “ pure de l'immortalité. Mais hélas, que le terme
 “ est loin, et que la vie est lente ! ” En disant ces mots, la Bergere s'éloignoit, la tête inclinée ; mais la négligence de son attitude sembloit donner encore à sa taille et à sa démarche plus de noblesse et de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, et plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis et la Marquise de Fonrose doublerent le pas pour atteindre cette Bergere qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque sous la coëffure la plus simple, sous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les graces, toutes les beautés réunies ! Ma fille, lui dit la Marquise en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien ; nous sommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour ? voulez-vous bien nous servir de guide ? Je vous plains, Madame, lui dit la Bergere en baissant les yeux et en rougissant ; ces cabanes sont habitées par des malheureux, et vous y ferez mal logée. Vous y logez sans doute vous-même, reprit la Marquise ; et je puis bien supporter une nuit les incommodités que vous souffrez toujours. Je suis faite pour cela, dit la Bergere avec une modestie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonrose, qui ne put dissimuler plus long-tems l'emotion qu'elle lui causoit ; non, vous n'êtes pas faite pour souffrir, et la fortune est bien injuste ! Est-il possible, aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits ? La fortune, Monsieur, reprit Adelaïde, (c'étoit le nom de la Bergere), la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon
 état

état a ses douceurs pour qui n'en connoît pas d'autres, et l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les pasteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le ciel a fait naître dans cette condition obscure ; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes ; cette air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire, annoncent un esprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adelaïde, il y a mille moyens d'en sortir ; pour une femme, vous le sçavez, il n'y a de ressource honnête que dans la servitude, et dans le choix des maîtres on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens ; vous ferez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainsi, on arrive à la cabane. Elle étoit séparée par une cloison de l'étable où l'inconnue fit entrer ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, et sans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard et sa femme, tels qu'on peint Philemon et Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoise qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit, et du pain de seigle pour nourriture ; mais le peu que le ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respiroit. La table étoit d'une seule planche du noyer le mieux poli : on se miroit dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentoit l'image d'une pauvreté riante, et des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chere fille, dit la bonne femme, qui prend soin du ménage. Le matin avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne, et tandis qu'il commence à paître autour de la maison l'herbe couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adresse qui nous enchante. Quoi ! dit

dit la Marquise, cette Bergere est votre fille ? Ah, Madame, Plût au ciel, s'écria la bonne vieille. C'est mon cœur qui la nomme ainsi ; car j'ai pour elle l'amour d'une mere ; mais je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir portée dans mon sein ; nous ne sommes pas dignes de l'avoir fait naître.—Qui est-elle donc ? d'où vient-elle ? et quel malheur l'a réduite à la condition des bergers ?—Tout cela nous est inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint en habit de paysanne s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions prise pour rien, tant sa bonne mine et la douceur de sa parole nous gagnoient le cœur à l'un et à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas une villageoise ; mais nos questions l'affligoient, et nous crûmes devoir nous en abstenir. Ce respect n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avous mieux connu son ame ; mais plus nous voulons nous abaisser devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ses pere et mere des attentions plus soutenues, ni des empressemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander ; mais il semble qu'elle nous devine, et tout ce que nous pouvons souhaiter est fait avant que nous nous appercevions qu'elle y pense. C'est un ange descendu parmi nous pour consoler notre vieillesse. Et que fait-elle actuellement dans l'étable, demanda la Marquise ?—Elle donne au troupeau une litiere fraîche ; elle traite le lait des brebis et des chevres. Il semble que ce laitage pressé de sa main, en devienne plus délicat ; moi qui vais le vendre à la ville, je ne puis suffire au débit ; on le trouve délicieux. Cette chere enfant s'occupe, en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille et d'osier que tout le monde admire. Je voudrois que vous vissiez avec quelle adresse elle entrelace le jonc flexible : Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, Madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aisée et tranquille : c'est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Est-elle heureuse elle-même, demanda M. de Fonrose ? Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard ; mais j'ai fait souvent ap-

percevoir

percevoir à ma femme qu'en revenant du pâturage elle avoit les yeux mouillés de larmes, et l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de sourire ; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume : nous n'osons la lui demander. Ah, Madame ! dit la vieille femme, quelle pitié me fait cet enfant lorsqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux malgré la pluie et la gelée ! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place : ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du soleil, et revient le soir transie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendresse, si je vous laisserai quitter votre foyer, et vous exposer à votre âge aux rigueurs de la saison. A peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons ; et quand je me plains de la fatigue qu'elle se donne : Laissez, laissez, dit-elle ma bonne mère, c'est par l'exercice que je me garantis du froid : le travail est fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle est bonne autant qu'elle est belle, et mon mari et moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l'enlevoit ? demanda la Marquise. Nous perdriens, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde ; mais si elle devoit être heureuse, nous mourrions contents avec cette consolation. Hélas ! oüi, reprit la vieille en versant des pleurs, que le ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il est possible ! Mon espérance étoit que cette main si chère me fermeroit les yeux, mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un scéau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits ; et après les avoir salués avec une grace charmante, elle se mit à vacquer au soin de ménage, comme si personne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui desirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal et champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de faveur : les œufs

œufs font frais, le laitage est bon, et les fruits que je viens de cueillir font tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles et décentes avec lesquelles cette Bergere merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquoit à ses maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils se desiroient qu'elle fit, tout cela, pénétoit d'étonnement et d'admiration M. et Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même, notre aventure tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre. Il faut éclaircir ce mystere, il faut amener avec nous cet enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeller la Bergere. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance, et la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au-dessus du malheur, et que vous vous êtes fait des sentimens conformes à votre condition présente : vos charmes et vos vertus la rendent respectable, mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur sort ; les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable ; il me manque une amie, et je croirai rapporter de ces lieux un trésor inestimable, si vous voulez m'accompagner. Ecarterez de la proposition, de la priere que je vous fais, toute idée de servitude : je ne vous crois pas faite pour cet état ; mais quand ma prévention me trompéroit, j'aime mieux vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répète, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens : il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte ; au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aissance de leur état, et c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards présens à ce discours, baisant les mains de la Marquise et se prosternant à ses genoux, conjuroient la
jeune

jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses ; lui représentoient, en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, et qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante solitude. La Bergere, en les embrassant, mêla ses larmes avec les leurs ; elle rendit grâces aux bontés de M. et de Madame de Fonrose, avec une sensibilité qui l'embellissoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le ciel a marqué ma place, et sa volonté s'accomplit ; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose, sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu'une grâce à vous demander, dit-elle en rougissant et en baissant les yeux, c'est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un éternel silence, et laisser à jamais ignorer au monde le sort d'une inconnue qui veut vivre et mourir dans l'oubli. M. et Madame de Fonrose, attendris et affligés, redoublèrent mille fois leurs instances : elle fut inébranlable, et les vieillards, les voyageurs, et la Bergere, se séparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, M. et Madame de Fonrose ne s'occupèrent que de cette aventure. Ils croyoient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espece de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé, et ce fut un sujet inépuisable de réflexions et de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il étoit dans l'âge où l'imagination est la plus vive, et le cœur le plus susceptible d'attendrissement ; mais c'étoit un de ces caractères dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune espece de dissipation. Tout ce que Fonrose entend raconter des charmes, des vertus, et des malheurs de la Bergere de Savoye, allume dans son ame le plus ardent desir de la voir. Il s'en est fait une image qui lui est sans cesse présente ; il lui compare tout ce qu'il voit, et tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle.

Mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son ame toute entiere. C'est là que le bonheur l'attend. Mais si son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles : on ne consentira jamais au voyage qu'il médite ; c'est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conséquences ; la Bergere elle-même effrayée de ses poursuites, ne manquera pas de s'y dérober ; il la perd s'il en est connu. D'après toutes ces réflexions qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de pasteur, la chercher dans sa solitude, et d'y mourir, où de l'en tirer.

Il dispaeroit ; on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude ; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille ; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée, et ces parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un Pâtre, se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition est remplie : on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours il le laisse errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergere menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire ; si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation ; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, et que le goût d'une vie tranquille et innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, et desirer une société qui l'amuse où qui la console : laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin ; alors je prendrai conseil de la situation de son ame. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, et nous serons tous l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, et de l'amitié à l'amour, le pas est encore plus

plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose quand il raisonnoit ainsi ? Fonrose avoit dix-huit ans ; mais trois mois de réflexion sur le même objet, développent bien des idées ! Tandis qu'il se livroit à ses pensées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa, fut aussi vive que si elle avoit été imprévue. " C'est " ici, disoit la Bergere dans ses chants plaintifs, c'est " ici que mon cœur jouit de l'unique bien qui lui " reste. Ma douleur a des délices pour mon ame ; " je préfère son amertume aux douceurs trompeuses " de la joie." Ces accens déchiroient le cœur sensible de Fonrose. Quelle peut être, disoit-il, la cause du chagrin qui la consume ? Qu'il seroit doux de la consoler ! Un espoir plus doux encore osoit à peine flater ses desirs. Il craignit d'allarmer la Bergere, s'il se livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près, et pour la première fois, c'étoit assez de l'avoir entendue. Le lendemain il se rendit au pâturage ; et après avoir observé la route qu'elle avoit prise, il fut se placer au pied d'un rocher, qui le jour précédent lui répétoit les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouoit du hautbois comme Befuzzi, dont il avoit pris les leçons, et qui faisoit alors les plaisirs de l'Europe. Adelaïde, plus profondément ensevelie, dans ses affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre sa voix, et les échos gardoient le silence. Tout-à-coup ce silence fut interrompu par les sons plaintifs du hautbois de Fonrose. Ces sons inconnus exciterent dans l'ame d'Adelaïde, une surprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans sur ces collines, ne lui avoient jamais fait entendre que les sons des trompes rustiques. Immobile et attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle aperçoit de loin un jeune Pâtre assis dans le creux d'un rocher, au pied duquel païssoit son troupeau ; elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le seul instinct de la nature ! L'oreille indique à ce berger

toutes les finesses de l'art. Peut-on donner des sons plus purs ? Quelle délicatesse dans les inflexions ! Quelle variété dans les nuances ! Que l'on dise après cela que le goût n'est pas un don naturel. Depuis qu'Adelaïde habitoit cette solitude, c'étoit la première fois que sa douleur, suspendue par une distraction agréable, livroit son ame à la douce émotion du plaisir. Fonrose qui l'avoit vu s'approcher et s'asseoir au pied d'un saule pour l'entendre, n'avoit pas fait semblant de s'en appercevoir. Il faisoit sans affectation le moment de sa retraite, et mesura la marche de son troupeau de manière à la recontrer sur la pente de la colline où se croisoient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard sur elle, et continua sa route comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues ! Quels yeux ! quelle bouche divine ! que ces traits si nobles et si touchans dans leur langueur, feroient plus ravissans, si l'amour les ranimoit ! On voyoit bien que la douleur seule avoit terni dans leur printemps les roses de ses belles joues ; mais de tant de charmes celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de sa taille et de sa démarche : à la souplesse de ses mouvemens, on croyoit voir un jeune cèdre dont la tige droite et flexible cede mollement aux zephyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans sa mémoire, s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peint foiblement, disoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations ! et c'est un désert qu'elle habite ! et c'est le chaume qui la couvre : elle qui devoit voir les Rois à ses genoux, s'occupe du soin d'un vil troupeau ! Sous quels vêtemens s'est-elle offerte à ma vue ! Elle embellit tout, et rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps aussi délicat ! des alimens grossiers, un climat sauvage, de la paille pour lit, grands Dieux ! et pour qui sont faites les roses ? Oüi, je veux la tirer de cette condition trop malheureuse et trop indigne d'elle. Le sommeil interrompit ses réflexions, mais n'effaça point cette image. Adelaïde, de son côté, sensiblement frappée de la jeunesse, de la beauté de Fonrose, ne cessoit d'admirer

mirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle rassembler, disoit-elle, tant de talens et tant de graces ! Mais hélas, ces dons qui ne lui font qu'inutiles, feroient peut-être son malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde ! Malheureuse ! est-ce à moi d'y attacher quelque prix ? La réflexion désolante vint empoisonner dans son ame le plaisir qu'elle avoit goûté ; elle se reprocha d'y avoir été sensible, et résolut de s'y refuser à l'avenir. Le lendemain Fonrosé crut s'apercevoir qu'elle évitoit son approche ; il tomba dans une tristesse mortelle. Se douteroit-elle de mon déguisement, disoit-il ? me ferois-je trahi moi-même ? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, et son hautbois fut négligé. Adelaïde n'étoit pas si loin qu'elle ne pût bien l'entendre, et son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. “ Il semble, disoit
 “ sa chanson, que tout ce qui m'environne par-
 “ tage mes ennuis : les oiseaux ne font entendre
 “ que de tristes accens, l'écho me répond par des
 “ plaintes, les zephyrs gémissent parmi ces feuil-
 “ lages, le bruit des ruisseaux imite mes soupirs, on
 “ diroit qu'ils roulent des pleurs.” Fonrosé, atten-
 dri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répon-
 dre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui
 de son hautbois avec la voix d'Adelaïde. O ciel, dit-
 elle, est-ce un enchantement ! je n'ose en croire mon
 oreille : ce n'est pas un Berger, c'est un Dieu, que
 je viens d'entendre. Le sentiment naturel de l'har-
 monie peut-il inspirer ces accords ? Comme elle par-
 loit ainsi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleste, fit
 retentir le vallon. Adelaïde crut voir réaliser les pro-
 diges que la poésie attribue à la musique sa brillante
 sœur. Confuse, interdite, elle ne sçavoit si elle devoit
 se dérober ou se livrer à cet enchantement. Mais elle
 aperçut le Berger qu'elle venoit d'entendre, ras-
 sembler son troupeau pour regagner sa cabane. Il ig-
 nore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui ;
 son ame simple n'en est pas plus vaine ; il n'attend
 pas même les éloges que je lui dois. Tel est le
 pouvoir de la musique : c'est le seul des talens qui
 jouisse de lui-même ; tous les autres veulent des té-
 moins. Ce don du ciel fut accordé à l'homme dans

l'innocence : c'est le plus pur de tous les plaisirs. Hélas ! c'est le seul que je goûte encore, et je regarde ce Berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours suivans Fonrose affecta de s'éloigner à son tour : Adelaïde en fut affligée. Le sort, dit-elle, sembloit m'avoir ménagé cette foible consolation : je me suis livrée trop aisément, et pour me punir il m'en prive. Un jour enfin qu'ils se rencontrèrent sur le penchant de la colline, Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux. Ces premières paroles d'Adelaïde causerent à Fonrose un saisissement qui lui ôta presque l'usage de la voix. Je ne sçai, dit-il en hésitant ; ce n'est pas moi qui conduis mon troupeau, c'est mon troupeau qui me conduit moi-même ; ces lieux lui sont plus connus qu'à moi : je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes vous donc, lui demanda la Bergere ? J'ai vu le jour au delà des Alpes, répondit Fonrose. Etes-vous né parmi les pasteurs, poursuivit-elle ? Puisque je suis pasteur, dit-il en baissant les yeux, il faut bien que je sois né pour l'être. C'est de quoi je doute, reprit Adelaïde, en l'observant avec attention. Vos talens, votre langage ; votre air même, tout m'annonce que le sort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose ; mais est-ce à vous de croire que la nature refuse tout aux Bergers ? Etes-vous née pour être reine ? Adelaïde rougit à cette réponse ; et changeant de propos, l'autre jour, dit-elle, au son du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui seroit un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C'est votre voix qui en est un, reprit Fonrose, dans une simple Bergere.—Mais personne ne vous a-t-il instruit ?—Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur et mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri ; ce que mon cœur sent, mon hautbois l'exprime ; je lui inspire mon ame : voilà tout mon secret ; rien au monde n'est plus facile. Cela est incroyable, dit Adelaïde. C'est ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose ; cependant il l'a bien fallu croire. Que voulez vous ? la nature et l'amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il

n'y

n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien ils avançoient dans la vallée ; et Fonrose qu'un rayon d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillans que le plaisir inspire. Ah ! de grace, dit Adelaïde, épargnez à mon ame l'image importune d'un sentiment qu'elle ne peut goûter. Cette solitude est consacrée à la douleur ; ses échos ne sont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane ; ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme ; et ces mots prononcés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Vous avez à vous plaindre, reprit Adelaïde ? Est-ce des hommes ? Est-ce du fort ? Je ne sçai, dit-il, mais je ne suis pas heureux : ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adelaïde ; le ciel nous donne à l'un et à l'autre une consolation dans nos peines ; les miennes sont comme un poids accablant dont mon cœur est oppressé. Qui que vous soyez, si vous connoissez le malheur, vous devez être compatissant, et je vous crois digne de ma confiance ; mais promettez-moi qu'elle sera mutuelle. Hélas ! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serois peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce mystere ne fit que redoubler la curiosité d'Adelaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline sous ce vieux chêne touffu, où vous m'avez entendu gémir. Là, je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille pensées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit sur-tout la confidence désespérante d'un amour malheureux et fidele. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adelaïde. Le jour étoit couvert de nuages, et la nature en deuil sembloit présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assés au pied du chêne, Adelaïde parla ainsi : “ Vous voyez ces pierres que l'herbe com-
 “ mence à couvrir, c'est le tombeau du plus tendre,
 “ du plus vertueux des hommes, à qui mon amour
 “ et mon imprudence ont coûté la vie. Je suis
 “ François, d'une famille distinguée, et trop riche pour
 “ mon malheur. Le Comte d'Orestan conçut pour
 moi

“ moi l’amour le plus tendre ; j’y fus sensible : je le
 “ fus à l’excès. Mes parens s’opposèrent au penchant
 “ de nos cœurs, et ma passion insensée me fit con-
 “ sentir à un hymen, sacré pour les ames vertueuses,
 “ mais défavoué par les loix. L’Italie étoit alors le
 “ théâtre de la guerre. Mon époux y alloit joindre
 “ le corps qu’il devoit commander : je le suivis jusqu’à
 “ Briançon : ma folle tendresse l’y retint deux jours
 “ malgré lui. Ce jeune homme plein d’honneur n’y pro-
 “ longea son séjour qu’avec une extrême répugnance.
 “ Il me sacrifioit son devoir ; mais que ne lui avois-je
 “ pas sacrifié moi-même ? En un moi, je l’exigeai, il
 “ ne put résister à mes larmes. Il partit avec un
 “ pressentiment dont je fus moi-même effrayée : je
 “ l’accompagnai jusques dans cette vallée où je reçus
 “ ses adieux ; et pour attendre de ses nouvelles, je re-
 “ tournai à Briançon. Peu de jours après se repan-
 “ dit le bruit d’une bataille. Je doutois si d’Orestan
 “ s’y étoit trouvé ; je le souhaitois pour sa gloire, je
 “ le craignois pour mon amour, quand je reçus de
 “ lui une lettre que je croyois bien consolante ! Je fe-
 “ rai tel jour à telle heure, me disoit-il, dans la vallée
 “ et sous le chêne où nous nous sommes séparés ; je
 “ m’y rendrai seul, je vous conjure d’aller m’y at-
 “ tendre seule ; je ne vis encore que pour vous.
 “ Quel étoit mon égarement ! Je n’apperçus dans ce
 “ billet que l’impatience de me revoir, et je m’ap-
 “ plaudis de cette impatience. Je me rendis donc
 “ sous ce même chêne. D’Orestan arrive, et après le
 “ plus tendresse accueil, Vous l’avez voulu, ma chere
 “ Adélaïde, me dit-il, j’ai manqué à mon devoir dans
 “ le moment le plus important de ma vie. Ce que je
 “ craignois est arrivé. La bataille s’est donnée, mon
 “ régiment a chargé ; il a fait des prodiges de valeur
 “ et je n’y étois pas. Je suis deshonoré, perdu sans
 “ ressource. Je ne vous reproche pas mon malheur ;
 “ mais je n’ai plus qu’un sacrifice à vous faire, et mon
 “ cœur vient le consommer. A ce discours, pâle,
 “ tremblante, et respirant à peine, je reçus mon époux
 “ dans mes bras. Je sentis mon sang se glacer
 “ dans mes veines, mes genoux ployerent sous moi, et
 “ je tombai sans connoissance. Il profita de mon é-
 “ vanouissement

“ vanouissement pour s'arracher de mon sein, et bien-
 “ tôt je fus rappelée à la vie par le bruit du coup
 “ qui lui donna la mort. Je ne vous peindrai point
 “ la situation où je me trouvai, elle est inexprimable ;
 “ et les larmes que vous voyez couler, les sanglots
 “ qui étouffent ma voix, en font une trop foible image.
 “ Après avoit passé une nuit entiere auprès de ce
 “ corps sanglant, dans une douleur stupide, mon pre-
 “ mier soin fut de s'enfévelir avec lui ma honte : mes
 “ mains creuserent son tombeau. Je ne cherche point
 “ à vous attendrir ; mais le moment où il fallut que
 “ la terre me séparât des tristes restes de mon époux,
 “ fut mille fois plus affreux pour moi que ne peut
 “ l'être celui qui séparera mon corps de mon ame.
 “ Epuisée de douleur et privée de nourriture, mes
 “ défaillantes mains employèrent deux jours à creuser
 “ ce tombeau, avec des peines inconcevables. Quand
 “ mes forces m'abandonnoient, je me reposois sur le
 “ sein livide et glacé de mon époux. Enfin je lui
 “ rendis les devoirs de la sépulture, et mon cœur lui
 “ promit d'attendre en ces lieux que le trépas nous
 “ réunit. Cependant la faim cruelle commençoit à
 “ dévorer mes entrailles desséchées. Je me fis un
 “ crime de refuser à la nature les soutiens d'une vie
 “ plus douloureuse que la mort. Je changeai mes vê-
 “ temens en un simple habit de Bergere, et j'en em-
 “ brassai l'état comme mon unique refuge. Depuis
 “ ce tems, toute ma consolation est de venir pleurer
 “ sur ce tombeau qui sera le mien. Vous voyez,
 “ poursuivit-elle, avec quelle sincérité je vous ouvre
 “ mon ame. Je puis avec vous désormais pleurer en
 “ liberté : c'est un soulagement dont j'avois besoin ;
 “ mais j'attends de vous la même confiance. Ne
 “ croyez pas m'avoir abusée. Je vois clairement
 “ que l'état de pasteur vous est aussi étranger et plus
 “ nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune, peut-être sen-
 “ sible ; et si j'en crois mes conjectures, nos malheurs
 “ ont eu la même source, et comme moi vous avez
 “ aimé. Nous n'en ferons que plus compatissans l'un
 “ pour l'autre. Je vous regarde comme un ami que
 “ le ciel, touché de mes maux, daigne m'envoyer
 “ dans ma solitude. Regardez-moi comme une amie
 “ capable

“ capable de vous donner, sinon des conseils salutaires, au moins des exemples consolans.”

Vous me pénétrez, lui dit Fonrose, accablé de ce qu’il venoit d’entendre; et quelque sensibilité que vous me supposiez, vous êtes bien loin d’imaginer l’impression que m’a faite le récit de vos malheurs. Hélas ! que ne puis je y répondre avec cette confiance que vous témoignez, et dont vous êtes si digne ! Mais je vous l’ai dit, je l’avois prévu, telle est la nature de mes peines, qu’un silence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuse, ajouta-t-il avec un profond soupir ! Je suis encore plus malheureux : c’est tout ce que je puis vous dire. Ne vous offensez pas de mon silence : il m’est affreux d’y être condamné. Compagnon assidu de tous vos pas, j’adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines : je vous verrai pleurer sur cette tombe : j’y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d’avoir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas ! trop sensible. Je m’en repens dès-à présent, dit-elle avec confusion ; et tous les deux, les yeux baissés, se retirèrent en silence. Adelaïde, en quittant Fonrose, crut voir sur son visage l’empreinte d’une douleur profonde. J’ai renouvelé, disoit-elle, le sentiment de ses peines ; et quelle en doit être l’horreur, puisqu’il se croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour, plus de chant, plus d’entretien suivi entre Fonrose et Adelaïde. Ils ne se cherchoient ni ne s’évitoient l’un l’autre : des regards où la consternation étoit peinte, faisoient presque leur unique langage : s’il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie, et de douleur, il la contemploit en silence, et répondit à ses sanglots par de profonds gemissemens.

Deux mois s’étoient écoulés dans cette situation pénible, et Adelaïde voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumoit l’affligoit elle-même d’autant plus vivement que la cause lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu’elle en fût l’objet. Cependant, comme il est naturel que deux sentimens qui partagent une ame s’affoiblissent l’une l’autre, les regrets d’A-

delaïde

Adelaïde sur la mort d'Orestan devenoient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle se livroit d'avantage à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle étoit bien sûre que cette pitié n'avoit rien que d'innocent ; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre ; et l'objet de ce sentiment généreux, sans cesse présent à sa vue, le révilloit à chaque instant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adelaïde ne crut pas devoir le laisser plus long-tems livré à lui-même. Vous périssez, lui dit-elle, et vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir consumer d'ennui sous mes yeux, sans pouvoir y apporter remède. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris ; si l'amitié la plus pure et la plus tendre vous est chère ; enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez-moi la cause de vos peines : vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre secret fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abyme entre le monde et moi ; et la confiance que j'exige fera bientôt ensévelie dans cette tombe où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose, en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O ciel, qu'entends-je ! s'écria-t-elle éperdue ! Qui ? moi ! j'aurois contribué aux maux qui vous accablent ? Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Hélas, je tremble ! O ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je : il n'est plus tems de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit pour dissimuler plus long-tems. — Eh bien, je suis — je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration et de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus et de vos charmes m'a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J'ai laissé ma famille dans la désolation, croyant m'avoir perdu et pleurant mon trépas. Je vous ai vue, je sçai ce qui vous attache en ces lieux, je sçai que le seul espoir

qui

qui me reste est d'y mourir en vous adorant. Épargnez-moi des conseils inutiles et d'injustes reproches. Ma résolution est aussi ferme, aussi inébranlable que la vôtre. Si en trahissant mon secret vous troublez les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adelaïde confondue tâcha de calmer le désespoir de ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à ses parens le service de le rappeler à la vie; sauvez leur unique espérance; le ciel m'offre cette occasion de reconnoître leurs bontés. Ainsi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant, fut mis en usage pour le calmer.

Angé du ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux: votre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau; je vois que rien ne peut vous en détacher, je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur; je le sens dans toute son étendue, j'en suis accablé; mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m'aimer jamais; le mien est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adelaïde arrive dans la cabane. Mon perc, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. et à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour les servir lui en inspiroit le courage. Allez, reprit Adelaïde; vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique; apprenez-leur qu'il est vivant, qu'il est en ces lieux, et que c'est moi qui veux le leur rendre; mais qu'il est d'une nécessité indispensable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il se fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah! s'écria Madame de Fonrose, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergère. Qu'il vienne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peut-être qu'elle consent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils,

dit

dit la Marquise, c'est la seule consolation que je puisse goûter au monde. Le vieillard est introduit. Il se prosterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il, je viens vous dire qu'il est vivant : c'est notre chere enfant qui l'a découvert dans la vallée : elle m'envoie pour vous en instruire ; mais vous seuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainsi, la surprise et la joie avoient ôté à Madame de Fonrose l'usage de ses sens. Le Marquis éperdu, égaré, appelle au secours de sa femme, la rappelle à la vie, embrasse le vieillard, annonce à toute sa maison que leur fils leur est rendu. La Marquise reprenant ses esprits, Que ferons-nous, dit-elle, en saisissant les mains du vieillard et les serrant avec tendresse, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie ?

Tout est ordonné pour le départ. Ils se mettent en voyage avec le bon-homme ; ils marchent nuit et jour, ils se rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergere étoit au pâturage ; la vieille femme les y conduit ; ils approchent. Quelle est leur surprise ! leur fils, ce fils bien-aimé est auprès d'elle sous l'habit d'un simple pasteur : leurs cœurs plutôt que leurs yeux le reconnoissent. Ah ! cruel enfant ! s'écria sa mere en se jettant dans ses bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendresse ? Et que veniez-vous faire ici ? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, Madame, dit Adelaïde, tandis que Fonrose embrassoit les genoux de son pere qui le relevoit avec bonté ; pardon de vous avoir laissés si long-tems dans la douleur : si je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt consolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonrose étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous reposer dans la cabane, et oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oüi, Monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son pere qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarément de ma raison pour suspendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde ; mais cette folie, vous l'avez

fait naître, et j'en suis trop puni. J'aime sans espoir ce qu'il y a de plus accompli sur la terre : vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable : c'est l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même ; je l'aime jusqu'à l'idolâtrie, je ne puis être heureux sans elle, et je sçai qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le secret de sa naissance ? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cede en rien à la mienne ; elle a même renoncé à une fortune considérable pour s'enfvelir dans ce désert.—Et sçavez-vous ce qui l'y a engagée ? Oüi, mon pere, mais c'est un secret qu'elle seule peut vous révéler.—Elle est mariée peut-être ? —Elle est veuve, mais son cœur n'en est pas plus libre ; ses liens n'en sont que plus forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne et pour amie ; cet enfant ne peut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouse ; je ne desire pas moins de vous avoir pour fille : voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah ! Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent ; mais écoutez et jugez-moi. Alors, en présence du vieillard et de sa femme, Adelaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'étoit pas inconnue à M. de Fonrose, et finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose que les sanglots étouffoient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le pere attendri vola au secours de son enfant : Voyez, disoit-il, ma chere Adelaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonrose qui étoit auprès d'Adelaïde, la pressoit dans ses bras en la baignant de ses larmes : Eh quoi, ma fille, dit-elle, nous ferez-vous pleurer une seconde fois la mort de notre cher enfant ? Le vieillard et sa femme, les yeux remplis de pleurs, et attachés sur Adelaïde, attendoient qu'elle prit la parole. Le ciel

m'est

m'est témoin, dit Adelaïde en se levant que je donneroïis ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce seroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre ; mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge : laissez-moi de grace lui parler un moment. Alors se retirant seule avec lui. Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose, vous sçavez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois cesser de chérir et de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnoissance, sont des sentimens que je vous dois ; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre. C'est l'impossibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible ; il m'est affreux d'en être la cause, il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, et vous laisser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de notre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible, ou de renoncer à moi, de vous vaincre, et de m'oublier, ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des sentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, s'écria Fonrose, et d'une ame comme la vôtre l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux sans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux, mais la cause de cette jalousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il, en venant se jeter dans les bras de ces parens ; c'est à son respect pour vous, à vos bontés, que je la dois, et c'est vous devoir une seconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont Adelaïde ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnoissance ? Je veux le croire pour l'admirer encore : Adelaïde le croyoit elle-même : quoiqu'il en soit, avant de partir elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon cher d'Orestan, dit-elle, si du sein

des morts tu peux lire au fond de mon âme, ton ombre n'a point à murmurer du sacrifice que je fais : je le dois aux sentimens généreux de cette vertueuse famille ; mais mon cœur te reste à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, sans aucun espoir d'être heureuse. On ne l'arrache de ce lieu qu'avec une espèce de violence ; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de son époux, et que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que solitaire, où elle se proposoit de venir quelquefois pleurer les égaremens et les malheurs de sa jeunesse. Le tems, les soins assidus de Fonrosé, les fruits de son second hymen, ont depuis ouvert son âme aux impressions d'une nouvelle tendresse ; et on la cite pour exemple d'une femme intéressante et respectable jusques dans son infidélité.

L A U R E T T E.

Par le même AUTEUR.

C'ÉTOIT le jour de la fête du village de Coulange. Le Marquis de Clancé, dont le château n'étoit pas loin de là, étoit venu avec sa compagnie voir ce spectacle champêtre, et se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, et qui sont ramenés en dépit d'eux-mêmes à des plaisirs simples et purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animoit la joie, et qui dansoient sous l'ormeau, qui n'eût pas distingué Laurette, à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grace naturelle qui est plus touchante que la beauté ? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité qui se piquoient d'être jolies, ne laisserent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu de si ravissant. On la fit approcher, on l'examina,
comme

comme un peintre examine un modèle. Levez les yeux, petite, lui disoient ces dames. Quelle vivacité, quelle douceur, quelle volupté dans ses regards ! Si elle sçavoit ce qu'ils expriment ! quel ravage une coquette habile feroit avec ses yeux-là ! Et cette bouche, y a-t-il rien de plus frais ? Comme ses lèvres sont vermeilles ! comme l'émail de ses dents est pur ! Son teint brun se ressent du hale ; mais c'est le teint de la fanté. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir sur ces belles épaules. Qu'elle feroit bien en habit de cour ! Et ces petits charmes naissans que l'amour semble avoir placés lui-même ? En vérité, cela est plaisant ! A qui la nature va-t-elle prodiguer ses dons ? Où la beauté va-t-elle se cacher ? Laurette, quel âge avez-vous ? --- J'ai eu quinze ans le mois passé. --- On va bientôt vous marier sans doute ? --- Mon pere dit que rien ne presse. --- Et vous, Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur ? --- Je ne sçais pas ce que c'est qu'un petit amour. --- Quoi ! pas un garçon ne vous fait désirer qu'on vous le donne pour mari ! --- Je ne me mêle pas de cela ; c'est mon pere que ce soin regarde. --- Que fait votre pere ? Il cultive son bien ? --- Est-il riche ? --- Non, mais il dit qu'il est heureux si je suis sage. --- Et à quoi vous occupez-vous ? --- J'aide mon pere ; je travaille avec lui. --- Avec lui ! Quoi ! vous cultivez la terre ? --- Oiii, mais les soins que la vigne demande ne sont pour moi qu'un amusement. Sarcler, planter les échaldas, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueillir quand il est mûr, tout cela n'est pas bien pénible. --- Malheureuse enfant ! je ne m'étonne pas si ses jolies mains sont ternies. Quel dommage que cela soit né dans un état vil et obscur !

Laurette qui dans son village n'avoit jamais excité que l'envie, fut un peu surprise d'inspirer la pitié. Comme son pere lui cachoit avec soin ce qui auroit pu lui causer des regrets, il ne lui étoit jamais venu dans la pensée qu'elle fût à plaindre. Mais en jettant les yeux sur la parure de ces femmes elle vit bien qu'elles avoient raison. Quelle différence de leurs vêtemens aux siens ! Quelle fraîcheur et quel éclat

dans l'étoffe soyeuse et legere qui flotoit à longs plis autour d'elles ! que de délicatesse dans leur chauffare ! Avec quelle grace et quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés ! Quel nouveau lustre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnoient à des charmes à demi voilés ! A la vérité ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une santé brillante ; mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouissoit, fût la cause de cette langueur, que le rouge même ne pouvoit déguiser ? Comme elle rêvoit à tout cela, le Comte de Luzy s'approche, et l'invite à danser avec lui. Il étoit jeune, lesté, bienfait, et trop séduisant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer dans la noblese, la précision, et la legereté des mouvemens du Comte, un agrément que n'avoient pas les faults des jeunes villageois. Elle s'étoit quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le Comte en dansant la suivoit des yeux ; Laurette trouva que ses regards donnoient de la vie et de l'ame à sa danse ; et soit qu'elle voulût par émulation donner le même agrément à la sienne, soit que la première étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils repondirent à ceux du Comte par l'expression la plus naïve de la joie et du sentiment.

La danse finit, Laurette alla s'asseoir au pié de l'ormeau, et le Comte aux genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant : je ne veux danser qu'avec vous. C'est bien de l'honneur à moi, lui dit-elle, mais cela fâcheroit mes campagnes ; et dans ce village on est jaloux. — On doit l'être sans doute de vous voir si jolie ; et à la ville on le feroit de même : c'est un malheur qui vous suivra par-tout. Ah Laurette ! si dans Paris, au milieu de ces femmes si vaines d'une beauté qui n'est qu'artifice, on vous voyoit tout-à-coup paroître avec ces charmes si naturels dont vous ne vous doutez pas ! — Moi, Monsieur ! à Paris ! hélas, et qu'y ferois-je ? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la

liberté

liberté de causer ensemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obscure, et d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris, un petit palais brillant d'or et de soye, une table servie selon vos desirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les saisons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'un vie aisée, tranquille, délicieuse, sans autre soin que de jouir et de m'aimer comme je vous aime. Vous y penserez à loisir. Samedi l'on danse au château; toute la jeunesse du village y est invitée. Vous y ferez, belle Laurette, et là vous me direz si mon amour vous touche, si vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le secret, mais le secret le plus inviolable. Gardez-le bien: s'il vous échappoit, tout le bonheur qui vous attend s'évanouiroit comme un songe.

Laurette en effet crut avoir rêvé. Le sort brillant qu'on lui avoit peint étoit si éloigné de l'humble état où elle étoit reduite, qu'un passage si facile et si prompt de l'un à l'autre, n'étoit pas concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé si sérieusement! elle avoit vu tant de bonne foi dans ses yeux et dans son langage!

Je me ferois bien apperceue, disoit-elle, s'il eût voulu se moquer de moi. Cependant, pourquoi ce mystere qu'il m'a tant recommandé? En me rendant heureuse, il veut que je l'aime: rien n'est plus juste; mais sans doute il consent que mon pere partage avec moi ses bienfaits; pourquoi donc nous cacher de mon pere? Si Laurette avoit eu l'idée de la séduction et du vice, elle eut compris facilement pourquoi Luzy demandoit le secret; mais la sagesse qu'on lui avoit inspirée se bornoit à se refuser aux brusques libertés des garçons du village, et dans l'air honnête et respectueux du Comte elle ne voyoit rien dont elle dût se défier et se garantir.

Toute occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe et de l'abondance, elle retourne à son humble demeure; tout sembloit y avoir changé.

Laurette,

Laurette, pour la première fois, fut humiliée d'habiter sous le chaume. Ces meubles simples que le besoin lui rendoit précieux, s'avilirent; les soins domestiques dont elle étoit chargée commencèrent à la rebuter; elle ne trouva plus la même faveur à ce pain que la sueur arrose; et sur cette paille fraîche où elle dormoit si bien, elle soupira pour des lambris dorés et pour un lit voluptueux et riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, et aller sur un côteau brûlant, soutenir la chaleur du jour. A Paris, disoit-elle, je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement, sans autre soin que d'aimer et de plaire. Monsieur le Comte me l'a bien dit. Qu'il est aimable Monsieur le Comte! De toutes celles du village il n'a vu que moi; il a même quitté les dames du château pour ne s'occuper que d'une paysanne. Il n'est pas fier celui-là; et cependant il a bien de quoi l'être! Il sembloit que je lui faisois grace en le préférant à des gens de village; il m'en remercioit avec des yeux si tendres! d'un air si humble et si touchant! et dans son langage, quelle aimable douceur! Quand il auroit parlé à la dame du lieu, il n'auroit pas été plus honnête. Heureusement j'étois assez bien mise; mais aujourd'hui s'il me voyoit! quel vêtement! quel état que le mien!

Le dégoût de sa situation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue et d'ennui qu'elle eut encore à soutenir avant de revoir le Comte.

Le moment, qu'ils attendoient tous deux avec impatience, arrive. Toute la jeunesse du village est assemblée au château voisin; et dans une sale de tilleuls, bien-tôt le son des instrumens donne le signal de la danse. Laurette s'avance avec ses compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeste et craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une grace timide et décente au lieu d'une nymphe vive et légère. Il la salua avec distinction, mais sans aucun signe d'intelligence. Il s'abstint même de l'approcher, et attendit, pour danser avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le Chevalier de Soligny, qui depuis la fête du village, n'avoit cessé de parler de Laurette

avec

avec une espèce de ravissement. Luzy crut voir en lui un rival, et le suivit des yeux avec inquiétude; mais Laurette n'eut pas besoin pour le tranquilliser, de s'appercevoir de sa jalousie. En dansant avec Soligny, son regard fut vague, son air indifférent, son maintien froid et négligé. Vint le tour de Luzy de danser avec elle, et il crut voir en la saluant toutes les graces s'animer, tous les charmes éclore sur son visage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit; un sourire furtif et presque imperceptible remua ses levres de rose; et la faveur d'un regard touchant le ravit de joie et d'amour. Son premier mouvement, s'ils étoient seuls, seroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace et de l'adorer; mais il commanda à ses yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards; sa main seule, en pressant la main de celle que son cœur appelle son amante, lui exprime en tremblant ses transports.

Belle Laurette, lui-dit il après la danse, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je suis impatient de sçavoir ce que vous avez résolu. — De ne pas faire un pas sans l'aveu de mon pere, et de suivre en tout ses avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage; si je vous suis, je veux qu'il y consente. — Ah, gardez-vous de le consulter: c'est lui sur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer et s'unir, des formalités que mon nom, mon état me défend de suivre. Votre pere voudroit m'y assujettir; il exigeroit de moi l'impossible; et sur mon refus, il m'accuseroit d'avoir voulu vous abuser. Il ne sçait pas combien je vous aime; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire? — Hélas, non, je vous crois la bonté même. Vous seriez bien trompeur si vous étiez méchant? Osez donc vous fier à moi. — Ce n'est pas que je m'en défie; mais je ne puis me cacher de mon pere: je lui appartiens, je dépends de lui. Si ce que vous me proposez me convient, il y consentira. — Il n'y consentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en ferez fâchée; hélas! il ne sera plus tems, et pour toute la vie vous ferez condamnée à ces vils travaux que vous aimez sans doute, puisque vous n'osez les quitter. Ah, Laurette! ces mains délicates

font-

font-elles faites pour cultiver la terre ? Faut-il que le hale dévore les couleurs de ce joli teint ? Vous, le charme de la nature, toutes les graces, tous les amours, vous, Laurette, vous consumer dans une vie obscure et pénible ! finir par être la ménagere de quelque grossier villageois ! vieillir peut-être dans l'indigence, sans avoir goûté aucun de ces plaisirs qui devoient vous suivre sans cesse ! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance et du loisir que je vous promets. Et à quoi tient votre résolution ? à la peur de causer quelques momens d'inquiétude à votre pere ? Oüi, votre suite l'affligera ; mais après, quelle sera sa joie, en vous voyant riche de mes bienfaits, dont il sera comblé lui-même ? Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter sa cabane, et à se donner du repos ? car dès-lors je n'ai plus ses refus à craindre : mon bonheur, le vôtre, et le sien seront assurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à résister à la séduction, mais enfin elle y résista ; et sans le fatal incident qui la rejetta dans le piège, le seul instinct de l'innocence auroit suffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'espoir des vendanges et des moissons. La désolation fut générale : Pendant l'orage mille cris douloureux se mêloient au bruit des vents et du tonnerre ; mais quand le ravage fut consommé, et qu'une clarté plus affreuse que les ténèbres qui l'avoient précédée, fit voir les rameaux de la vigne dépouillés et rompus, les épis pendans sur leur tige brisée, les fruits des arbres abattus ou meurtris ; ce ne fut par-tout, dans la campagne désolée, qu'un vaste et lugubre silence : les chemins étoient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui, d'un œil morne contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, et ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la misere, et la mort. Sur le seuil des cabanes, les meres éplorées pressoient contre leur sein leurs tendres nourrissons, et leur disoient les yeux en larmes, Qui vous allaitera si nous manquons de pain ?

A la vue de cette calamité, la première idée qui vint à Luzy fut celle de la douleur où Laurette et son père devoient être plongés. Impatient de voler à leurs secours, il cacha ce tendre intérêt sous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à sa compagnie ; portons-y la consolation. Il en coûtera peu de chose à chacun de nous, pour sauver vingt familles du désespoir où ce désastre les a réduites. Nous avons partagé leur joie, allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impression sur les cœurs déjà émus par la pitié. Le Marquis de Clancé donna l'exemple. Il se présenta à ses paysans, leur offrit des secours, leur promit des soulagemens, et leur rendit l'espoir et le courage. Tandis que des larmes de reconnaissance couloient autour de lui, sa compagnie, hommes et femmes, se répandoient dans le village, entroient dans les chaumières, y répandoient leurs dons, et goûtoient le plaisir sensible et rare de se voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en insensé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique ; il y vole, et voit sur la porte un villageois assis, la tête panchée sur ses genoux, et se couvrant le visage de ses deux mains, comme s'il eut craint de revoir la lumière. C'étoit le père de Laurette. Mon ami, lui dit le Comte, je vous vois consterné ; mais ne vous désespérez pas : le ciel est juste, et parmi les hommes il y a des cœurs compatissans. Hé, Monsieur, lui répondit le villageois en soulevant sa tête, est-ce à un homme qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, et qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche, est-ce à lui de tendre la main ? La terre arrosée de ma sueur ne devoit-elle pas me donner de quoi vivre ? finirai-je par mandier mon pain ! Une âme si fière et si noble dans un homme obscur, étonna le Comte. Vous avez donc servi, lui demanda-t-il ? — Oüi, Monsieur. J'ai pris les armes sous Berwick, j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon père, avant qu'un procès funeste l'eût dépouillé de son bien, avoit de quoi me soutenir dans le grade où j'étois parvenu. Mais en même tems que je fus réformé, il fut ruiné sans ressource.

ressource. Nous vinmes ici nous cacher ; et des débris de notre fortune nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu, et celui-ci, où je semblois né, ne me faisoit aucune honte. Je nourrissois, je consolais mon pere. Je me mariaï, ce fut-là mon malheur ; et c'est aujourd'hui que je le sens. Votre pere n'est plus ?—Hélas non.—Votre femme ?—Elle est trop heureuse de n'avoir pas vû ce funeste jour.—Etes vous chargé de famille ?—Je n'ai qu'une fille, et l'infortunée !—N'entendez-vous pas ses sanglots ? Elle se cache et se tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu se précipiter dans la cabane où gémissoit Laurette ; mais il se retint de peur de se trahir.

Tenez, dit-il au pere en lui donnant sa bourse : ce secours est bien peu de chose ; mais au besoin souvenez-vous du Comte de Luzy. C'est à Paris que je fais ma demeure. En disant ces mots il s'éloigna, sans donner au pere de Laurette le tems de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon-homme Bazile, en trouvant dans la bourse une somme si considérable ! Cinquante louis, plus que le triple du revenu de son petit côteau ! Viens ma fille, s'écria-t-il ; regarde celui qui s'éloigne ; ce n'est pas un homme, c'est un ange du ciel. Mais que vais-je croire ? il n'est pas possible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va Laurette, cours après lui, et fais lui voir qu'il s'est trompé. Laurette vole sur les pas de Luzy, et l'ayant atteint, Mon pere, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don-là. Il m'envoie pour vous le rendre.—Ah Laurette, tout ce que j'ai n'est-il pas à vous et à votre pere ? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître ? Reportez lui ce foible don : ce n'est qu'un essai de ma bienveillance ; mais cachez lui en bien le motif : dites-lui seulement que je suis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain, lui dit-il, au point du jour, en passant au bout du village, je recevrai, si vous voulez, vos remerciemens avec vos adieux.—Quoi ! c'est demain que vous vous en allez !—Oùï, je m'en

m'en vais le plus amoureux, et le plus malheureux des hommes.—Au point du jour—c'est à peu-près l'heure où mon pere et moi nous allons au travail.—Ensemble ?——Non, il y va le premier : c'est moi qui ai le soin du ménage, et cela me retarde un peu.—Et passez-vous sur mon chemin ?——Je le traverse au-dessus du village ; mais fallût-il me détourner, c'est bien le moins que je vous doive pour tant de marques d'amitié.—Adieu donc Laurette, à demain. Que je vous voye, ne fut-ce qu'un instant : ce plaisir sera le dernier de ma vie. ;

Bazile au retour de Laurette ne douta plus des bienfaits de Luzy. Ah le bon jeune homme ! ah l'excellent cœur ! s'écroit-il à chaque instant. Ne négligeons pourtant pas ma fille ce que la grêle nous a laissé. Moins il y en a, plus il faut prendre soin de mener à bien ce qui reste.

Laurette étoit si touchée des bontés du Comte, si affligée de faire son malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah, sans mon père, disoit-elle, quel plaisir j'aurois eu à le suivre ! Le lendemain elle ne mit pas son habit des fêtes ; mais dans l'extrême simplicité de son vêtement elle ne laissa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à son âge. Je ne le verrai plus : qu'importe que je sois plus ou moins jolie à ses yeux ? Pour un moment ce n'est pas la peine. En disant ces mots, elle ajustoit son bavolet et sa collerete. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de son déjeuner. Il ne les méprisera pas, disoit-elle : je lui dirai que je les ai cueillis ; et en arrangeant ces fruits sur un lit de pampre, elle les arrosoit de larmes. Son pere étoit déjà parti ; et à la blancheur de l'aube du jour se mêloit déjà cette légère teinte d'or et de pourpre que répand l'aurore, lorsque la pauvre enfant, le cœur tout saisi, arriva seule au bout du village. L'instant d'après elle vit paroître la diligence du Comte, et à cette vue elle se troubla. Du plus loin que Luzy l'aperçut, il s'élança de sa voiture ; et venant au-devant d'elle avec l'air de la douleur, je suis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la grace que vous m'accordez. J'ai du moins la consolation

de vous voir scrifible à ma peine, et je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en fuis défolée, répondit Laurette, et je donnerois tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu.— Et moi, Laurette, je donnerois tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie.— Hélas, il me femble qu'il ne tenoit qu'à vous : mon pere n'avoit rien à vous refufer ; il vous hérit, il vous révere.— Les peres, font cruels ; ils veulent qu'on s'époufe, et je ne puis vous époufer : n'y penfons plus ; nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu ; nous qui jamais, fi vous l'aviez voulu, n'aurions eeffé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir enfemble de tous les dons que m'a faits la fortune, et de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah ! vous ne les concevez pas ces plaifirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée ! fi vous fçaviez à quoi vous renoncez !— Mais, fans le fçavoir je le fens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien. D'abord mon efprit s'oceupoit des belles ehofes que vous m'aviez promifes ; et puis tout cela s'est évanoui : je n'y ai plus penfé, je n'ai penfé qu'à vous. Ah, fi mon pere le vouloit !— Qu'avez-vous befoin qu'il le vcuille ? Attendez-vous fon aveu pour m'aimer ! notre bonheur n'est-il pas en nous-mêmes ? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres et mes garans. En est-il de plus saints, de plus inviolables ? Ah ! croyez-moi, quand le cœur s'est donné, tout est dit, et la main n'a plus qu'à le fuivre. Livrez-la moi donc cette main, que je la baife mille fois, que je l'arrofe de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle est à moi, s'écria-t-il, cette main fi chere, elle est à moi, je la tiens de l'amour : pour me l'ôter il faut m'ôter la vie. Oüi, Laurette, je meurs à vos pieds s'il faut me féparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en ceffant de la voir il cefferoit de vivre. Hélas ! difoit-elle, et c'est moi qui ferai caufe de ce malheur !— Oüi, cruelle, vous en ferez la caufe. Vous voulez ma mort, vous la voulez.— Hé ! mon Dieu, non : je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le moi, dit-il en lui faifant une efpece de

de violence, et suivez-moi si vous m'aimez. Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis sans l'aveu de mon perc. — Hé bien, laissez, laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots, Laurette, pâle et tremblante, le cœur pénétré de douleur et de crainte, n'osoit ni retenir ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux pleins de larmes suivoient avec effroi les regards égarés du Comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre, et me voir sans colere. J'espérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnaissance ; mais je n'ose plus vous l'offrir. Qu'est-ce, dit-il ? des fruits, à moi ! Ah, cruelle, vous m'insultez. C'est du poison que je demande ; et jetant la corbeille avec emportement, il se retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haine, et son cœur déjà trop attendri, ne put soutenir cette dernière atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas et d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy, qui la suivoit des yeux, accourt et la trouve baignée de larmes, le sein suffoqué de sanglots, sans couleur, presque inanimée. Il se désole, il ne pense d'abord qu'à la rappeler à la vie ; mais si-tot qu'il lui voit reprendre ses esprits, il profite de sa foiblesse, et avant qu'elle soit revenue de son évanouissement, elle est déjà loin du village, dans la diligence du Comte, dans les bras de son ravisseur. Où suis-je, dit-elle en ouvrant les yeux ? Ah Monsieur le Comte est-ce vous ! me ramenez-vous au village ! Moitié de mon ame, lui dit-il en la pressant contre son sein, j'ai vu le moment où nos adieux nous côtoient la vie à l'un et à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la soutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette ; c'est sur tes lèvres que je fais le ferment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre aussi pour vous seul. Mais mon pere ! laisserai-je mon pere ? N'est-ce pas à lui de disposer de moi ? — Ton pere, ma Laurette, sera comblé de biens. Il partagera le bonheur de sa fille : nous ferons tous deux ses enfans. Repose-toi sur ma tendresse du soin

de l'adoucir et de le consoler. Viens, laisse-moi recueillir tes larmes, laisse tomber les miennes dans ton sein : ce sont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêloit à ce langage tous les charmes de la séduction, et Laurette n'y étoit pas insensible ; mais son pere inquiet, affligé, cherchant sa fille, l'appellant à grands cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le soir, et se retirant désolé, désespéré de l'avoir perdue, cette image présente à son esprit, l'occupoit, la troubloit sans cesse. Il fallut tromper sa douleur.

Luzy couroit avec ses chevaux, les stores de sa voiture étoient baissés, ses gens étoient sûrs et fideles, et Laurette ne laissoit après elle aucun vestige de sa fuite. Il étoit même essentiel à Luzy de bien cacher son enlèvement. Mais il détacha l'un de ses domestiques, qui, d'un village éloigné de la route, fit tenir au Curé de Coulange ce billet où Luzy avoit déguisé sa main.

“ Dites au pere de Laurette qu'il soit tranquille,
 “ qu'elle est bien, et que la dame qui l'a prise avec
 “ elle, en aura soin comme de son enfant. Dans peu
 “ il sçaura ce qu'elle est devenue.”

Ce billet qui n'étoit rien moins que consolant pour le pere, suffit pour étourdir la fille sur le malheur de son évasion. L'amour avoit pénétré dans son ame ; il en ouvrit l'accès au plaisir ; et dès-lors les nuages de la douleur se dissipèrent, les pleurs tarirent, le regret s'appaîsa, et un oubli passager, mais profond, de tout ce qui n'étoit pas son amant, lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espèce de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer son ame. Sa maison étoit un palais de Fée ; tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le soupé, le repos délicieux que lui laissa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté, pour la séduire par tous les sens. A son réveil elle croyoit encore être abusée par un songe. En se levant, elle se vit entourée de femmes attentives à la servir et jalouses de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit sçu qu'obéir, n'eut qu'à désirer pour être obéie. Vous êtes reine ici, lui dit son amant, et j'y suis votre premier esclave.

Imaginez,

Imaginez, s'il est possible, la surprise et le ravissement d'une jeune et simple paysanne; en voyant ses beaux cheveux noirs si négligemment noués jusqu'alors, et dont la nature seule avoit formé les ondes, s'arrondir en boucles sous le pli de l'art, et s'élever en diadème, semé de fleurs et de diamans; en voyant étalées à ses yeux les parures les plus galantes, qui toutes sembloient solliciter son choix; en voyant dis-je sa beauté sortir radieuse comme d'un nuage, et se reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous ses charmes; mais quelques-uns de ces dons avoient besoin d'être cultivés, et les talens vinrent en foule se disputer le soin de l'instruire et la gloire de l'embellir. Luzy possédoit, adoroit sa conquête, enivré de joie et d'amour.

Cependant le bon-homme Bazil étoit le plus malheureux des peres. Fier, plein d'honneur, et surtout jaloux de la réputation de sa fille, il l'avoit cherchée, attendue en vain, sans publier son inquietude; et personne dans le village n'étoit instruit de son malheur. Le Curé vint l'en assurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet; mais dissimulant avec le pasteur, Ma fille est sage, lui dit-il, mais elle est jeune, simple, et crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à son service, et lui aura persuadé de prévenir mes refus. Ne faisons pas un bruit scandaleux d'une imprudence de jeunesse, et laissons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le secret n'est sçu que de vous; ménagez la fille et le pere. Le Curé prudent et homme de bien, promit et garda le silence. Mais Bazile dévoré de chagrin passoit les jours et les nuits dans les larmes. Qu'est-elle devenue disoit-il? Est-ce une femme qu'elle a suivie? y en a-t-il d'assez insensée pour dérober une fille à son pere, et se charger d'un enlèvement? Non, non, c'est quelque ravisseur qui l'aura séduite, et qu'il l'aura perdue. Ah si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village, d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les indices du Curé, il parvient à découvrir celui qui s'étoit chargé du mes-

sage; il l'interrogea; mais il n'en put tirer que des détails confus et vagues. La position même du lieu ne servit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de six lieues de la route que Luzy avoit prise, et sur un chemin opposé. Mais quand Bazile auroit combiné le départ du Comte avec l'évasion de sa fille, il n'auroit jamais soupçonné de ce crime un jeune homme si vertueux. Comme il ne confioit sa douleur à personne, personne ne pouvoit l'éclairer. Il gémissoit donc au-dedans de lui-même, et dans l'attente de quelque lueur qui vint décider ses soupçons. Mon Dieu, disoit-il, c'est dans votre colere que vous me l'avez donnée! Et moi, insensé, je m'applaudissois en la voyant croître et s'embellir! Ce qui faisoit mon orgueil fait ma honte. Que n'est-elle morte en naissant!

Laurette tâchoit de se persuader que son pere étoit tranquille; et le regret de l'avoir laissé ne la touchoit que foiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaisirs, ce goût si vif dans sa naissance, le soin de cultiver ses talens, enfin mille amusemens variés sans cesse, partageoient sa vie et remplissoient son ame. Luzy qui l'aimoit à l'idolâtrie et qui avoit peur qu'on ne la lui enlevât, l'exposoit le moins qu'il lui étoit possible au grand jour; mais il lui ménageoit tous les moyens que le mystere a inventés, pour être invisible au milieu du monde. C'en étoit assez pour Laurette: heureuse de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne sentoit pas ce desir inquiet, ce besoin d'être vue et d'être admirée, qui promene seul tant de jolies femmes dans nos spectacles et dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendit ses soupers amusans, elle ne s'y occupoit que de lui; et sans désobliger personne elle sçavoit le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienféances est le secret des ames délicates: la coquetterie en fait une étude; l'amour le sçait sans l'avoir appris.

Six mois se passerent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis et charmés l'un de l'autre, sans ennui, sans inquiétude, sans autre jalousie que celle qui fait craindre de ne pas plaire

plaire autant qu'on aime, et qui fait desirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle le pere de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de sa fille, avec des présens de la dame qui l'avoit prise en amitié. C'étoit au Curé que s'adressoit Luzy. Remis à la poste voisine du village par un domestique affidé, les paquets arrivoient anonymes, Bazile n'auroit sçu à qui les renvoyer; et puis ses refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laisser croire, et il trembloit que le Curé n'eût les mêmes soupçons que lui. Hélas! disoit ce bon pere en lui-même, ma fille est peut-être encore honnête. Toutes les apparences l'accusent; mais ce ne sont que des apparences; et quand mes soupçons seroient justes, c'est à moi de gémir, mais ce n'est pas à moi de deshonorer mon enfant.

Le ciel devoit quelque consolation à la vertu de ce digne pere; et ce fut lui sans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faisoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traversoit cette ville immense, un embarras causé par des voitures qui se croisoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira son attention. Il voit——Il n'ose en croire ses yeux——Laurette, sa fille, dans un char d'or et de glace, vêtue d'une robe éclatante et couronnée de diamans. Son pere l'auroit méconnue, si l'appercevant elle-même, la surprise et la confusion ne l'eussent fait reculer et se couvrir le visage. Au mouvement qu'elle fit pour se cacher, et plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées se dégageoient, Bazile se glisse entre le mur et le carosse de sa fille; monte à la portiere; et d'un ton sévere dit à Laurette: Où logez-vous? Laurette faisie et tremblante lui dit sa demeure. Et sous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t-il? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baissant les yeux; du nom du lieu de ma naissance.——De votre naissance! Ah, malheureuse!—à ce soir, au déclin du jour: soyez chez vous, et soyez-y seule. A ces mots, il descend et poursuit son chemin.

L'étonnement.

L'étonnement stupide où tomba Laurette n'étoit pas encore dissipé, lorsqu'elle se trouva chez elle.

Luzy soupoit à la campagne. Elle se voyoit livrée à elle-même dans le moment où elle auroit eu le plus besoin de conseil et d'appui. Elle alloit paroître devant son pere qu'elle avoit trahi, délaissé, accablé de douleur et de honte : son crime alors s'offrit à elle sous les traits les plus odieux. L'humiliation de son état lui étoit connue. L'ivresse de l'amour, le charme des plaisirs en avoient éloigné l'idée ; mais dès que le voile fut tombé, elle se vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde et aux yeux de son pere. Effrayée de l'examen et du jugement qu'elle alloit subir, Malheureuse ! s'écrioit-elle en fondant en larmes, où fuir ! où me cacher ! Mon pere, l'honnêteté même, me retrouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'est rien ! O mon pere ! ô juge terrible ! comment me montrer à vos yeux ? Il lui vint plus d'une fois dans la pensée de l'éviter et de disparaître ; mais le vice n'avoit pas encore effacé de son ame les saintes loix de la nature. Moi, le réduire au désespoir, dit-elle ; et après avoir mérité ses reproches, m'attirer sa malédiction ! Non, quoiqu'indigne du nom de sa fille, je révère ce nom sacré. Vint-il me tuer de sa main, je dois l'attendre et tomber à ses pieds. Mais, non, un pere est toujours pere. Le mien sera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foiblesse, l'amour du Comte, ses bienfaits, tout m'excuse ; et quand Luzy aura parlé, je ne serai plus si coupable.

Elle auroit été défolée que ses gens fussent témoins de l'humiliante scene qui s'alloit passer. Heureusement elle avoit annoncé qu'elle soupoit chez une amie, et ses femmes avoient pris pour elles cette soirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient suivie, et lorsque son pere arriva ce fut elle qui le reçut.

Etes-vous seule, lui dit-il ? — Oüi, mon pere. Il entre avec émotion, et après l'avoir regardée en face dans un triste et morne silence, Que faites-vous ici, lui demanda-t-il ? La réponse de Laurette fut de se prosterner à ses pieds et de les arroser de ses larmes.

Je vois, dit le père, en jettant les yeux autour de lui, dans cet appartement où tout annonçoit la richesse et le luxe, je vois que le vice est à son aise dans cette ville. Puis-je sçavoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de tems, et de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue ?——Laurette ne répondit encore que par ses pleurs et ses sanglots. Parlez, lui dit-il, vous pleurerez après ; vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure, dont elle ne déguisa rien, Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy ! disoit-il, cet honnête homme !——Et voilà donc les vertus des Grands ! Le lâche ! en me donnant son or, croyoit-il me payer ma fille ? Ils s'imaginent, ces riches superbes, que l'honneur des pauvres gens est une chose vile, et que la misere le met à prix. Il se flatoit de me consoler ! il te l'avoit promis ! Homme dénaturé ! qu'il connoit peu l'ame d'un pere ! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment sans douleur, pas un quart-d'heure de sommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes ; la nuit, tandis que tu t'oublois, que tu te perdois dans les plaisirs, ton pere étendu sur la paille s'arrachoit les cheveux, et te rappelloit à grands cris. Hé-quoi ! jamais mes gémissemens n'ont retenti jusqu'à ton ame ! L'image d'un pere défolé ne s'est jamais offerte à ta pensée, n'a jamais troublé ton repos !

Ah ! le ciel m'est témoin, lui dit-elle, que si j'avois cru vous causer tant de peines, j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révere, je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas ! quel pere j'ai affligé ! Dans ce moment même, où je m'attendois à trouver en vous un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah, mon pere ! en tombant à vos pieds je n'ai senti que la honte et la crainte ; mais à présent c'est de tendresse que vous me voyez pénétrée ; et aux larmes du repentir se joignent celles de l'amour. Ah ! je revis, je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas ! dit Lau-

rette,

rette, elle n'est plus digne de vous.—Non, ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette, est sans doute un grand bien; l'innocence, un plus grand bien encore; et si j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence et l'honneur sont perdus, il reste encore un bien inestimable, c'est la vertu qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais sans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'âme, et lorsqu'on la croit étouffée, un seul remords la reproduit. Voilà de quoi te consoler, ma fille, de la perte de l'innocence; et si ton repentir est sincère, le ciel et ton père sont apaisés. Du reste, personne dans le village ne sçait ton aventure; tu peux reparoître sans honte.——Où, mon père? ——A Coulange, où je vais te mener. (Ces mots accablèrent Laurette). Hâte-toi, poursuivit Bazile, de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni, un simple corset, un jupon blanc, voilà les vêtemens de ton état. Laisse ses dons empoisonnés, au malheureux qui t'a séduite, et suis moi sans plus différer.

Il faudroit avoit en ce moment l'âme timide et tendre de Laurette, aimer comme elle un père et un amant, pour concevoir, pour sentir le combat qui s'éleva dans son foible cœur, entre l'amour et la nature. Le trouble et l'étonnement de ses esprits la tenoit immobile et muette. Allons, disoit le père, les momens nous sont chers. Pardonnez, s'écria Laurette, en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon père; ne vous offensez pas si je tarde à vous obéir. Vous avez lu dans le fond de mon âme. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a sur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous suivre, j'y suis résolue, fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en son absence, lui laisser croire que je l'ai trahi!

——Que dis-tu, malheureuse? et que t'importe l'opinion d'un vil suborneur? et quels sont les droits d'un amour qui t'a perdue et deshonorée? Tu l'aimes! tu aimes donc ta honte? tu préfères donc ses indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie? tu préfères donc à ton père le plus cruel de tes ennemis?

Tu

Tu n'oses le fuir en son absence, et le quitter sans son aveu ! Ah ! quand il a fallu quitter ton pere, l'accabler, le désespérer, tu n'as pas été si timide. Et qu'attends-tu de ton ravisseur ? Qu'il te défende ? qu'il te derobe à l'autorité paternelle ? Ah ! qu'il vienne ; qu'il ose me faire chasser d'ici ; je suis seul, sans armes, affoibli par l'âge, mais l'on me verra étendu sur le seuil de ta porte, demander vengeance à Dieu et aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps, et les passans diront avec horreur, Voilà son pere qu'elle désavoue, et que son amant foule aux pieds.

Ah ! mon pere, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoissez peu celui que vous outragez si cruellement ! Rien de plus doux, rien de plus sensible. Vous lui serez respectable et sacré. — M'oses-tu parler du respect de celui qui me deshonne ? Esperes-tu qu'il me séduise avec sa perfide douceur ? Je ne veux pas le voir : si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. Hé bien, non, ne le voyez pas ; mais permettez que je le voye, un seul moment. — Qu'exiges-tu ? Moi, te laisser seule avec lui ! Ah, dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaisance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit son crime, c'étoit le tien, je n'en étois pas responsable : mais le ciel te remet sous ma garde, et dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il est déjà nuit close ; voici l'instant de nous éloigner. Decide-toi : renonce à ton pere, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle se deshabille sous les yeux de son pere, et met, non sans verser des larmes, le simple vêtement qu'il lui avoit prescrit. Mon pere, lui dit-elle au moment de le suivre, oserai-je pour prix de mon obéissance, vous demander une seule grace ? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous sacrifie. Laissez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'est à vous que j'obéis et que vous m'obligez à vous suivre. — Est-ce afin qu'il vienne encore vous enlever,

vous

vous dérober à moi ? non, je ne veux laisser de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il se fera justice ; mais d'amour ! perdez cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors prenant sa fille par la main, il sortit sans bruit avec elle, et le lendemain matin embarqués sur la Seine, ils retournerent dans leur pays.

Minuit passé, le Comte arrive dans cette maison, où il se flatte que le plaisir l'attend, et que l'amour l'appelle. Tout y est dans l'alarme et la confusion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne sçait ce qu'elle est devenue ; qu'on l'a cherchée inutilement ; qu'elle avoit pris soin de les éloigner, et qu'elle a saisi ce moment pour échapper à leur vigilance ; qu'elle n'a point soupé chez son amie ; et qu'en partant elle a tout laissé jusqu'à ses diamans, et jusqu'à la robe qu'elle avoit mise.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un long silence. Ne vous couchez pas : il y a dans cet événement quelque chose d'incompréhensible.

L'amour, qui chercha à se flater, commença par les conjectures qui pouvoient excuser Laurette, mais les trouvant toutes dénuées de vraisemblance, il se livra aux plus cruels soupçons. Un accident involontaire avoit bien pu la retarder ; mais en l'absence de ses gens se deshabiller elle-même, s'évader seule, au déclin du jour, laisser sa maison dans l'inquiétude ! tout cela, disoit-il, annonce clairement une fuite préméditée. Est-ce le ciel qui l'a touchée ? est-ce un retour sur elle-même qui l'a déterminée à me fuir ? Ah ! que ne puis-je au moins le croire ! mais si elle avoit pris un parti honnête, elle auroit eu pitié de moi, elle m'auroit écrit, ne fut-ce que deux mots de consolation et d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, et m'eût épargné des soupçons, accablans pour moi, deshonorans pour elle. Laurette, ô ciel ! la candeur même, l'innocence, la vérité ! Laurette infidelle et perfide ! elle qui m'a paru si bonne—— Non, non, cela n'est pas croyable——et cependant cela n'est que trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en étoit une preuve nouvelle ; mais l'espoir et la confiance ne pouvoient sortir de son cœur. Il luttoit

luttoit contre la persuasion, comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivoit, disoit-il, si elle arrivoit innocente et fidelle ! Ah, ma fortune, ma vie, tout mon amour suffiroient-ils pour réparer l'injure que je lui fais ! Quel plaisir j'aurois à m'avouer coupable ! par quels transports, par quelles larmes, j'effacerois le crime de l'avoir accusée ! Hélas ! je n'ose me flater d'être injuste : je ne suis pas assez heureux.

Il n'est personne qui dans l'inquiétude et l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé dans Paris, le tourment d'écouter le bruit des carrosses, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, et dont chacun tour à tour arrive et emporte en passant l'espoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut jusqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit peut-être celle qui ramenoit Laurette ; enfin l'espérance tant de fois trompée fit place à la désolation. Je suis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter. C'est une trame que l'on m'a cachée. Les caresses de la perfide ne servoient qu'à la mieux voiler. On a choisi prudemment le jour où je soupois à la campagne. Elle a tout laissé pour me faire entendre qu'elle n'a plus besoin de mes dons. Sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque chose de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût sans cesse reproché sa trahison, son ingratitude. Elle veut m'oublier, pour se livrer en paix à celui qu'elle me préfère. Ah la parjure ! espere-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi ? Je l'ai trop aimée, je m'y suis trop livré. Ses desirs sans cesse prévenus se sont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout, et même d'être heureuses. Ah peux-tu l'être à présent, perfide ! peux-tu l'être, et penser à moi ? A moi ! que dis-je ? que lui importent et mon amour et ma douleur ? Ah tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je me fonds en larmes, un autre peut-être la possède—Cette idée est affreuse, et je ne puis la soutenir. Je le connoîtrai ce rival, et si le brasier qui brûle dans mon sein, ne m'a consumé avant le jour, je ne mourrai pas sans vengeance. C'est sans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny,

Y

peut-

peut-être——Il en fut épris, quand nous la vîmes dans son village——elle étoit simple et sincère alors. Qu'elle est changée !——Il l'a voulu revoir, et moi, facile et confiant, me croyant aimé, ne croyant pas possible que Laurette fût infidèle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper ; mais enfin c'est sur lui que tombent mes soupçons. Allons m'en éclaircir sur l'heure. Suis moi, dit-il à l'un de ses gens ; et le jour commençoit à peine à luire, lorsque frappant à la porte du Chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y est pas, Monsieur, dit le Suisse.——Il n'y est pas !——Non, Monsieur, il est à la campagne.——Et depuis quand ?——Depuis hier au soir.—A quelle heure ?——Au déclin du jour.——Et quelle est la campagne où il est allé ? C'est ce qu'on ne sçait pas : il n'a emmené que son valet de chambre.——Et dans quelle voiture ?——Dans son vis-à-vis.——Son absence doit-elle être longue ?——Il ne revient que dans quinze jours : il m'a dit de garder ses lettres.——A son retour vous lui direz que je suis venu, et que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne me reste plus qu'à découvrir en quel lieu ils se sont cachés. Je l'arracherai de ses bras, le perfide, et j'aurai le plaisir de laver dans son sang mon injure et sa trahison.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du Chevalier étoit un mystère qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice, et la pleine persuasion que Soligny étoit le ravisseur, le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience, il envoyoit tous les matins sçavoir si son rival étoit de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui enflammé de colere ; et le bon accueil du Chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher Comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement ; à quoi puis-je vous être utile ? A me délivrer, lui répondit Luzy en pâlisant, ou d'une vie que je déteste, ou d'un rival qui m'est odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtresse ; il ne vous reste plus qu'à m'arracher le cœur.——Mon ami, lui dit le Chevalier, j'ai autant
d'envie

d'envie que vous de me couper la gorge, car je suis outré de dépit ; mais ce ne fera pas avec vous s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous ; j'en suis desolé : elle étoit charmante ; mais en honneur ce n'est pas moi. Non que je me pique de délicatesse sur cet article ; en amour je pardonne à mes amis ; et je me permets à moi-même de petits larcins passagers : et quoique je t'aime de tout mon cœur, si Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlevemens je n'en suis plus : cela est trop grave ; et si tu n'as pas d'autre raison de me tuer, je te conseille de me laisser vivre et de déjeuner avec moi. Quoique le langage du Chevalier eût bien l'air de la franchise, Luzy tenoit encore à ses soupçons. Vous avez disparu, lui disoit-il, le même soir, à la même heure ; vous vous êtes tenu quinze jours caché ; je sçais d'ailleurs que vous l'avez aimée, et que vous en aviez envie dans le tems même que je la pris.

Tu est bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime assez pour m'expliquer encore. Laurette est partie le même soir que moi ; à cela je n'ai point de réponse : c'est une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, et j'en ai eu envie assurément ; mais si tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'est donc le mystère de mon voyage et de mon absence ? Oh bien, je vais te l'expliquer.

J'aimois Madame de Blanfon, ou plutôt j'aimois son bien, sa naissance, son crédit à la cour ; car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu sçais que si elle n'est ni jeune ni jolie, en revanche elle est très-sensible, et très-facile à s'enflammer. J'avois donc réussi à lui plaire, et je ne voyois pas d'impossibilité à être ce qu'on appelle heureux, dans l'état de mariage. Le mariage étoit mon but ; et au moyen de cette timidité respectueuse, inséparable d'un amour délicat, j'eludois toutes les occasions d'abuser de sa foiblesse. Tant de réserve la déconcertoit. Elle

n'avoit jamais vu, disoit-elle, d'homme si craintif, si novice. J'avois la pudeur d'une jeune fille : j'en étois impatient. Je ne te dirai pas tout le manège que j'ai employé pendant trois mois, à me faire attaquer sans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles désirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence et d'habilité. Hé bien, ma veuve a été plus habile. Je suis sa dupe : oui, mon ami, elle a surpris ma crédule innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les règles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ses dispositions. Son bien étoit à moi sans réserve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune, et mon caractère ne lui étoit pas assez connu. Pour nous éprouver, elle m'a proposé d'aller passer quelques jours ensemble, et tête-à-tête, à la campagne. Quinze jours de solitude et de liberté, disoit-elle, valloient micux pour se bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piège, et elle a si bien fait que j'ai oublié ma résolution. Que l'homme est fragile et peu sûr de lui ! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu le soutenir ; et je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été possible ; mais bientôt elle a cru s'appercevoir que mon amour s'affoiblissoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même ; elle m'a répondu qu'on ne l'abusoit point avec de vaines paroles, et qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin, ce matin à mon réveil, j'ai reçu le congé que voici ; il est de sa main, et en bonne forme. “ La
 “ légère épreuve que j'ai faite de vos sentimens me
 “ suffit. Partez, Monsieur, quand il vous plaira. Je
 “ veux un mari dont les soins ne se ralentissent jamais ;
 “ qui m'aime toujours, et toujours de même.” Es-
 tu content ? Voilà mon aventure. Tu vois qu'elle ne ressemble guere à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainsi que ta Laurette ; Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi ! Mais à présent que te voilà détrompé sur mon comte, n'as tu pas quelqu'autre soupçon ? Je m'y perdis, dit Luzy : pardonne à ma douleur, à mon désespoir, à mon amour la démarche que je viens de faire. Tu
 te

te moques, reprit Soligny ; rien n'étoit plus juste. Si je t'avois pris ta maîtresse, il auroit bien fallu t'en faire raison. Il n'en est rien ; tant mieux : nous voilà bons amis. Veux-tu déjeuner ? — Je veux mourir. — Cela feroit un peu trop violent : Il faut garder ce remede-là pour des disgraces plus sérieuses. Ta Laurette est jolie, quoiqu'un peu friponne ; il faut tâcher de la ravoir ; mais si tu n'as plus celle-là, je te conseille d'en prendre une autre, et le plutôt fera le mieux.

Pendant que Luzy se défespéroit, et qu'il fémoit l'argent à pleines mains pour decouvrir les traces de Laurette, elle étoit auprès de son pere, pleurant sa faute, ou plutôt son amant.

Bazile avoit dit dans le village qu'il n'avoit pu se passer de sa fille, et qu'il l'étoit allé chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient développées ; et aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris, lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherchée se renouvela, et n'en fut que plus vive. Mais son pere les refusoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il ; je ne veux tromper personne. Travaillez et pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reste plus rien de lui que la honte.

Laurette humble et soumise, obéissoit à son pere, sans se plaindre et sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence et du travail. Ses pieds amollis étoient blessés, ses mains délicates étoient meurtries ; mais ce n'étoient-là que des maux légers. Les peines du corps ne sont rien, disoit-elle en gémissant, celles de l'ame sont bien plus cruelles !

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse, et que son cœur ne pût s'en détacher, elle n'avoit plus ni l'espoir ni la volonté de retourner à lui. Elle sçavoit quelle amertume avoit répandu son égarement sur la vie de son malheureux pere, et quand elle auroit été libre de le quitter encore, elle n'y auroit pas consenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laissé son amant, la poursuivoit et faisoit son supplice. Le

droit qu'il avoit de l'accuser de perfidie et d'ingratitude, étoit pour elle un nouveau tourment.——Si du moins je pouvois lui écrire ! mais on ne m'en laisse ni la liberté ni le moyen. C'est peu de l'abandonner ; on veut que je l'oublie. Je m'oublierois plutôt moi-même ; et il m'est aussi impossible de le haïr que de l'oublier. S'il fût coupable, son amour en est cause ; et ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il a fait il n'a vu que mon bonheur et celui de mon pere. Il s'est trompé, il m'a égarée ; mais à son âge on ne sçait qu'aimer. Oüi, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer sur ma conduite ; et en cela seul mon pere ne fera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à se procurer les moyens de lui écrire ; mais son pere, sans y penser, lui en avoit épargné le soin.

Un soir, Luzy se retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adresse ne lui étoit pas connue ; mais le timbre lui en dit assez. Il l'ouvre avec précipitation ; il reconnoit la bourse qu'il avoit donné à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laissés, et deux sommes pareilles qu'il lui avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il : j'ai été découvert. Le pere indigné me renvoie mes dons. Fier et sévere, comme je l'ai connu, dès qu'il a sçu où étoit sa fille, il sera venu la chercher ; il l'aura forcée à le suivre. A l'instant même il assemble ceux de ses gens qui servoient Laurette. Il les interroge, il demande si quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un payfan qu'il leur dépeint. L'un d'eux se souvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en est allé, un homme tout semblable à celui qu'il désigne, est monté à la botte du carosse de Laurette, et lui a parlé un moment. Allons vite, s'écria Luzy, des chevaux de poste à ma chaise.

La seconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiser en payfan celui de ses gens qui l'avoit suivi, l'envoie s'instruire, et en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en est point pour l'ame d'un anant dans une situation si violente. Il compta les minutes, depuis le départ de son émiffaire jusqu'à son retour.

Monfieur,

Monfieur, lui dit ce domeftique en arrivant, bonnes nouvelles ! Laurette eft à Coulange, auprès de fon pere. — Ah je respire. — On parle même de la marier. — De la marier ! — Il faut que je la voye. — Vous la trouverez dans fa vigne : elle y travaille tout le jour. — Jufté ciel ! quelle dureté ! Allons, je me tiendrai caché, et toi, fous ce déguifement, tu guetteras le moment où elle fera feule. N'en perdons pas un : mettons-nous en chemin.

L'émissaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il fe préfentoit pour Laurette un parti riche dans fon état ; et le Curé avoit mandé Bazile pour le refoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne, et penfoit au malheureux Luzy. Luzy arrive et l'apperçoit de loin. Il avance avec précaution, il la voit feule, il accourt, fe précipite, et lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle lève la tête, elle tourne les yeux ; Ah ! s'écria-t-elle. — La furprife et la joie lui ôterent l'usage de la voix. Tremblante, elle étoit dans fes bras fans avoir pu le nommer encore. Ah Luzy, lui dit-elle enfin, c'est vous ! voilà ce que je demandois au ciel. Je fuis innocente à vos yeux : c'en eft affez ; je souffrirai le refte. Adieu Luzy, adieu pour jamais. Eloignez-vous. Plaignez Laurette. Elle ne vous reproche rien. Vous lui ferez cher jufqu'au dernier foupir. Moi, s'écria-t-il en la ferrant contre fon fein, comme fi on eût voulu la lui arracher encore, moi te quitter ! Ô moitié de moi-même, moi, vivre fans toi, loin de toi ! Non, il n'y a pas fur la terre de puiffance qui nous fépare. — Il en eft une sacrée pour moi : c'est la volonté de mon pere. Ah mon ami ! fi vous aviez fçu la douleur profonde où le plongeoit ma fuite, fenfible et bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à fes pleurs. Me dérober à lui une feconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le fein, ce feroit pour moi la même chofe. Vous me connoiffez trop bien pour me le demander ; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un espoir que je n'ai plus. Adieu. Faffe le ciel que j'expie ma faute ! mais j'ai bien de la peine à me le reprocher. Adieu, vous.

vous dis-je : mon pere va venir ; il seroit affreux qu'il nous trouvât ensemble. C'est ce que je veux, dit Luzy : je l'attends. — Ah vous allez redoubler mes peines.

Dans l'instant même Bazile arrive, et Luzy s'avantant de quelques pas au-devant de lui, se jette à ses genoux. Qui êtes-vous ? Que demandez-vous ? lui dit Bazile étonné d'abord. Mais dès qu'il eut fixé ses regards sur lui, Malheureux ! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux. — Non, je meurs à vos pieds, si vous ne daignez pas m'entendre. — Après avoir perdu, deshonoré la fille, vous osez vous présenter au pere ! — Je suis criminel je l'avoue, et voilà de quoi me punir ; mais si vous m'écoutez, j'espère que vous aurez pitié de moi. Ah, dit Bazile en regardant l'épée, si j'étoit aussi lâche, aussi cruel que vous ! — Vois, dit-il à sa fille, combien le vice est bas, et quelle en est la honte, puisqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de son semblable, et à supporter ses mépris. Si je n'étois que vicieux, reprit Luzy avec fierté, loin de vous implorer je vous braverois. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête et de plus noble dans la nature, à l'amour, à la vertu même, au désir que j'ai d'expier une faute, excusable peut-être, et que je ne me reproche si cruellement, que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du sentiment, il s'efforça de se justifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge et à l'ivresse de la passion.

Le monde est bien heureux, reprit Bazile, que votre passion n'ait pas été celle de l'argent ! vous auriez été un Cartouche. (Luzy frémit à ce discours). Oüi un Cartouche. Et pourquoi non ? Auriez-vous la bassesse de croire que l'innocence et l'honneur valent moins que les richesses et que la vie ? N'avez-vous pas profité de la foiblesse, de l'imbécilité de cette malheureuse, pour lui ravir ces deux trésors ? Et à moi, son pere, croyez-vous m'avoir fait un moindre mal que de m'assassiner ? Un Cartouche est roué parce qu'il vole des biens dont on peut se passer pour vivre ; et vous, qui nous avez ravi ce qu'une fille bien née, ce qu'un pere honnête homme ne peuvent perdre sans mourir,

mourir, qu'avez-vous mérité ? On vous dit noble, et vous croyez l'être. Voici les traits de cette noblesse dont vous vous glorifiez. Dans un moment de désolation, où le plus méchant des hommes auroit eu pitié de moi, vous m'abordez, vous feignez de me plaindre, et vous dites dans votre cœur : Voilà un malheureux qui n'a dans le monde de consolation que sa fille : c'est le seul bien que le ciel lui laisse ; demain je veux la lui enlever. Oüi, barbare, oüi, scélérat, voilà ce qui se passoit dans votre ame. Et moi crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au ciel qu'il accomplit tous vos vœux ; et tous vos vœux tendoient à suborner ma fille ! Que dis-je, malheureux ! Je vous la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la vérité pour vous rendre cet or, ce poison, avec lequel vous croyiez me corrompre : il sembloit que le ciel m'avertit que c'étoit un don pernicieux et traître, je resistai à ce mouvement, je m'obstinai à vous croire compatissant et généreux ; vous n'étiez que perfide et impitoyable ; et la main que j'aurois baisée, que j'aurois arrosée de larmes, se préparoit à m'arracher le cœur. Voyez, poursuivit-il en découvrant son sein et en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez deshonoré ! J'ai versé pour l'État plus de sang que vous n'en avez dans les veines, et vous, homme inutile, quels sont vos exploits ? De désoler un pere, de débaucher sa fille ! d'empoisonner mes jours et les siens ! La voilà cette malheureuse victime de vos séductions, la voilà qui trempe aujourd'hui dans ses pleurs le pain dont elle se nourrit. Elevée dans la simplicité d'une vie innocente et laborieuse, elle l'aimoit ; elle la deteste : vous lui avez rendu insupportables le travail et la pauvreté : elle a perdu sa joie avec son innocence, et il ne lui est plus permis de lever les yeux sans rougir. Mais ce qui me désespère, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille ; vous avez éteint dans son ame les sentimens de la nature ; vous lui avez fait un supplice de la société de son pere ; peut-être hélas ! — je n'ose achever — peut-être lui suis-je odieux.

Ah

Ah mon pere! s'écria Laurette, qui jusqu'alors étoit restée dans l'abattement et la confusion, ah mon pere! c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer : En disant ces mots, elle étoit à ses pieds dont elle baisoit la poussière. Luzy s'y prosterna lui-même, et dans un excès d'attendrissement, Mon pere, dit-il pardonnez-moi, pardonnez-moi, embrassez vos enfans, et si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur, et de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserois, celui-là. Mais il est le seul ; je l'accepte, et bien plus pour vous que pour moi ; car jé ne veux, je n'attends rien de vous, et je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy et de Laurette fut consacré au pié des autels. Bien des gens dirent qu'il avoit fait une bassesse, et il en convint ; Mais ce n'est pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'est à faire le mal qu'est la honte, et non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter son humble demeure. Après avoir tout mis en usage pour l'attirer à Paris, Madame de Luzy obtint de son époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange, et le bon pere consentit enfin à y aller passer ses vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaisirs célestes, l'accord de l'amour et de l'innocence ne leur laissa plus rien à desirer, que de voir les fruits d'une union si douce. Le ciel exauça le vœu de la nature, et Bazile avant de mourir, embrassa ses petits enfans.

IDYLLE VI. de M. GESNER.

LYCAS ET MILON.

LE jeune chanteur Milon, dont le menton délicat n'étoit encore garni que d'un duvet léger, répandu ça et là, comme l'herbe naissante qui perce à l'ouverture du printems à travers les dernières neiges ; le beau Lycas, portant ses cheveux ondoyans et blonds comme les épis aux approches de la moisson, se rencontrèrent un jour en conduisant leurs troupeaux bêtans derrière un bois de hêtre. Je te salue, Lycas, dit le chanteur Milon, et il lui présenta la main ; entrons, ajouta-t-il, dans ce bois de hêtre. Pendant ce tems nos troupeaux fouleront l'herbe molle sur le bord de l'étang, et mon chien vigilant les empêchera de se disperser.

Lycas. Non, Milon, plaçons-nous sous ce rocher dont la cime s'éleve en ceintre, et dont les quartiers détachés sont couverts d'une tendre mousse. Cet endroit est agréable et frais. Vois comme ce clair ruisseau se précipite en écume à travers les broussailles agitées, et semble se changer en une poussière humide ; comme il frémit entre leurs tiges entrelacées, et court se perdre dans l'étang. Asseyons-nous dans ce lieu agréable et frais sur cette pierre couverte de mousse : l'ombre épaisse de ce bois de hêtres s'étendra jusques sur nous.

Ils allerent s'asseoir au pied du rocher, sur la pierre couverte de mousse ; et MILON prenant la parole : O Lycas, dit-il, sçavant joueur de flûte, il y a déjà long-tems que j'ai entendu vanter tes chansons ; essayons qui de nous chantera le mieux, car les Muses me favorisent aussi. Je mettrai pour prix cette genisse que tu vois agréablement tachetée de noir et de blanc.

Lycas. Et moi je mets la meilleur chevre de mon troupeau avec son petit, celle qui arrache le lierre de ce saule que voilà au bord de l'étang, et dont le chevreau bondit auprès d'elle. Mais, Milon, qui sera le juge ?

juge ? appellerai-je le vieux Menalque ? Le voilà qui travaille à conduire cette source dans la prairie le long du bois de hêtres. Il se connoît au mérite du chant.

Alors les deux bergers appellerent Menalque ; il vint et s'assit auprès d'eux sur la pierre couverte de mousse, et Milon commença ainsi.

Milon. Heureux celui qui possède la faveur des Muses. Qu'il est doux, quand le cœur palpite de joie, qu'il est doux de faire retentir de ses chants les échos et les bois d'alentour ! Mes chansons ne sont jamais plus belles que lorsque le clair de la lune ou l'éclat vermeil de l'aurore ravissent mes sens. Je sçais aussi que le chant donne de la sérénité aux heures sombres et nébuleuses. Les Muses me sont favorables. Je leur destine cette chevre blanche comme la neige. Je veux incessamment la leur offrir en sacrifice, après avoir paré ses cornes de guirlandes de fleurs, et chanter en leur honneur une hymne nouvelle.

Lycas. Lorsque je balbutiois encore, assis sur les genoux de mon pere, s'il jouoit quelque air sur son chalumeau, je l'écoutois dès-lors avec attention, et je bégayois l'air après lui, ou bien je lui tirois en souriant sa flûte de la bouche, et je formois des tons dissonans ; mais bientôt Pan m'apparut en songe. Jeune homme, me dit-il, va dans la forêt chercher la flûte que le chanteur Hylas a suspendue au chêne qui m'est consacré ; tu es digne d'en jouer après lui. Encore hier j'ai présenté à ce Dieu des bourgeons de mes arbres nouvellement greffés, et j'ai versé devant lui une cruche pleine d'huile et une autre cruche pleine de lait.

Milon. L'amour nous anime aussi à chanter : il inspire plus puissamment que l'éclat de l'aurore, plus que la fraîcheur de l'ombre, plus que la clarté paisible de la lune. O moment plein de charmes quand une Bergere vertueuse applaudit à nos chansons, quand elle les récompense d'un doux sourire, ou d'une guirlande ! Daphné m'a appelé son ami : depuis ce moment un jour pur luit dans mon cœur, comme le soleil du printems éclate sur nos campagnes ; depuis ce moment les airs que je chante sont plus beaux. Daphné ! ô ma Daphné ! ton sourire est gracieux

gracieux comme celui de la de bienfaisante Cérés, et ton savoir égale celui des muses.

Lycas. Hélas, mon cœur est resté long-tems libre d'amour. Tranquille alors, je ne chantois que les louanges des Dieux, le soin des troupeaux, l'art de greffer les arbres, ou les travaux de la vigne. Mais depuis que j'ai vu Chloé, l'insensible Chloé, je ne chante plus que des airs plaintifs, une sombre tristesse empoisonne tous mes plaisirs. Peu s'en est fallu que je n'aie triomphé de mon amour ; il ne revenoit plus que rarement dans mon cœur. Mais hélas, je ne dois plus songer à en triompher depuis que j'ai revu Chloé près des prunelliers en fleur et que je l'ai entendu chanter. Les zéphyrz badins, folâtrant parmi les buissons, faisoient tomber sur Chloé une pluie de fleurs, qui par leur blancheur éclatante sembloient remettre sous nos yeux les neiges de l'hiver.

Milon. Vers cette forêt noire de sapins, murmure un ruisseau qui sort des bruyeres ; c'est là que Daphné conduit souvent son troupeau. Dernièrement au lever de l'aurore, j'ornai ce lieu de guirlandes, qui voltigeoient suspendues d'un arbuiste à l'autre et serpenoient autour de chaque tige : on auroit cru voir le sanctuaire du printems ou de l'aimable Venus. Je veux, dis-je alors, je veux encore graver nos noms sur ce pin. Je me cacherai ensuite dans quelque bosquet, je la verrai sourire, et j'entendrai ce qu'elle dira. En finissant ces mots, je me mis à graver sur l'écorce ; lorsque je sentis une guirlande qui entouroit tout-à-coup mon front. Un doux sifflement me fit regarder aussi-tôt derrière moi, et je vis Daphné qui rioit. J'ai tout entendu, dit-elle, et en même tems elle imprima sur mes lèvres le baiser le plus tendre.

Lycas. Au pied de cette colline est ma cabane environée d'ombre : c'est là que mes ruches sont disposées en deux files sur les bords fleuris d'un ruisseau. Mes abeilles s'y livrent aux travaux de leur république, sous l'ombrage frais d'un plant d'oliviers. Leur essor ne les a encore jamais portées loin de mes vergers, elles y bourdonnent sans cesse autour des arbres couverts de fleurs, et rassemblent pour moi

d'amples provisions de miel et de cire. Regarde dans la prairie ces vaches errantes ; vois comme leurs mammelles sont gonflées par l'abondance de leur lait, et comme ces veaux bondissans folâtrent autour d'elles. Vois comme mes chevres et mes brebis nombreuses arrachent les feuilles des arbustes, ou tondent l'herbe naissante. Voilà, Chloé, voilà ce que les Dieux m'ont donné ; ils m'aiment parce que je suis vertueux. Ne veux-tu pas, Chloë, ne veux-tu pas m'aimer aussi, comme les Dieux m'aiment, parce que je suis vertueux ?

Ainsi chanterent les Bergers ; et Menalque leur dit : A qui adjudgerai-je le prix, aimables chanteurs ? Vos chants sont doux comme le miel ; ils coulent agréablement comme ce ruisseau ; ils ravissent comme un baiser pris sur des lèvres vermeilles. Prends, Lycas, la genisse tachetée de noir, et donne à Milon la chevre avec son chevreau.



I D Y L L E X I.

D A P H N I S E T C H L O E'.

LE soleil étoit près de se coucher lorsque Chloé se rendit avec son cher Daphnis sur le rivage solitaire du ruisseau qui coule en murmurant à travers le bocage de saules. Ils entrèrent dans le bocage en se tenant par la main. Déjà cependant Alexis étoit assis sur le bord du ruisseau. Il étoit beau et jeune, mais l'amour ne s'étoit encore jamais éveillé dans son cœur. Je te salue, jeune homme sans amour, lui dit Daphnis ; il se pourroit bien pourtant qu'enfin quelque belle eût rendu ton cœur sensible, puisque tu viens chercher ainsi les ombrages solitaires ; car les amans cherchent volontiers l'ombre et la solitude. Je viens ici avec ma Chloé, nous allons chanter dans ces paisibles bosquets le bonheur de notre amour. Il dit

dit et pressa la main de la Bergere contre son cœur. Veux-tu nous entendre, Alexis ?

Alexis. Non, aucune belle n'a encore rendu mon cœur sensible. Je suis venu ici pour admirer cet éclat dont le soleil couchant dore nos montagnes ; mais j'écouterai volontiers vos chants, car rien n'est plus agréable que d'entendre à la fin du jour des chants mélodieux.

Daphnis. Viens, Chloé, asseyons-nous sur l'herbe à côté de lui ; chantons : ma flûte accompagnera ton chant ; et toi, Alexis, tu es un habile joueur de flûte, accompagne-moi quand je chanterai.

Je t'accompagnerai, dit Alexis : alors ils s'assirent sur le gazon au bord du ruisseau, et Daphnis commença ainsi.

Daphnis. Vallon paisible, et vous collines verdoyantes ; non, il n'est point de berger aussi fortuné que moi, puisque Chloé m'aime. Ma Chloé plaît à l'égal des premiers rayons du matin, lorsque le soleil se détache lentement du sommet des montagnes. Dans cet instant chaque fleur se réjouit, les oiseaux chantent au devant de l'astre du jour ; pleins d'allégresse, ils sautent çà et là sur les foibles rameaux et font tomber la rosée qui mouille les feuilles.

Chloé. L'hirondelle est transportée de joie, lorsque réveillée du sommeil, qui pendant l'hiver la retenoit ensevelie dans un étang, elle ouvre les yeux aux charmes du printemps. Elle voltige sur les faules, elle chante aux collines et au vallon le plaisir qu'elle ressent ; elle s'écrie : ô mes compagnes ! réveillez-vous, voici le printemps. Cependant je suis mille fois plus transportée encore ; car Daphnis m'aime ; je m'écrie, ô mes compagnes ! il est mille fois moins doux de voir renaître le printemps, que d'être aimée d'un jeune homme vertueux.

Daphnis. J'aime à voir sur le penchant d'une colline lointaine, les troupeaux errer parmi les sombres bocages. Cependant, ô ma Chloé ! j'ai plus de plaisir encore à voir une guirlande de fleurs nouvelles serpenter parmi tes cheveux bruns. J'aime à voir éclater l'azur d'un ciel pur et serein ; mais l'éclat de tes yeux bleus est bien plus agréable lorsqu'ils m'in-

vitent d'un air riant. Oüi, ma chere Chloé, je t'aime plus que les poissons légers n'aiment les viviers limpides, plus que l'alouette n'aime la fraîcheur du matin.

Chloé. Dernièrement je me regardois dans l'onde tranquille. Je soupirois : ah ! disois-je, si je pouvois plaire à Daphnis, au meilleur des bergers ? Pendant ce tems-lá, tu étois derriere moi, sans que je t'apperçusse ; tu jettois des fleurs par dessus ma tête, et mon image disparoissoit parmi les cercles qu'elles formoient. Effrayée je regardai autour de moi, je soupirai, et tu me pressas contre ta poitrine. Hélas, t'écrias-tu, les Dieux me sont témoins que je t'aime, Ah ! dis-je alors, je t'aime plus que les abeilles n'aiment les fleurs, plus que fleurs n'aiment la rosée du matin.

Daphnis. O Chloé ! lorsque les yeux mouillés de larmes et me serrant dans tes bras, tu me dis : Daphnis, je t'aime. Alors à travers l'ombre des arbres j'éleve mes regards vers le ciel éclatant. O Dieux ! m'écriai-je en soupirant, comment puis-je assez vous remercier de mon bonheur, de ce que vous m'avez donné Chloé ? Puis retombant sur son sein, je pleure, et ses baisers essuient mes larmes.

Chloé. Et mes baisers essuient tes larmes ; mais aussi-tôt des larmes plus abondantes coulent de mes yeux et se mêlent aux tiennes. Je soupire alors, “ Ah “ Daphnis : ” tu soupirez à ton tour ; “ ah Chloé ! ” et l'écho soupire après nous. L'herbe tendre du printems récréé les troupeaux ; les fraîches ombres récréent pendant les ardeurs brûlantes du midi : pour moi, Daphnis, rien ne me récréé autant que d'entendre ta bouche gracieuse me dire que tu m'aimes.

Ainsi chanterent Daphnis et Chloé. Heureux enfans ? dit Alexis, et il soupira. Heureux enfans ! ah ! maintenant je sens que l'amour est un bonheur ; vos chants, vos regards, et vos transports me l'ont appris.

I D Y L L E XIV.

M I R T I L E E T T H Y R S I S.

Mirtile s'étoit rendu, pendant une nuit fraîche, sur un coteau qui dominoit au loin sur la plaine. Quelques branches seches formoient un feu clair, auprès duquel le berger seul, étendu sur le gazon, parcouroit de ses regards errans le ciel semé d'étoiles, et la campagne éclairée par la lune. Tout-à-coup, inquiet d'un bruit léger qu'il entendoit dans l'obscurité, il regarda derriere lui ; c'étoit Thyrsis. Sois le bien-venu, lui dit Mirtile, assis-toi près du feu : par quel hazard viens-tu ici, tandis que tout dort dans le canton ?

Thyrsis. Te voilà, Mirtile ! bon soir. Si j'avois eru te trouver, je n'aurois pas tant hésité à suivre la lueur de cette flamme, qui brille avec tant d'éclat au milieu de l'obscurité répandue sur la vallée. Ecoute, Mirtile, à présent que la sombre clarté de la lune, et la solitude de la nuit nous invitent à des chants graves, écoute ce que j'ai à te proposer. Je te donnerai une belle lampe d'argile, travaillée artistement par mon pere. C'est un serpent avec des ailes et des pieds ; il ouvre une large gueule, dans laquelle brûle une petite meche. L'animal replie sa queue en haut, pour former une anse commode. Je t'en ferai présent, si tu veux me chanter l'aventure de Daphnis et de Chloé.

Mirtile. Je veux bien te chanter l'aventure de Daphnis et de Chloé, puisque la nuit nous invite à des chants graves. Voici des branches seches, prends garde que le feu ne s'éteigne pendant que je chanterai.

Autres des rochers, répétez mes accens plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois et sur le rivage.

La lune éclairoit paisiblement l'horizon. Chloé solitaire sur le rivage, attendoit impatiemment un bateau dans lequel Daphnis devoit traverser le fleuve.

Qu'il tarde long-tems, mon amant ! disoit-elle, et le rossignol se taisoit pour écouter les accens de sa passion. Qu'il tarde long-tems ! Mais——écoutons—— j'entends un bruit comme quand les flots frémissent contre un bateau. Viens-tu ! Oüi——Non ce ne l'est pas. Flots bruyans, voulez-vous encore me tromper ? ne vous jouez pas de la tendre impatience d'une bergere passionnée. Où es-tu à présent, cher amant ? L'amour n'a-t-il pas prêté des ailes à tes pieds ? Traverses-tu à présent le bois pour gagner le rivage ? Ah ! puissent tes pieds empressés ne rencontrer aucune épine ! qu'aucun serpent ne blesse tes talons ! Chaste Déesse, dont les flèches n'ont jamais manqué d'atteindre leur but ; lune, ou Diane, répans sur son passage ta douce clarté ; oh quand il sortira du bateau, avec quelle ardeur je le presserai dans mes bras ! Mais pour cette fois, certainement ô flots, certainement pour cette fois vous ne me trompez pas ! Frémissez légèrement autour de son bateau, portez-le soigneusement sur votre dos. Et vous nymphes, si jamais vous avez sçu ce que c'est que d'attendre ce qu'on aime——Ah je le vois !——cher Daphnis——tu ne me réponds point ! Dieux !——à ces mots Chloé tomba évanouie sur la rive.

Autres des rochers, répétez mes accens plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois et sur le rivage.

Un bateau renversé flottoit sur les ondes. La lune éclairoit cette aventure déplorable. Chloé évanouie étoit étendue sur la rive, un silence effrayant régnoit autour d'elle. Elle se réveilla enfin ; réveil affreux ! La lune se cacha derrière les nuages. Chloé étoit assise au bord du fleuve, tremblante et muette ; ses soupirs et ses sanglots soulevoient sa poitrine ; elle jetta un cri perçant, l'écho porta dans toute la contrée les accens de sa douleur. Un gémissement inquiet resoïnoit dans les bois et parmi les buissons. Elle tordeit les bras, elle se frappoit la poitrine, elle s'arrachoit les cheveux. Ah Daphnis, Daphnis ! Flots perfides, nymphes barbares ! Ah malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle ; quoi j'hésite ! je tarde encore à chercher la mort dans les ondes qui m'ont ravi
les

les délices de ma vie ! et à l'instant elle se précipita du rivage dans le fleuve.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois et sur le rivage.

Mais les nymphes avoient ordonné aux ondes de la porter soigneusement sur leur dos. Nymphes cruelles ! s'écria-t-elle, ah, ne différez pas ma mort ! Flots, hâtez-vous de m'engloutir ! Mais les flots ne l'engloutirent point ; ils la portèrent doucement sur leur dos jusqu'aux bords d'une petite isle. Daphnis avoit gagné cette isle à la nage. Avec quelle tendresse ! avec quels transports elle se précipita dans les bras de son amant ! Inutilement voudrois-je exprimer par mes chants ce qu'elle ressentit alors. Telle et moins tendre encore est la joie du rossignol, lorsqu'il s'est envolé de sa prison ; sa compagne avoit passé les nuits entières à gémir tristement sur la cime des arbres : maintenant il vole à sa compagne encore tremblante. Ils soupirèrent, ils se becquetent, ils entrelacent leurs ailes ; ils expriment leurs transports par des chants d'allégresse, et interrompent le silence de la nuit.

Antres des rochers, cessez de répéter des sons plaintifs ; faites retentir la joie dans les bois et sur le rivage. Et toi, Thyrsis, donne-moi la lampe, car je t'ai chanté l'aventure de Daphnis et de Chloé.



EXTRAITS de l'AMUSEMENT PHILOSOPHIQUE
sur le langage des Bêtes.

Par le Père BOUGEANT.

SI l'on suppose que les Bêtes n'ont point entr'elles un langage, quel qu'il soit, pour s'entendre les unes les autres, on ne conçoit plus comment leur société pourroit subsister. Prenons par exemple les Castors. Ces animaux pour se mettre à couvert
et

et en sûreté, logent dans de petites cabanes de terre qu'ils construisent eux-mêmes avec une adresse admirable au bord d'un lac et sur pilotis. Mais ils ont compris qu'ayant besoin pour bâtir leur domicile, d'être aidés les uns des autres, il falloit se mettre en société. Ils s'associent donc trente, quarante, plus ou moins ensemble, et après qu'ils ont choisi le terrain qui leur convient pour habiter, et où ils esperent trouver plus de commodité pour vivre et plus de sûreté, ils partagent entr'eux les travaux nécessaires pour la construction de leur habitation. Les uns vont au bois; les autres à la terre glaise; que quelques-uns sont chargés d'apporter en se renversant, comme on sçait, sur le dos, et faisant de leurs corps une espece de tombeau, que les autres tirent jusques sur le lieu où il faut l'employer. Là l'un fait l'office de maçon, l'autre celui de manœuvre, un autre celui d'architecte. Un arbre est rongé par le pied et tombe dans le lac. Alors d'autres ouvriers le mettent en œuvre. Les uns préparent les pilotis, les autres les enfoncent, tandis que d'autres travaillent les autres bois nécessaires. Tout se fait avec ordre, et un concert parfait. On se représente les Tyriens bâtissant Carthage. Sans doute les paresseux ou les mutins sont punis. Les sentinelles font leur devoir. L'ouvrage est conduit à sa perfection; il fait l'admiration des hommes mêmes; et alors la petite société jouissant paisiblement du fruit de ses travaux, ne songe plus qu'à vivre tranquille, et à multiplier son espece, chacun dans sa petite famille.

Les loups chassent avec beaucoup d'adresse, et concertent ensemble des ruses de guerre. Un homme passant dans une campagne, aperçut un loup, qui sembloit guetter un troupeau de moutons. Il en avertit le berger, et lui conseilla de le faire poursuivre par ses chiens. Je m'en garderai bien, lui répondit le berger. Ce loup, que vous voyez, n'est là que pour détourner mon attention, et un autre loup, qui est caché de l'autre côté, n'attend que le moment où je lacherai mes chiens sur celui-ci pour m'enlever une brebis. Le passant ayant voulu vérifier le fait, s'engagea à payer la brebis, et la chose arriva comme le
berger

berger l'avoit prévuë. Une ruse si bien concertée ne suppose-t-elle pas évidemment que les deux loups sont convenus ensemble, l'un de se montrer, l'autre de se cacher ; et comment peut-on convenir ainsi ensemble sans se parler ?

Un moineau trouvant à sa bienséance un nid qu'une hirondelle venoit de construire, s'en empara. L'hirondelle voyant chez elle l'usurpateur, appella du secours pour le chasser. Mille hirondelles arrivent à tire d'aile et attaquent le moineau ; mais celui-ci couvert de tous côtés, et ne présentant que son gros bec par la petite entrée du nid, étoit invulnérable, et faisoit repentir les plus habiles qui osoient s'en approcher. Après un quart-d'heure de combat, toutes les hirondelles disparurent. Le moineau se croyoit vainqueur, et les spectateurs jugerent qu'elles abandonnoient l'entreprise. Point du tout. Un moment après, on les voit revenir à la charge, et chacune s'étant pourvuë d'un peu de cette terre détrempee dont elles font leur nid, elles fondirent toutes ensemble sur le moineau, et le claquemurerent dans le nid, afin qu'il y perit, puisqu'elles n'avoient pu l'en chasser. Croyez-vous que les hirondelles ayent pu orner et concerter ce dessein toutes ensemble sans se parler ?

On raconte des choses admirables des singes lorsqu'ils vont à la picorée. Une troupe de soldats qui va au fourage dans le voisinage de l'ennemi, ne marche pas avec plus d'ordre et de précaution. Je pourrois vous rapporter mille autres traits semblables ; mais il faudroit faire un volume, et je ne veux qu'appuyer mon raisonnement. On s'est toujours servi jusqu'à présent de ces exemples pour prouver que les bêtes ont de la connoissance ; et on a eu raison, parce qu'en effet on ne peut pas concevoir que les bêtes puissent, sans connoissance, faire des actions si singulieres : Mais il est evident qu'on n'a pas été assez loin, et qu'il faut conclure de plus que les bêtes parlent, puisqu'il paroît également impossible qu'elles le puissent faire sans parler. Et remarquez qu'il ne s'agit pas ici d'une opinion, ou d'un système fondé sur des conjectures ou des explications vraisemblables ; mais d'un raisonnement appuyé sur des faits sensibles, et palpables..

palpables. Je dis des faits sensibles tels que ceux que je viens de rapporter, et mille autres semblables en tout genre. Entrez dans un bois où il y a des geais. Le premier qui vous apperçoit donne l'allarme à toute la troupe, et le bruit ne finit point que vous ne soyez parti, ou que votre présence ne les ait chassés. Les pies, les merles, et presque tous les oiseaux en font autant. Qu'un Chat paroisse sur un toit, ou dans un jardin, le premier moineau qui le découvre, fait précisément ce que fait parmi nous une sentinelle qui apperçoit l'ennemi. Il avertit, par ses cris, tous ses camarades, et semble imiter le bruit d'un tambour qui bat au champ. Voyez un Coq auprès d'une Poule, un Pigeon auprès d'une femelle qu'il sollicite, un Chat à la suite d'une Chatte, leurs discours ne finissent point.

Nous parlons tous les jours aux bêtes et elles nous entendent fort bien. Le berger se fait entendre de ses moutons, les vaches entendent tout ce que leur dit une petite payfanne. Nous parlons aux chevaux, aux chiens, aux oiseaux, et ils nous entendent. Les bêtes nous parlent aussi à leur tour, et nous les entendons. Combien plus doivent-elles se faire entendre de leurs semblables ! Car nous ne pouvons avoir, par rapport à elles, qu'une langue étrangère, et si la nature leur a faites capables d'entendre une langue étrangère, comment leur auroit-elle refusé la faculté d'entendre et de parler une langue naturelle ?

Les bêtes ne savent exprimer que leurs desirs, leurs desirs sont bornés à ce qui est purement nécessaire pour leur conservation. Ecoutez parler un chien. Il ne se plaindra pas de ce que sa niche n'est point dorée, ni de ce qu'on ne le sert pas dans un plat d'argent. Il ne vous demandera le droit de commander à tous les chiens de la maison. Tout ce qu'il vous demandera, c'est un peu de nourriture pour subsister. Si vous le menacez, il tâchera de vous fléchir. Si vous le laissez seul, il temoignera par ses cris, son désespoir, et la crainte qu'il a d'être abandonné sans retour. Si vous le menez à la promenade, il vous remerciera avec mille expressions de joie. S'il voit quelque objet qui l'effraye, il vous le dira par

gestes et ses aboyemens. En un mot, parlez-lui de boire, de manger, de dormir, de courir, de folâtrer, de se défendre contre un ennemi, et de défendre en vous son protecteur et son unique appui, il vous entendra parfaitement, et vous répondra fort bien ; parce que tout cela tend à sa conversation, pour laquelle seul la nature lui a donné la faculté d'entendre et de se faire entendre, c'est-à-dire, de parler ; mais ne traitez point avec lui de philosophie ni de morale, car ce seroit lui parler une langue étrangère, dont il ignore absolument toutes les expressions. Ses connoissances et ses besoins ne vont pas jusques-là.

Les bêtes en général parlent peu. Il y en a même de si taciturnes, qu'elles ne disent pas quatre mots dans un jour. Tels sont, entre celles que nous connoissons le plus, les ânes, les chevaux, les bœufs, les moutons, et la plûpart des quadrupeds. La raison en est toute simple. C'est que la nature n'a donné à ces animaux qu'une nourriture si légère et si aisée à digérer, qu'il faut qu'ils la renouvellent sans cesse pour prévenir la faim, ce qui occupe tout leur loisir. Mais en récompense vous m'avoürerez qu'il y a des bêtes qui ne déparlent point. Tels sont entr'autres les oiseaux, et ce que je vous prie de bien remarquer, c'est que ce sont les femelles qui parlent le moins. Comme le langage des oiseaux est, pour ainsi dire, le micux articulé et le plus sensible pour nous, prenons-le pour exemple. Vous pourrez juger par lui du langage des autres bêtes, en y mêlant des différences qu'on remarque aisément dans chaque espece.

Les oiseaux chantent, dit-on, c'est une erreur, les oiseaux parlent, et ne chantent point. Ce que nous prenons pour un chant n'est que leur langage naturel. La pie, le geai, le corbeau, la chouëtte, le canard chantent-ils ? Ce qui nous fait croire qu'ils chantent, ce sont les accens de leur voix. C'est ainsi que les Hottantots dans l'Afrique, semblent glousser comme le coq d'Inde, quoique ce soit l'accent naturel de leur langue, et qu'il y a des peuples qui nous paroissent chanter en parlant. Les oiseaux chantent si
l'on

l'on veut dans le même sens ; mais ils ne chantent point pour chanter, comme nous nous imaginons. S'ils chantent, ce n'est que pour parler ; et il est assez plaisant qu'il y ait ainsi dans le monde un peuple si nombreux qui ne parle qu'en musique ou en chant. Mais que disent-ils enfin ces oiseaux ? Il faudroit le demander à Apollonius de Thiane, qui se vançoit d'entendre leur langage. Pour moi qui ne suis pas devin, je ne puis vous donner que des conjectures vraisemblables.

Prenons pour exemple la pie qui est si causeuse. Il est aisé d'observer que ses discours ou ses chants sont variés. Tantôt elle abaisse ou élève le ton, tantôt elle presse ou ralentit la mesure, tantôt elle prolonge ou abrège son caquet. Ce sont évidemment autant de phrases différentes. Or, en suivant les principes que j'ai établi, que les connoissances, les desirs, les besoins des bêtes, et par conséquent leurs expressions sont bornées à ce qui est utile ou nécessaire pour leur conservation, il me semble qu'il n'y a rien de plus aisé que d'entendre d'abord en général le sens de ces différentes phrases : et ne prenez point ceci pour une plaisanterie, c'est la pure vérité, ou du moins tout ce que je connois de plus approchant. Car dès qu'une pie ne put parler que pour exprimer ce qui lui est utile ou nécessaire, toutes les fois qu'elle parle, observez dans quelle circonstance elle se trouve par rapport à ses besoins. Voyez ensuite ce que vous diriez vous-même en pareille circonstance, c'est-là précisément ce qu'elle dit. Si elle parle, par exemple, en mangeant avec beaucoup d'appetit, il n'est pas douteux que ce qu'elle dit alors c'est ce que vous diriez vous-même en pareille occasion : “ Voilà qui est bon, voilà qui me fait du bien.” Si vous lui présentez quelque chose de mauvais, elle ne manque pas de dire comme vous diriez vous-même : “ Cela me déplaît, cela ne vaut rien pour moi.” Placez-vous, en un mot, dans les diverses circonstances, où peut-être quelqu'un qui ne connoît et qui ne sçait exprimer que ses besoins, et vous trouverez dans vos propres discours l'interprétation de ce que dit une pie dans les mêmes circonstances. “ Il n'y a plus rien

“ ici

faisoient le bruit dont je vais parler. Une araignée qui veut avoir compagnie frappe, je ne sçais avec quel instrument, sur le mur ou sur le bois où elle s'est établie, neuf ou dix petits coups à peu près semblables aux battemens d'une montre ; mais un peu plus forts et plus ferrés. Après quoi elle attend qu'on lui réponde. Si elle n'entend point de réponse, elle recommence d'intervalle en intervalle pendant environ une heure ou deux, reprenant cet exercice et se reposant alternativement le jour comme la nuit. Au bout de deux ou trois jours, si elle n'entend rien, elle change de demeure, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un qui lui réponde ; c'est une autre araignée qui lui répond précisément de la même manière, et comme par écho. Si la proposition plaît à celle-ci, la conversation s'anime, et les battemens deviennent plus frequens. Prêtez-y l'oreille, et vous jugez par le bruit que peu-à-peu l'une s'approche de l'autre, et que les battemens se joignent enfin de si près qu'ils se confondent les uns dans les autres, après quoi vous n'entendez plus rien. Tout le reste de l'entretien se passe apparemment à voix basse. Je me suis quelquefois amusé à faire ainsi l'écho d'une araignée que j'entendois battre, et dont j'imitois le bruit. Elle me répondoit fidelement : elle m'attaquoit même quelquefois de conversation, et j'en ai souvent donné le plaisir à diverses personnes à qui je disois que c'étoit un esprit familier.

Combien de decouvertes semblables ne ferions-nous pas sur les insectes, si nos organes étoient assez déliés pour sentir et appercevoir leurs mouvemens et leurs mines, et pour entendre leurs voix, ou ce qui leur tient lieu de voix ? Oiii, je suis persuadé que nous trouverions dans les fourmis, dans les vers, les scarabées, les chenilles, les cloportes, les mites, et en un mot dans tous les insectes un langage établi pour leurs besoins et pour leur conversation ; et comme il y a quelques espèces d'insectes en qui nous remarquons plus d'industrie et de connoissance que dans de grands animaux, il est à croire que ces espèces ont aussi un langage plus parfait à proportion, quoique toujours borné aux besoins de la vie.

A l'égard

A l'égard des oiseaux le serin est plus familier. Aussi pourrez-vous, avec un peu d'attention, démêler la signification de la plupart de ses phrases. Quand il voit que sa femelle néglige de couvrir ses œufs, et s'absente du nid trop long-tems, écoutez son discours; il lui dit sûrement alors qu'il est inquiet, qu'il faut qu'elle aille à ses œufs, qu'il la battra si elle ne rentre dans le nid. Lorsque la femelle obligée de tenir ses petits chaudement sous elle, n'a pas le tems d'aller manger, et que le mâle lui dégorge de la nourriture dans le bec, elle lui témoigne sa satisfaction par le battement de ses ailes, et par un petit cri différent de tous les autres, qui doit nécessairement signifier : " Je suis bien-aise; vous me faites plaisir." Il y a sur tout deux circonstances, où le serin, ainsi que le rossignol; le pinson; la sauvette, et tous les oiseaux, parle, ou si vous voulez, chante plus qu'à l'ordinaire. C'est lorsqu'il appelle ou qu'il sollicite une femelle, et tandis qu'elle couve ses œufs ou ses petits. Quoique, dans ces deux circonstances, sa phrase paroisse la même, on peut cependant remarquer, outre les différences que nous n'apercevons pas, que dans la première le chant est plus vif, plus animé, et accompagné d'action; et que peut-il signifier alors? Si ce n'est : " Venez charmante femelle qui cherchez un mari; je vous épouserai, nous ferons ménage ensemble." Dans la seconde circonstance, le serin et le rossignol disent toute autre chose. Ce qui les fait chanter alors, c'est le besoin de rassurer la femelle trop occupée pour songer à la sûreté. Le mari veille pour elle, perché sur une branche voisine, d'où il observe tout ce qui se passe pour avertir sa femme, s'il survient quelque juste sujet de crainte. S'il cessoit quelque tems de chanter, la femelle inquiète quitteroit son nid. Tandis qu'il chante, elle y reste tranquille; mais croire que le rossignol chante alors pour chanter, c'est un préjugé qui n'a nulle vraisemblance, puisque les oiseaux n'ont nulle idée de chant, ni aucun sentiment d'harmonie. Quand même on voudroit croire qu'il chante, il faudroit toujours supposer qu'il chante des paroles. Je veux dire que son chant signifie quelque chose. Eh! que peut-il vouloir exprimer.

s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienfaisances mêmes, dont les autres passions sont si jalouses; et tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste foiblesse. On s'aveugle sur le devoir; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnaissance; et David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avoit tiré de la poussière, pour le placer sur le trône de Juda; depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les perils; et le fils du Roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentimens des enfans de Jacob; il enlève Dina et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienfaisances; et les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connoissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodiade ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa foiblesse. Enfin on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse.

Il semble que tous les autres vices laissent encore un reste de goût, ou du moins de respect pour la vérité; mais la volupté en a été de tout tems la plus inexorable persécutrice; il n'est rien de sacré pour elle; tout ce qui s'oppose à sa passion la rend furieuse et barbare; le sang, la nature, la religion, l'amitié, il n'est point de droit qu'elle ne viole, point de liens qu'elle respecte; les crimes les plus affreux ne courent plus rien, dès qu'ils deviennent nécessaires; et

tandis qu'on nous la représente sous les noms spécieux de *tendresse de cœur*, de *bonté*, de *naturel*, de *fidélité constante*, de *sentimens nobles et généreux* ; c'est une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien, et qui est capable de tout dès qu'on l'incommode ou qu'on la traverse. Hérodias n'est touchée ni de la sainteté de Jean, ni de la dignité de son ministère, ni de l'admiration de toute la Judée qui le regarde comme un Prophète, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni enfin de la circonstance même du festin, où jamais la barbarie elle-même ne s'étoit avisée de mêler les horreurs du sang et de la mort aux réjouissances de la table. Jean Baptiste la reprend ; il condamne le scandale de sa passion et de son inceste ; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint point de se couvrir à la face de toute la Palestine, malgré son rang et sa naissance ; et il faut que son sang expie le crime de cette liberté, et qu'elle immole à la fureur de sa passion cette noble et sainte victime.

Oùi, ——— s'il étoit permis de mêler à la joie et à la pompe de cette auguste solemnité le récit de tant de spectacles lugubres que la volupté donne tous les jours à la terre, vous verriez que la barbarie et la fureur ont été dans tous les tems le caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la *foiblesse des bons cœurs* ; vous le verriez, le fer et le poison à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre l'enfant, l'ami contre l'ami ; se frayant tous les jours un chemin à l'accomplissement de ses desirs infâmes, par des horreurs secrètes, indignes de l'humanité ; et trouvant dans la tendresse prétendue d'un cœur voluptueux tout ce que peut enfanter de plus noir et de plus inhumain le cœur le plus barbare et le plus feroce ; voilà où mène cette affreuse passion à laquelle les théâtres impurs donnent des noms si doux et si estimables.

Mais n'allons pas si loin, arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode ; voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs même les mieux faits et les plus capables

de vérité, d'humanité, et de justice; il n'a pas la force de refuser la tête du Précurseur; il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté et toute la réputation de ce prophète; *Il est triste*, dit l'Évangile, et c'est à regret qu'il va fouiller ses mains du sang innocent: mais c'est la volupté qui le demande; et que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même ont beau se révolter contre ce qu'elle exige, ce sont de faibles moniteurs; rien n'est écouté. Demandez à un homme public une grâce injuste, onéreuse au peuple, et dommageable à l'État; en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout cède, et vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un grand, la disgrâce, la perte d'un rival innocent, et dont le mérite fait tout le crime auprès de vous; en vain le public va se récrier contre cette injustice; dès que la volupté le demande vous êtes bien-tôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodias; en vain ses talens, ses services, sa probité, parlent pour lui; en vain l'État souffrira de son éloignement; c'est la volupté qui le demande, il faut qu'il soit sacrifié; et le prince aimera mieux, s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'État, que contracter un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté proposez-lui un sujet indigne, sans vertu, sans talens, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, et dont l'incapacité blesseroit la bienfaisance publique; il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importans, dès que la volupté le désigne. Que l'État périclite entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent; la volupté le portera au faite des honneurs, et ne craindra point d'augmenter par la singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice. O passion injuste et cruelle! que faudroit-il pour t'ar-

racher

rachier du cœur des hommes, que les mêmes, armés dont tu te fers pour les captiver et pour les séduire !

L'homme ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule comme les bêtes à l'impétuosité de cet instinct brutal ; le trouvant dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchans, il le croyoit aussi le plus innocent et le plus légitime ; pour l'autoriser même davantage il le fit entrer dans son culte, et se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels ; un philosophe même, le plus sage d'eux-mêmes des Payens, craignant que le mariage ne mit une espèce de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré ; permettre une brutale confusion parmi les hommes comme parmi les animaux, et ne multiplier le genre humain que par des crimes ; plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de *vice* ; et cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre ? Avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vû armer les peuples contre les peuples ; les rois contre les rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères ; porter par-tout le trouble et le carnage, et ébranler l'univers entier ? Les ruines des villes, les débris des empires les plus florissans, les sceptres et les couronnes renversées devenoient les monumens publics et lugubres que chaque siècle élevoit, pour conserver, ce semble, aux âges suivans, le souvenir et la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avoit cessé d'affliger le genre humain ; il devenoit lui-même un fonds inépuisable de troubles et de chagrins, pour l'homme qui s'y livroit alors sans mesure ; il promettoit la paix et les plaisirs ; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins, marchoient toujours sur ses pas ; jusques-là que les loix, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siècles mêmes de ténèbres et de corruption, en éloignoit un petit nombre de sages.

Réflexions morales sur l'Amour-Propre.

Par M. de la ROCHEFOUCAULD.

L'Amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendroit les tyrans des autres si la fortune leur en donnoit les moyens ; il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre ; il n'est rien de si impétueux que ses desirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites. Ses souplés ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chymie ; on ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants ! il fait mille insensibles tours et retours ; là il est souvent invisible à lui-même ; il y conçoit, il y nourrit, et il y élève, sans le sçavoir, un grand nombre d'affections et de haines ; il en forme de si monstrueuses, que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnoit, ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qu'il couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même ; de-là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés, et ses niaiseries sur son sujet ; de-là vient qu'il croit que ses sentimens son morts, lorsqu'ils ne sont qu'endormis ; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir, qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même, n'empêche pas qu'il ne voye parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux——Il veut obtenir des choses qui ne lui sont point avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il le veut ; il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles ; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables ; il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions ;

ditions ; il vit par tout, il vit de tout, il vit de rien : il s'accommode des choses, et de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre ; il entre dans leurs desseins, et ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux ; il conjure sa perte ; il travaille même à sa ruine. Enfin il ne se soucie que d'être, et pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi ; il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire ; parce que dans le même tems qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre ; quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer ; et lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour propre, dont toute la vie n'est qu'une longue et grande agitation ; la mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et reflux de ses vagues une fidele expression de la succession turbulente de ses pensées, et de ses éternels mouvemens.

Perte de la bataille de **BLÉNHEIM** ou d'**HOCHSTET**, et ses suites.

Extrait du Siècle de **LOUIS XIV.** par **Monf. de VOLTAIRE.**

LE Duc de Marlborough étoit revenu vers les Pays-Bas au commencement de 1703, avec la même conduite et la même fortune. Il avoit pris Bonn, résidence de l'Electeur de Cologne. De-là il avoit repris la ville d'Hui, Limbourg ; et s'étoit rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le Maréchal de Villeroy, au sortir de sa prison, commandoit en Flandre et n'étoit pas plus heureux contre Marlborough, qu'il l'avoit été, contre le Prince Eugène.

En

En vain le Maréchal de Boufflers venoit de remporter avec un detachment de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckeren, contre Obdam Général Hollandois. Un succès qui n'a point de suite, n'est rien.

Cependant, si le général Anglois ne marchoit pas au secours de l'Empereur, la maison d'Autriche sembloit perdue. L'Electeur de Baviere etoit maître de Passau. Trente mille François, sous les ordres du Maréchal de Marfin qui avoit succédé à Villars, inondoient le pays au delà du Danube. Des parties couvroient dans l'Autriche. Vienne etoit menacée d'un côté par les François et les Bavaois ; de l'autre par le Prince Ragotski, à la tête des Hongrois, combattant pour leur liberté, et secourus de l'argent de la France et de celui des Turcs. Alors le Prince Eugène accourt d'Italie : il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne : il voit à Heilbron le Duc de Marlborough. Ce général Anglois, que rien ne gênoit dans sa conduite ; et que sa Reine et les Hollandois laissoient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix mille Anglois d'infanterie et vingt trois escadrons. Il hâte sa marche : il arrive vers le Danube auprès de Donavert vis-à-vis les lignes de l'Electeur de Baviere, dans lesquelles environ huit mille François, et autant de Bavaois retranchés, gardoient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat, Marborough perce à la tête de trois bataillons Anglois, renverse les Bavaois et les François. On dit qu'il tua six mille hommes, et qu'il en perdit presque autant. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. Il prend Donavert, il passe le Danube : il met la Baviere à contribution.

Le Maréchal de Villeroy, qui l'avoit voulu suivre dans ses premières marches, l'avoit tout d'un coup perdu de vue, et n'apprit où il étoit, qu'en apprenant cette victoire de Donavert.

Le Maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente mille hommes vient pour s'opposer à Marlborough par un autre chemin, et se joint à l'Electeur :
dans

dans le même tems, le Prince Eugène arrive, et se joint à Marlborough.

Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert, et à-peu-pres dans les mêmes campagnes, ou le Marechal de Villars avoit remporté une victoire un an auparavant. Il étoit alors dans les Cevennes. Je sçai qu'ayant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandoit la disposition des deux armées, et la manière dont le Maréchal de Tallard vouloit combattre, il écrivit au President de Maisons son beaufrere, que si le Marechal de Tallard donnoit bataille en gardant cette position il seroit infailliblement défait. On montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de France, en comptant les Bavaois, étoit de 82 bataillons et de 160 escadrons ; ce qui faisoit à-peu pres soixante mille combattans, parce que les corps n'étoient pas complets ; 64 bataillons et 152 escadrons composoient l'armée ennemie, qui n'étoit forte que d'environ cinquante deux mille hommes ; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante et si décisive, mérite une attention particuliere. On a reproché bien des fautes aux généraux François ; la première étoit, de s'être mis dans la necessité de recevoir la bataille au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourage, et de donner au Maréchal de Villeroy le tems de tomber sur les Pays-Bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considerer, pour réponse à ce reproche, que l'armée Française, étant un peu plus forte que celle des alliés pouvoit espérer de la défaire, et que la victoire eût détroné l'Empereur. Le Marquis de Feuquiers compte douze fautes capitales. Une de plus considérables étoit, de n'avoir point mis un grôs corps d'infanterie à leur centre, et d'avoir séparé leurs deux corps d'armée.

Le Maréchal de Tallard étoit à l'aîle droite ; l'Electeur avec Marfin à la gauche. Le Maréchal de Tallard avoit dans le courage toute l'ardeur et la vivacité Française, un esprit actif, perçant, fécond en expédients et en ressources. C'étoit lui qui avoit fait les
traités

traités de partage. Il étoit allé à la gloire et à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit et de cœur. La bataille de Spire lui avoit fait un très grand honneur, malgré les critiques de Feuquieres; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue.

Mais Tallard avoit un malheur bien dangereux pour un Général : sa vue étoit si foible, qu'il ne distinguoit pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu, m'ont dit encore que son courage ardent, tout contraire à celui de Marlborough, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laissoit pas à son esprit une liberté assez entiere : ce défaut lui venoit d'un sang sec et allumé. On sçait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le Maréchal de Marfin n'avoit jusques-là jamais commandé en chef; et avec beaucoup d'esprit et un sens droit, il avoit, disoit-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un Général.

Pour l'Electeur de Bavière, on le regardoit moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, ayant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi et une heure. Marlborough et ses Anglois, ayant passé un ruisseau, chargeoient déjà la cavalerie de Tallard. Ce général, un peu avant ce tems là, venoit de passer à la gauche, pour voir comment elle étoit disposée. C'étoit déjà un assez grand desavantage, que l'armée de Tallard combattit, sans que son général fut à la tête. L'armée de l'Electeur et de Marfin n'étoit point encore attaquée par le Prince Eugène. Marlborough entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugène eût pu arriver vers l'Electeur à notre gauche.

Sitôt que le Maréchal de Tallard apprend que Marlborough attaque son aîle, il y court : il trouve une action furieuse engagée; la cavalerie Françoisé trois fois ralliée, et trois fois poussée. Il va vers le village de Blenheim, où il avoit posté vingt sept bataillons et douze escadrons. De ce village, où il donne ses ordres, il revole à l'endroit où Marlborough, avec de

la cavalerie et des bataillons entre les escadrons, pouffoit la cavalerie Françoisse.

Monsieur de Feuquieres se trompe assurément, quand il dit que le Maréchal de Tallard n'y étoit pas, et qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aîle de Marsin à la sienne. Toutes les relations conviennent, et il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il étoit présent. Il y fut blessé : sons fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa cavalerie est mise en déroute, en sa présence. Marlborough vainqueur perce d'un côté entre les deux armées Françoises ; de l'autre, ses officiers généraux percent aussi entre ce village de Blenheim et l'armée de Tallard, separée encore de la petite armée qui est dans Blenheim.

Le Maréchal de Tallard, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelques escadrons. La foiblesse de sa vue lui fait prendre un escadron ennemi pour un François. Il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étoient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le général étoit pris, le Prince Eugène, trois fois repouffé, gaignoit enfin l'avantage. La déroute étoit déjà totale, et la fuite précipitée, dans le corps d'armée du Maréchal de Tallard. La consternation et l'aveuglement de toute cette droite étoient au point, qu'officiers et soldats se jettoient dans le Danube, sans sçavoir où ils alloient. Aucun officier général ne donnoit d'ordre pour la retraite ; aucun ne pensoit ou à sauver ces vingt sept bataillons et ces douze escadrons des meilleures troupes de France, enfermés si malheureusement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le Maréchal de Marsin fit alors la retraite. Le Comte du Bourg, depuis Maréchal de France, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'Hochstet ; mais ni lui, ni Marsin, ni personne, ne songea à cette armée qui restoit encore dans Blenheim, attendant des ordres et n'en recevant point. Elle étoit d'onze mille hommes effectifs ; c'étoient les plus anciens corps. Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuses ; mais l'endroit, ou on se trouve posté, décide de tout. Ils ne pou-

voient

voient fortir des rues étroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille devant une armée victorieuse qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie, et par les canons même de l'armée vaincue, qui étoient déjà au pouvoir du vainqueur. L'officier général qui devoit les commander, le Marquis de Clerambaut fils du Maréchal de Clerambaut, courut demander les ordres au Maréchal de Tallard : il apprend qu'il est pris : il ne voit que des fuyards : il fuit avec eux, et va se noyer dans le Danube.

Sivières, brigadier qui étoit posté dans ce village, tente alors un coup hardi : il crie aux officiers d'Artois et de Provence, de marcher avec lui : plusieurs officiers, même des autres régimens, y accourent, ils fondent sur l'ennemi, comme on fait une sortie d'une place assiégée ; mais après la sortie il faut rentrer dans la place. Un de leurs officiers, nommé Desnonvilles, revint à cheval un moment après dans le village, avec my Lord Orknay d'Hamilton. Est-ce un Anglois prisonnier que vous nous amenez ? lui dirent les officiers en l'entourant. Non Messieurs, je suis prisonnier moi-même, et je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le Comte d'Orknay, qui vous offre la capitulation. Toutes ces vieilles bandes fremirent : Navarre déchira et enterra ses drapeaux. Mais enfin il fallut plier sous la nécessité ; et cette armée se rendit sans combattre. My-Lord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvoit faire autrement dans sa situation gênée. L'Europe fut étonnée, que les meilleurs troupes Françaises eussent subi en corps cette ignominie. On imputoit leur malheur à lâcheté : mais quelques années après, quatorze mille Suedois, se rendant à discretion aux Moscovites en rase campagne, ont justifié les Français.

Telle fut la celebre bataille, qui en France a le nom d'Hochstet, en Allemagne et en Angleterre de Blenheim. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts, et près de huit-mille blessés, et le plus grand nombre du côté du Prince Eugène. L'armée

Françoise y fut presque entierement détruite. De soixante mille hommes, si longtems victorieux, on n'en rassembla pas plus de vingt mille effectifs.

Environ douze mille morts, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendards et de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, et douze cens officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalerent cette journée. Les fuyards se disperserent; près de cent lieues de pays furent perdues en moins d'un mois. La Bavière entiere passée sous le joug de l'Empereur, éprouva tout ce que le gouvernement Autrichien irrité avoit de rigueur, et ce que le soldat vainqueur a de rapacité et de barbarie. L'Electeur, se réfugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frere l'Electeur de Cologne, chassé comme lui de ses Etats: ils s'embrasserent en versant des larmes. L'étonnement et la consternation saisirent la Cour de Versailles, accoutumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arriere petit-fils de Louis XIV. Personne n'osoit apprendre au roi une vérité si cruelle. Il fallut que Madame de Maintenon se chargeât de lui dire, qu'il n'étoit plus invincible. On a dit et on a écrit, et toutes les histoires ont répété, que l'Empereur fit ériger dans les plaines de Blenheim un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante pour le Roi de France; mais ce monument n'exista jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre qui en ait érigé un à la gloire du Duc de Marlborough. La Reine et le parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre, un palais immense, qui porte le nom de Blenheim. Cette bataille y est représentée dans les tableaux et sur les tapisseries. Les remerciemens des Chambres du Parlement, ceux des villes et des bourgades, les acclamations de l'Angleterre furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du celebre Addison, monument plus durable que le palais de Blenheim, est compté, par cette nation guerriere et sçavante, parmi les récompenses les plus honorables du Duc de Marlborough. L'Empereur le fit Prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée
contre

contre une autre ; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de Marlborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France dispersée laisse aux Alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin. Ils passent le Rhin : ils entrent en Alsace. Le Prince Louis de Bade, général célèbre pour les campemens et pour les marches, investit Landau. Le Roi des Romains Joseph, fils aîné de l'Empereur Léopold, vint à ce siège. On prend Landau : on prend Trarbach.

Cent lieues de pays perdues n'empêchoient pas que les frontières de la France ne fussent encore reculées. Louis XIV. soutenoit son petit fils en Espagne, et étoit victorieux en Italie. Il falloit de grands efforts en Allemagne, pour résister à Marlborough victorieux, et on les fit. On rassembla les débris de l'armée ; on épuisa les garnisons : on fit marcher des milices. Le ministère emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée ; et on rappella, du fond des Cévennes, le Maréchal de Villars pour la commander. Il vint, et se trouva près de Treves avec des forces inférieures, vis-a-vis le général Anglois. Tous deux vouloient donner une nouvelle bataille. Mais le Prince de Bade n'étant pas venu assez-tôt joindre ses troupes aux Anglois, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marlborough—C'étoit beaucoup alors. Le Duc de Marlborough, qui estimoit assez le Maréchal de Villars pour en être estimé, lui écrivit en décampant : “ Rendez moi la justice de croire, “ que ma retraite est la faute du Prince de Bade ; et “ que je vous estime encore plus, que je ne suis fâché “ contre lui.”

Les François avoient donc encore des barrières en Allemagne. La Flandre, où commandoit le Maréchal de Villeroi délivrée de sa prison, n'étoit pas entamée. En Espagne, le Roi Philippe V. et l'Archiduc Charles attendoient tous deux la couronne ; le premier de la puissance de son grand-pere, et de la bonne volonté de la plupart des Espagnols ; le second, du secours des Anglois, et des partisans qu'il avoit en Catalogne et en Arragon. Cet Archiduc, depuis Empereur, et alors second fils de l'Empereur Léopold, n'ayant

n'ayant rien que ce titre, alla presque sans suite à Londres implorer l'appui de la Reine Anne.

Alors parut toute la puissance Angloise. Cette nation, si étrangère dans cette querelle, fournit au Prince Autrichien deux cens vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre, joints à dix vaisseaux Hollandois, neuf mille hommes de troupes, et de l'argent, pour aller conquérir un royaume. Mais cette supériorité, que donnent le pouvoir et les bienfaits, n'empêchoit pas que l'Empereur, dans sa lettre à la Reine Anne, présentée par l'Archiduc ne refusât à cette Souveraine sa bienfaitrice le titre de Majesté : on ne la traitoit que de Sérénité, selon le stile de la cour de Vienne que l'usage seul pouvoit justifier, et que la raison a fait changer depuis, quand la fierté a plié sous la nécessité.



Le MEDECIN malgré lui. Comédie par M. de MOLIERE.

ACTE PREMIER †.

SCENE I.

Sganarelle, Martine, en se querellant.

Sga. **N**On, je te dis que je n'en vieux rien faire, et que c'est à moi de parler, et d'être le maître.

Mar. Et te je dis moi que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

Sga. O la grande fatigue que d'avoir une femme ! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un Demon !

Mar. Voyez un peu l'habile homme, avec son bec-êt d'Aristote.

† On a jugé à propos de changer quelques mots vulgaires, pour ne pas embarrasser les Ecoliers.

Sga.

Sga. Oüi, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots, qui sçache, comme moi raisonner des choses; qui ait servi six ans un fameux medecin, et qui ait sçü, dans son jeune âge, son rudiment par cœur.

Mar. Peste du fou fieffé.

Sga. Peste de la carogne.

Mar. Que maudit soit l'heure et le jour où je m'avifai d'aller dire oüi!

Sga. Que maudit soit le bec-cornu de notaire qui me fit signer ma ruine!

Mar. C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un seul moment sans rendre graces au ciel de m'avoir pour ta femme? Et méritois-tu d'épouser une personne comme moi?

Sga. Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la premiere nuit de nos nôces. Hé, morbleu, ne me fais point parler là-dessus, je dirois de certaines choses——

Mar. Quoi, que dirois-tu?

Sga. Baste. Laissons-là ce chapitre, il suffit que nous sçavons ce que nous sçavons, et que tu fus bien-heureuse de me trouver.

Mar. Qu'appelles-tu bien-heureuse de te trouver? un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître qui me mange tout ce que j'ai.

Sga. Tu as menti, j'en bois une partie.

Mar. Qui me vend, pièce-à-pièce, tout ce qui est dans le logis.

Sga. C'est vivre de ménage.

Mar. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois.

Sga. Tu t'en leveras plus matin.

Mar. Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison.

Sga. On en déménage plus aisément.

Mar. Et qui du matin jusqu'au soir ne fait que jouer et que boire.

Sga. C'est pour ne me point ennuyer.

Mar. Hé que veux-tu, pendant ce tems, que je fasse avec ma famille?

Sga. Tout ce qu'il te plaira.

Mar. J'ai quatre pauvres petits enfans sur les bras.

Sga. Mets-les à terre.

Mar.

Mar. Qui me demandent à toute heure du pain.

Sga. Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bû et bien mangé, je veux que tout le monde soit sou dans ma maison.

Mar. Et tu prétens, yvrogne, que les choses aillent toujourns de même ?

Sga. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plait.

Mar. Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?

Sga. Ne nous emportons point, ma femme.

Mar. Et que je ne sçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

Sga. Ma femme, vous sçavez que je n'ai pas l'ame endurente, et que j'ai le bras assez bon.

Mar. Je me moque de tes menaces.

Sga. Ma petite femme, m'amie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.

Mar. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

Sga. Ma chere moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

Mar. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

Sga. Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

Mar. Yvrogne que tu es.

Sga. Je vous battrai.

Mar. Sac-à-vin.

Sga. Je vous rosserai.

Mar. Infame.

Sga. Je vous étrillerai.

Mar. Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendart, gueux, belitre, fripon, maraut, voleur.

Sga. Il prend un bâton, et lui en donne. Ah! vous en voulez donc ?

Mar. Ah, ah, ah, ah !

Sga. Voilà le vrai moyen de vous appaiser.

SCENE

S C E N E II.

Monsieur Robert, Sganarelle, Martine.

M. Rob. **H**Ola, hola, hola; fy, qu'est-ce-ci? quelle infamie! peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme.

Mar. *Les mains sur les côtés lui parle en le faisant reculer, et à la fin lui donne un soufflet.*

Et je veux qu'il me batte, moi.

M. Ro. Ah, j'y consens de tout mon cœur.

Mar. De quoi vous mêlez vous?

M. Ro. J'ai tort.

Mar. Est-ce là vôtre affaire?

M. Ro. Vous avez raison.

Mar. Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes.

M. Ro. Je me retracte.

Mar. Qu'avez-vous à voir là-dessus?

M. Ro. Rien.

Mar. Est-ce à vous d'y mettre le nez?

M. Ro. Non.

Mar. Mêlez-vous de vos affaires.

M. Ro. Je ne dis plus mot.

Mar. Il me plaît d'être battuë.

M. Ro. D'accord.

Mar. Ce n'est pas à vos dépens.

M. Ro. Il est vrai.

Mar. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

M. Ro. *Passé ensuite vers le mari, qui pareillement lui parle toujours en le faisant reculer, le frappe avec le même bâton, le met en fuite; et M. Robert dit à la fin.*

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur: faites, rossiez, battez, comme il faut, votre femme; je vous aiderai si vous le voulez.

Sga. Il ne me plaît pas, moi.

M. Ro. Ah, c'est une autre chose.

Sga.

Sga. Je la veux battre si je le veux ; et ne la veux pas battre si je ne le veux pas.

M. Ro. Fort bien.

Sga. C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. Ro. Sans doute.

Vous n'avez rien à me commander.

M. Ro. Accord.
que faire de votre aide.

M. Ro. -volontiers.

Sga. Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Ciceron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce.

Ensuite il revient vers sa femme, et lui dit, en lui pressant la main :

O ça faisons la paix nous deux. Touche-là.

Mar. Oüi, après m'avoir ainsi battuë ?

Sga. Cela n'est rien. Touche.

Mar. Je ne veux pas.

Sga. Eh !

Mar. Non.

Sga. Ma petite femme.

Mar. Point.

Sga. Allons, te dis-je.

Mar. Je n'en ferai rien.

Sga. Vien, vien, vien.

Mar. Non, je veux être en colere.

Sga. Fy, c'est une bagatelle ; allons, allons.

Mar. Laisse-moi là.

Sga. Touche, te dis-je.

Mar. Tu m'as trop mal-traitée.

Sga. Et bien va, je te demande pardon, mets là ta main.

Mar. bas.

Je te pardonne, mais tu le payeras.

Sga. Tu es une folle de prendre garde à cela ; ce sont de petites choses qui sont de tems en tems nécessaires dans l'amitié ; et cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne sont que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

S C E N E III.

Martine seul.

Mar. **V**A, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment ; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te donner des coups que tu me donnes. Je sçai bien qu'un mari me a toujours dans les mains de quoi se venger ; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendentif ; je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir, et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

S C E N E IV.

Valere, Lucas, Martine.

Lu. **P**Arguonne nous avons pris là tous deux une diable de commission, et je ne sçai pas moi ce que nous pensons attraper.

Va. Que veux-tu, mon pauvre nourricier ? il faut bien obéir à notre maître, et puis nous avons intérêt l'un et l'autre à la santé de sa fille notre maîtresse ; et sans doute son mariage différé par sa maladie nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne ; et quoi qu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sçais bien que son pere n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

Mar. rêvant à part. Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

Lu. Mais quelle fantaisie s'est-il bouté dans la tête, puisque les medecins y ont tous perdu leur Latin ?

Va. On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent en de simples lieux

Mar. Oüi, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent

au cœur, je ne les sçaurois digerer, et——Elle dit ceci en rêvant, de sorte que ne prenant garde à ces deux hommes, elle les heurte en se retournant, et leur dit : Ah ! Messieurs, je vous demande pardon, je ne vous voyois pas, et je cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarasse.

Va. Chacun a ses soins dans le monde ; et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

Mar. Serait-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

Va. Cela se pourroit faire : et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque medecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs medecins ont déjà épuisé toute leur science auprès d'elle : mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remedes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont sçu faire : et c'est là ce que nous cherchons.

Mar. dit ces deux premieres lignes bas.

Ah ! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendart : *haut.*

Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons un homme le plus merveilleux homme du monde pour les maladies desesperées.

Va. Et de grace, où pouvons-nous le rencontrer ?

Mar. Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

Lu. Un medecin qui coupe du bois ?

Va. Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire ?

Mar. Non, c'est un homme extraordinaire, qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante ; affecte quelquefois de paroître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du ciel pour la medecine.

Va. C'est une chose admirable que tous les grands hommes

hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

Mar. La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire: car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est medecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le reduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord; c'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

Va. Voilà une étrange folie!

Mar. Il est vrai; mais après cela vous verrez qu'il fait des merveilles.

Va. Comment s'appelle-t-il?

Mar. Il s'appelle Sganarelle; mais il est aisé à connoître. C'est un homme qui a une large barbe noire et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert.

Lu. Un habit jaune et vert! c'est donc le medecin des perroquets.

Va. Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites?

Mar. Comment! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres medecins; on la tenoit morte il y avoit déjà six heures, et l'on se dispoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vûe, une petite goutte de je ne sçai quoi dans la bouche; et dans le même instant elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

Lu. Ah!

Va. Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

Mar. Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras, et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent, qu'il sçait faire; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.

Lu. Ah !

Va. Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

Mar. Qui en doute ?

Lu. Testigué, voilà justement l'homme qu'il nous faut : allons vite le chercher.

Va. Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

Mar. Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

Lu. Eh, morguene, laissez-nous faire, s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

Va. Nous sommes bienheureux d'avoir fait cette rencontre ; et j'en conçois pour moi la meilleure espérance du monde.

S C E N E V.

Sganarelle, Valere, Lucas.

Sganarelle entre sur le théâtre en chantant et tenant une bouteille.

L A, la, la.

Va. J'entens quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois.

Sga. La, la, la——Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup, prenons un peu d'haleine.

Il boit et dit après avoir bûs. Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

Qu'ils sont doux,

Bouteille jolie,

Qu'ils sont doux

Vos petits glou gloux !

Mais mon sort feroit bien des jaloux,

Si vous étiez toujours remplie.

Ah ! bouteille m'amie,

Pourquoi vous vuidez-vous ?

Allons morbleu, il ne faut point engendrer de mélancolie.

Va. Le voilà lui-même.

Lu. Je pense que vous dites vrai, et que nous avons bouté le nez dessus.

Va. Voyons de près.

Sga.

Sga. Les appercevant, les regarde en se tournant vers l'un, et puis vers l'autre; et abaissant sa voix; dit :

Ah, ma petite friponne, que je t'aime, mon petit bouchon ! *Mon sort — feroit — bien des — jaloux; Si —* Que diable, à qui en veulent ces gens-là ?

Va. C'est lui assurément.

Lu. Le voilà tout craché comme on nous l'a figuré.

Sga. à part. Ici il pose la bouteille à terre; et *Valere* se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté, ensuite de quoi *Lucas* faisant la même chose, il la reprend et la tient contre son estomac, avec divers gestes, qui font un grand jeu de théâtre.

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

Va. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

Sga. Eh quoi ?

Va. Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

Sga. Se tournant vers *Valere*, puis vers *Lucas*.

Oùï, et non, selon ce que vous lui voulez.

Va. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

Sga. En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle;

Va. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous, pour ce que nous cherchons, et nous venons implorer votre aide dont nous avons besoin.

Sga. Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

Va. Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites; mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît; le soleil pourroit vous incommoder.

Lu. Monsieur, boutez dessus.

Sga. bas. Voici des gens bien pleins de cérémonie;

Va. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous: les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

Sga. Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

Va. Ah! Monsieur——

Sga. Je n'y épargne aucune chose; et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

Va. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

Sga. Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

Va. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

Sga. Je vous promets, que je ne sçaurois les donner à moins.

Va. Monsieur, nous sçavons les choses.

Sga. Si vous sçavez les choses, vous sçavez que je les vends cela.

Va. Monsieur, c'est se moquer que——

Sga. Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

Va. Parlons d'autre façon, de grace,

Sga. Vouz en pourrez trouver autre part à moins; il y a fagots et fagots. Mais pour ceux que je fais——

Va. Eh! Monsieur, laissons-là ce discours.

Sga. Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

Va. Eh si.

Sga. Non, en conscience, vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

Va. Faut-il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossieres seintes? s'abaisse à parler de la forte? qu'un homme si sçavant, un fameux medecin, comme vous êtes, veuille se deguïser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talens qu'il a?

Sga. a part. Il est fou.

Va. De grace, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

Sga. Comment.

Lu. Tout ce tripotage ne sert de rien; nous sçavons ce que nous sçavons.

Sga. Quoi donc, que voulez-vous dire? Pour qui ne prenez-vous.

Va. Pour ce que vous êtes, pour un grand medecin.

Sga.

Sga. Medecin vous-même; je ne le suis point, et ne l'ai jamais été.

Va. bas. Voilà sa folie qui le tient. *haut.* Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

Sga. A quoi donc ?

Va. A de certaines choses, dont nous ferions marris.

Sga. Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne suis point medecin, et ne sçai ce que vous me voulez dire.

Va. bas. Je voi bien qu'il faut se servir du remede, *haut.* Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouër ce que vous êtes.

Lu. Et testigué ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette que vous êtes medecin.

Sga. J'enrage.

Va. A quoi bon nier ce qu'on sçait ?

Lu. Pourquoi toutes ces feintes-là ? à quoi est-ce que cela vous sert ?

Sga. Messieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point medecin.

Va. Vous n'êtes point medecin ?

Sga. Non.

Lu. Vous n'êtes pas medecin ?

Sga. Non, vous dis-je.

Va. Puisque vous le voulez, il faut donc s'y résoudre.

Ils prennent chacun un bâton, et le frappent.

Sga. Ah ! ah ! ah ! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

Va. Pourquoi, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

Lu. A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

Va. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

Lu. Par ma figué j'en suis fâché franchement.

Sga. Que diable est ceci, Messieurs ? De grace, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois medecin ?

Va. Quoi, vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être medecin ?

Sga. Diable m'emporte si je le fais.

Lu. Il n'est pas vrai, que vous foyez medecin ;

Sga. Non, la peste m'étouffe.

Là ils recommencent de le battre.

Ah, ah ! Et bien. Messieurs, ouïi, puisque vous le voulez, je suis medecin, je suis medecin, apotiquaire encore si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

Va. Ah ! voilà qui va bien, Monsieur, je suis ravi de vous voir raisonnable.

Lu. Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

Va. Je vous demande pardon de toute mon ame.

Lu. Nous vous demandons excuse de la liberté que nous avons prise.

Sga. à part. Ouais, seroit-ce bien moi qui me tromperois, et serois je devenu medecin sans m'en être aperçu ?

Va. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

Sga. Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez vous point vous-mêmes ! est-il bien assuré que je sois medecin ?

Lu. Ouïi, par ma figué.

Sga. Tout de bon ?

Va. Sans doute.

Sga. Diable m'emporte si je le sçavois.

Va. Comment ? vous êtes le plus habile medecin de monde.

Sga. Ah, ah !

Lu. Un medecin, qui a gueri je ne sçai combien de maladies.

Sga. Tu Dieu !

Va. Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six heures, elle étoit prête à ensevelir, lors qu'avec une goutte de quelque chose vous la fites revenir, et marcher d'abord par la chambre.

Sga. Peste !

Lu. Un petit enfant de douze ans se laissoit choir du haut d'un clocher, dequoi il eut la tête, les jambes, et les bras cassés, et vous, avec je ne sçai quel onguent, vous

vous fites qu'aussi-tôt il se releva sur ses piés, et s'en fut joüer à la fossette.

Sga. Diantre !

Va. Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous ; et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous pretendons vous mener.

Sga. Je gagnerai ce que je voudrai ?

Va. Oüü.

Sga. Ah ! je suis medecin, sans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? où faut-il se transporter ?

Va. Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

Sga. Ma foi je ne l'ai pas trouvée.

Va. Il aime à rire. Allons Monsieur.

Sga. Sans une robe de medecin ?

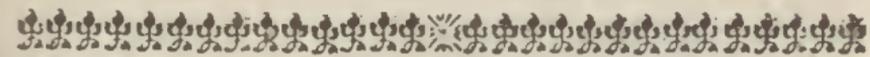
Va. Nous en pendrons une.

Sganarelle presentant sa-bouteille à Valere.

Tenez cela, vous. Voilà où je mets mes juleps.

Puis se tournant vers Lucas en crachant. Vous, marchez-là-dessus, par ordonnance du medecin.

Lu. Palsanguenne, voila un medecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.



ANDROMAQUE, Tragedie de RACINE.

A C T E P R E M I E R.

SCENE I.

Oreste; Plyade.

Oreste. **O**UI, puisque je retrouve un ami si fidele,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ;

Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Qui

Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste,
Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ?
Qu'après plus de six mois que je t'avois perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me ferois rendu ?

Pylade. J'en rends graces au Ciel, qui, m'arrétant
sans cesse,

Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grèce,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Presqu'aux yeux de l'Epire, écarta nos vaisseaux.
Combien dans cet exil ai-je souffert d'allarmes ?
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes ?
Craignant toujours pour vous quelque nouveau dan-
ger,

Que ma triste amitié ne pouvoit partager.
Sur-tout, je redoutois cette mélancholie,
Où j'ai vu si long-tems votre ame ensevelie.
Je craignois que le Ciel par un cruel secours,
Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours.
Mais je vous vois, Seigneur ; et, si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Epire.
Le pompeux appareil qui fuit ici vos pas,
N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

Oreste. Hélas, qui peut sçavoir le destin qui m'a-
mène !

L'amour me fait ici chercher une inhumaine,
Mais qui sçait ce qu'il doit ordonner de mon sort ;
Et si je viens chercher, ou la vie, ou la mort ?

Pylade. Quoi, votre ame, à l'amour, en esclave af-
servie,

Se repose sur lui du soin de votre vie !
Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Epire un sort plus favorable !
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
Vous l'abhorricz. Enfin, vous ne m'en parliez plus :
Vous me trompiez, Seigneur.

Oreste. Je me trompois moi-même.
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.
T'ai-je jamais caché mon cœur et mes desirs ?
Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs.
Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille

En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
 Tu vis mon désespoir ; et tu m'as vu depuis
 Traîner, de mers en mers, ma chaîne et mes ennuis.
 Je te vis, à regret, en cet état funeste,
 Prêt à suivre, par-tout, le déplorable Oreste ;
 Toujours de ma fureur interrompre le cours,
 Et de moi-même, enfin, me sauver tous les jours.
 Mais quand je me souvins que, parmi tant d'allarmes,
 Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes,
 Tu sçais de quel courroux mon cœur alors épris,
 Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.
 Je fis croire, et je crus ma victoire certaine.
 Je pris tous mes transports pour des transports de
 haine ;
 Détectant ses rigueurs, rabaisant ses attraits,
 Je défiois ses yeux de me troubler jamais.
 Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
 En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce ;
 Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
 Qu'un péril assez grand sembloit avoir troublés.
 J'y courus. Je pensai que la guerre et la gloire
 De soins plus importans rempliroient ma mémoire ;
 Que mes sens reprenant leur première vigueur,
 L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.
 Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite
 Me fait courir alors au piège que j'évite.
 J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus.
 Toute la Grèce éclate en murmures confus.
 On se plaint, qu'oubliant son sang et sa promesse,
 Il élève en sa Cour l'ennemi de la Grèce,
 Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
 Reste de tant de rois sous Troye ensevelis.
 J'apprends que, pour ravir son enfance au supplice,
 Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
 Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,
 Sous le nom de son fils, fut conduit au trépas.
 On dit que peu sensible aux charmes d'Hermione,
 Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
 Ménélas, sans le croire, en paroît affligé,
 Et se plaint d'un hymen si long-tems négligé.
 Parmi les déplaisirs où son âme se noye,
 Il s'élève en la mienne une secrète joie.

Je triomphe, et pourtant je me flatte d'abord
 Que la seule vengeance excite ce transport.
 Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place ;
 De mes feux mal éteints je reconnus la trace ;
 Je sentis que ma haine alloit finir son cours,
 Ou plutôt je sentis que je l'aimois toujours.
 Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
 On m'envoie à Pyrrhus. J'entreprends ce voyage.
 Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
 Cet enfant, dont la vie allarme tant d'Etats.
 Heureux si je pouvois dans l'ardeur qui me presse,
 Au lieu d'Astyanax, lui ravir ma Princesse !
 Car enfin, n'attends pas que mes feux redoublés
 Des périls les plus grands puissent être troublés.
 Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
 Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.
 J'aime. Je viens chercher Hermione en ces lieux,
 La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.

Toi, qui connois Pyrrhus, que penfes-tu qu'il fasse ?
 Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
 Mon Hermione encore le tient-elle asservi ?
 Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?

Pyl. Je vous abuserois, si j'osois vous promettre
 Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.
 Non, que de sa conquête il paroisse flatté :
 Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté ;
 Il l'aime. Mais enfin, cette veuve inhumaine
 N'a payé jusqu'ici son amour que de haine ;
 Et chaque jour encore on lui voit tout tenter,
 Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
 De son fils qu'il lui cache il menace la tête.
 Et fait couler des pleurs qu'aussi-tôt il arrête.
 Hermione elle-même a vu, plus de cent fois,
 Cet amant irrité revenir sous ses loix ;
 Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
 Soupirer à ses pieds, moins d'amour que de rage.
 Ainsi, n'attendez pas que l'on-puisse, aujourd'hui,
 Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui.
 Il peut, Seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
 Epouser ce qu'il hait, et perdre ce qu'il aime.

Or. Mais, dis-moi, de quel œil Hermione peut voir
 Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir ?

Pyl.

Pyl. Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
 Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
 Et croit que trop heureux de fléchir sa rigueur,
 Il la viendra presser de reprendre son cœur.
 Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes.
 Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.
 Toujours prête à partir, et demeurant toujours,
 Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

Or. Ah, si je le croyois, j'irois bientôt, Pylade,
 Me jeter ———

Pyl. Achevez. Seigneur, votre ambassade,
 Vous attendez le roi. Parlez, et lui montrez
 Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés,
 Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
 Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
 Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
 Pressez. Demandez tout, pour ne rien obtenir.
 Il vient.

Or. Hé bien, va donc disposer la cruelle
 A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

S C E N E II.

Pyrrhus, Oreste, Phoenix.

Orest. **A**vant que tous les Grecs vous parlent par
 ma voix,
 Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix ;
 Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
 De voir le fils d'Achille, et le vainqueur de Troye.
 Oüi. Comme ses exploits, nous admirons vos coups.
 Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous ;
 Et vous avez montré, par une heureuse audace,
 Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
 Mais ce qu'il n'eût point fait, la Grèce, avec douleur,
 Vous voit du sang Troyen relever le malheur ;
 Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,
 D'une guerre si longue entretenir le reste.
 Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ;
 Nos Peuples affoiblis s'en souviennent encor :
 Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;
 Et, dans toute la Grèce il n'est point de familles

Qui

Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
 D'un père, ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
 Et qui sçait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
 Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
 Tel qu'on a vu son père, embraser nos vaisseaux ;
 Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
 Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ?
 Vous-même, de vos soins craignez la récompense ;
 Et que, dans votre sein ce serpent élevé,
 Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
 Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
 Assurez leur vengeance, assurez votre vie.
 Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
 Qu'il s'effaira, sur vous, à combattre contr'eux.

Pyrrhus. La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.
 De soins plus importans je l'ai crue agitée,
 Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur,
 J'avois, dans ses projets, conçu plus de grandeur.
 Qui croiroit, en effet, qu'une telle entreprise
 Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ?
 Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
 N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?
 Mais à qui prétend-t-on que je le sacrifie ?
 La Grèce a-t-elle encore quelque droit sur sa vie ?
 Et, seul de tous les Grecs ; ne m'est-il pas permis
 D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis !
 Oüi, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumans de

Troye,
 Les vainqueurs, tout sanglans, partagerent leur proie,
 Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
 Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
 Hécube, près d'Ulysse, acheva sa misère ;
 Cassandre dans Argos a suivi votre père.
 Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?
 Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
 On craint, qu'avec Hector, Troye un jour ne renaisse :
 Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
 Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin.
 Je ne sçais point prévoir les malheurs de si loin.
 Je songe qu'elle étoit autrefois cette ville,
 Si superbe en remparts, en héros si fertile,

Maitresse.

Maîtresse de l'Asie ; et je regarde, enfin,
 Quel fut le sort de Troye, et quel est son destin.
 Je ne vois que des tours, que la cendre a couvertes,
 Un fleuve teint de sang, des compagnes désertes,
 Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer
 Que Troye, en cet état, aspire à se venger.
 Ah, si du fils d'Hector la perte étoit jurée,
 Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?
 Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
 Sous tant de morts, sous Troye il falloit l'accabler ;
 Tout étoit juste alors. La vieillesse et l'enfance
 En vain, sur leur foiblesse, appuyoient leur défense.
 La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
 Nous excitoient au meurtre et confondoient nos coups.
 Mon courroux aux vaineus ne fut que trop sévère.
 Mais que ma cruauté survive à ma colère,
 Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
 Dans le sang d'un enfant jc me baigne à loisir ?
 Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelque autre
 proie,

Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye :
 De mes inimitiés le cours est achevé ;
 L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

Or. Seigneur, vous sçavez trop, avec quel artifice,
 Un faux Astyanax fut offert au supplice,
 Où le seul fils d'Hector devoit être conduit :
 Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
 Oüi, les Grecs sur le fils persécutent le père.
 Il a, par trop de sang, acheté leur colère.
 Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer ;
 Et jusques dans l'Epire il les peut attirer.
 Prévenez-les.

Pyrr. Non, non. J'y consens avec joie.
 Qu'ils cherchent dans l'Epire une seconde Troye.
 Qu'ils confondent leur haine et ne distinguent plus
 Le sang qui les fit vaincre, et celui des vaincus.
 Aussi-bien, ce n'est pas la première injustice,
 Dont la Grèce, d'Achille a payé le service,
 Hector en profita, Seigneur ; et, quelque jour,
 Son fils en pourroit bien profiter à son tour.

Or. Ainsi, la Grèce en vous trouve un enfant rébellé ;

Pyrr. Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

Or. Hermionc, Seigneur, arrêtera vos coups ;
Ses yeux s'opposeront entre son père et vous.

Pyrr. Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chère,

Je puis l'aimer, sans être esclave de son père ;
Et je sçaurai, peut-être, accorder, quelque jour,
Les soins de ma grandeur, et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène,
Du sang qui vous unit je sçais l'étroite chaîne.
Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus ;
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

S C E N E III.

Pyrrhus, Phoenix.

Phoen. **A**insi vous l'envoyez aux pieds de sa Maîtresse ?

Pyrr. On dit qu'il a long-tems brûlé pour la princesse.

Phoen. Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer.

Pyrr. Ah, qu'ils s'aiment, Phœnix ! J'y consens.
Qu'elle parte.

Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte,
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennui !

Phoen. Seigneur——

Pyrr. Une autre fois je t'ouvrirai mon ame ;
Andromaque paroît.

S C E N E IV.

Andromaque, Pyrrhus, Cephise, Phoenix.

Pyrr. **M**E cherchez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me seroit-il permis ?

Androm.

Androm. Je passois jufqu'aux lieux, où l'on garde mon fils.

Puifqu'une fois le jour vous fouffrez que je voie
Le feul bien qui me refte, et d'Hector et de Troye;
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui.
Je ne l'ai point encore embraffé d'aujourd'hui.

Pyrr. Ah, Madame, les Grecs, fi j'en crois leurs al-
larmes,

Vous donneront bientôt d'autres fujets de larmes !

And. Et quelle eft cette peur dont leur cœur eft frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous eft-il échappé ?

Pyrr. Leur haine pour Hector n'eft pas encore
éteinte.

Ils redoutent fon fils.

And. Digne objet de leur crainte !

Un enfant malheureux, qui ne fçait pas encor
Que Pyrrhus eft fon maître, et qu'il eft fils d'Hector.

Pyrr. Tel qu'il eft, tous les Grecs demandent qu'il
périffe.

Le fils d'Agamemnon vient hâter fon fupplice.

And. Et vous prononcerez un arrêt fi cruel ?

Eft-ce mon intérêt qui le rend criminel ?

Hélas, on ne craint point qu'il venge un jour fon père ;

On craint qu'il n'effuyât les larmes de fa mère.

Il m'auroit tenu lieu d'un Père et d'un Epoux ;

Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

Pyrr. Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.

Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes :

Mais, duffent-ils encore, en repaffant les eaux,

Demander votre fils avec mille vaiiffeaux ;

Coutât-il tout le fang qu'Heléne a fait répandre ;

Duffai-je, après dix ans, voir mon palais en cendre,

Je ne balance point, je vole à fon fecours ;

Je défendrai fa vie aux dépens de mes jours.

Mais, parmi ces périls, où je cours pour vous plaire,

Me refuserez vous un regard moins févère ?

Haï de tous les Grecs, prefé de tous côtés,

Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ?

Je vous offre mon bras. Puis-je efpérer encore

Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?

En combattant pour vous, me fera-t-il permis

De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

And. Seigneur, que faites-vous? et que dira la Grèce?

Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse ;
 Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
 Passe pour le transport d'un esprit amoureux.
 Captive, toujours triste, importune à moi-même,
 Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
 Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
 Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés.
 Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
 Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
 De cent peuples, pour lui, combattre la rigueur.
 Sans me faire payer son salut de mon cœur ;
 Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle :
 Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

Pyrr. Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?

Peut-on haïr sans cesse ? et punit-on toujours ?
 J'ai fait des malheureux, sans doute ; et la Phrygie
 Cent fois, de votre sang, a vu ma main rougie.
 Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
 Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont
 versés !

De combien de remords m'ont-ils rendu la proie ?
 Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye,
 Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
 Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs in-
 quietes—

Hélas, fus-je jamais si cruel que vous l'êtes !
 Mais enfin, tour-à-tour, c'est assez nous punir ;
 Nos ennemis communs devoient nous réunir,
 Madame, dites-moi seulement que j'espère,
 Je vous rends votre fils, et je lui fers de père.
 Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens.
 J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
 Animé d'un regard, je puis tout entreprendre.
 Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ;
 Je puis, en moins de tems que les Grecs ne l'ont pris,
 Dans ses murs relevés, couronner votre fils.

And.

And. Seigneur, tant de grandcurs ne nous touchent plus guère ;

Je les lui promettois tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent ;
Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aïlle cacher mon fils, et pleurer mon époux,
Votre amour contre vous allume trop de haine.
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

Pyrr. Et le puis-je, Madame ? Ah, que vous me gênez !

Comment lui rendre un cœur que vous me retenez ?

Je sçais que de mes vœux on lui promet l'empire.
Je sçais que, pour régner, elle vint dans l'Epire,
Le fort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous, pour porter des fers, elle, pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ?
Et ne diroit-on pas, en voyant, au contraire,
Vos charmes tout-puissans, et les siens dédaignés,
Qu'elle est ici captive, et que vous y réglez.
Ah, qu'un seul des soupirs, que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie !

And. Et pourquoi vos soupirs seroient-ils repoussés ?

Auroit-elle oublié vos services passés ?

Troye, Hector, contre vous révoltent-ils son ame ?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?
Et quel époux encore ! Ah, souvenir cruel !
Sa mort seule a rendu votre père immortel.
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes ;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

Pyrr. Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir.

Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.

Oùi, mes vœux ont trop loin poussé leur violence,
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.

Songez-y bien.. Il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.

Je n'épargnerai rien dans ma juste colère,
Le fils me répondra des mépris de la mère ;
La Grèce le demande ; et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

And. Hélas, il mourra donc ! Il n'a pour sa défense,
 Que les pleurs de sa mère, et que son innocence ;
 Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,
 Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
 Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
 Mais enfin, sur ses pas, j'irai revoir son père.
 Ainsi, tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
 Nous vous—

Pyr. Allez, Madame, allez voir votre fils,
 Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
 Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
 Pour sçavoir nos destins, j'irai vous retrouver.
 Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

SCENE Derniere de la Tragédie de MITHRIDATE.

Mithridate, Monime, Xipharès, Arbate, Arcas. Gar-
des qui soutiennent MITHRIDATE.

Monime. **A**H que vois-je, Seigneur, et quel fort
 est le vôtre.

Mith. Cessez, et retenez vos larmes l'un et l'autre.
 (*montrant Xipharès.*)

Mon fort, de sa tendresse et de votre amitié,
 Veut d'autres sentimens que ceux de la pitié ;
 Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
 Ne doit point par des pleurs être deshonorée.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.
 La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
 Ennemi des Romains et de la tyrannie,
 Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
 Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux,
 Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
 Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
 Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
 Le Ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon dessein,
 Rome en cendre me vit expirer dans son sein.

Mais.

Mais au moins quelque joie en mourant me console ;
 J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
 Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
 Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
 A mon fils Xipharès je dois cette fortune ;
 Il épargne à ma mort leur présence importune.
 Que ne puis-je payer ce service important,
 De tout ce que mon trône eut de plus éclatant ?
 Mais vous me tenez lieu d'empire et de couronne ;
 Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne,
 Madame ; et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
 Mon cœur, pour Xipharès, vous les demande tous.

Mon. Vivez, Seigneur, vivez, pour nous voir l'un
 et l'autre,

Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.
 Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
 Pour venger —

Mith. C'en est fait, Madame, et j'ai vécu.
 Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre
 Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
 Bien-tôt tous les Romains, de leur honte irrités,
 Viendront ici, sur vous, fondre de tous côtés.
 Ne perdez point le tems que vous laissez leur fuite ;
 A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte.
 Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
 Suffisent à ma cendre, et l'honorent assez,
 Cachez-leur pour un tems vos noms et votre vie.
 Allez, réservez-vous —

Xiph. Moi, Seigneur, que je fuie ?
 Que Pharnace impuni, les Romains triomphans.
 N'éprouvent pas bien-tôt —

Mith. Non, je vous le défends.
 Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse ;
 Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.
 Mais je sens affoiblir ma force et mes esprits.
 Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
 Dans cet embrassement, dont la douceur me flatte,
 Venez, et recevez l'ame de Mithridate.

Mon. Il expire..

Xiph. Ah, Madame, unissons nos douleurs,
 Et par tout l'univers cherchons-lui des vengcurs..

TRAGÉDIE de PHÈDRE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE VI.

Thésée, Théràmene.

Thésée. **T**Héràmene, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?

Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.

Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ?

Que fait mon fils ?

Thér. O soins tardifs et superflus !
Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus.

Thés. Dieux !

Thér. J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

Thés. Mon fils n'est plus ! Hé quoi ! Quand je lui tends le bras,

Les dieux impatiens ont hâté son trépas ?

Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre soudaine ? —

Thér. A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés

Imitoient son silence, autour de lui rangés.

Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes.

Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.

Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois

Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix.

L'œil morne maintenant et la tête baissée,

Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, sorti du fond des flots,

Des airs, en ce moment, a troublé le repos ;

Et du sein de la terre une voix formidable

Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,

S'élève à gros bouillons une montagne humide.

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,

Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

Son front large est armé de cornes menaçantes ;
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
 Indomptable taureau, dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
 Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
 Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.
 Tout fuit ; et sans s'armer d'un courage inutile,
 Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.
 Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
 Arrête les coursiers, saisit ses javelots,
 Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage et de douleur le monstre bondissant
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
 Se roule, et leur présente un gueule enflammée,
 Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
 La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
 Ils ne connoissent plus ni le frein, ni la voix.
 En efforts impuissans leur maître se consume.
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
 On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
 Un dieu, qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
 A travers les rochers la peur les précipite.
 L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé.
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
 Excusez ma douleur. Cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
 J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
 Trainé par les chevaux que sa main a nourris.
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
 Ils courent. Tout son corps n'est bien-tôt qu'une plaie.
 De nos cris douloureux la plaine retentit.
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
 Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
 Où des rois ses ayeux sont les froides reliques.
 Je cours, en soupirant, et sa garde me fuit.
 De son généreux sang la trace nous conduit.
 Les rochers en sont teints. Les ronces dégoutantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.

J'arrive,

J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,
 Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain :
Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prend soin, après ma mort, de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende—— A ce mot ce héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré ;
 Triste objet où des dieux triomphe la colère,
 Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

Thés. O mon fils ! Cher espoir que je me suis ravi !
 Inexorables dieux, qui m'avez trop servi !

A quels mortels regrets ma vie est réservée !

Thér. La timide Aricie est alors arrivée.
 Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux ;
 A la face des dieux l'accepter pour époux.
 Elle approche. Elle voit l'herbe rouge et fumante.
 Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
 Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
 Elle veut quelque tems douter de son malheur ;
 Et ne connoissant plus ce héros qu'elle adore,
 Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
 Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
 Par un triste regard elle accuse les dieux ;
 Et froide, gémissante, et presque inanimée,
 Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
 Ismène est auprès d'elle. Ismène toute en pleurs
 La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
 Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
 Vous dire d'un héros la volonté dernière ;
 Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi,
 Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
 Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

TRAGÉDIE d'ESTHER.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE III.

Assuérus, Esther, Aman, Elise, le chœur.

Assuérus OUI, vos moindres discours ont des grâces secrètes.

Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre, ni l'or ;
Quel climat renfermoit un si rare trésor !
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ?
Et quelle main si sage éleva votre enfance ?
Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos désirs Esther, vous seront accordés ;
Dûssiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

Esther. Je ne m'é gare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(*se jettant aux pieds du roi.*)

J'ose vous implorer et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

Assuérus la relevant.

A périr ! Vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère ?
Aman bas à part.

Je tremble.

Est. Esther, Seigneur, eut un Juif pour son père.
De vos ordres sanglans vous sçavez la rigueur.

Aman à part.

Ah, dieux !

Aff. Ah, de quel coup me percez-vous le cœur !
Vous la fille d'un Juif ! Hé quoi ! Tout ce que j'aime !
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyois du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours !
Malheureux !

Esth.

Esth. Vous pourrez rejeter ma prière.
 Mais je demande au moins que pour grace dernière,
 Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler,
 Et que sur-tout Aman n'ose point me troubler.

Aff. Parlez.

Esth. O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
 Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
 Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
 D'une riche contrée autrefois souverains,
 Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères,
 Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
 N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
 L'éternel est son nom. Le monde est son ouvrage.
 Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
 Juge tous les mortels avec d'égales loix,
 Et du haut de son trône interroge les rois.
 Des plus fermes états la chute épouvantable,
 Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
 Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser.
 Roi, peuple, en un jour tout se vit disperser.
 Sous les Assyriens leur triste servitude
 Devint le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
 Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vit le jour,
 L'appella par son nom, le promit à la terre,
 Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
 Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
 Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
 De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
 Babylone paya nos pleurs avec usure.

Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
 Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
 Nous rendit et nos loix et nos fêtes divines ;
 Et le temple déjà fortoit de ses ruines.
 Mais, de ce roi si sage, héritier insensé,
 Son fils interrompit l'ouvrage commençé,
 Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejetta sa race,
 Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.

Que n'esperions-nous point d'un roi si généreux !
 Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,

Difions-

Disons-nous ; un roi regne, ami de l'innocence.
 Par-tout du nouveau prince on vançoit la clémence.
 Les Juifs par-tout de joie en poussèrent des cris,
 Ciel, verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
 Des princes les plus doux l'oreille environée,
 Et du bonheur public la source empoisonnée ?
 Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
 Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
 Un ministre ennemi de votre propre gloire—

Ama. De votre gloire ! Moi ! Ciel ! Le pourriez-vous croire ?

Moi, qui n'ai d'autre objet, ni d'autre Dieu—

Aff. Tai-toi.

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ;

Esth. Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
 C'est lui. C'est ce ministre infidèle et barbare,
 Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
 Contre notre innocence arme votre vertu.

Et quel autre, grand Dieu ! Qu'un Scythe impitoyable !

Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable !

Par-tout l'affreux signal, en même tems donné.

De meurtres remplira l'univers étonné.

On verra, sous le nom du plus juste des princes,

Un perfide étranger désoler vos provinces ;

Et dans ce palais même, en proie à son courroux,

Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?

Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?

Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?

Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?

Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,

Pendant que votre main sur eux appesantie

A leurs persécuteurs les livroit sans secours,

Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,

De rompre des méchans les trames criminelles,

De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.

N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien.

Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,

Dissipa devant vous les innombrables Scythes,

Et renferma les mers dans vos vastes limites.

Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein

De deux traitres tout prêts à vous percer le sein.

Hélas, ce Juif jadis m'adopta pour sa fille !

Aff. Mardochée ?

Esh. Il restoit seul de notre famille.

Mon père étoit son frère. Il descend comme moi

Du sang infortuné de notre premier roi.

Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,

Race, que notre Dieu de sa bouche a maudite,

Il n'a, devant Aman, pu fléchir les genoux,

Ni lui rendre un honneur qu'il ne eroit dû qu'à vous.

De-là, contre les Juifs et contre Mardochée,

Cette haine, Seigneur, sous d'autres noms cachée.

En vain de vos bienfaits Mardochée est paré.

A la porte d'Aman est déjà préparé

D'un infame trépas l'instrument exécrationnel.

Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,

Des portes du palais par son ordre arraché,

Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

Aff. Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon
ame !

Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.

J'étois donc le jouet—Ciel, daigne m'éclairer !

Un moment sans témoins cherchons à respirer.

Appellez Mardochée, il faut aussi l'entendre.

(*Affuerus s'éloigne.*)

Une Isra. Vérité, que j'implore, achève de de-
scendre !

ATHALIE, Tragédie.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Joad, Abner.

Abner. OUI, je viens dans son temple adorer l'Eter-
nel.

Je viens, selon l'usage antique et solemnel,

Célébrer

Célébrer avec vous la fameuse journée,
 Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée,
 Que les tems sont changés ! Si-tôt que de ce jour
 La trompette sacrée annonçoit le retour,
 Du temple, orné par-tout de festons magnifiques,
 Le peuple saint en foule inondoit les portiques ;
 Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
 De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux
 fruits

Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices.
 Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices,
 L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
 En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
 D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
 Ose des premiers tems nous retracer quelque ombre :
 Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;
 Ou même s'empressant aux autels de Baal
 Se fait initier à ses honteux mystères,
 Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
 Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
 Vous même de l'autel vous faisant arracher,
 N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

Joad. D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressen-
 timent ?

Abn. Pensez-vous être saint et juste impunément ?
 Dès long-tems elle hait cette fermeté rare
 Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare.
 Dès long-tems votre amour pour la religion
 Est traité de révolte et de sédition.
 Du mérite éclatant cette reine jalouse,
 Hait sur-tout Josabet votre fidèle épouse.
 Si du Grand-Prêtre Aaron Joad est successeur,
 De notre dernier roi Josabet est la sœur.
 Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège,
 Mathan de nos autels infâme déserteur,
 Et de toute vertu zélé persécuteur.
 C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
 Ce Lévitte à Baal prête son ministère.
 Ce temple l'importune, et son impiété
 Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'invente ;

Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.

Il affecte pour vous une fausse douceur ;

Et par-là, de son fiel colorant la noirceur,

Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,

Tantôt, voyant pour l'or sa soif infatiable,

Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connoissez,

Vous cachez des trésors par David amassés.

Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie

Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.

Je l'observois hier, et je voyois ses yeux

Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;

Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,

Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.

Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter

Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater ;

Et que de Jézabel la fille sanguinaire

Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

Joad. Celui qui met un frein à la fureur des flots,

Sçait aussi des méchants arrêter les complots.

Soumis avec respect à sa volonté sainte,

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Cependant je rends grace au zèle officieux

Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.

Je vois que l'injustice en secret vous irrite,

Que vous avez encor le cœur Israélite.

Le ciel en soit béni. Mais ce secret courroux,

Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Huit ans déjà passés, un impie étrangère

Du sceptre de David usurpe tous les droits,

Se baigne impunément dans le sang de nos rois,

Des enfans de son fils détestable homicide,

Et même contre Dieu leve son bras perfide.

Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,

Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,

Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,

Qui rassurâtes seul nos villes allarmées.

Lorsque d'Okosias le trépas imprévu

Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu ;

Jé crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
 Du zèle de ma loi que fert de vous parer ?
 Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
 Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
 Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
 Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
 Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
 Du milieu de mon peuple exterminerez les crimes,
 Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

Abn. Hé, que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
 Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
 Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race,
 Eteignit tout le feu de leur antique audace.
 Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.

On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
 De merveilles sans nombre effrayer les humains.
 L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

Joad. Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir ?
 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir ?
 Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes mer-

veilles,
 Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ?
 Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
 Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?
 Des tyrans d'Israël les célèbres disgraces,
 Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
 L'impie Achab détruit, et, de son sang trempé
 Le champ, que par le meurtre il avoit usurpé ;
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
 Dans son sang inhumain les chiens desaltérés,
 Et de son corps hideux les membres déchirés ;
 Des prophètes menteurs la troupe confondu,
 Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;
 Elie aux élémens parlant en souverain,
 Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,

Et la terre trois ans fans pluie et fans rosée ;
 Les morts se ranimant à la voix d'Elisée :
 Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatans,
 Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems.
 Il sçait, quand il lui plait, faire éclater sa gloire,
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

Abn. Mais où sont ces honneurs à David tant promis,

Et prédits même encor à Salomon son fils ?
 Hélas, nous espérions que de leur race heureuse ;
 Devoit sortir de rois une suite nombreuse ;
 Que sur toute tribu, sur toute nation,
 L'un d'eux établiroit sa domination.
 Feroit cesser par-tout la discorde et la guerre,
 Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre.

Joad. Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

Abn. Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
 Le ciel même peut-il réparer les ruines
 De cet arbre séché jusques dans ses racines ?
 Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
 Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
 Ah, si dans sa fureur elle s'étoit trompée ;
 Si du sang de nos rois quelque goutte échappée—

Joad. Hé bien, que feriez-vous ?

Abn.

O jour heureux pour moi !

De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi ?
 Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressees—
 Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
 Déplorable héritier de ces rois triomphans,
 Okosias restoit seul avec ses enfans.

Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
 Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

Joad. Je ne m'explique point. Mais quand l'astre
 du jour

Aura sur l'horison fait le tiers de son tour,
 Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
 Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
 Dieu pourra vous montrer, par d'importans bienfaits,
 Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
 Allez, pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
 Et du temple déjà l'aube blanchit le faite.

A C T E

ACTE SECOND.

SCENE I.

Josabet, Salomith, le chœur.

Josab. **M**ES filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.

Il est tems de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCENE II.

Zacharie, Josabet, Salomith, le chœur.

Josab. **M**Ais que vois-je, mon fils, quel sujet vous ramène ?

Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ?

Zach. O ma mere !

Joz. Hé bien, quoi ?

Zach. Le temple est profané.

Joz. Comment ?

Zach. Et du Seigneur l'autel abandonné.

Joz. Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

Zach. Déjà, selon la loi, le Grand-prêtre mon père,

Après avoir au Dieu qui nourrit les humains,
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.

Debout à ses côtés le jeune Eliacin,
Comme moi, le servoit en long habit de lin ;

Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosoient l'autel et l'assemblée.

Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris

Détourne tout-à-coup les yeux et les esprits.

Une femme—Peut-on la nommer sans blasphême ?

Une femme—C'étoit Athalie elle-même.

Joz. Ciel !

Zach.

Zach. Dans un des parvis aux hommes réservé,
 Cette femme superbe entre, le front levé,
 Et se préparoit même à passer les limites
 De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Lévites.
 Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts,
 Mon père—Ah, quel courroux animoit ses regards !
 Moïse à Pharaon parut moins formidable.
 Reine, fors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
 D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
 Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ?
 La reine alors sur lui jettant un œil farouche,
 Pour blasphémer sans doute ouvroit déjà la bouche,
 J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
 Est venu lui montrer un glaive étincelant.
 Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
 Et toute son audace a paru terrassée.
 Ses yeux comme effrayés n'osoient se détourner.
 Sur-tout Eliacin paroïssoit l'étonner.

Joz. Quoi donc ? Eliacin a paru devant elle ?

Zach. Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
 Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés.
 Mais les prêtres bien-tôt nous ont enveloppés.
 On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
 Et venois vous conter ce désordre funeste.

Joz. Ah, de nos bras sans doute elle vient l'arracher,
 Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher,
 Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes—
 Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes allarmes.

Salom. Quel est-il cet objet des pleurs que vous ver-
 fez ?

Zach. Les jours d'Eliacin seroient-ils menacés ?

Salom. Auroit-il de la reine attiré la colère ?

Zach. Que craint-on d'un enfant sans support et
 sans père ?

Joz. Ah, la voici ! Sortons. Il la faut éviter.

S C E N E III.

Athalie, Agar, Abner, suite d'Athalie.

Agar. **M** Adame, dans ces lieux pourquoi vous ar-
 rêter ?

Ici.

Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
 Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent.
 Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais,
 A vos sens agités venez rendre la paix.

Athal. Non, je ne puis, tu vois mon trouble et ma
 foiblesse.

Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.
 Heureuse, si je puis trouver par son secours
 Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours !
 (*Elle s'assied.*)

S C E N E IV.

Athalie, Abner, suite d'Athalie.

Abn. **M**ADAME, pardonnez si j'ose le défendre.
 Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
 Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
 Lui-même il nous traça son temple et son autel,
 Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
 Aux Lévites marqua leur place et leurs offices,
 Et sur-tout défendit à leur postérité.
 Avec tout autre Dieu toute société.

Hé quoi ? Vous, de nos rois et la femme et la mère,
 Etes-vous à ce point parmi nous étrangère ?
 Ignorez-vous nos loix ? Et faut-il qu'aujourd'hui ?...
 Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

Athal. Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
 Laissons-là de Joad l'audace téméraire,
 Et tout ce vain amas de superstitions
 Qui ferment votre temple aux autres nations.
 Un sujet plus pressant excite mes allarmes.
 Je sçais que dès l'enfance élevé dans les armes
 Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
 Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois,
 Demeurez.

S C E N E V.

Mathan, Athalie, Abner, suite d'Athalie.

Mathan. **G**RANDE reine, est-ce ici votre place ?
 Quel trouble vous agite, et quel ef-
 froi vous glace ?

Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?

De ce temple profane osez-vous approcher ?

Avez-vous dépouillé cette haine si vive ? ———

Ath. Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.

Je ne veux point ici rappeler le passé,
 Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
 Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
 Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
 Quoique son insolence ait osé publier,
 Le ciel même a pris soin de me justifier.
 Sur d'éclatans succès ma puissance établie
 A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
 Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
 Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
 Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
 Comme au tems de vos rois, désoler ses rivages.
 Le Syrien me traite et de reine et de sœur.
 Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
 Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
 Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie.
 De toutes parts pressé par un puissant voisin,
 Que j'ai sçu soulever contre cet assassin,
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
 Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse.
 Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
 De mes prospérités interrompre le cours.
 Un songe (me devois-je inquiéter d'un songe ?)
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
 Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
 C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
 Ma mère Jezabel devant moi s'est montrée,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
 Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,
 Même elle avoit encore cet éclat emprunté,

Dont

Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
 Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 Je te plains de tomber dans ces mains redoutables,
 Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit à paru se baisser.
 Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser.
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chair meurtris, et trainés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de fang et des membres affreux,
 Que des chiens dévorans se disputoient entre eux.

Ab. Grand Dieu !

Ath. Dans ce désordre, à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
 Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres révetus.
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
 Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste,
 J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
 J'ai senti tout-a-coup un homicide acier,
 Que le traître en mon sein à plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage,
 Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage.
 Moi-même, quelque tems honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon ame possédée,
 A deux fois, en dormant, revu la même idée.
 Deux fois mes tristes yeux se sont vus retracer,
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos au pied de ses autels.
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'appaîser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
 J'ai cru que des présens calmeroient son courroux ;
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.
 Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
 J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
 Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur.
 Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !

J'ai

J'ai vu ce même enfant dont je suis menacé,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu. Son même air, son même habit de lin,
 Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
 C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand-Prêtre.
 Mais bien-tôt à ma vue on l'a voit disparaître.
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Que présage, Mathan, ce prodige incroyable !

Math. Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

Ath. Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu.
 Quel est-il ? De quel sang ? Et de quelle tribu ?

Ab. Deux enfans à l'autel prêtoient leur ministère.
 L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère.
 L'autre m'est inconnu.

Math. Pourquoi délibérer ?
 De tous les deux, Madame, il se faut assurer.
 Vous sçavez pour Joad mes égards, mes mesures ;
 Que je ne cherche point à venger mes injures ;
 Que la seule équité regne en tous mes avis.

Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
 Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable ?

Ab. De quel crime un enfant peut-il être capable ?

Math. Le ciel nous le fait voir un poignard à la main.

Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
 Que cherchez vous de plus ?

Ab. Mais, sur la foi d'un songe,
 Vous ne sçavez encore de quel père il est né,
 Quel il est.

Math. On le craint, tout est examiné.
 A d'illustres parens s'il doit son origine,
 La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
 Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
 Qu'importe qu'au hazard un sang vil soit versé ?
 Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
 Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
 N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.
 Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

Ab.

Ab. Hé quoi, Mathan ? D'un prêtre est-ce là le langage ?

Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux ?
Et vous, qui leur devez des entrailles de père :
Vous, ministre de paix dans les tems de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement ?

Vous m'avez commandé, de vous parler sans feinte,
Madame. Quel est donc ce grand fujet de crainte ?
Un songe, un foible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

Ath. Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée.

Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.

Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

Ab. Je crains ———

Ath. Manqueroit-on pour moi de complaisance ?
De ce refus bizarre où seroient les raisons ?

Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons.

Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.

Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.

Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,

Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.

Je sçais sur ma conduite et contre ma puissance,

Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.

Ils vivent cependant, et leur temple est debout.

Mais je sens que bien-tôt ma douceur est à bout.

Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,

Et ne m'irrite point par un second outrage.

Allez.

Le CID, Tragédie de P. CORNEILLE.

A C T E V.

S C E N E I.

D. Rodrigue, Chimene.

Chi. **Q**Uoi, Rodrigue, en plein jour ? D'où te vient cette audace ?
Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. Rod. Je vais mourir, Madame, et vous viens en ce lieu,

Avant le coup mortel dire un dernier adieu.
Cet immuable amour qui sous vos loix m'engage,
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

Chi. Tu vas mourir !

D. Rod. Je cours à ces lieureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

Chi. Tu vas mourir ? Dom. Sanche est-il si redoutable,

Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomtable ?
Qui t'a rendu si foible, et qui le rend si fort ?
Rodrigue va combattre et se croit déjà mort !
Celui qui n'a pas craint ni les Mores ni mon pere,
Va combattre Dom Sanche, et déjà désespere !
Ainsi donc au besoin ton courage s'abbat ?

D. Rod. Je cours à mon supplice, et non pas au combat.

Et ma fidèle ardeur sçait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;
Et déjà cette nuit n'auroit été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle :
Mais défendant mon roi, son peuple, et mon pays,
A me défendre mal je les aurois trahis.

Mon

Mon esprit généreux ne haït pas tant la vie,
 Qu'il en veuille sortir par une perfidie.
 Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
 Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ;
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre,
 Je ne méritois pas de mourir de la vôtre ;
 On ne me verra point en repousser les coups,
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;
 Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
 Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

Chi. Si d'un triste devoir la juste violence,
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
 Préscrit à ton amour une si forte loi,
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire,
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
 Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
 Quand on le sçaura mort on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
 Et te fait renoncer, malgré ta passion,
 A l'espoir le plus doux de ma possession :
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte ?
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?
 Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu ?
 Quoi, n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage,
 Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?
 Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
 Et défens ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. Rod. Après la mort du Comte, et les Mores
 défaits,
 Faudroit-il à ma gloire encore d'autres effets ?
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre ;
 On sçait que mon courage ose tout entreprendre,
 Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
 Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.

Non, non, en ce combat, quoique vous veuillez croire,
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.

On dira seulement : *Il adoroit Chimène,
Il n'a pas voulu vivre, et mériter sa haine,
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort,
Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort ;
Elle vouloit sa tête, et son cœur magnanime,
S'il l'en eût refusée, eût pensée faire un crime.
Pour venger son honneur, il perdit son amour,
Pour venger sa maîtresse, il a quitté le jour,
Préférant, quelque espoir qu'eût son ame asservie,
Son honneur à Chimene, et Chimene à sa vie.*

Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat.
Loin d'obscurcir la gloire, en rehausser l'éclat,
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre pour moi n'eût pû vous satisfaire.

Chi. Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défens-toi maintenant pour m'ôter à Dom Sanche
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus ? Va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne domte ?
Paroissez, Navarrois, Mores, et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans,
Unissez-vous ensemble, et faites une armée
Pour combattre une main de la forte animée,
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux.
Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

S C E N E

S C E N E II.

L' INFANTE *seule.*

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,
 Qui fais un crime de mes feux ?

T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
 Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?

Pauvre princesse, auquel des deux
 Dois-tu prêter obéissance ?

Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,
 Mais pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable fort, dont la rigueur sépare
 Ma gloire d'avec mes desirs !

Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
 Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?

O cieux ! A combien de soupirs
 Faut-il que mon cœur se prépare,

Si jamais il n'obtient sur un si long tourment,
 Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant ?

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne
 Du mépris d'un si digne choix,

Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
 Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes loix ;

Après avoir vaincu deux rois,
 Pourrois-tu manquer de couronne ?

Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
 Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois regner ?

Il est digne de moi, mais il est à Chimène,

Le don que j'en ai fait me nuit,

Entre eux là mort d'un pere a si peu mis de haine,

Que le devoir du sang à regret le poursuit :

Ainsi n'esperons aucun fruit

De son crime ni de ma peine,

Puisque pour me punir le destin a permis

Que l'amour dure même entre deux ennemis.

S C E N E III.

L'INFANTE, LEONOR,

L'In. **O**U viens-tu, Léonor ?

Leo. Vous applaudir, Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

L'In. D'où viendrait ce repos dans un comble
d'ennui ?

Leo. Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage ;
Vous sçavez le combat où Chimène l'engage,
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

L'In. Ah qu'il s'en faut encor !

Leo. Que pouvez-vous prétendre ?

L'In. Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu dé-
fendre ?

Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions,
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amans apprend trop d'artifices.

Leo. Pourrez-vous quelque chose après qu'un pere
mort

N'a pû dans leurs esprits allumer le discord ?
Car Chimène aisément montre par sa conduite,
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, et pour son combattant,
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.
Elle n'a point recours à ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;
Dom Sanche lui suffit, et mérite son choix,
Parce qu'il va s'armer pour la première fois,
Elle aime en ce duel son peu d'expérience,
Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;
Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paroître appaisée.

L'In.

L'In. Je le remarque assez, et toutefois mon cœur
A l'envi de Chiméne adore ce vainqueur.

A quoi me résoudrai-je, amante infortunée?

Leo. A vous mieux souvenir de qui vous êtes née,
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un fujet.

L'In. Mon inclination a bien changé d'objet,
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme,
Non, ce n'est plus ainsi que non amour le nomme ;
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.

Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme,
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné,
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup le donner à Chiméne ;
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Vien me voir achever comme j'ai commencé.

S C E N E IV.

CHIMENE, ELVIRE.

Chi. **E**Lvire, que je souffre, et que je suis à plaindre !
Je ne sçai qu'espérer, et je vois tout à craindre.

Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir,
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir ;
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes,
Le plus heureux succès me coûtera des larmes,
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon pere est sans vengeance, ou mon amant est mort.

Elv. D'un et d'autre côté je vous vois soulagée,
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

Chi. Quoi ! L'objet de ma haine, ou bien de ma
colère !

L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père !
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du sang que j'ai le plus cheri.
De tous les deux côtés mon ame se rebelle,
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle ;

Allez.

Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
 Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
 Termine ce combat sans aucun avantage,
 Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

Elv. Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
 Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,
 S'il vous laisse obligée à demander justice,
 A temoigner toujours ce haut ressentiment,
 Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
 Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance
 Lui couronnant le front, vous impose silence,
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
 Et que le roi vous force à suivre vos desirs.

Chi. Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?

Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande,
 Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi,
 Que celle du combat, et le vouloir du roi.
 Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimène,
 Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
 Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

Elv. Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,

Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
 Quoi, vous voulez encor refuser le bonheur
 De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !
 Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espere ?
 La mort de votre amant vous rendra-t-elle un pere ?
 Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
 Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur ?
 Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
 Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine,
 Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
 Vous laisser par sa mort D. Sanche pour époux.

Chi. Elvire, c'est assez des peines que j'endure.
 Ne les redouble point par ce funeste augure :
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,
 Sinon en ce combat Rodrique a tous mes vœux.
 Non qu'une folle ardeur de son côté me panche,
 Mais s'il étoit vaincu, je serois à D. Sanche,

Cette appréhension fait naître mon souhait,
Que vois-je, malheureuse ? Elvire, c'en est fait.

S C E N E V.

D. Sanche, Chimene, Elvire.

D. San. Obligé d'apporter à vos pieds cette
épée——

Chi. Quoi ? Du sang de Rodrigue encor toute trem-
pée ?

Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux ?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon pere est satisfait, cesse de te contraindre.
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon ame au désespoir, ma flamme en liberté.

D. San. D'un esprit plus raffiné——

Chi. Tu me parles encore,
Exécrable assassins d'un héros que j'adore ?
Va, tu l'as pris en traître, un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie,
En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

D. San. Etrange impression, qui loin de m'é-
couter——

Chi. Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter ?
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance ?

S C E N E VI.

*D. Fernand, D. Diegue, D. Arias, D. Sanche,
D. Alonso, Chimene, Elvire.*

Chi. Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.
J'aimois, vous l'avez sçu, mais pour venger mon pere,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chere :
Votre Majesté, Sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.

Enfin

Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
 D'implacable ennemi en amante affligée ;
 J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
 Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
 Dom Sanche m'a perdue en prenant ma défense,
 Et du bras qui me perd je suis la récompense !

Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
 De grace, révoquez une si dure loi ;
 Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
 Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même,
 Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
 Jusqu'au dernier soupir mon pere et mon amant.

D. Di. Enfin, elle aime, Sire, et ne croit plus un
 crime

D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. Fer. Chiméne, fors d'erreur, ton amant n'est
 pas mort,

Et *D. Sanche* vaincu t'a fait un faux rapport.

D. San. Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi
 l'a déçûe,

Je venois du combat lui raconter l'issue.
 Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
Ne crains rien, m'a-t-il dit, quand il m'a desarmé,
Je laisserois plutôt la victoire incertaine,
Que de répandre un sang hazardé pour Chiméne :
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du vainqueur lui porter ton épée.

Sire, j'y suis venu, ce sujet l'a trompée,
 Et le vainqueur me voyant de retour,
 Et soudain sa colere a trahi son amour,
 Avec tant de transport et tant d'impudence,
 Que j' n'ai pû gagner un moment d'audience.
 Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux,
 Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
 Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
 Qui fait le beau succès d'un amour si parfaite.

D. Fer. Ma fille, il ne faut point rougir d'un si
 beau feu,

Ni chercher les moyens d'en faire un défaveu,
 Une louable honte en vain t'en sollicite,
 Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte;

Ton pere est fatisfait, et c'étoit le venger
 Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
 Tu vois comme le ciel autrement en difpofe,
 Ayant tant fais pour lui, fais pour toi quelque chofe,
 Et ne fois point rebelle à mon commandement,
 Qui te donne un époux aimé fi chèrement.

S C E N E D E R N I E R E .

*D. Fernand. L'Infante, D. Diegue, D. Arias,
 D. Rodrigue, D. Alfonse, D. Sanche, Chimene,
 Leonor, Elvire.*

L'In. **S**Eche tes pleurs, Chimène, et reçois fans
 trifteffe

Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. Rod. Ne vous offènsez point, Sire, fi devant
 vous

Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête,

Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête ;

Madame, mon amour, n'emploira point pour moi

Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.

Si tout ce qui s'est fait, est trop peu pour un pere,

Dites par quels moyens il vous faut fatisfaire.

Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,

Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,

Forcer moi feul un camp, mettre en fuite une armée,

Des héros fabuleux passer la renommée ?

Si mon crime par-là se peut enfin laver,

J'ose tout entreprendre, et puis tout achever.

Mais fi ce fier honneur toujours inexorable

Ne se peut appaifer fans la mort du coupable,

N'armez plus contre moi le pouvoir des humains,

Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.

Vos mains feules ont droit de vaincre un invincible,

Prenez une vengeance à tout autre impossible :

Mais du moins que ma mort fuffise à me punir,

Ne me banniffez point de votre souvenir,

Et puisque mon trépas conferve votre gloire,

Pour vous en revancher confervez ma mémoire ;

Et

Et dites quelquefois, en déplorant mon sort,
S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort.

Chi. Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
 Je vous en ai trop dit, pour m'en pouvoir dédire,
 Rodrigue a des vertus que je ne puis hair,
 Et quand un roi commande, on lui doit obéir.
 Mais à quoi que déjà vous m'avez condamnée,
 Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée ?
 Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
 Toute votre justice en est-elle d'accord ?
 Si Rodrigue à l'état devient si nécessaire,
 De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
 Et me livrer moi-même au reproche éternel
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel.

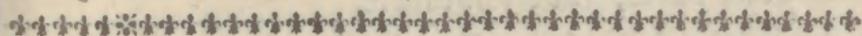
D. Fer. Le tems assez souvent a rendu légitime
 Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
 Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui ;
 Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
 Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire,
 Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.
 Cet hymen différé ne rompt point une loi,
 Qui sans marquer de tems lui destine ta foi,
 Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.

Rodrigue, cependant il faut prendre les armes..
 Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
 Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
 Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
 Commander mon armée, et ravager leur terre.
 A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi,
 Ils t'ont nommé Seigneur, et te voudront pour roi.
 Mais parmi tes hauts faits fois-lui toujours fidèle,
 Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle,
 Et par tes grands exploits fai-toi si bien priser,
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. Rod. Pour posséder Chimène, et pour votre
 service,
 Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ?
 Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
 Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. Fer. Espere en ton courage, espere en ma pro-
 messe,
 Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,

Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre
 toi,
 Laisse faire le tems, ta vaillance et ton roi.



O D E I.

De M. le Marquis de la F A R R E.

Réflexions d'un Philosophe sur une belle Campagne.

PLus on observe ces retraites
 Plus l'aspect en est gracieux ;
 Est-ce pour l'esprit, pour les yeux,
 Ou pour le cœur qu'elles sont faites ?
 Je n'y vois rien de toutes parts,
 Qui ne m'arrête et ne m'enchanté ;
 Tout y retient, tout y contente
 Mon goût, mon choix, et mes regards.

Quand je regarde ces prairies,
 Et ces bocages renaissans,
 J'y mêle aux plaisirs de mes sens
 Le charme de mes rêveries ;
 J'y laisse couler mon esprit,
 Comme cette onde gazouillante,
 Qui suit le chemin de sa pente,
 Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois sur des côteaux fertiles
 Des troupeaux riches et nombreux,
 Ceux qui les gardent sont heureux,
 Et ceux qui les ont sont tranquilles.
 S'ils ont à redouter les loups,
 Et si l'hyver vient les contraindre,
 Ce sont-là tous les maux à craindre ;
 Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne sçavons plus nous connoître,
 Nous contenir encore moins.

Heureux, nous faisons par nos soins,
 Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
 Notre cœur soumet notre esprit
 Aux caprices de notre vie ;
 En vain la raison se récrie,
 L'abus parle, tout y souscrit.

Ici je rêve à quoi nos Pères
 Se bernoient dans les premiers tems :
 Sages, modestes, et contens,
 Ils se refusoient aux chimeres.
 Leurs besoins étoient leurs objets ;
 Leur travail étoit leur ressource ;
 Et le repos toujours la source
 De leurs soins et de leurs projets.

A l'abri de nos soins profanes,
 Ils élevoient, religieux,
 De superbes temples aux dieux,
 Et pour eux de simples cabanes.
 Renfermés tous dans leur état,
 Et contens de leur destinée,
 Ils la croyoient plus fortunée,
 Par le repos que par l'éclat.

Ils sçavoient à quoi la nature
 A condamné tous les humains.
 Ils ne devoient tous qu'à leurs mains
 Leur vêtement, leur nourriture.
 Ils ignoroient la volupté,
 Et la fausse délicatesse,
 Dont aujourd'hui notre mollesse
 Se fait une félicité.

L'intérêt, ni la vaine gloire,
 Ne dérangoient pas leur repos ;
 Ils aimoient plus dans leurs Héros,
 Une vertu, qu'une victoire.
 Ils ne connoissoient d'autre rang,
 Que celui que la vertu donne ;
 Le mérite de la personne
 Passoit devant les droits du sang.
 Dès qu'ils songeoient à l'Hyménée,
 Leur penchant conduisoit leur choix ;

Et l'amour foumettoit ses loix
 Aux devoirs de la foi donnée.
 L'ardeur de leurs plus doux souhaits,
 Se bornoit au bonheur de plaire ;
 Leurs plaisirs ne leur coûtoient guere,
 Les faisons en faisoient les frais.

En amitié, quelle constance !
 Quels soins ! quelle fidélité !
 Ils étoient en sincérité,
 Ce qu'on est en fausse apparence.
 S'étoient-ils donnés ou promis ?
 Leurs cœurs jaloux de leurs promesses,
 Voloient au-devant des foibleſſes,
 Et des besoins de leurs amis.

Quel fut ce tems ! quel est le nôtre !
 Entre deux Amis aujourd'hui,
 Quand l'un a besoin d'un appui,
 Le trouve-t-il toûjours dans l'autre ?
 Esclaves de tous nos abus,
 Victimes de tous nos caprices,
 Nous ne donnons plus qu'à des vices,
 Les noms des premieres vertus.

Dégoûtés des anciens usages,
 Entêtés de nos goûts nouveaux,
 Loin de songer à nos troupeaux,
 Nous détruisons nos pâturages :
 Nous changeons nos prés en jardins,
 En parterres nos champs fertiles,
 Nos arbres fruitiers en stériles,
 Et nos vergers en boulingrins.

Heureux habitans de ces plaines,
 Qui vous bornez dans vos désirs,
 Si vous ignorez nos plaisirs,
 Vous ne connoissez pas nos peines,
 Vous goûtez un repos si doux,
 Qu'il rappelle le tems d'Astrée.
 Enchanté de cette contrée,
 J'y reviendrai vivre avec vous.

Traduction de la premiere ELEGIE de
TIBULLE. Par le même AUTEUR.

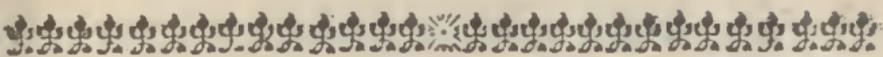
Divitias alius fulvo sibi congerat auro, &c.

QUE quelqu'autre aux dépens de sa tranquillité
 Amasse une immense richesse,
 Pour moi de mes desirs la médiocrité
 Me livre entier à la paresse.
 Je ne dédaigne point, pressant de l'aiguillon,
 Du bœuf tardif la marche lente,
 De tracer quelquefois un fertile fillon ;
 Quelquefois j'arrose une plante.
 Si le soir par hasard je trouve en mon chemin
 Un agneau laissé par sa mere,
 L'appellant doucement, je l'emporte en mon sein,
 Et je le rends à sa Bergere.
 Je lave et purifie avec soin mes troupeaux
 Pour me rendre Palès propice,
 Et quand le nouvel an produit des fruits nouveaux.
 J'en fais à Pan un sacrifice.
 Je révere ces dieux, et celui des confins,
 Et Cérès d'épis couronnée,
 Et chez moi du puissant protecteur des jardins,
 La tête de fleurs est ornée,
 Et vous aussi, jadis d'un plus ample foyer,
 O divinités tutélaires,
 Recevez de vos soins un plus foible loyer,
 Et des offrandes plus légères.
 J'offrois une genisse : à présent un agneau
 Convient à mon peu de richesse,
 Autour duquel se rend, de mon petit hameau
 Toute la rustique Jeunesse,
 Qui crie à haute voix : ô dieux, exaucez-nous,
 Acceptez ces présens peu dignes,
 Qu'humblement nous venons porter à vos genoux ;
 Bénissez nos champs et nos vignes.
 La premiere liqueur qu'on répandit aux dieux,
 Fut mise en des vases d'argile,

Mes meubles comme au tems de nos premiers ayeux
 Ne font que de terre fragile.
 O vous, loups ravissans, épargnez mes moutons,
 Allez chercher dans nos prairies,
 Pour y raffaïier vos appétits gloutons,
 De plus nombreuses bergeries.
 Je suis pauvre, et veux l'être, et ne souhaite pas
 Des Grands l'impòrtune abondance,
 Peu de chose suffit à mes meilleurs repas :
 En mon lit est mon espérance.
 O qu'il est doux pendant une orageuse nuit
 D'embrasser un objet aimable,
 Et de se rendormit dans ses bras au doux bruit
 Que fait une pluie agréable !
 Qu'un tel bonheur m'arrive ; et soit riche à bon droit,
 Celui qui, bravant la furie
 De la mer et des vents, abandonne son toit.
 Pour moi j'irai dans ma prairie,
 Eviter, si je puis, la chaleur des étés,
 Et sous un chêne assis à l'ombre
 Voir couler, en rêvant, les ruisseaux argentés :
 A l'abri d'un boeage sombre.
 Ah ! périssent plutôt l'or et les diamans,
 Que je cause la moindre allarme
 A ma douce maitresse, et qu'à ses yeux charmans
 Mon absence coute une larme.
 C'est à toi, Messala, d'aller de mers en mers
 Signaler ton nom par les armes,
 Je suis avec plaisir arrêté dans les fers
 D'une beauté pleine de charmes ;
 Pour la gloire mon cœur ne peut former des vœux ;
 Oüi, je consens, chere Délie,
 D'être estimé de tous foible et peu généreux,
 Pour t'avoir consacré ma vie.
 Qu'avec toi le desert le plus inhabité
 A mes yeux paroïtroit aimable !
 Qu'en tes bras sur la mousse en un mont écarté
 Mon sommeil seroit agréable !
 Sans le Dieu des amours, sans ses douces faveurs,
 Que le lit le plus magnifique
 Est souvent le témoin des plus vives douleurs !
 Car ni la broderie antique,

Ni l'or, ni le duvet, ni le doux bruit des eaux,
 Ni le silence et la retraite,
 N'ont assez de douceur pour assoupir les maux.
 Qui troublent une ame inquiète.
 Celui-là porteroit, Délie, un cœur de fer,
 Qui, pouvant jouir de ta vue,
 Iroit, quoiqu'assûré de vaincre et triompher,
 Chercher une terre inconnue.
 Que je vive avec toi, que j'expire a tes yeux,
 Et puisse ma main défaillante
 Presser encor la tienne en nos derniers adieux ;
 Puisse encor ma bouche mourante
 Recevoir tes baisers mêlés avec des pleurs ;
 Car tu n'es point assez cruelle
 Pour ne pas honorer par des vives douleurs
 La mort de ton amant fidelle.
 Il n'est, jeune beauté, qui regardant ton deuil,
 Ne sente émouvoir ses entrailles,
 Qui n'en soit attendrie, et n'ait la larme à l'œil,
 Au retour de mes funérailles.
 Epargne toutefois l'or de tes blonds cheveux.
 C'est faire à mes manes outrages,
 Qu'attenter à ton sein, objet de tous mes vœux,
 Ou meurtrir un si beau visage.
 Mais cependant cueillons le fruit de nos amours,
 L'âge et le tems nous y convie ;
 La mort trop tôt, hélas ! mettra fin pour toujours
 Aux douceurs d'une telle vie.
 La vieillesse s'avance, et nos ardens désirs :
 S'évanouiront à sa vue ;
 Car il seroit honteux de pousser des soupirs
 Avec une tête chenue.
 C'est maintenant qu'il faut profiter des momens,
 Que Vénus propice nous donne.
 Pendant qu'à la débauche et ses emportemens
 La Jeunesse nous abandonne,
 J'y veux être ton maître et disciple à mon tour.
 Loin d'ici tambours et trompettes ;
 Allez porter ailleurs qu'en cet heureux séjour
 Le bruit éelatant que vous faites.
 De la richesse ainsi que de la pauvreté,
 Exempt dans ma douce retraite,

J'y ſçaurai bien jouir en pleine liberté
D'une félicité parfaite.



ODE sur la naiſſance de Monſieur le Duc de
BRETAGNE.

Par M. ROUSSEAU.

DEscends de la double colline,
Nymphé, dont le fils amoureux,
Du ſombre époux de Proſerpine
ſçut fléchir le cœur rigoureux.
Vien ſervir l'ardeur qui m'inspire :
Déeſſe, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec * vanté,
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Reſpecta la poſtérité.

Quel Dieu propice nous ramene
L'eſpoir que nous avons perdu ?
Un fils de Thétis ou d'Alemene
Par le ciel nous eſt-il rendu ?
N'en doutons point, le ciel ſenſible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verſer tant de pleurs :
Hâtez-vous, ô chaste Lucine ;
Jamais plus illuſtre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voiei le premier gage
Des biens qui vous ſont préparés :
Cet enfant eſt l'heureux préſage
Du repos que vous défirez.
Les premiers inſtans de ſa vie,
De la diſcord et de l'envie
Verront éteindre le flambeau,
Il renverſera leurs trophées ;

Et

* Pindare.

Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de son berceau.

Ainsi durant la nuit obscure
De Venus l'étoile nous luit,
Favorable et brillant augure
De l'éclat du jour qui la fuit.
Ainsi dans le fort des tempêtes,
Nous voyons briller sur nos têtes
Ces feux, amis des matelots ;
Présage de la paix profonde,
Que le Dieu qui régné sur l'onde,
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'univers ?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs ?
Quel Dieu souffle en tous lieux la guerre,
Et semble à dépeupler la terre
Exciter nos sanglantes mains ?
Mégère, des enfers bannie,
Est-elle aujourd'hui le génie,
Qui préside au fort des humains ?

Arrête, furie implacable ;
Le ciel veut calmer ses rigueurs :
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrasé nos cœurs.
Aimable paix, vierge sacrée,
Descends de la voûte azurée,
Vien voir tes temples relevés
Et ramène au sein de nos villes
Ces Dieux bienfaisans et tranquilles,
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique furcur.
Loin d'ici, profane vulgaire,
Apollon m'inspire et m'éclaire ;
C'est lui : je le vois, je le sens.
Mon cœur cède à sa violence :

Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sibylle
A leur terme sont parvenus.
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne et de Janus.
Voici la saison désirée,
Où Thémis et sa sœur Astrée,
Rétablissant leurs saints autels,
Vont ramener ces jours insignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

Où suis-je ? Quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés ?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclorre :
L'univers se réforme encore
Dans les abymes du cahos ;
Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Les élémens cessent leur guerre :
Les cieux ont repris leur azur.
Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle ;
Et le crocodile infidèle
Du Nil ne trouble plus les eaux,
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des parques
Va nous filer ce siècle heureux,
Qui du plus sage des monarques
Doit couronner les justes vœux.
Espérons des jours plus paisibles.
Les Dieux ne sont point inflexibles,
Puisqu'ils punissent nos forfaits :
Dans les rigueurs les plus austères,

Souvent

Souvent leurs fléaux salutaires,
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ses loix.
Les rois sont les maîtres du monde :
Les dieux sont les maîtres des rois.
Valeur, activité, prudence,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté ;
Et leur règle constante et sûre
Fait seule ici-bas la mesure
Des biens et de l'adversité.

Mais que fais-tu, muse insensée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oses-tu porter ta pensée
Jusques dans le conseil des Dieux ?
Réprime une ardeur périlleuse :
Ne va point d'une aile orgueilleuse
Chercher ta perte dans les airs ;
Et par des routes inconnues
Suivant Icare au haut des nues.
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide
De Pinde ignorant les détours,
Opposoit les règles d'Euclide
Au désordre de mes discours :
Qu'il sçache qu'autrefois Virgile
Fit même aux muses de Sicile
Approuver de pareils transports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des maîtres de la lyre
Immortaliser les accords.

ODE à Monsieur de CAUMARTIN, Conseiller
d'Etat, et Intendant des Finances.

Par le même.

Digne et noble héritier des premières vertus,
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée :
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Astrée.

Fils d'un père fameux, qui même à nos Frondeurs,
Par sa dextérité, fit respecter son zèle ;
Et nouvel Atticus, sçut captiver leurs cœurs
En demeurant sujet fidèle.

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis.
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art humble et soumis
Laisse encor régner la Nature.

Les Hyades, Vertumne, et l'humide Orion,
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses ;
Et Bacchus échappé des fureurs du Lion,
Songe à vous tenir ses promesses.

O rivages chéris ! Vallons aimés des cieux,
D'où jamais n'approcha la tristesse importune.
Et dont le possesseur tranquille et glorieux
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux qui du champ par ses pères laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses Dieux domestiques !

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur et légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné.
Le calme et l'innocence y tiennent leur empire,
Et des foudres affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Par,

Pan, Diane, Apollon, les Fauves, les Sylvains,
 Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes,
 La ville est le séjour des profanes humains :
 Les dieux régnent dans les campagnes.

C'est-là que l'homme apprend ses mystères secrets ;
 Et que contre le sort munissant sa foiblesse,
 Il jouit de lui-même, et s'abreuve à longs traits
 Dans les sources de la sagesse.

C'est-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
 D'un joug presque certain sauva sa republique,
 Fortifioit son cœur dans l'étude des loix,
 Et du Lycée et du portique,

Libre des soins publics qui le faisoient rêver,
 Sa main du consulat laissoit aller les rênes ;
 Et courant à Tuscule, il alloit cultiver
 Les fruits de l'Ecole d'Athènes.

O D E à la FORTUNÉ.

Par le même.

Fortune, dont la main couronne
 Les forfaits les plus inouis,
 Du faux éclat qui t'environne,
 Serons-nous toujours éblouis ?
 Jusques à quand, trompeuse idole,
 D'un culte honteux et frivole
 Honorerons-nous tes autels ?
 Verra-t-on toujours tes caprices
 Consacrés par les sacrifices,
 Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple dans ton moindre ouvrage
 Adorant la prospérité,
 Te nomme grandeur de courage,
 Valeur, prudence, fermeté.
 Du titre de vertu suprême,
 Il dépouille la vertu même
 Pour le vice que tu chéris :
 Et toujours ses fausses maximes

Erigent

Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés !

Apprens que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits :
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits :
Qu'elle n'adopte point la gloire,
Qui nait d'une injuste victoire
Que le fort remporte pour eux ;
Et que devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi, Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon sang trempe ses mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,

Un peuple au fer abandonné,
Des meres pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un foldat effréné.

Juges infenfés que nous fommes,
Nous admirons de tels exploits.
Eft-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois ?
Leur gloire, fécondé en ruines,
Sans le meurtre et fans les rapines
Ne fçauroit-elle fubfifter ?
Images des Dieux fur la terre,
Eft-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les allarmes
Réfide le folide honneur.
Quel vainqueur ne doit qu'à fes armes
Ses triumphes et fon bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'hiftoire,
Doit peut-être toute fa gloire
A la honte de fon rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le fuccès d'Annibal.

Quel eft donc le héros folide,
Dont la gloire ne foit qu'à lui ?
C'eft un roi que l'équité guide
Et dont les vertus font l'appui :
Qui prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle,
Fait le plus cher de fes fouhaits :
Qui fuit la baffe flatterie ;
Et qui, père de la patrie,
Compte fes jours par fes bienfaits.

Vous, chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Conçez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi refpectable,
Humain, généreux, équitable ;

Un roi digne de vos autels.
 Mais à la place de Socrate,
 Le fameux vainqueur de l'Euphrate
 Sera le dernier des mortels.

Héros cruels et sanguinaires,
 Cessez de vous enorgueillir
 De ces lauriers imaginaires,
 Que Bellone vous fait cueillir.
 En vain le destructeur rapide
 De Marc Antoine et de Lépide
 Remplissoit l'univers d'horreurs :
 Il n'eût point eu le nom d'Auguste
 Sans cet empire heureux et juste
 Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-vous, guerriers magnanimes,
 Votre vertu dans tout son jour,
 Voyons comment vos cœurs sublimes
 Du fort soutiendront le retour.
 Tant que sa faveur vous seconde,
 Vous êtes les maîtres du monde,
 Votre gloire nous éblouit ;
 Mais au moindre revers funeste,
 Le masque tombe, l'homme reste,
 Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
 Suffit pour faire un conquérant.
 Celui qui dompte la fortune,
 Mérite seul le nom de grand.
 Il perd sa volage assistance,
 Sans rien perdre de la constance
 Dont il vit ses honneurs accrus ;
 Et sa grande ame ne s'altère,
 Ni des triomphes de Tibère.
 Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente et légère
 Chez lui ne trouve point d'accès ;
 Et sa crainte active modère
 L'ivresse des heureux succès.
 Si la fortune le traverse,
 Sa constante vertu s'exerce

Dans ces obstacles passagers.
 Le bonheur peut avoir son terme,
 Mais la sagesse est toujours ferme,
 Et les destins toujours légers.

En vain une fière Déesse
 D'Enée a résolu la mort :
 Ton secours, puissante sagesse,
 Triomphe des Dieux et du sort.
 Par toi Rome après son naufrage.
 Jusques dans les murs de Carthage
 Vengea le sang de ses guerriers ;
 Et suivant tes divines traces,
 Vit au plus fort de ses disgraces
 Changer ses cyprès en lauriers.

SATIRE IV. De M. BOILEAU.

A Monsieur l'Abbé le VAYER.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le
 moins sage.

Croit toujours seul avoir la sagesse en partage :
 Et qu'il n'est point de fou, qui par belles raisons
 Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?

Un pédant enyvré de sa vaine science,
 Tout herissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
 Et qui de mille auteurs retenus mot pour mot,
 Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
 Croit qu'un livre fait tout, et que sans Aristote
 La raison ne voit goutte, et le bon sens radote.

D'autre part un galant, de qui tout le métier
 Est de courir le jour de quartier en quartier,
 Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
 De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,
 Condamne la science, et blamant tout écrit,
 Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit :

Que

Que c'est des gens de cour le plus beau privilège,
Et renvoye un sçavant dans le fond d'un collège.

Un bigot orgueilleux, qui dans sa vanité
Croit duper jusqu'à Dieu par son zele affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les humains, de sa pleine puissance.

Un libertin d'ailleurs, qui sans ame et sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos, de démons et de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans et des femmes,
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

En un mot qui voudroit épuiser ces matieres,
Peignant de tant d'esprits les diverses manieres :
Il conteroit plutôt, combien dans un printems,
Guenaud et l'antimoine ont fait mourir de gens :
Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots :
N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grece ;
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse.
Tous les hommes sont fous : et malgré tous leurs
soins,

Ne different entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes fé-
parent,

Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent ;
L'un à droit, l'autre à gauche, et courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement.

Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue et le promene ;

Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.

Mais quoi que sur ce point la satire publië,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie,

Et se laissant regler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.

Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître,

Le plus sage est celui qui ne pense point l'être :

Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,

Se regarde soi-même en severe Censeur,

Rend à tous ses défauts une exacte justice,

Et fait sans se flatter le procès à son vice.

Mais chaeun pour foi-même est toujours indulgent.

Un Avere idolâtre, et fou de son argent,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire, et son souverain bien,
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit acerrû, moins il en fait l'usage.
Sans mentir l'avarice est une étrange rage,
Dira eet autre fou, non moins privé de sens,
Qui jette, furieux son bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiète, à foi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?

L'un et l'autre à mon sens ont le cerveau troublé;
Répondra chez Fredoc, ce Marquis sage et prude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin, d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un fort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance :
Vous le verrez bien-tot, les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le ciel de fureur élanés,
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
Fêter dans ses sermens tous les saints de l'eglise,
Qu'on le lie ; ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieus.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice.
Sa folie, aussi-bien, lui tient lieu de supplice.
Il est d'autres erreurs, dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison :
L'esprit dans ce nectar houteusement s'oublie.

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.
Mais bien que ses durs vers d'épithetes enflés,
Soient des moindres Grimauds chez Ménage sifflés :
Lui-même il s'applaudit, et d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.
Que seroit-il, hélas ! si quelque audacieux
Alloit pour son malheur lui défiller les yeux ;
Lui faisant voir ses vers et sans force et sans graces,
Montés sur deux grands mots, comme sur deux é-
chasses ;

Ces termes sans raison l'un de l'autre écartés,
 Et ces froids ornemens à la ligne plantés ?
 Qu'il maudiroit le jour où son ame insensée
 Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
 D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé,
 S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
 Des esprits bien-heureux entendre l'harmonie.
 Enfin un médecin, fort expert en son art,
 Le guérit par adresse, ou plutôt par hazard.
 Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
 Moi, vous payer ? lui dit le bigot en colère,
 Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
 En me tirant d'erreur m'ôte du paradis ?

J'approuve son courroux. Car, puisqu'il faut le dire,
 Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
 C'est elle que farouche au milieu des plaisirs,
 D'un remords importun vient brider nos desirs.
 La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles ;
 C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
 Qui toujours nous gourmande, et loin de nous toucher,
 Souvent, comme Joli, perd son tems à prêcher.
 En vain certains rêveurs nous l'habillent en Reine,
 Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
 Et s'en formant en terre une divinité,
 Pensent aller par elle à la félicité.
 C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
 Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre :
 Je les estime fort : mais je trouve en effet,
 Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

S A T I R E VIII.

À Monsieur M*** Docteur de SORBONNE.

Par le même Auteur.

DE tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
 Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
 De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
 Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
 } Quoi ? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
 Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,

Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme ? Oüi, sans
doute.

Ce discours te surprend, Docteur, je l'aperçois,
L'homme de la nature est le chef et le roi.
Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.

Il est vrai, de tout tems la raison fut son lot :
Mais de-là je conelus quel'homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Répons moi donc, Docteur, et mets-toi sur les bancs,
Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflame ;
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés,
Qu'un Doïen au palais ne monte les degrés.

Or cette égalité, dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?
La fourmi tous les ans traversant les guerets,
Grossit ses magasins des trésors de Cérés ;
Et dès que l'Aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ces noirs frimats attrister la nature.

Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printems, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Bélier.

Mais l'homme sans arrêt dans sa course infensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée :
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras
Ne sçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.

Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhait.
Moi ? j'irois épouser une femme coquette ?
J'irois, par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi ?
Assez de sots sans moi sçront parler la ville,
Disoit le mois passé ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piège arrêté,
Entre les bons maris pour exemple eité,
Croit que Dieu, tout exprès, d'une côte nouvelle
A tiré pour lui seul une femme fidèle.

Voilà

Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir.
 Il condamne au matin ses sentimens du soir.
 Importun à tout autre, à soi-même incommode,
 Il change à tous momens d'esprit comme de mode ;
 Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
 Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.

Cependant à le voir plein de vapeurs légères.

Soi-même se bercer de ses propres chimères,
 Lui seul de la nature est le base et l'appui,
 Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
 De tous les animaux il est, dit-il, le maître.
 Qui pourroit le nier ? poursuis-tu. Moi peut-être.
 Mais sans examiner si, vers les antres sourds,
 L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours,
 Et si, sur un édit des pâtres de Nubie,
 Les lions de Barca vuideroient la Libye :
 Ce maître prétendu, qui leur donne des loix,
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?
 L'Ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
 Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
 Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher.
 Debout, dit l'avarice, il est tems de marcher.
 Hé laissez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques ?
 A peine le soleil fait ouvrir les boutiques :
 N'importe, leve-toi. Pourquoi faire après tout ?
 Pour courir l'océan de l'un à l'autre bout,
 Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
 Rapporter de Goa le poivre et le gingembre.
 Mai j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer :
 On n'en peut trop avoir ; et pour en amasser
 Il ne faut épargner ni crime ni parjure :
 Il faut souffrir la faim, et coucher sur la dure :
 Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
 N'avoir en sa maison ni meubles ni valet :
 Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge,
 De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous é-
 gorge.

Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
 Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
 Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
 De son train quelque jour embarrasse la ville.

Que

Que faire ? il faut partir les matelots sont prêts.
 Ou si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
 Bien-tôt, l'ambition, et toute son escorte,
 Dans le sein du repos, vient le prendre à main forte,
 L'envoie en furieux, au milieu des hazards,
 Se faire estropier sur les pas des Césars,
 Et cherchant sur la brèche une mort indiscrete,
 De sa folle valeur embellir la gazette.
 Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
 Ce vice fut toujours la vertu des héros.
 Quoi donc ? à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
 Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
 Ce fougueux l'Angely qui de sang alteré,
 Maître du monde entier, s'y trouvoit trop ferré ?
 L'enragé qu'il étoit, un roi d'une province,
 Qu'il pouvoit gouverner en bon et sage prince,
 S'en alla follement, et pensant être Dieu,
 Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu,
 Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
 De sa vaste folie remplir toute la terre.

Heureux ! si de son tems pour cent bonnes raisons,
 La Macedoine eût eu des petites-maisons,
 Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
 Par avis de parens enfermé de bonne heure.

Mais sans nous égarer dans ces digressions ;
 Traiter comme Senaut, toutes les passions ;
 Et les distribuant par classes et par titres,
 Dogmatizer en vers, et rimer par chapitres.
 Laissons-en discourir la Chambre, ou Coëffeteau ;
 Et voions l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
 Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
 Fait voir d'honnêtes mœurs, des coûtumes civiles,
 Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
 Observe une police, obéit à des loix.
 Il est vrai. Mais pourtant, sans loix et sans police,
 Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,
 Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
 Pour détrousser les loups, courir les grands chemins ?
 Jamais pour s'aggrandir, vit-on, dans sa manie
 Un tigre en factions partager l'Hyrcanie ?
 L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
 Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours ?

A-t-on vû quelquefois dans les plaines d'Afrique,
 Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parens contre parens,
Combattre follement pour le choix des tyrans ?
 L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
 Dans un autre animal respecte sa figure,
 De sa rage avec lui modere les accès,
 Vit fans bruit, fans débats, fans noise, fans procès.
 Un aigle sur un champ prétendant droit d'aubeinc,
 Ne fait point appeller un aigle à la huitaine.
 Jamais contre un renard chicanant un poulet,
 Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
 Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,
 Trainé du fond des bois un cerf à l'audience ;
 Et jamais juge entr'eux ordonnant le congrès,
 De ce burlesque mot n'a fali ses arrêts.
 On ne connoît chez eux ni placets, ni requêtes,
 Ni haut, ni bas conseil, ni Chambre des Enquêtes.
 Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté
 Vit sous les pures loix de la simple équité.
 L'homme seul, l'homme seul en sa fureur extrême,
 Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
 C'étoit peu que sa main conduite par l'enfer,
 Eût paitri le salpêtre, eût aiguisé le fer,
 Il falloit que sa rage à l'univers funeste,
 Allât encor de loix embrouïller un digeste ;
 Cherchât pour l'obscurcir des gloses des docteurs,
 Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
 Et pour comble de maux apportât dans la France,
 Des harangueurs du tems l'ennuieuse éloquence.
 Doucement, diras-tu. Que fert de s'emporter ?
 L'homme a ses passions, on n'en sçauroit douter.
 Il a, comme la mer, ses flots et ses caprices ;
 Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
 N'est-ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux
 Dans le tour d'un compas a mesuré les cicux ?
 Dont la vaste science embrassant toutes choses,
 A fouïllé la nature, en a percé les causes ?
 Les animaux ont-ils des Universités ?
 Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultés ?
 Y voit-on des sçavans en droit, en medecine,
 Endosser l'écarlate, et se fourrer d'hermine ?

Non

Non fans doute ; et jamais chez eux un medecin
N'empoisonna les bois de son art affassin :

Jamais docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux sur les bancs d'une école.
Mais fans chercher au fond, si notre esprit deçû
Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien sçû,
Toi-même, répon-moi. Dans le fiécle ou nous som-
mes,

Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les hommes ?

Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir ?

Dit un pere, à son fils dont le poil va fleurir.

Pren-moi le bon parti. Laisse-là tous les livres.

Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt
livres.

C'est bien dit. Va, tu sçais tout ce qu'il faut sçavoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleu-
voir !

Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences,

Prens au lieu d'un Platon le Guidon des finances,

Sçache quelle province enrichit les traitans :

Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.

Endurci-toi le cœur. Sois Arabe, Corsaire,

Injuste, violent, fans foi, double, faussaire.

Ne va point sottement faire le généreux.

Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux,

Et trompant de Colbert la prudence importune,

Va par tes cruautés mériter la fortune.

Aussi-tôt tu verras poètes, orateurs,

Rheteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,

Dégrader les héros pour te mettre en leurs places,

De ces titres pompeux enfler leurs dédicaces,

Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,

Que tu sçais de leur art, et le fort et le fin.

Quiconque est riche est tout. Sans sagesse il est sage.

Il a, fans rien sçavoir, la science en partage.

Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,

La vertu, la valeur, la dignité, le sang.

Il est aimé des grands, il est cheri des belles.

Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.

L'or même à la laideur donne un teint de beauté :

Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

C'est

C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
 Trace vers la richesse une route facile :
 Et souvent tel y vient, qui sçait pour tout secret,
 Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.
 Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible ;
 Va marquer les écueils de cette mer terrible :
 Perce la sainte horreur de ce livre divin :
 Confons dans un ouvrage et Luther et Calvin :
 Débrouille des vieux tems les querelles célèbres :
 Eclairci des Rabins les sçavantes ténèbres :
 Afin qu'en ta vieillesse, un livre en maroquin
 Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
 Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
 Te paye en l'acceptant d'un *Je vous remercie*.
 Ou si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
 Quitte-là le bonnet, la Sorbonne et les bancs ;
 Et prenant désormais un emploi salutaire,
 Mets-toi chez un banquier, ou bien chez un notaire :
 Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot :
 Et conclus avec moi qu'un Docteur n'est qu'un sot.
 Un Docteur, diras-tu ? Parlez de vous, Poète,
 C'est pousser un peu loin votre muse indiscrete,
 Mais sans perdre en discours le tems hors de saison,
 L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?
 N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidele ?
 Oüi ; Mais de quoi lui sert, que sa voix le rappelle,
 Si sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
 Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ?
 Et que sert à Cotin la raison qui lui crie,
 N'écri plus, guéri-toi d'une vaine furie ;
 Si tous ces vains conseils, loin de la reprimer,
 Ne font qu'accroître en lui la fûreur de rimer ?
 Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il recite,
 Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite,
 Car lors que son Démon commence à l'agiter,
 Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à désertir.
 Un âne pour le moins instruit par la nature,
 A l'instinct qui le guide obéit sans murmure :
 Ne va point follement de sa bizarre voix,
 Désier aux chansons les oiseaux dans les bois.

Sans avoir la raison il marche sur sa route.
L'homme seul qu'elle éclaire, en plein jour ne voit
gouté.

Reglé par ses avis fait tout à contre tems,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.
Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.
Et voit-on comme lui, les ours ni les pantheres,
S'effrayer sottement de leurs propres chimeres,
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ?
Jamais l'Homme, dis-moi, vit-il la bête folle,
Sacrifier à l'Homme, adorer son idole,
Lui venir, comme au Dieu des faisons et des vents,
Demander à genoux la pluie, ou le beau tems ?
Non. Mais cent fois la bête a vu l'homme hypo-
chondre,

Adorer le metal que lui-même il fit fondre :
A-vû dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;
Et sur les bords du Nil, les peuples imbecilles,
L'encensoir à la main chercher les Crocodiles.

Mais pourquoi, diras-tu cet exemple odieux ?
Que peut servir ici l'Égypte et les faux Dieux ?
Quoi ? me prouvez-vous par ce discours profane,
Que l'Homme, qu'un Docteur est au dessous d'un Ane ?
Un Ane, le jouet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux ;
Dont le nom seul en soi comprend une satire ?
Où d'un Ane : et qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
Nous nous moquons de lui ; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour :
Si, pour nous reformer, le ciel prudent et sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage :
Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il se dit tout bas,
Ah ! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas ?
Et que peut-il penser, lorsque dans une rue,
Au milieu de Paris il promene sa vue :

Qu'il

Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
 Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés.
 Que dit-il quand il voit, avec la mort en trouffe,
 Courir chez un Malade un Affassin en houffe :
 Qu'il trouve de Pédans un escadron fourré,
 Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :
 Ou qu'il voit la justice en grosse compagnie,
 Mener tuer un homme avec cérémonie ?
 Que pense-t-il de nous ? lors que sur le Midi
 Un hazard au palais le conduit un Jeudi ;
 Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
 La chicane en fureur mugir dans la grande sale ?
 Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiffiers,
 Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers ?
 O ! que si l'Ane alors, à bon droit misanthrope,
 Pouvoit trouver la voix qu'il eut au tems d'Esope !
 De tous côtés, Docteur, voyant les hommes fous,
 Qu'il diroit de bon cœur, fans en être jaloux,
 Content de ses chardons, et fécoüant la tête,
 Ma foi, non plus que nous ; l'Homme n'est qu'une
 bête !

F I N.











